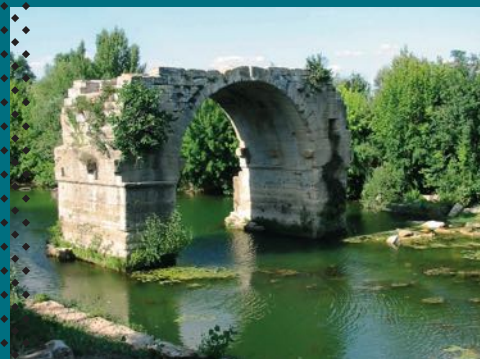


LE PATRIMOINE DU PAYS D'ART ET D'HISTOIRE VIDOURLE CAMARGUE



VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE

Couverture :
En haut de gauche à droite : le Grand temple de Vauvert © JP/IGO, le beffroi, un jour de fête à Sommières
En bas : la Tour de Constance d'Aigues-Mortes © PB/CMN, le pont d'Ambrussum à Villetelle (34)

LE PATRIMOINE DU PAYS D'ART ET D'HISTOIRE VIDOURLE CAMARGUE

Directrice de la publication
Patricia Carlier



Le label Pays d’art et d’histoire a été accordé par la DRAC Occitanie à l’ensemble du territoire du PETR Vidourle Camargue le 4 novembre 2024. La convention décennale que nous avons signée le 20 mai 2025 à Gallargues-le-Montueux pour sa mise en œuvre avec Monsieur le Préfet de Région, est le fruit de vingt années de politique d’identification, de sauvegarde et de valorisation de nos patrimoines culturels et de nos traditions, soit l’une des actions les plus importantes portées, d’abord par le Pays Vidourle Camargue à sa création en 2005 puis par le PETR qui l’a remplacé en 2018.

Cette action avait été précédée de soixante années de politique de protection du patrimoine naturel, de la garrigue à la baie d’Aigues-Mortes. Labellisée Grand Site de France, elle est l’écrin d’un patrimoine fortifié d’exception emblématique du territoire et de la grande histoire nationale.

Une sédentarisation précoce attestée par l’archéologie a été possible grâce à l’eau présente sous toutes ses formes, à une faune et une flore nourricières, à une variété de matériaux propres à la construction et à la richesse des terroirs.

Des entreprises multiséculaires exploitant ces richesses, à l’image des salins d’Aigues-Mortes, sont toujours présentes. Des millénaires de viticulture, de pratiques d’élevage et de pêche ont généré un patrimoine vernaculaire et immatériel important. Le développement économique autour de ces activités a permis aux autochtones d’être encore majoritairement présents jusqu’au milieu du xx^e siècle, favorisant ainsi la transmission des patrimoines, des savoir-faire et des traditions.

Mais la conjoncture économique et le développement de la mission Racine sur le littoral languedocien les ont fragilisés à la fin du xx^e siècle en provoquant un afflux majeur de nouvelles populations et une pression immobilière inédite. Ce patrimoine exceptionnel et singulier dont nous sommes les héritiers, était menacé de disparition pure et simple.

Au sein du Pays puis du PETR, la création de la mission patrimoine dès 2007 fut une première étape pour établir un diagnostic de la situation par la conduite d’une première phase d’inventaire et permettre l’établissement d’une stratégie de sauvegarde à notre échelle. L’appropriation par les habitants et visiteurs de ces patrimoines aujourd’hui en est une nouvelle. Le label Pays d’art et d’histoire a pour vocation de nous aider à sensibiliser tous les publics du territoire à une identité commune et communicable. Le patrimoine et la culture en sont des membres vivants.

Convaincre de l’intérêt de conserver lorsque les budgets sont limités ou que la pression immobilière est forte est un combat quotidien pour les élus ruraux que nous sommes. Ce premier ouvrage reprend la synthèse de vingt années d’inventaire et de recherches menées sur le territoire et son peuplement, de la période préhistorique au début du xxi^e siècle. Les patrimoines bâtis, immatériels et mémoriels sont hérités de la vie des hommes ici. Ils témoignent du lien sociétal, existant du nord au sud du territoire, résultant de l’exploitation des mêmes ressources agricoles, économiques et culturelles au fil des siècles et que les générations antérieures nous ont transmises. À nous maintenant d’en faire autant. Cette publication a pour objectif de porter à connaissance un discours commun que nous racontent tous nos patrimoines. Ce discours n’est ni exhaustif, ni terminé. Il est, lui aussi, une première étape qui pourra être enrichie dans l’avenir pour transmettre durablement ce patrimoine à nos enfants.

Les élus du PETR Vidourle Camargue
présidés par :
Pierre Martinez (2018-2026)
Thierry Agnel (depuis 2026)

Préface

Le patrimoine du Pays d’art et d’histoire Vidourle Camargue
En 2004, le transfert de l’Inventaire général du patrimoine culturel aux régions avait généré un nouvel outil d’acculturation au service du développement sur les territoires.
Une mission fut créée pour conduire cet inventaire au sens « large » tel que les élus de l’époque l’avait défini dans l’offre diffusée en 2007. Le but ici n’était pas d’établir une stratégie visant à attirer des flux supplémentaires mais de réorienter ceux existants vers de nouveaux concepts de découvertes ou de cadre de vie alliant culture patrimoine et environnement. Il fallait étendre la saison touristique et protéger le patrimoine culturel auquel les autochtones étaient très attachés. Il était menacé par l’expansion démographique et urbaine, liée notamment au développement de la mission Racine dans les années 1970 et des métropoles mitoyennes de Nîmes et de Montpellier. Le flux autoroutier international traversait alors un territoire plus connu pour ses plages que pour son patrimoine.
De nouvelles méthodes devaient être mises en place pour répondre à cet inventaire et le défi s’avérait intéressant car le sens « large » évoquait surtout le Patrimoine culturel immatériel (PCI) et le patrimoine mémoriel très présents sur ce territoire.

La mission
Bien loin d’une mission d’inventaire classique « de la cathédrale à la petite cuillère » [Heinich, 2009] à laquelle nous avons été formés la mission créée était innovante à l’échelle régionale, incluant inventaire et valorisation sur un seul poste et l’une des plus anciennes fondées sur un territoire de projets. Elle a permis des 2009 la mise en place de la « chaîne patrimoine » [Carlier, 2019] : Inventaire-conservation-valorisation-labelisation. Une première phase d’identification et de documentation fut réalisée

pour l’établissement des thématiques patrimoniales de conservation et de valorisation envisagées. Ces thématiques furent intégrées dans une stratégie de labellisations culturelles et de protections nouvelles au titre des Monuments historiques (MH). Leur accumulation permettrait de viser une reconnaissance patrimoniale à l’échelle nationale dont le label « Pays d’art et d’histoire » faisait partie, or en 2009, il restait inaccessible. Seuls les monuments historiques déjà existants bénéficiaient d’une protection de l’État, mais cela ne représentait que 5 % des patrimoines bâtis inventoriés. Comment identifier et conserver les autres ?

La méthode
Pour répondre à l’inventaire au sens « large », nous avons mis au point un inventaire croisé, basé sur une approche pluridisciplinaire intégrant l’histoire, l’anthropologie sociale culturelle et l’ethnologie. Nous avons emprunté à l’historien Fernand Braudel¹ sa pratique d’analyse différentielle sur les trois niveaux qu’il préconise, l’histoire événementielle qui impacte le quotidien, l’histoire circonstancielle qui marque la mémoire locale et enfin l’histoire longue qui a façonné le territoire et les hommes. Cela permet de déterminer la singularité de pratiques patrimoniales sur les territoires aujourd’hui.
Sur le plan descriptif, notamment pour le PCI, le croisement s’est effectué entre les méthodes propres à l’Inventaire général des patrimoines bâtis et l’écriture ethnographique mise au point par Marcel Mauss² qui permet de décrire une société dans toutes ses composantes ce qui induit le témoignage direct d’acteurs. L’inventaire croisé pratiqué a permis d’introduire l’étude d’archives dans le PCI, qui ne font toujours pas partie des données scientifiques prises en compte par le Centre du patrimoine mondial de l’Unesco dans ses inventaires.

L’implication des acteurs locaux
La pratique élargie au PCI a nécessité de faire techniquement abstraction de la notion d’identification et de conservation des seuls éléments tangibles. La prise en considération du patrimoine fut d’abord celle des habitants, telle qu’ils l’entendent eux-mêmes car c’est « leur patrimoine », une évidence du quotidien indispensable à leur qualité de vie. Grâce à la création dès 2008 d’un réseau de correspondants-patrimoines, au moins un par commune, aujourd’hui étendu aux associations culturelles concernées du territoire, un recensement très large des patrimoines avait pu être effectué, en deux ans sur l’ensemble des communes.
L’aide soutenue de nos collègues en charge du patrimoine et de la Culture sur les collectivités partenaires du PETR, le partenariat permanent avec les grandes institutions culturelles comme la DRAC Occitanie, le Centre des monuments nationaux, les services culturels départementaux du Gard et de L’Hérault, la Région Occitanie ont été des éléments déterminants dans la pérennité et le fonctionnement de cette mission.

La restitution au public d’un discours commun
L’inventaire a mis en évidence l’importance d’un patrimoine bâti très varié, d’un abondant PCI et d’une dimension mémorielle attachée à différents lieux et à de grandes figures. Les thématiques patrimoniales récurrentes sur l’ensemble du Pays d’art et d’histoire se sont naturellement déterminées par la fréquence des patrimoines recensés encore subsistants sur les communes et mis en évidence par la cartographie des éléments.
Les thématiques patrimoniales présentées sont communes à l’ensemble du territoire, elles reflètent une même société forgée par les habitants et elle a évolué au fil des siècles.

Les habitants d’aujourd’hui en sont les héritiers et bénéficient des mêmes ressources.
Nous publions aujourd’hui ce discours commun à l’ensemble des communes d’un territoire qui est devenu Pays d’art et d’histoire en 2025, le 30^e membre du réseau des Villes et Pays d’art et d’histoire d’Occitanie. Cet ouvrage est destiné aux habitants, aux nouveaux résidents, aux visiteurs et aux acteurs en charge de transmettre le patrimoine et son histoire. C’est un simple outil, révisable dans le temps, pour aider à la connaissance de ce territoire singulier dans son évolution et son épaisseur socioculturelle.

Patricia Carlier
Docteur en archéologie médiévale méditerranéenne (1984) et en anthropologie (2021).
Chargée de mission patrimoine au PETR Vidourle Camargue

1. Fernand Braudel (1902-1985), historien, fondateur de l’école des annales et de l’École des hautes études en sciences sociales, EHESS
2. Marcel Mauss (1872-1950), sociologue et anthropologue, père de l’ethnologie française

LE PATRIMOINE DU PAYS D'ART ET D'HISTOIRE VIDOURLE CAMARGUE

LE PAYS D'ART ET D'HISTOIRE VIDOURLE CAMARGUE

Données territoriales

- UN ESPACE RURAL ENTRE DEUX MÉTROPOLIS [p. 9](#)
- UNE GÉOGRAPHIE RICHE DE CONTRASTES [p. 10](#)
- UNE BIODIVERSITÉ RECONNUE [p. 16](#)

Économie

- AGRICULTURE ET ÉLEVAGE [p. 20](#)
- LA PÊCHE [p. 24](#)
- DES INDUSTRIES ET MÉTIERS BASÉS SUR LES RESSOURCES LOCALES [p. 26](#)

Une histoire génératrice d'identité

- ANTIQUITÉ [p. 28](#)
- MOYEN ÂGE [p. 32](#)
- PÉRIODE MODERNE [p. 37](#)
- XIX^e ET XX^e SIÈCLES [p. 43](#)

Évolution démographique

- DU XIV^e AU XX^e SIÈCLES [p. 49](#)
- PRESSION DÉMOGRAPHIQUE À LA FIN DU XX^e SIÈCLE [p. 52](#)
- LA POPULATION AUJOURD'HUI [p. 52](#)

PATRIMOINE ARCHITECTURAL

Évolution des centres anciens

- PREMIERS CENTRES MÉDIÉVAUX ET MODERNES [p. 54](#)
- EXPANSION URBAINE DES XIX^e ET XX^e SIÈCLES [p. 59](#)
- LUNEL ET VAUVERT, UN PATRIMOINE URBAIN [p. 60](#)

Le patrimoine remarquable

- LE PATRIMOINE PROTÉGÉ [p. 68](#)
- LES SITES PATRIMONIAUX REMARQUABLES [p. 70](#)

Architecture de l'Antiquité à la fin du XVIII^e siècle

- ARCHITECTURE ANTIQUE [p. 80](#)
- ARCHITECTURE MÉDIÉVALE ET MODERNE [p. 85](#)

Architecture des XIX^e et XX^e siècles

- PATRIMOINE CIVIL ET RÉPUBLICAIN [p. 110](#)
- PATRIMOINE BÂTI CULTUEL [p. 124](#)
- ARCHITECTURE VITICOLE DU XIX^e AU XXI^e SIÈCLES [p. 138](#)
- ARCHITECTURE CIVILE RÉCENTE [p. 148](#)

Architecture rurale

- LES MAS [p. 154](#)
- PATRIMOINE VERNACULAIRE [p. 156](#)

PATRIMOINE INDUSTRIEL ET DE RÉSEAU

Patrimoine industriel

- LA VERRERIE [p. 165](#)
- L'INDUSTRIE DU SEL [p. 168](#)
- L'INDUSTRIE TEXTILE [p. 170](#)
- AUTRES INDUSTRIES [p. 170](#)

Patrimoine de réseaux

- LE CANAL DU RHÔNE À SÈTE ET SON RÉSEAU [p. 172](#)
- LE RÉSEAU FERROVIAIRE [p. 176](#)
- LE RÉSEAU ROUTIER [p. 178](#)

SCULPTURES, ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

La sculpture architecturale et urbaine du XIX^e au XXI^e siècles

- DU XIX^e AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLES [p. 180](#)
- DU MILIEU DU XX^e AU DÉBUT DU XXI^e SIÈCLES [p. 181](#)

Antiquités et objets mobiliers

- ANTIQUITÉS [p. 184](#)
- OBJETS MOBILIERS [p. 184](#)

Sites ouverts au public

- MAISON GASTON DOUMERGUE [p. 186](#)
- FONDS PRÉCIEUX, MUSÉE MÉDARD DE LUNEL [p. 187](#)
- MUSÉE PAUL PASTRE, CHÂTEAU DE MARSILLARGUES (34) [p. 187](#)

PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL (PCI)

Savoir-faire

- LA BRODERIE AU BOUTIS [p. 188](#)
- CONSTRUCTION EN PIERRE SÈCHE [p. 192](#)
- CONSTRUCTION TRADITIONNELLE SUR LA COSTIÈRE [p. 194](#)
- L'UTILISATION DE LA SAGNE [p. 195](#)
- LA CHARPENTERIE TRADITIONNELLE DE MARINE [p. 196](#)

Métiers traditionnels de la pêche

- LA PÊCHE EN ÉTANG [p. 197](#)
- LA PÊCHE EN MER [p. 198](#)

Pratiques sociales

- LA BOUVINE, PRATIQUES SOCIALES ET D'ÉLEVAGE [p. 200](#)
- TRADITIONS CULINAIRES DES ÉTANGS AU LITTORAL [p. 206](#)
- LES JOUTES [p. 209](#)
- MUSIQUE ET FÊTES [p. 210](#)
- LES EMPÈGUES [p. 210](#)

PATRIMOINE MÉMORIEL

Les grandes figures du territoire

- SOUS L'ANCIEN RÉGIME [p. 212](#)
- AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES [p. 216](#)

Les lieux de mémoire

- LES CHEMINS DE MÉMOIRE [p. 224](#)
- LES LIEUX HISTORIQUES D'INCARCÉRATION [p. 226](#)
- LES CIMETIÈRES FAMILIAUX [p. 227](#)
- MONUMENTS AUX MORTS [p. 229](#)

À L'ATTENTION DU LECTEUR

Les renvois en **bibliographie** sont cités dans le texte.

Les **communes** citées dans le département de l'**Hérault** sont suivies de la mention (34).

Une **liste des acronymes** et de leurs définitions figure en page 291

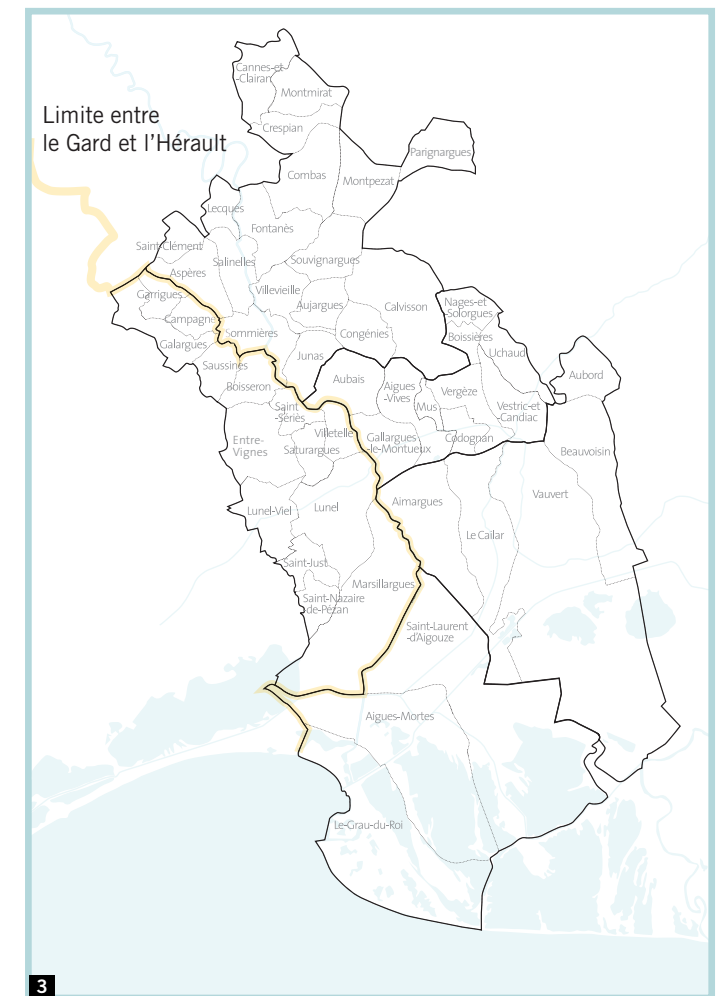
Crédits photos. Sauf mention contraire, les photos sont de Patricia Carlier. Crédits PETR Vidourle Camargue (PETRVC).

ANNEXES

NOTICES COMMUNALES [p. 230](#) – LES ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART [p. 282](#) – PATRIMOINE MÉMORIEL
AUTRES FIGURES DU TERRITOIRE [p. 284](#) – PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL [p. 286](#) – BIBLIOGRAPHIE
[p. 288](#) – ACRONYMES [p. 291](#) – RÉDACTION ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES [p. 292](#)

LE PAYS D'ART ET D'HISTOIRE VIDOURLE CAMARGUE

Données territoriales



UN ESPACE RURAL ENTRE DEUX MÉTROPOLES

Le Pôle d'équilibre territorial et rural Vidourle Camargue (PETER) fondé en 2005 est une structure publique regroupant cinq collectivités partenaires sur un projet commun. Soit quatre communautés de communes (CC), la CC Pays de Sommières (18 communes), la CC Rhône-Vistre-Vidourle (10 communes), la CC Petite Camargue (5 communes) la CC Terre de Camargue (3 communes) et une communauté d'agglomération (CA) Lunel Agglo (14 communes). Il compte 157 000 habitants sur 50 communes en 2024. Il s'étend entre les deux agglomérations de Nîmes et Montpellier espacées de 50 km. Dans sa partie sud, il présente une façade littorale, une importante zone humide et lagunaire, et dans sa partie nord une zone sèche de piémont, de plaines et de garrigues.

Le territoire conserve un caractère rural marqué notamment par une population inférieure à 3 000 habitants en 2024 sur deux tiers des communes, la partie héraultaise constituée de Lunel Agglo regroupe à elle seule le tiers des habitants. Seules les villes de Lunel et Vauvert comptent plus de 10 000 habitants. La mission Racine développée sur le littoral dans les années 1970 impacte la première le paysage urbain, suivie de l'expansion urbaine liée au développement des deux métropoles voisines entre 1990 et 2010. Le projet du territoire depuis sa création intègre une dimension stratégique de valorisation de ses patrimoines, d'abord inventoriés puis sauvegardés, actions qui ont favorisé l'obtention récemment du label Pays d'art et d'histoire.

1. Voies de communication au PETER Vidourle Camargue
2. Reliefs et urbanisation
3. Découpage du PETER en quatre communautés de communes sur le département du Gard et une communauté d'agglomération dans l'Hérault

■ UNE GÉOGRAPHIE RICHE DE CONTRASTES

Au nord, le piémont cévenol et la Vaunage

Garrigues et minéralité

Le piémont est un massif karstique très perméable formé à l'ère secondaire. Les roches calcaires ainsi que les parties marneuses des bassins actuels sont, pour la plupart, issues des eaux chaudes de Téthys, mer ouverte qui recouvrait la région il y a 150 millions d'années.

La formation des Pyrénées à l'ère tertiaire est à l'origine du relief observable aujourd'hui. Matériaux tendres, les marnes furent creusées par l'érosion, formant la pénéplaine vaunageole et le bassin de Saint-Clément que les eaux de ruissellement ont ensuite fertilisés.

Le piémont cévenol alterne aujourd'hui affleurements calcaires et garrigues avec une dominante de puechs, petits monts en langue locale, de falaises et de rochers couverts de maquis. La zone nord de Lunel Agglo (34) s'étend sur la rive droite du Vidourle avec les mêmes caractéristiques.

La pénéplaine fertile de la Vaunage est encerclée de sites perchés, dont l'*oppidum* de Nages, qui représentent la limite sud-est du massif calcaire et de la zone sèche. Le site des trois moulins de Calvisson, est visible depuis l'étang de l'Or en Petite Camargue à plus de 20 km. Il sert de point cartographique à l'établissement de la carte de Cassini qui couvrit la France entière au XVIII^e siècle.

Dans la pénéplaine de la Vaunage, l'agriculture façonne le paysage, principalement en terres labourables, cultivées en céréales et en vignes. La découverte du paysage se fait depuis les sites perchés, plusieurs belvédères ayant été aménagés à cet effet, comme le site des trois moulins de Calvisson.

Le Vidourle prend sa source à Saint-Roman-de-Codières dans les Cévennes gardoises puis disparaît sous le massif karstique du Coutach pour résurger à Sauve. Son cours supérieur se termine par les gorges de la Roque d'Aubais et de Saint-Sériès (34) creusées après la formation de la pénéplaine par la rivière dans la lisière sud du massif calcaire pour rejoindre la plaine de la Vistrenque et les marais de Petite Camargue 60 m plus bas. Les falaises sculptées par la rivière font le bonheur des grimpeurs et randonneurs empruntant la via Ferrata. Tout le centre ancien du village d'Aubais et son château sont construits sur la crête sud de la pénéplaine à une altitude variant de 50 à 70 m, dominant la plaine de la Vistrenque et les marais de Petite Camargue. Par temps clair, il est possible d'apercevoir le littoral situé à 30 km depuis la promenade aménagée sur le côté sud du château (actuelle rue Émile Léonard).

La ripisylve, végétation qui borde la rivière, constitue un corridor biologique important et abrite une faune remarquable justifiant l'inscription du Vidourle au réseau Natura 2000. Elle permet aussi la stabilisation des berges et joue un rôle de barrière filtrante entre les cultures et l'eau.

Le territoire compte de nombreuses carrières de pierre, encore en exploitation pour certaines. Les carrières du bois des Lens à Combas remontent à l'époque romaine, celles de Junas à l'époque médiévale.

Grâce aux différentes textures du matériau, la construction en pierre sèche ou de taille appareillée s'exprime dans tous les centres anciens. Des maisons paysannes présentent des dispositions architecturales spécifiques à la zone nord, utilisant majoritairement la pierre.



1



2



3



4



5

1. Saint-Clément © AM/CCPS 2. Calvisson, belvédère des Trois Moulins © AM/CCPS 3. Junas, les carrières © AM/CCPS 4. Saturargues (34), garrigues et minéralité 5. Combas, une capitelle © AM/CCPS



1

Au centre, rivières, plaines et coteaux

Trois rivières, fondatrices du paysage

Le centre du territoire s'étend sur la partie inférieure du bassin-versant du Vidourle et sur la plaine de la Vistrenque, soit le bassin-versant du Vistre et de son affluent le Rhône, dont les sources issues de la pénéplaine vaunageole terminaient leur cours dans un delta qui a progressivement créé la zone humide des étangs.

Ces trois rivières ont un régime irrégulier, amplifié par la différence altimétrique entre source et littoral. Le Vidourle descend de 500 m sur 85 km provoquant de fortes crues appelées localement *Vidourlades*, phénomène souvent associé aux « épisodes cévenols » qui font également gonfler le débit des deux autres rivières. La dernière *Vidourlade* importante remonte à 2002. En 2015, le Vistre et le Rhône en crue ont emporté le pont du Vistre, vieux de 200 ans dans Le Cailar, village du confluent.

De nombreuses sources et résurgences ont permis de développer l'agriculture mais aussi de créer une grande industrie à partir des propriétés de la source des Bouillens à Vergèze, internationalement connue sous le nom de Source Perrier.

La Costière

Le Vidourle rejoint la vallée du Vistre côté rive gauche et, rive droite, le bassin-versant de l'étang de l'Or, formant une première zone de marais. La Costière établit un horizon est et une limite à cette zone humide. La proximité de la nappe phréatique, située à moins de 5 m de profondeur, explique le nombre élevé de gravières qui parsèment la basse vallée du Vistre. Sise au sud-est du territoire, elle est l'ultime relief bordant la baie d'Aigues-Mortes qui passe de 15 à 120 m de façon franche. Le profil en plan incliné de la Costière forme un horizon singulier qui atteint 115 m d'altitude au niveau de Beauvoisin. Formée au Pliocène à l'ère tertiaire, elle est constituée de sables colorés du jaune au rouge et de galets roulés. L'absence totale de calcaire crée un contraste surprenant avec la zone nord du territoire.

Les maisons des villages présentent une technique vernaculaire de construction s'appuyant sur cette ressource locale.

La vigne y est principalement cultivée profitant de l'ensoleillement naturel des coteaux. La Costière est également fournie en eau qui alimente les nombreux puits des maisons de Vauvert. Enfin, la Costière présente dans son sous-sol une mine de sel, exploitée industriellement à Vauvert.



2



3



4



5

1. Salinelles © AM/CCPS 2. Aujargues 3. Berges du Vistre 4. Galets de la Costière 5. Le Vidourle entre Aubais et Saint-Sériès (34) © AR/PETRV

Au sud le milieu humide et le littoral

La baie d'Aigues-Mortes et la construction du littoral

La zone lagunaire en perpétuelle formation, piscicole et giboyeuse fut très tôt habitée. Les alluvions du Vidourle, du Vistre et du Rhône ont généré la création progressive de la baie d'Aigues-Mortes dont le paysage est marqué de cordons littoraux successivement formés [Bazile, 1974]. L'actuel cordon s'est structuré à la fin du Moyen Âge, dégagant la zone d'exploitation des salins. La production de sel a été possible grâce au soleil, à l'eau de mer et à l'avantage naturel d'une planimétrie adaptée entre étangs et littoral permettant une circulation gravitaire naturelle des eaux.

Avec ses 12 km de côte, depuis Port-Camargue jusqu'à l'ancien bras mort de Peccais, ce cordon littoral, fait d'eau, de sable et de végétation, est soumis aux dynamiques naturelles des vents. Les embouchures et marais évoluent également au fil du temps. À l'est, les plages larges de quelques dizaines de mètres subissent une érosion forte et le sable a tendance à disparaître face aux assauts de la mer. Cent dix-neuf épis ont été implantés sur la plage pour enrayer ce phénomène. Ils ont également un effet attractif pour la biodiversité qui y trouve refuge.

La pointe de l'Espiguette s'étire sur 10 km de long et 2 à 4 km de large. Ce vaste espace de nature sauvage présente un réseau de dunes mobiles en constante mouvance sous l'influence des vents et des embruns.

Le Vidourle avait structuré de ses alluvions la partie est de l'étang de Mauguio dans lequel il se jetait au sud de Marsillargues (34) avant son détournement au XIX^e siècle pour le canaliser vers la mer.

À partir des années 1960, les aménagements dus à la Mission interministérielle d'aménagement touristique du littoral de l'ex Languedoc-Roussillon, également connue sous le nom de mission Racine, ont artificialisé le littoral de nombreuses infrastructures desservant les plages. L'afflux massif d'une population saisonnière a justifié la protection précoce de la baie en zone Natura 2000.

Contrairement aux cordons littoraux, les milieux lagunaires ont connu une sédimentation calme, leurs sols, composés d'argiles et non plus de sables, favorisent les dépôts de sel. Inondée en



1

hiver et désertique en été, cette partie du territoire fut longtemps une zone de refuge ou de réserve, plus qu'une zone de passage. Ne pouvaient y vivre que les natifs qui en connaissaient les accès, les ressources et les pièges. Elle servit de refuge vivrier aux habitants dès le Moyen Âge, aux Camisards camarguais puis aux Maquisards durant la dernière guerre. Des techniques de constructions particulières mêlant terre et roseaux s'y sont développées, exploitant les ressources naturelles.

La faune y est très présente encore aujourd'hui et fut longtemps une ressource pour la population. Des cabanes liées aux activités de chasse et de pêche, patrimoine des étangs par excellence, construites à l'aide de roseaux et de matériaux disponibles sur place firent partie de la vie locale durant des siècles. Elles ont aujourd'hui pratiquement disparu, victimes du changement social, des modes de vie propres au XXI^e siècle et de l'urbanisation. Il ne reste que quelques cabaniers le long des canaux dans la zone des étangs qui perpétuent encore, pour certains, une pratique sociale millénaire.



2



3



4

1. Le marais de la Carbonnière 2. Le littoral gardois © AR/PETRVC 3. Les étangs © AR/PETRVC 4. Les lagunes



1

■ UNE BIODIVERSITÉ RECONNUE

La zone sèche

La végétation est adaptée à la sécheresse les précipitations s'infiltrant dans le karst. La garrigue est omniprésente, le cade en est l'arbuste commun ainsi que d'autres espèces arborées dont les chênes verts, kermès et blancs, le filaire à large feuille, la myrte et les pins d'Alep. La flore locale et la faune ont toujours été des ressources. Les chênes ont fourni le bois de chauffage. Des plantes nourricières sauvages comme l'asperge, les salades ou le poireau sont toujours présentes et furent exploitées dans les recettes locales tout comme le thym, aromate le plus présent, mais aussi la sarriette, la menthe, la ciboulette, le basilic ou le romarin.

Les zones des bois de Lens et de Paris abritent des espaces et espèces protégés, avec des zones d'intérêt écologique et une faune remarquable dont l'Outarde canepetière, la Chouette effraie, la Genette. Trois espèces y sont connues pour leur plus grande taille en Europe. La Grande cigale commune (qui peut atteindre 10 cm d'envergure en vol), la Couleuvre de Montpellier (longue de 1,50 m à 2 m) et le Lézard ocellé parmi les plus grands lézards d'Europe. À l'opposé, le Petit scorpion jaune languedocien, peu dangereux par sa piqure, se rencontre fréquemment sous les pierres et clapas, qui constituent son gîte. Le « petit-gris » est une variété d'escargot localement très présente, spécialité culinaire de la ville de Sommières. Enfin c'est aussi l'une des dernières zones connues d'habitat de la Tortue d'Hermann, très protégée au niveau national et européen.

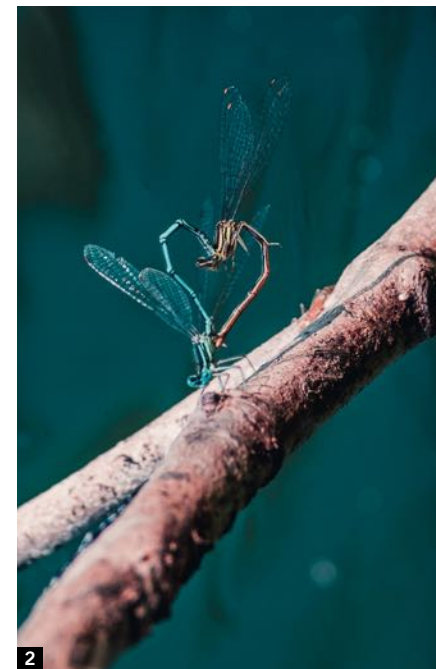
Les bassins du Vistre et du Vidourle

L'abandon progressif de l'exploitation des gravières favorise la renaturation des milieux, ce qui attire nombre d'espèces d'oiseaux telles que le Grèbe huppé, la Foulque macroule, l'Échasse blanche, le Petit Gravelot, les Fuligules morillon et milouin, le Tadorne de Belon et des mammifères terrestres ou aquatiques comme le Hérisson d'Europe ou l'Écureuil roux, la Loutre d'Europe ou le Castor commun.

Classé en zone Natura 2000 et sa ripisylve en zone ZNIEFF* sur l'ensemble de son cours, le Vidourle abrite des espèces rares. C'est l'habitat du Héron bihoreau, du Héron cendré, du Rollier d'Europe, de l'Aigrette blanche, de l'Aigrette garzette ou du Martin-pêcheur. Plusieurs variétés de libellules y prolifèrent, à l'abri des feuillages qui conservent une humidité latente même en plein été. C'est aussi le lieu de vie aquatique de la Rainette méridionale ou de l'Écrevisse à pattes blanches.

Fréquenté par les poissons migrateurs, le Vidourle est équipé de « passes à poissons » au niveau d'Aubais et Villetelle (34), puis de Marsillargues (34) et Saint-Laurent-d'Aigouze. Celles-ci leur permettent de franchir les retenues d'eau créées par l'activité humaine.

Les structures arborées des ripisylves de son affluent la Bénovie ou celles du Vistre et du Rhône, au sud du Cailar, offrent aussi des habitats d'accueil riches pour la biodiversité. Ainsi, la Cigogne blanche s'y installe pour sa reproduction chaque année, tandis que de nombreux oiseaux limicoles y font des haltes migratoires. En hiver, ce sont des milliers de grues cendrées qui fréquentent les lieux, aux côtés du Milan royal ou de l'Aigle botté.



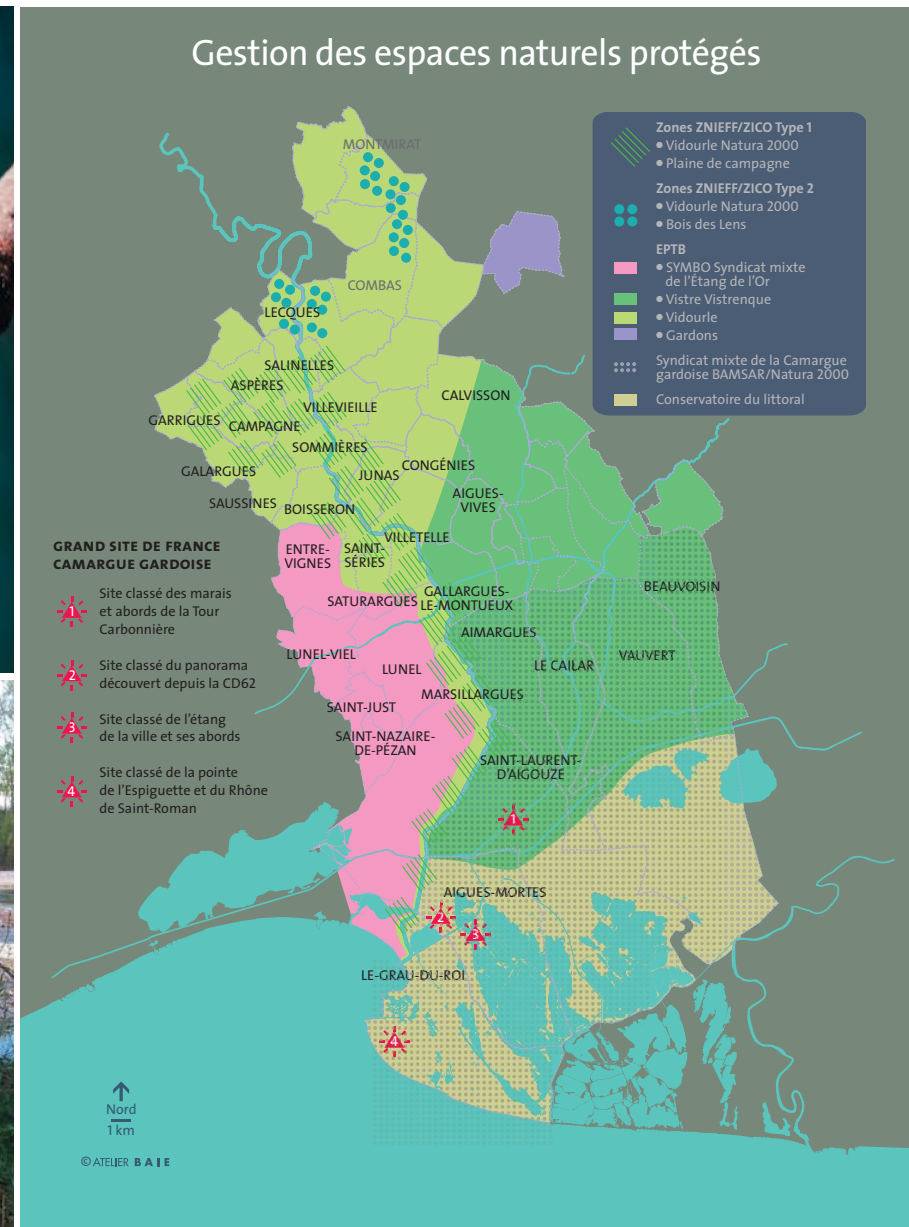
2



3



4



5

1. Aigrette blanche à la pêche dans le Vidourle © AM/CCPS 2. Libellule © AM/CCPS
3. Ripisylve du Vidourle 4. Tortues d'Hermann 5. Passe à poisson sur le Vidourle © EPTB Vidourle
* Voir liste des acronymes, page 291



Les étangs et le littoral

Les anciens cordons dunaires présentent les secteurs les plus boisés, dont le Boucanet entre Le Grau-du-Roi et La Grande-Motte (34). On y trouve aussi des genévriers de Phénicie et des pins parasols. Ils attirent aussi de nombreux reptiles, thermophiles par définition, et quelques espèces d'oiseaux pour la reproduction comme le Gravelot à collier interrompu, la Sterne naine, l'Alouette des champs ou des bécasseaux en hivernage. Dans les marais et prés-salés, les tamaris sont les seuls arbustes adaptés d'une teinte rose orangé caractéristique. À l'ouest, les marais de Psalmodi, Mahistre et Musette, dominés par la Tour Carbonnière, constituent des zones humides marécageuses d'une grande qualité naturelle et paysagère, accueillant Busards des roseaux, Sarcelles d'hiver ou Ibis falcinelle dont 80 % de la population nicheuse nationale s'installe chaque printemps dans la héronnière du Scamandre.

Le Héron garde-bœuf, peut y être fréquemment aperçu perché sur un cheval ou un taureau dans les marais. En bordure des salins au fort de Peccais, on note la présence exclusive en nidification de la rare Fauvette à lunettes ou plus communément celle du Chevalier gambette. Les Guépriers d'Europe fréquentent également les marais.

Les alluvions ont scindé en plusieurs étangs la lagune primitive qui s'étendait de Mauguio à l'est du Scamandre. C'est ici que se trouve la plus vaste étendue de roselières, environ 1 800 ha, qui ceinture une importante zone de marais constituée par les étangs du Scamandre, du Crey et du Charnier. Le roseau, appelé la sagne ou la *laupia* en langue vernaculaire est utilisé comme isolant et sert encore aujourd'hui de couverture pour les toitures de cabanes. Imputrescibles, très résistants à l'humidité, ces roseaux sont également utilisés pour la fabrication des ombrières, paillassons et balais, toujours réalisés par des entreprises locales. La roselière est extrêmement riche en passereaux paludicoles et en anatidés dont le Canard colvert.

Sur les sables littoraux très perméables poussent les oyats adaptés à la sécheresse. Les landes sont couvertes de sansouïres et d'enganes au niveau des étangs du Ponant, du Médard et de la Marette comme à proximité du fort de Peccais. D'autres plantes, comme la salicorne, ont servi à faire la soude dès le Moyen Âge pour l'industrie locale de la verrerie, ou encore pour des recettes culinaires.

La Cistude d'Europe (tortue) est présente dans le marais nord-est de l'étang de Mauguio. Elle disparaît malheureusement à cause de l'urbanisation littorale. Les étangs sont en communication directe avec la mer par des graus. L'eau salée y pénètre de manière variable en fonction des données météorologiques. On y trouve des espèces plus marines, telles que les laridés avec la reproduction notable du Goéland railleur. Ces lagunes marines accueillent sur des îlots la reproduction d'oiseaux laro-limicoles tels que l'Huîtrier pie ou l'Échasse blanche. Il s'y développe une algue rouge la *Dunaliella Salina*, appréciée par de petits crustacés mangés par les flamants roses qui, en bout de chaîne alimentaire, leur doivent leur belle couleur variant du rose clair au corail soutenu.

Le cheval et le taureau de Camargue, les deux races endémiques les plus connues de Camargue vivent en semi-liberté dans de vastes prés enclos. Ils sont présents sur tout le pays car ils pâturent aussi dans les prés de la zone sèche. Ils signent avec le flamant rose l'identité paysagère et faunistique du territoire. Enfin la zone littorale accueille aussi des espèces appartenant au patrimoine méditerranéen comme le Grand dauphin, la Tortue caouanne, la Datte de mer ou l'Hippocampe moucheté. Les bancs de sable sont les habitats préférentiels pour les peuplements de mollusques bivalves tels que la palourde, les nasses et les tellines dont la pêche est strictement réglementée et ne reste pratiquée que dans un cadre artisanal.

1. Roselière à Franquevaux 2. Flamant rose © SB/SMCG 3. Cheval Camargue 4. Roselière avant la coupe © SC/PETRV
5. Taureaux et Héron garde-bœuf © JB 6. Guépriers d'Europe © SB/SMCG 7. Hippocampe moucheté © SQ 8. Taureaux au pré © DV/PETRV



Économie

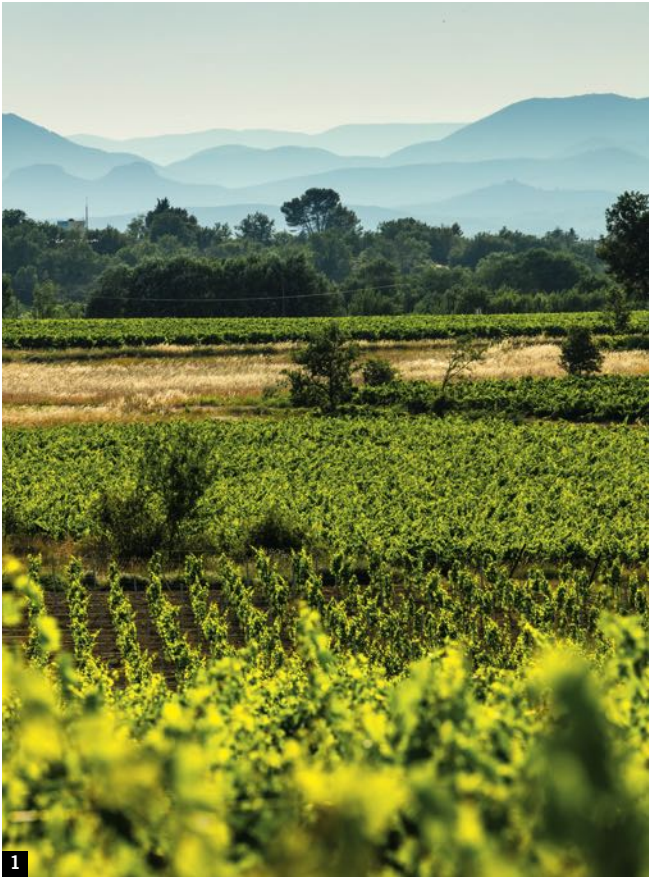
■ AGRICULTURE ET ÉLEVAGE

Une géographie agricole diversifiée

L'agriculture contribue au maintien d'espaces de respiration et a des fonctions paysagères et environnementales. Elle a surtout une fonction productive et entre aujourd'hui dans une dimension patrimoniale au niveau des productions mais aussi des paysages. La superficie du territoire agricole est principalement consacrée à la viticulture, au maraîchage, à l'arboriculture, à la culture de céréales et à l'élevage. La Camargue reflète les spécificités paysagères de la zone (marais, étangs, pas de relief) avec l'élevage de taureaux, la riziculture ou encore la production de sel. La Costière présente des productions orientées vers la viticulture, l'arboriculture et le maraîchage. Les plaines du Vistre et du Vidourle permettent des cultures plus diversifiées (céréales, arboriculture, maraîchage, etc.) avec toujours une présence importante des vignes. Les garrigues accueillent principalement vignes et oliviers.

Cultures

La viticulture a dû faire face ces dernières années à une crise liée à la fois à des faibles rendements et à une hausse des aléas climatiques. Ces vingt dernières années, 220 000 hectares de vignes ont été arrachés dans les quatre départements producteurs du Languedoc dont l'Hérault et le Gard. Aujourd'hui, la déprise semble se stabiliser. Les caves coopératives et indépendantes jouent la carte de la qualité, de la diversification, de la vente directe et de l'export. Des efforts ont été réalisés par la profession agricole, tant sur la qualité des vins que sur les impacts environnementaux des pratiques culturales. Récemment une montée en gamme et en qualité des productions a été complétée par une recherche de solutions pour améliorer le revenu des professionnels. Des activités complémentaires contribuent à structurer petit à petit une offre œnotouristique plus qualitative. Le label Vignobles & Découvertes commence à développer cette offre sur une vingtaine de domaines. L'agriculture biologique est en très fort développement sur l'ensemble du territoire, en majorité sur les filières fruits, légumes puis viticulture. Par exemple, sur le périmètre de la Camargue gardoise, la part de superficie agricole utilisée (SAU) en viticulture biologique est passée de 15 086 hectares à 22 970 hectares entre 2018 et 2019. La politique actuellement encouragée incite les agriculteurs à développer la culture biologique et à travailler en circuit court. Plusieurs Appellations d'origine protégée (AOP) couvrent le territoire. L'AOP Costières de Nîmes s'étend sur six communes de



1

la Costière. Trois appellations AOP Languedoc Sommières, Terroir de Montpellier, Terroir de Saint-Christol, concernent vingt communes enfin l'AOP muscat de Lunel en compte quatre tout comme l'AOP Vins Sable de Camargue. L'AOP Taureau de Camargue s'étend sur sept communes de Petite Camargue. L'AOP Olive et huile de Nîmes, sur quarante communes l'AOP Pélardon sur cinq communes de la Vaunage et l'IGP Riz de Camargue, sur six communes de la zone humide. Concernant l'impact paysager de l'agriculture, les sagneurs font l'objet d'un programme global de gestion de l'entretien de la roselière, la plus étendue d'Europe, dans le cadre de la protection environnementale assurée par le Syndicat mixte de la Camargue gardoise (SMCG). Le riz gazonne au printemps dans les marais de Camargue. Autre élément important du paysage, la conservation d'olivettes entourées de murettes appareillées en pierre sèche, témoigne de la mise en œuvre d'une technique ancestrale de récupération des clapas après l'épierrage des sols. Ces murettes sont destinées au maintien des terres et au drainage régulé des pluies nourricières mais violentes qui déshabillent parfois aujourd'hui, lorsque l'on n'y prend plus garde, les oliviers jusqu'aux racines. La variété « picholine » est principalement cultivée, mais on trouve également la « négrette » et la « lucque ». De nombreux moulins répartis sur le territoire permettent aux particuliers de porter leurs olives à presser, et les olivettes restent souvent entretenues même dans les zones urbanisées.

1. Vignoble sur la partie nord du territoire © AR/PETRV 2. Vendanges du Muscat à Lunel © AR/PETRV 3. Coupe du roseau dans le Marais © A.F./PETRV 4. Olivette, Congénies A.M./CCPS 5. Vignoble à Aigues-Mortes © AR/PETRV 6. Céréales et vignobles au Pays de Sommières © AR/PETRV



2



3



4



5



6



1

Élevage

L'élevage de caprins – notamment pour la fabrication du Pélardon (AOP) – et d'ovins constitue également une part importante de l'économie agricole. Les troupeaux de moutons sur la zone sèche contribuent notamment à l'entretien des vignes et participent à un débroussaillage raisonné.

L'élevage reste principalement celui de taureaux et de chevaux de race Camargue (AOP reconnues respectivement en 1999 et en 1978) grâce aux efforts de la manadière Fanfonne Guillaume. Sur l'ensemble des départements de l'Hérault, du Gard et des Bouches-du-Rhône, cent cinquante manades existent, correspondant à environ vingt mille têtes de bétail. Pour les chevaux de Camargue, dix mille têtes sont inscrites au livre généalogique. Partenaires de l'économie agricole depuis des siècles, races protégées aujourd'hui, taureaux et chevaux ont un caractère singulier qui nécessite de les maintenir dans leur milieu naturel sauvage d'où le marquage pour identifier la manade à laquelle ils appartiennent. Le taureau fait l'objet d'un élevage extensif. Il vit dans les marais et la sansouïre et se nourrit de graminées sauvages, avoine ou bromes abondantes dans les prés-salés. Il contribue ainsi à l'équilibre environnemental. Le cheval reste le seul moyen pour l'homme d'approcher le taureau qui refuse le joug comme l'étable. L'homme se sert donc du cheval comme auxiliaire dans l'élevage des taureaux de Camargue.

L'hiver, les taureaux montent sur les pâtures de la zone sèche pour se nourrir. Cette transhumance spécifique à la race, est à l'origine des jeux taurins. Ils se sont développés entre les départs et retours aux prés et dans les rues des villages traversés par les gardians et taureaux.

Essentiellement rurale, la bouvine, personnalise fortement l'activité locale dans ces pratiques d'élevage et de jeux. Cette tradition agricole vit principalement grâce aux éleveurs et à la passion de bénévoles qui les assistent au quotidien. L'activité génère des centaines d'emplois dans différents secteurs (pharmacie, vétérinaire, tourisme, hébergement, restauration, médias...). La bouvine marque considérablement le cadre de vie local et impacte le paysage, car chevaux et taureaux de Camargue sont laissés en liberté dans de vastes étendues clôturées.

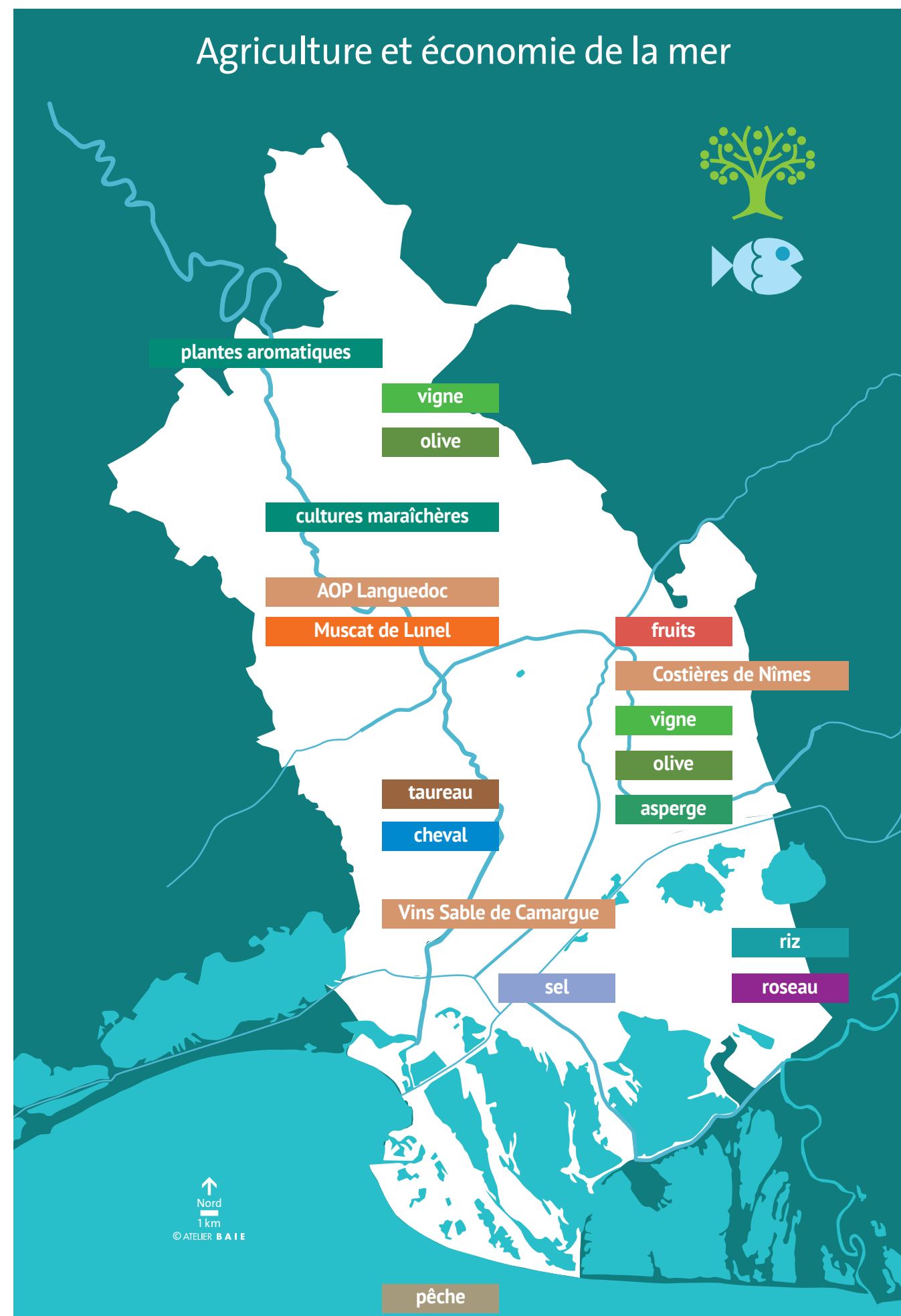


2

1. Manade de taureaux © S.B./SMCG

2. Élevage de moutons à Salinelles © A.M./CCPS

Agriculture et économie de la mer





1

■ LA PÊCHE

Cette activité concerne essentiellement aujourd'hui le domaine maritime avec la flotille chalutière et des petits métiers graulens. Il ne reste qu'une quinzaine de pêcheurs professionnels en étang. 80 % de leur production d'anguilles partent à l'étranger, principalement en Italie, en Suisse et en Belgique, faute de points de ventes et de valorisation culinaire localement. Le Grau-du-Roi, seule commune maritime du département du Gard, est inscrite dans un site exceptionnel, façonné par la nature puis par les hommes depuis la fondation d'Aigues-Mortes dont elle fut longtemps le port d'où son toponyme.

L'écosystème marin et lagunaire se diffuse sur le site global de la ville depuis le débouché du Vidourle jusqu'aux plages de l'Espiguette, laissant les activités dites de petits métiers de la pêche prendre toute leur place à l'exemple des pêcheurs de tellines.

La commune a subi les transformations urbaines liées à la mission Racine et au tourisme balnéaire mais a su conserver ses ressources propres à une économie liée principalement à l'ac-

tivité ancestrale de pêche et à ses savoir-faire. Desservie par le train dès 1903, un nouveau bassin du port de pêche fut construit en 1971, à l'embouchure du Vidourle et du chenal maritime. Auparavant les bateaux de pêche et de plaisance cohabitaient sur le canal reliant Le Grau-du-Roi à Aigues-Mortes. Aujourd'hui, un pont tournant permet aux imposants chalutiers d'y accéder et à la plaisance de rejoindre Aigues-Mortes et le canal du Rhône à Sète.

Le thon est une spécialité depuis plusieurs siècles. D'anciennes pratiques comme la pêche à la telline la pêche au bouillet, au filet (capéchade) ou à la ligne existent toujours.

Les deux criées du Grau-du-Roi présentent une variété de produits et une richesse culinaire singulière qui a généré l'organisation, depuis 2015, de la manifestation gastronomique des « Graulinades » au mois d'avril. Par ailleurs, le Grau-du-Roi dispose de deux chantiers navals dont un de charpenterie traditionnelle de marine locale.

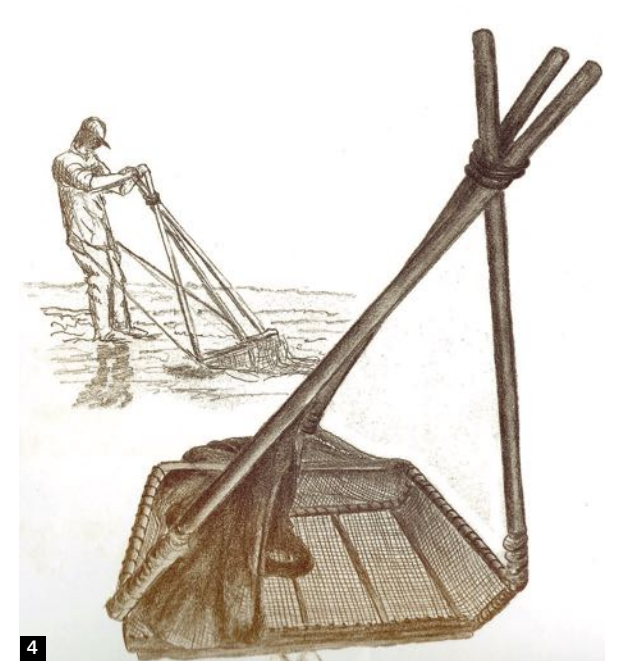
1. Chalutier, canal du Grau-du-Roi © LJ/PETRVC 2. Bateau de pêche pour les petits métiers © AR/PETRVC 3. Barques de pêche sur le canal, Le Grau-du-Roi 4. Pêche des tellines, dessin © J.C. Courtot / PNR Camargue



2



3



4

La telline

Petit coquillage bivalve crênelé, vit en bordure de mer sous quelques centimètres de sable. Sa pêche est réglementée et se pratique avec un engin constitué d'un filet-râteau tiré comme un chalut à reculons dans les premières vagues par le tellinier.

Une courroie passée autour de sa taille permet la tractation, les manches en bois régulent la profondeur de prise. Un filet rattaché à une bouée permet au tellinier de déposer sa pêche au fur et à mesure. La telline dégorge en 24 h et se déguste crue ou cuite. Elle est vendue en poissonnerie ou sur les marchés.



1



2



3

DES INDUSTRIES ET MÉTIERS BASÉS SUR LES RESSOURCES LOCALES

L'économie touristique très axée sur les qualités paysagères et patrimoniales du territoire et sur sa façade maritime représente 50 % de ses ressources.

De grandes entreprises parfois multiséculaires existent sur le territoire, à Vergèze, la Source Perrier, avec plus de 1 000 salariés, reste le plus gros employeur. Vient ensuite le salin d'Aigues-Mortes. Elles exploitent également un musée et une découverte de site qui dépassent en moyenne les deux cent mille entrées annuelles. Royal Canin, Iteosoft, Eminence sont aussi des fleurons industriels locaux pour les plus connus.

Des métiers d'art

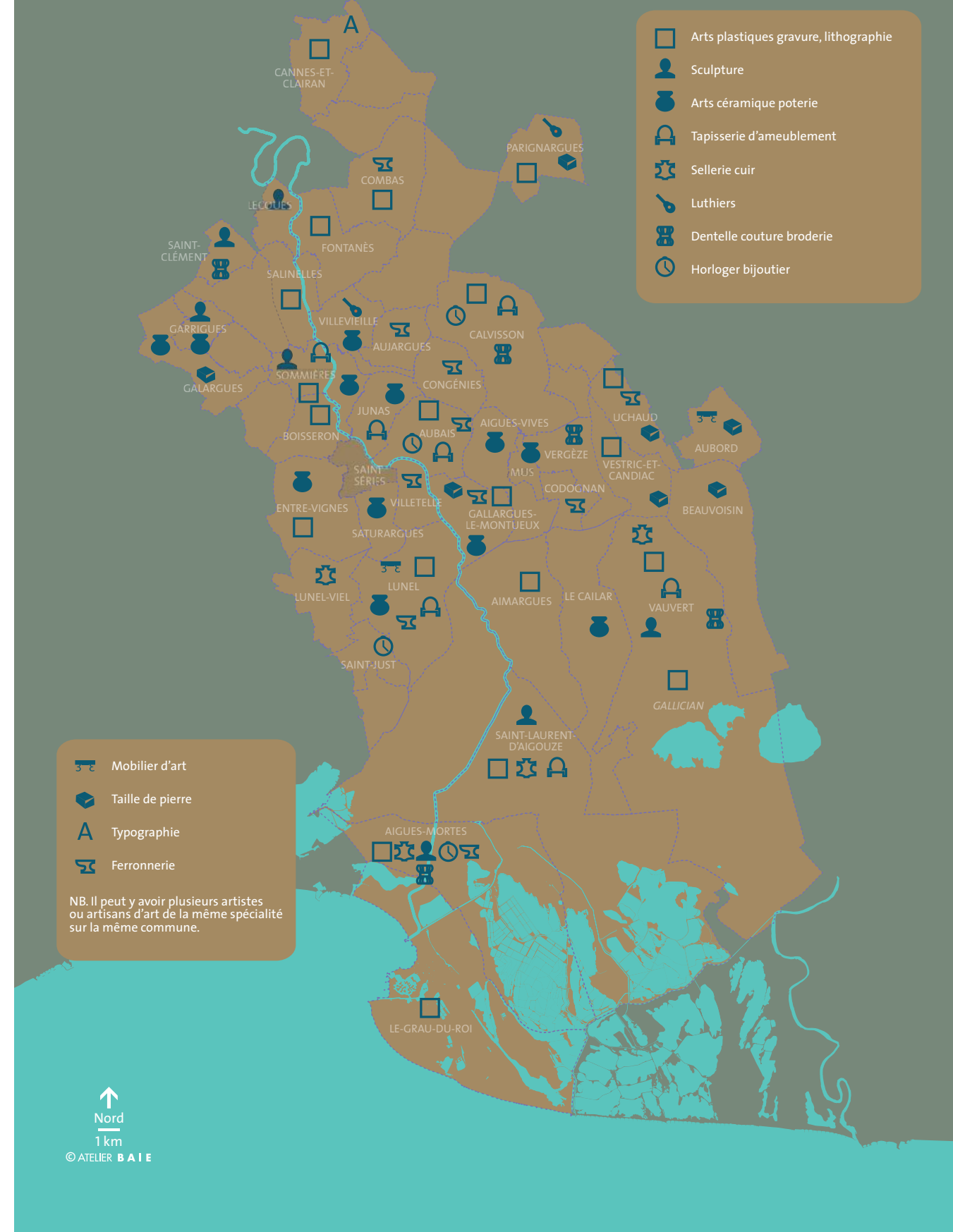
Plus de cent cinquante entreprises sont liées directement à des activités ancestrales d'artisanat et d'artisanat d'art. Elles sont les actrices d'une partie de la transmission et de la mémoire locale, dans le cadre des métiers d'arts ou des savoir-faire.

Les métiers les plus liés à des pratiques autochtones sont la sellerie, le harnachement, les bottes camarguaises. La maréchalerie et la ferronnerie (fers, tridents, piques) concernent l'élevage. La ferronnerie d'art forge les campaniles, les grilles de fenêtre, portails et rampes. La tapisserie d'ameublement est liée à la production de tissage de lins et cotonnades pour garnir lits et chaises et de molletons de laine, grande spécialité de Sommières au XVII^e siècle. Les filatures très nombreuses ont fourni le matériel des brodeuses et dentellières. La lutherie s'est

1. Salins 2. Atelier de Junas, travail de la pierre
3. Poterie d'Aigues-Vives

développée dans un pays où la viole puis le violon étaient traditionnellement utilisés. La guitare est arrivée à la fin du XIX^e siècle. La poterie d'Aigues-Vives tourne encore des pièces utilitaires locales comme le pichet de barque emblématique du pays des étangs, ou le *pegau*, pichet à bec ponté, connu depuis le XIII^e siècle, et des poteries à feu comme le toupin. Des épis de faîtage très ouvragés que bon nombre de vieux mas du territoire ont encore sur leurs toitures y sont toujours fabriqués. La poterie présente un petit musée de pièces utilitaires anciennes. Un atelier de typographie et un autre de lithographie, utilisant la pierre pour la reproduction d'œuvres en petite série se sont installés dans l'ancienne cave coopérative de Cannes-et-Clairan. Les nombreuses habitations et monuments des centres anciens présentent une grande variété de techniques d'appareils, employant pierres tendres ou dures que les tailleurs de pierre du territoire connaissent bien pour les restaurer régulièrement. Organisées par l'association Des Hommes et des Cailloux à Junas en juillet tous les deux ans, les « Rencontres de la pierre » permettent à de jeunes apprentis de rencontrer des tailleurs de pierre confirmés autour de la création d'œuvres. Le kiosque de Junas, présenté dans les réalisations architecturales récentes est le résultat d'une collaboration qui dura vingt ans dans ce cadre. Aujourd'hui des stages sont proposés durant les rencontres, des mosaïstes et des fondeurs mouleurs au sable pour les dernières éditions, permettant aux visiteurs stagiaires de réaliser leurs œuvres. Ces rencontres de grande qualité permettent la transmission et le maintien d'un très ancien savoir-faire sur le territoire.

Les arts et métiers d'art



Une histoire génératrice d'identité

■ ANTIQUITÉ

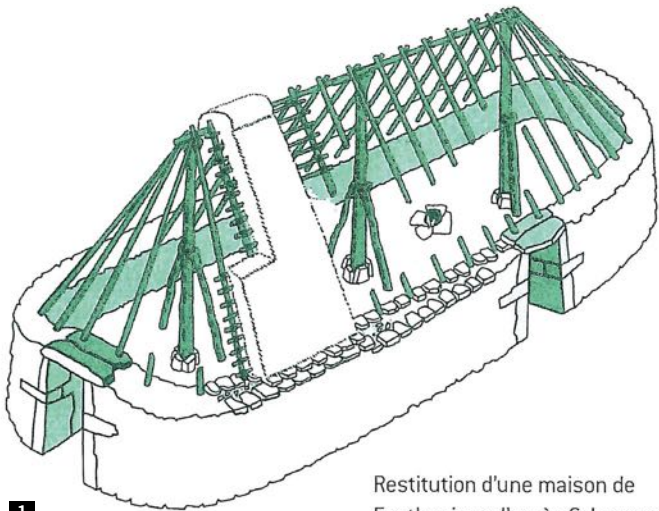
De Fontbouisse à la cité des Volques

La première période de sédentarisation locale est connue grâce à la découverte, dans les années 1940, du site de Fontbouisse* classé au titre des Monuments historiques (CMH) vieux de 5 000 ans. Il sert de référence internationale pour la civilisation éponyme, à la période chalcolithique. Il a été identifié sur la commune de Villevieille, à 30 km du littoral de l'époque, soit une journée de marche. Il marque le début de l'agriculture extensive et du pastoralisme avec la construction de cabanes dont les sous-bassements sont appareillés en pierre avec un blocage interne en terre. Seules la charpente et la couverture des habitations étaient réalisées en matériaux périssables et devaient être ponctuellement refaites.

Au I^{er} millénaire avant notre ère, un réseau d'*oppida* témoigne de la sédentarisation des populations qui vivent convenablement des ressources locales et des premières cultures. Plusieurs d'entre eux ont été fouillés et montrent le degré de civilisation atteint par ces villages perchés, dotés de remparts. Les *oppida* de Nages, de la Liquière à Calvisson, d'*Ambrussum* à Villetelle (34) correspondent à cette période protohistorique, communément appelée « gauloise ». Les autochtones appartiennent à la grande famille des Celto-Ligures. Dès cette période, ils commercent avec les Étrusques comme l'atteste la découverte des amphores vinaires sur l'*oppidum* de la Liquière par Michel Py (CNRS) datées du VII^e siècle av. n. è. Elles servent de référent typologique international sous le nom de « Séquence Py », et témoignent d'un commerce de vin d'importation en Gaule, pour la première fois avant la création de Marseille. Les Étrusques, arrivent par le littoral de l'époque (aujourd'hui à 15 km de la mer) dont le port a été identifié, par l'archéologue Réjane Roure (Université Paul Valéry, Montpellier et CNRS), sur l'actuelle commune du Cailar. Créé au confluent du Vistre et du Rhône, il permettait de faire remonter des produits vers l'intérieur du territoire. Des amphores vinaires (identiques à celles de Calvisson) y ont été trouvées, établissant le lien entre les deux sites.

Au IV^e siècle av. n. è. des tribus, bien identifiées grâce à leurs monnaies, peuplent le territoire. Les Volques Arécomiques occupent la région de Nîmes. Les Ambres donnent leur nom au site d'*Ambrussum*. Le commerce avec les Grecs, dont le commerce du vin, s'est largement développé depuis leur installation à Marseille en l'an 600 av. n. è.

Les Grecs de Marseille plantent les premières vignes en Gaule méridionale en 600 av. n. è. Ils en apportent la technique de plantation « à l'orientale » c'est-à-dire en rangs horizontaux comme cela est encore pratiqué aujourd'hui. De nombreux sites archéo-



1

Restitution d'une maison de Fontbouisse d'après C. Lassure,

logiques, de Marseille à la plaine de Nîmes, présentent encore les défoncements alignés de ceps plantés dans ces vignobles antiques. Cette pratique agricole se développe dans les régions de proximité immédiate de Marseille dès le VI^e siècle. av. n. è. pour atteindre la région de Nîmes et Lattes un siècle plus tard. La *vitis vinifera*, vigne viticole est identifiée localement dès le V^e siècle av. n. è. et le vin y est fabriqué dès la même époque comme les fouilles menées localement en témoignent. Mais les habitants font leur vin pour leur consommation personnelle, ils ne peuvent le vendre car les Massaliotes détiennent le monopole du marché.

Il est possible de se faire une idée du confort et de la vie de l'habitant local à cette époque grâce aux fouilles de l'*oppidum* de Gailhan, mitoyen de la commune de Saint-Clément menées par l'archéologue Bernard Dedet. Elles ont livré une unité d'habitation du IV^e siècle av. n. è. avec une habitation constituée de deux pièces dotées chacune d'un foyer culinaire. L'une est un lieu de vie et de réception doté de banquettes, l'autre « une cuisine » et resserre à provisions, contenants et contenus y ont été également retrouvés. Les produits de chasse, de pêche, un atelier de fumage et une porcherie, une production de vin local ont été identifiés mais aussi la présence de vin de Marseille, produit de luxe onéreux bu sans doute à certaines occasions. L'unité d'habitation a été reproduite à l'Œnopolé de Calvisson.

La population a donc très vite appris en quelques générations au contact des Grecs de Marseille à vinifier elle-même et n'a pas attendu les Romains pour découvrir le vin. Lorsque la conquête romaine a lieu entre 118 av. n. è., le vignoble existe déjà depuis deux siècles et demi.

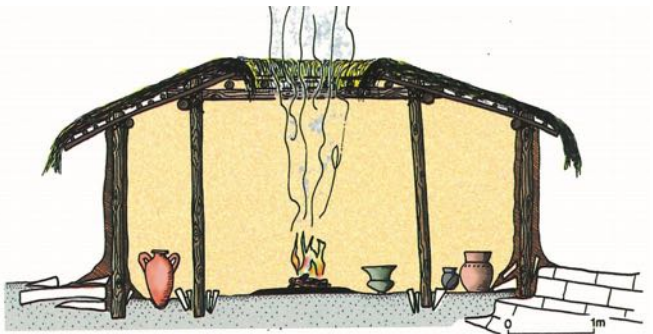
* L'ensemble des travaux archéologiques et des articles scientifiques exploités figurent en bibliographie (annexe p. 288).



2



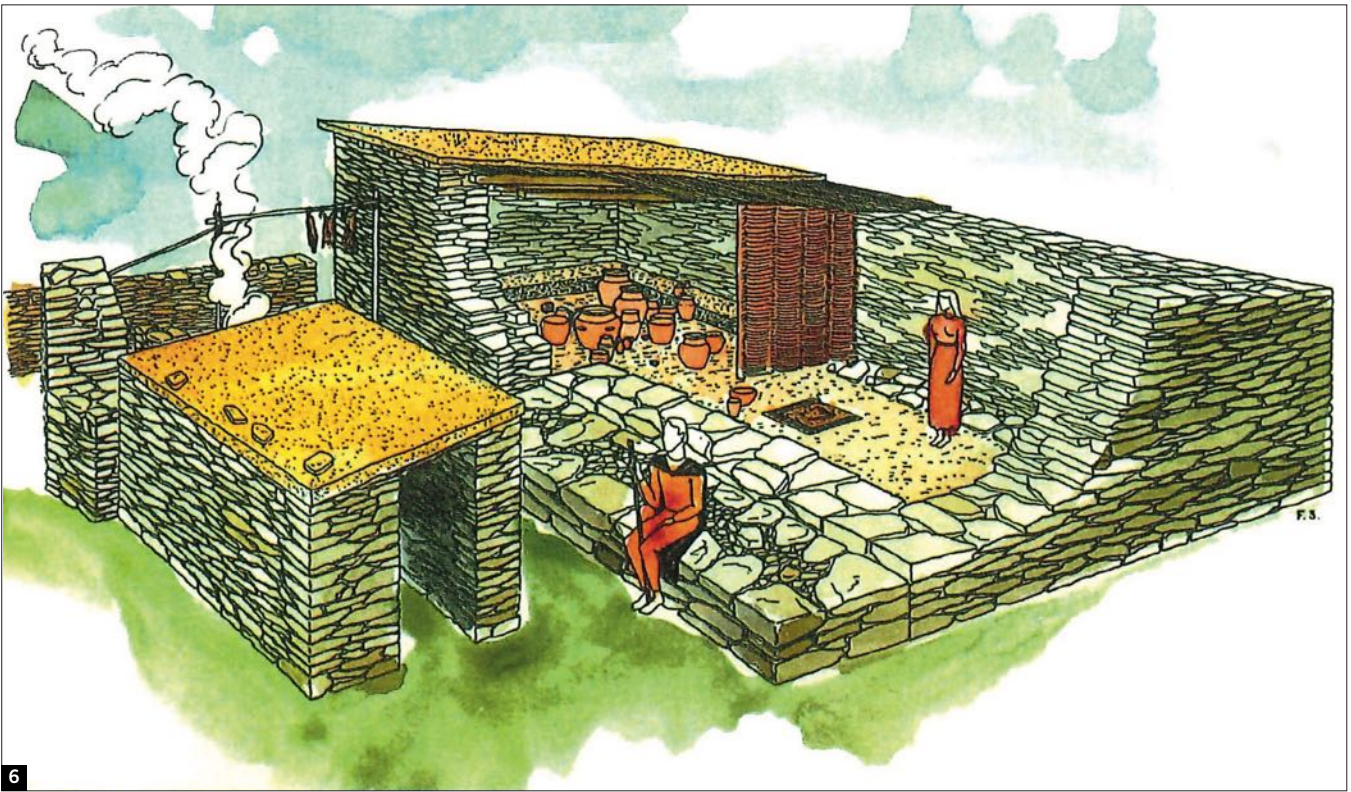
5



3



4



6

1. Restitution d'une maison de Fontbouisse 2. Fouilles du port antique du Cailar 3. Cabane de la Liquière, Calvisson, dessin de Michel Py 4. *Oppidum* de la Liquière, Calvisson, fonds de cabane et trous de poteaux © Michel Py 5. Cabane (unité domestique n°1) de l'oppidum de Gailhan reconstituée dans l'œnopolé de Calvisson d'après les fouilles. Maquette Pierre Vallauri. 6. Dessin de reconstitution de la même cabane [Dedet 1987]



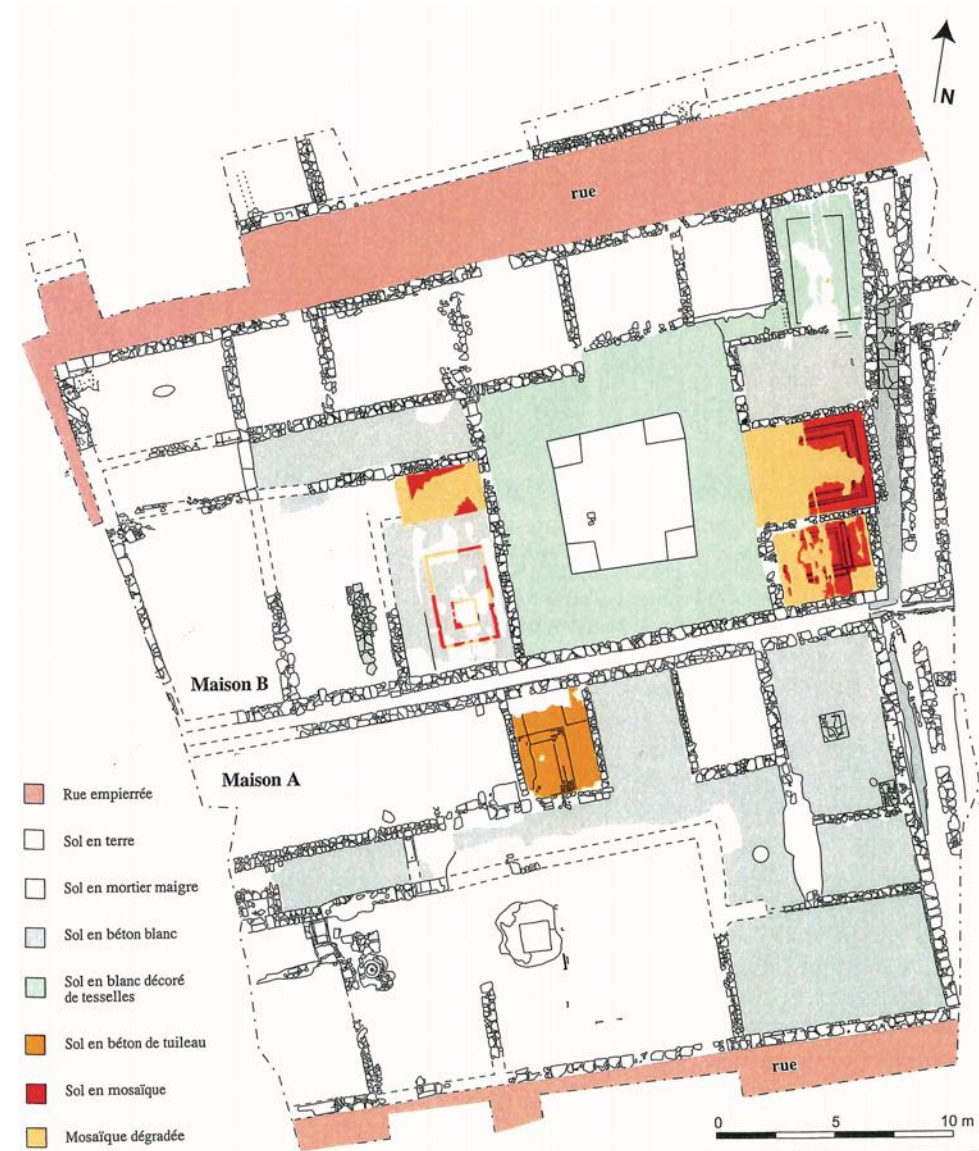
La période gallo-romaine

La « cité des Volques » existe à l'arrivée des Romains en 118 av. n. è. après la conquête du sud de la Gaule qui générera la province romaine de la Narbonnaise. Déjà politiquement structurés, les Volques Arécomiques ont souhaité faire valoir leurs droits de citoyens dans la nouvelle république romaine qui les administre. Comme l'a exposé le professeur Christian Goudineau, ils ont pu bénéficier de la citoyenneté romaine à la première génération. Leur fonctionnement démocratique fédéral était calqué sur le modèle de la cité grecque [Goudineau, 1998]. À l'origine, elle était constituée de villages perchés et fonctionnait comme une agglomération d'aujourd'hui avec un conseil fédéral. Le grec était la langue des échanges commerciaux. La Vaunage longue de 10 km sur 7 km de large en faisait partie. Constituée de la plaine fertile du Rhône encadrée de collines en amphithéâtre, elle comprenait sept *oppida* reliés entre eux depuis plusieurs siècles par un réseau routier et des tours sur site perché à l'image de celle de l'*oppidum* de Mauressip, construite avec une technique grecque de parements de pierre. Elle permettait la surveillance du territoire et sans doute de communiquer par l'envoi de signaux à feux. Ils utilisaient l'obole de Marseille comme d'autres tribus gau-

loises méridionales commerçant avec les Phocéens, pour frapper leur propre monnaie, mais en les personnalisant au revers par tribu. La découverte par Édouard Bret, numismate nîmois, d'une copie datant du III^e siècle av. n. è., trouvée à Nîmes dans un cadereau de Camargue par le profil de sa tête et de ses cornes mais c'est aussi un *dountaire* comme le précise l'auteur qui a remarqué son licol et la sonnaille qui y est pendue. Il en déduit que le taureau de Camargue et ses pratiques d'élevage sont déjà bien présents dès cette haute époque gauloise au point de servir de marqueur identitaire de la tribu. Vingt-quatre siècles plus tard, ces pratiques sont toujours d'actualité. La cité des Volques devient le *pagus nemausus* à l'époque romaine. Elle est constituée de vingt-quatre villages réunis dans une confédération, dont la capitale est Nemausus, Nîmes. Les Romains ont développé la viticulture intensivement dès l'époque républicaine au I^{er} siècle av. n. è. ainsi que le réseau routier local, connecté à la via Domitia créée en 118 av. n. è. pour remplacer l'ancienne voie d'Héraclès, allant des Pyrénées au Rhône et qui fut empruntée par le général carthaginois Hannibal, un siècle auparavant.

1. Reconstitution de l'unité d'habitation de l'oppidum de Gailhan, d'après les fouilles de Bernard Dedet. IV^e siècle av. n. è. Maquette P. Vallauri
2. Cénopole (Calvisson). La « séquence Py », amphores vinaires étrusques, reconstitution échelle 1 par Bernard Muzas, potier à Aspiran (34)

* Le *dountaire*, en provençal, est le terme qualifiant le taureau qui guide le troupeau, la sonnaille qu'il porte au cou permet au gardien de retrouver le troupeau dans les marais.



Villevieille. Fouilles du quartier des Terriers. Maisons mitoyennes de la fin du I^{er} siècle av. n. è. PLAN : B. Bouix et M. Monteil

Il subsiste aujourd'hui quatre ponts romains (dont trois sont encore utilisés par l'actuel réseau), des bornes milliaires et des tronçons de la via Domitia (voir p. 83). Les étangs littoraux à l'époque romaine ne sont pas constitués comme aujourd'hui. Une grande lagune appelée *stagna lattara*, également citée par Strabon, les précède et a donné son nom au port de Lattes. La pêche en étang s'y pratique déjà avec certaines techniques encore utilisées actuellement. Cette grande lagune persistera sous cette forme jusqu'à la fin du Moyen Âge. Des agglomérations gallo-romaines se développent sur ce réseau antique au carrefour de voies principales, comme à Villevieille grâce au pont sur le Vidourle (Sommières), ou à Lunel-Viel (34), le long de la via Domitia, ou au pied de l'*oppidum* d'*Ambrussum* pour la même raison. Elles sont parfois dotées d'opulentes villas de notables qui témoignent du développement économique apporté par l'aménagement impérial du territoire et la *Pax romana* à partir du I^{er} siècle de notre ère. Autour de l'an 2000, les fouilles de Martial Monteil (CNRS) à Villevieille, sur le site des Terriers, ont mis au jour deux villas équipées de tout le confort possible avec latrines, salle d'eau, patio agrémenté de bassins et de nombreuses pièces décorées de mosaïques.

Jusqu'aux premières invasions, la stabilité politique romaine apporte un essor économique. La carte archéologique publiée en 2000 qui couvre tout le territoire en témoigne. Plusieurs établissements trouvés sont consacrés à la fabrication de sel, à une activité halieutique, aux activités agricoles de cultures et d'élevage, à la taille de pierre ou à la tannerie. Des villas très confortables dotées de thermes comme à Pataran, sur la commune d'Aigues-Vives, se développent à partir du Bas-Empire, formant les noyaux des premières communautés rurales.

Nemausus est décrite ainsi par le géographe grec Strabon (2003) au I^{er} siècle av. n. è :
« La métropole des Arécomiques est Nemausus, elle est bien inférieure à Narbonne en matière de flux d'étrangers ou de commerçants, mais forme une confédération et une cité plus considérable. Elle contrôle vingt-quatre bourgs très peuplés dont les habitants sont liés par le sang avec elle et allège ses charges par leurs contributions. Elle jouit aussi du droit latin ; tout édile ou questeur investi devient de fait citoyen romain et le même droit dispense la cité d'obéir aux gouverneurs coloniaux envoyés par Rome ».

La baie d’Aigues-Mortes, un enjeu royal

Une évolution favorable

Située entre le Petit Rhône et le Vidourle, la baie d’Aigues-Mortes s’est lentement structurée à partir des vallées du Vistre et du Rhône qui irriguent la plaine de Nîmes et la Vaunage. Des ports existaient dès la protohistoire. Port Vieilh sur le Vistre dès le VII^e siècle av. n. è. puis Le Cailar, créé à leur confluent, dès le VI^e siècle av. n. è. Strabon au I^{er} siècle av. n. è. précise que les étangs sont reliés à la Méditerranée par les graus et permettent un transport intérieur de denrées sur des barques à faible tirant d’eau. Elles sont ainsi protégées des pirates de haute mer.

Le haut Moyen Âge est marqué par la présence wisigothique qui transparaît dans les patronymes des généreux donateurs de biens aux abbayes. Ils ont repris et développé les grands domaines agricoles hérités de la période gallo-romaine. Au fil du temps les cordons littoraux successifs ont formé une zone lagunaire et des îles au milieu des étangs. Les Wisigoths créent un premier évêché sur l’île de Maguelone, située dans une grande lagune appelée *stagna Lattara* qui s’étend du Vidourle à Agde et à l’époque carolingienne, l’abbaye bénédictine de Psalmodi s’installe sur une autre île à l’embouchure du Vistre dans un étang réunissant à l’époque ceux du Charnier et du Scamandre qui donne accès par voie d’eau à la grande lagune, futur étang de l’Or.

Au temps de Charlemagne avec la naissance de l’aristocratie, les pouvoirs féodaux se mettent en place s’appuyant sur de grandes familles inféodées au comte de Toulouse comme les Bermond de Sauve.

Le partage de l’Empire carolingien en 843 entre les trois fils de Louis le Pieux est le dernier élément déterminant le destin futur du territoire. Le comté de Toulouse est intégré à la Francie, alors que le comté de Provence, d’abord lotharingien, est ensuite rattaché au Saint-Empire Romain Germanique en 1033. La Provence restera terre d’Empire jusqu’au début du XVI^e siècle. Le Rhône de Saint-Roman qui va de Saint-Gilles à la mer devient frontière impériale. Il est toujours l’actuelle limite entre le département du Gard et celui des Bouches-du-Rhône, et entre les Régions Occitanie et Provence-Alpes-Côte d’Azur (PACA).

Géopolitique féodale et activité locale

Les premières archives nous renseignent dès le XI^e siècle sur les acteurs locaux et l’économie principalement liée à l’exploitation du sel pour les pêcheries grosses consommatrices mais aussi pour les salaisons de viandes sur place. Les moutons très nombreux s’en nourrissent et les tanneries s’en servent à Sommières où les Bermond de Sauve ont fondé leur *castrum*. Dix salins fonctionnent sur la rive nord du grand étang qui va jusqu’à Agde à l’époque.

Les abbayes de Psalmodi et Maguelone ont rebâti des églises plus grandes à l’époque romane. Un nouveau réseau s’était mis

en place au sud de la via Domitia, profitant de l’existence préalable du canal de la Radelle nommé *fossa gotica* (actuelle partie du canal du Rhône à Sète), et de la Robine de Lunel (actuel canal de Lunel). Le but était de gérer dès le XII^e siècle le sel du Languedoc provenant du *camin salinié*, depuis Narbonne et permettre son transport jusqu’au Rhône par voie d’eau (les capoulières) à travers les étangs depuis la Robine de Lunel sur laquelle l’abbaye de Psalmodi a elle-même un port depuis la période carolingienne. Le comte de Provence lui accorde le privilège de 15 muids de ses salines de Giens. Cependant ce privilège impérial accordé en 815 et confirmé par les comtes de Provence, est contesté à l’abbé localement depuis le rattachement de la Provence à l’Empire en 1033. C’est un territoire étranger et ces privilèges n’ont plus de valeur dans le comté de Toulouse intégré à la Francie.

Les seigneurs locaux savent que la maîtrise du réseau routier est stratégique. À l’ouest de la baie, les Gaucelm de Lunel verrouillent l’accès aux étangs et aux canaux, au nord, les Bermond de Sauve contrôlent à Sommières et Villevieille où ils ont fondé deux bourgs castraux, le carrefour d’importantes routes de commerce vers Toulouse, le Massif central et vers Nîmes, à l’est, les Bermond d’Uzès sont à Aimargues où passe le chemin des poissonniers, remontant les salaisons depuis le littoral et Le Cailar d’où l’on va vers l’Empire via Vauvert et Saint-Gilles.

La concurrence bénédictine

Psalmodi possède de nombreux biens, moulins, pêcheries, sur la commune actuelle de Marsillargues (34), que le seigneur de Lunel rachète progressivement. Car des trois acteurs laïcs en présence, le Baron Gaucelm, seigneur de Lunel est de loin le mieux placé, le sort économique de Sommières et d’Aimargues étant lié à l’arrivée du sel languedocien en ses cabanes, sises sur la roubine de Lunel.

Le nouveau *castrum* de Lunel, qu’il a fondé *ex nihilo*, partie la plus ancienne de l’actuel centre ancien, se trouve à la rencontre du *camin salinié* montant depuis les étangs du Languedoc et du chemin de terre passant par les ponts romains d *Ambrussum* ou de Boisseron pour monter sur Sommières, Nîmes et Saint-Saturnin-du-Ports (futur Pont-Saint-Esprit). Il contrôle également les canaux permettant d’aller des étangs du Languedoc vers le Rhône et possède le péage du canal de la Radelle à l’*Estrech*, il contrôle tout ce qui passe vers le Rhône depuis Agde et Montpellier, alors seigneurie des Rois de Majorque, mais il perçoit aussi ses taxes locales (*leudes*) aux cabanes du sel.

L’ancien réseau carolingien de Psalmodi est donc peu à peu démantelé par les seigneurs locaux qui considèrent les abbayes comme de riches entreprises, et à ce titre, les leudes et péages qu’elles peuvent potentiellement leur payer leur rapporteront plus que l’absolution qu’elles peuvent dispenser contre des



privilèges. Les archives nous renseignent sur ces tracasseries. Ainsi en 1167 l’évêque de Maguelone et l’abbé de Psalmodi, sont en conflit pour le règlement de la leude sur le sel, les pulments sur les pêcheries, les droits à payer sur les différents types de filets et de nasses utilisés et sur les péages. Ces tracasseries conduiront Rosselin, seigneur de Lunel, dans son testament à s’en excuser au nom de ses prédécesseurs, par un don significatif de 5 000 sols melgoriens auprès de l’abbé à la fin du XII^e siècle. Tout un arsenal d’engins se développe en effet pour augmenter le rendement des pêcheries, véritable levier économique local. Les maniguières sont tendues sur les étangs, le *ganguilh*, le *bouliech* font parties des filets soumis aux leudes seigneuriales, car on reproche aux pêcheurs d’entraver la navigation sur les capoulières et leur emploi est réglementé. Psalmodi se fournit aussi aux cabanes du sel de Lunel quant à l’évêque de Maguelone, il réglemente les droits de pêche et de chasse au gibier d’eau sur ses étangs. La douane épiscopale se trouve à la cabane de Carnon.

Ainsi se présente la carte géopolitique locale à l’arrivée des rois de France. Partout, c’est le droit coutumier qui s’applique, pouvant varier d’un fief à l’autre. D’après André Dupont le commerce du sel par voie terrestre a fait la fortune de Lunel qui fut la ville du sel avant Aigues-Mortes. C’est précisément cette situation géopolitique et économique intéressante qui interpelle la dynastie capétienne en pleine expansion royale, alors que les départs aux premières croisades pour la défense de l’Occident chrétien ont braqué un phare sur l’intérêt commercial d’ouvrir un port français sur la Méditerranée.



Le choix d'Aigues-Mortes pour la construction d'un port

Un contexte politique favorable

La baie d'Aigues-Mortes est stratégiquement placée, jouxtant l'Empire accessible par la mer comme par les canaux intérieurs sur lesquels circulent de nombreuses denrées. Elle offre aussi la possibilité de remontées de produits par le Rhône artère majeure de commerce vers la France intérieure et l'Europe du Nord. Sise entre Montpellier fondée par les rois de Majorque et Marseille grand port d'Empire, elle permet une ouverture commerciale et internationale concurrente, à mi-chemin entre Espagne et Italie. Quel autre secteur littoral du comté de Toulouse aurait eu pareils avantages pour le royaume ? L'issue de la guerre des Albigeois (1209) perdue par le comte de Toulouse contre le roi sonne le glas de l'indépendance locale.

Stratégie pour un projet royal, quatre rois pour une reine

Dès avant la signature du Traité de Paris de 1229 qui posa les conditions définitives du rattachement du comté au royaume, les deux-tiers du territoire passent dans le domaine royal. Parce qu'ils avaient pris le parti du comte de Toulouse contre lui, Philippe-Auguste (1180-1223) confisque à Bernard Aton Trencavel, seigneur de Nîmes, la seigneurie de Calvisson comprenant toute la Vaunage et la plaine du Rhône. Il confisque également les deux châteaux de Sommières et Villevieille aux Bermond. Seuls les Gaucelm conservent encore leur baronnie de Lunel et ses villettes. Premier acteur, Philippe-Auguste fait de Sommières la tête de pont du projet royal pour l'aménagement de la baie dont le Vidourle est le lien naturel. Il y nomme le premier sénéchal, Pèlerin Latinier (préfet) dès 1220 sur ce qui deviendra la sénéchaussée de Nîmes et Beaucaire, et l'installe au château, ainsi que le viguier général. Blanche de Castille, sa belle-fille, veuve de Louis VIII (1223-1226) et mère de Louis IX, est la deuxième actrice du projet. Elle signe le Traité de Paris en 1229 en tant que première régente officielle de France. Petite-fille d'Aliénor d'Aquitaine, reine de France puis d'Angleterre qui la conseilla durant toute sa jeunesse, elle développe au début du ^{xiii}^e siècle une stratégie politique visant à l'implantation durable du royaume

en Languedoc et qui ressort dans les clauses du Traité. Raymond VII est contraint de marier Jeanne sa fille unique héritière du comté de Toulouse à Alphonse de Poitiers frère cadet du Roi Louis IX. De ce fait il devient le nouveau comte de Toulouse. Quant à Louis IX et son autre frère Charles d'Anjou elle parvient à les marier à Marguerite et Béatrix de Provence, les deux seules héritières du comté de Provence. La frontière d'Empire se trouve ainsi maîtrisée par de proches relations familiales entre Capétiens, devenus outre Rhône comtes d'Anjou et de Provence vassaux de l'empereur. Raymond VII, dernier comte de Toulouse décédé en 1249 au siège de Millau, laisse la gouvernance à son gendre non sans avoir tenté de se remarier pour avoir d'autres enfants. Jeanne n'aura pas d'enfant avec Alphonse de Poitiers et le Traité stipule que dans ce cas, le comté doit être définitivement rattaché à la France à la mort du comte qui survient en 1271. Le voisinage impérial étant maîtrisé, le royaume peut s'attaquer à la construction d'Aigues-Mortes. Louis IX est le troisième acteur du projet et le plus connu, en tant que fondateur du port et de la ville. Le droit royal s'impose sur la coutume non sans heurts. Un maillage de vigueries, baillages et prévôtés est créé. L'abbé de Psalmodi, déjà malmené par les *leudes* lunelloises, vient de lancer la construction d'une église en nouveau style français (art gothique), un gouffre financier qui nécessite un développement d'activité. Le royaume avait fondé la Tour de Constance préalablement. Sur place pour un premier départ en croisades, Louis IX propose à l'abbé un échange en 1248 de terres fertiles à Sommières propriété royale contre le marais de l'*Aigou Mour*, propriété de l'abbé qui donnera son nom à la future ville d'Aigues-Mortes. Il ordonne ensuite la construction du port et de la ville. Décédé en 1270, il ne les verra pas terminés. Son fils Philippe III (1270-1285) construit les remparts et son petit-fils, Philippe IV le Bel (1285-1314) est le véritable aménageur de la baie. Il termine la ville d'Aigues-Mortes et fait construire la tour Carbonnière au début du ^{xiv}^e siècle avec son pont traversant le marais.

Les remparts d'Aigues-Mortes au temps de Philippe IV le Bel

Mainmise royale sur le marché du sel

L'abbé de Psalmodi avait développé seize salins depuis 1260 sur le site de Peccais, la baie d'Aigues-Mortes ayant enfin atteint une planimétrie compatible avec l'exploitation du sel marin. Associé aux Bermond d'Uzès, seigneurs d'Aimargues, il comptait renflouer ses luxueuses dépenses. Mais il offre le prétexte idéal au royaume avec la mise en eaux des salins qui gêne celle du port d'Aigues-Mortes. Le 7 mars 1290, Philippe le Bel les « nationalise » pour y faire le sel du royaume et oblige l'abbé à se fournir en sel royal pour ses pêcheries. L'abbatiale gothique ne sera jamais terminée. En 1295, le roi devient également propriétaire de la baronnie de Lunel grâce à l'action locale de Guillaume de Nogaret juriste montpelliérain, nommé juge-mage de la sénéchaussée et spécialiste du droit naissant des communautés d'habitants. Il rédige la nouvelle charte de franchises lunelloise et met en place le prolongement du canal de Lunel vers la ville en imaginant un impôt local pour en financer les travaux et permettre de capter le marché languedocien dont celui du sel. Il offre ainsi à Philippe IV le Bel le monopole du sel en France. La remontée du sel vers Paris par le Rhône, seule voie rentable, s'impose alors. C'est à ce stade que la stratégie de la reine Blanche de Castille va payer. Dès 1259, le grand-oncle du roi, Charles d'Anjou avait créé la gabelle et une quarantaine de péages côté provençal du Rhône. Le roi propose à son cousin le comte de Provence une société d'exploitation sur le fleuve à parts égales chacun étant propriétaire riverain de part et d'autre. Dès 1301, la Compagnie du Grand Tirage du Rhône est créée qui cessera avec le rattachement de la Provence à la France. Le salin d'Aigues-Mortes entre en production pour ne plus jamais s'arrêter.

Développement commercial

La gabelle, sur le modèle emprunté aux comtes de Provence est créée en France officiellement sous Philippe VI (1328-1350). Un nouveau pont à Lunel (34) est construit en 1366 sur le Vidourle à l'emplacement de l'actuel pont. Celui d'*Ambrussum* sera définitivement fermé ainsi que l'ancien chemin *roumieu* qui évitait Lunel. Il donne accès à la nouvelle route descendant à Aigues-Mortes et passant par la ville d'Aimargues. Les récentes découvertes archéologiques liées à la création de la LGV, ont permis de retrouver le village médiéval de Saint-Gilles-de-Missignac (^{vii}^e-^{xii}^e siècles) appelé plus tardivement Saint-Gilles-le-Vieux, sis sous le carrefour et ses abords entre la N 113 et la route de la mer. Il prit de l'essor avant la fondation de ce nouveau pont. Un hameau, une église et une importante nécropole y ont été découverts ainsi que de nombreux silos de stockage de provisions. Il sera progressivement abandonné au profit d'Aimargues, Gallargues-le-Montueux et Lunel [Maufras *et al.*, 2020].

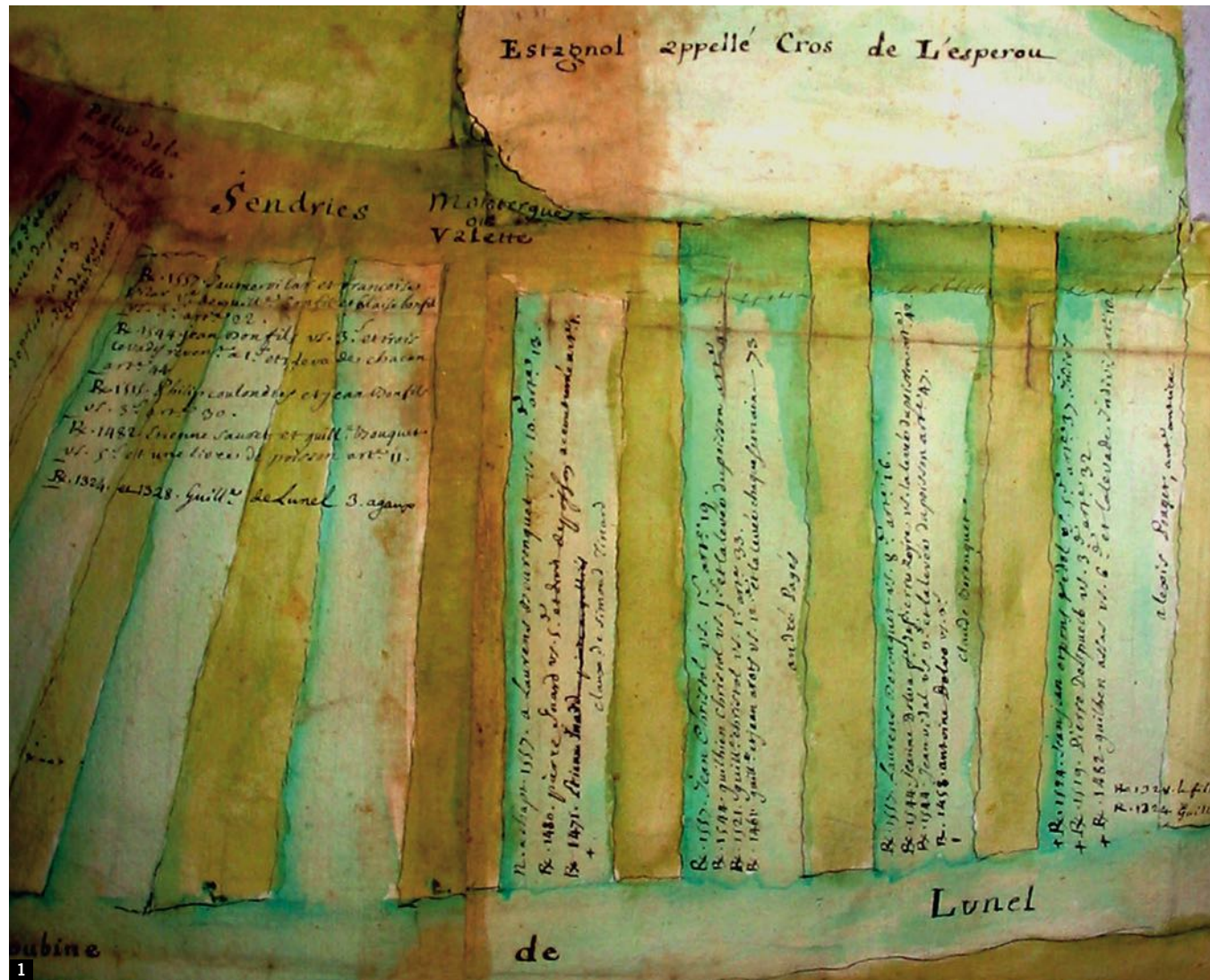
Développement médiéval

Les voies de communication, un apport essentiel

La proximité d'accès à l'Empire et au port de Marseille, les rois de Majorque présents à Montpellier attirent localement le commerce international mais aussi d'importantes communautés juives dès le ^{xii}^e siècle. Chassées d'Espagne musulmane, elles se réfugient en Languedoc, à Narbonne, à Montpellier et s'installent aussi à Lunel (34) et à Vauvert, fondant de célèbres écoles internationalement reconnues dans le monde hébraïque. À Lunel on dénombre plus de 200 familles au début du ^{xiii}^e siècle. Vauvert, alors nommée Posquières atteint une aura internationale avec la venue d'Abraham ben David (1125-1199) qui y fonde une école nouvelle pour l'époque, spécialisée dans l'explication du Talmud, et fréquentée par des étudiants devenus eux-mêmes de grands rabbins qui en ont construit la réputation. Il devient le Rabbad de Posquières et son fils Isaac l'Aveugle (1160-1220), né probablement à Vauvert, initiera dans cette école les fondements de la Kabbale et partira à son tour diffuser cet enseignement dans la diaspora. Aujourd'hui la tradition orale perdure dans les communautés juives et la réputation de l'école de Vauvert et de ses grands maîtres ne faiblit pas. De nombreux Juifs du monde entier viennent encore régulièrement s'y recueillir. Des chemins de pèlerinages se développent à la suite du départ de Saint Louis par deux fois depuis Aigues-Mortes pour se rendre aux Croisades. Pèlerinage en terre sainte d'abord puis pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle et à Rome par le chemin d'Arles qui traverse encore aujourd'hui tout le territoire d'est en ouest de Vauvert à Lunel-Viel (34) avec à l'époque une halte médiévale à Gallargues-le-Montueux. De nouvelles abbayes sont fondées non loin des voies de pèlerinages comme à Franquevaux où les Cisterciens s'installent. Dès le ^{xiv}^e siècle, le canal des Étangs fonctionne et relie la Méditerranée au Rhône, depuis le secteur de la future ville de Sète. C'est l'ancêtre du canal du Rhône à Sète. Un grau permet l'accès intérieur à la lagune jusqu'à la baie d'Aigues-Mortes, puis par le canal de la Radelle, et celui du Bourgidou contournant Aigues-Mortes, on remontait le Rhône de Saint-Roman rejoignant le Petit Rhône à Sylveréal et menant à Fourques où l'on atteignait le grand Rhône [Faucherre, 2015].

Une richesse de terroirs et de produits en transit

Les aménagements des ports de Lunel et d'Aigues-Mortes permettent l'approvisionnement du sel mais aussi de nombreux produits arrivant d'Espagne ou du Levant détaillés dans les comptes de péage de 1366. Parmi les produits circulant dès cette période il y a des salaisons d'ovins, de porcs, de poissons, d'anguilles, du fromage, des produits exotiques comme le coton en balles ou filé, de la soie, des citrons, du cuir de Cordoue, du safran, du gingembre, du poivre de toutes les couleurs, de l'or, de l'argent, du fil métallique, du bois, du verre à vitre, de la



verrière de service, du verre de miroir. Les habitants du territoire disposent de nombreux produits que la France intérieure n'a pas. Lunel (34), dont le nouveau baron est le roi, ouvre son marché local à toutes ses spécialités, ce qui va construire plus tard sa réputation gastronomique. Ces trésors circulants attirent les convoitises, les pirates attendent les barques à l'entrée du grand Rhône à Fourques, dont le seigneur s'est doté d'un fort de garnison, aujourd'hui château de Fourques et ancêtre du fort de Peccais. Il y entretient une milice de surveillance dans l'espoir de les attraper [Venturini, 2006].

Le cartulaire de Lunel* à la même date, détaille les pratiques et savoir-faire taxés du marais qui existent encore aujourd'hui. La plupart des techniques de chasse et de pêche et leurs produits, la coupe du roseau et son utilisation pour construire les cabanes, les cultures diverses, l'artisanat, les produits de bouche et l'acheminement du sel y sont détaillés. Des concessions pour la chasse et la pêche sont accordées aux habitants par les seigneurs, le long des canaux ou dans le marais, qui sont nominales et transmissibles aux descendants, contre une redevance il est permis d'y construire une cabane. Depuis cette époque des concessions se sont transmises jusqu'à aujourd'hui comme le montre un document des archives de Lunel où les noms des concessionnaires et la date première d'attribution figurent.

1. Concessions sur le canal depuis le xv^e siècle. AM Lunel, ii16
2. Canal actuel au même endroit * AM Lunel, AA1



■ PÉRIODE MODERNE



La période se caractérise par un développement économique accru et d'importants aménagements du territoire, mais aussi par une évolution singulière de la société locale. Les habitants et leurs seigneurs adoptent les idées de la Réforme dès 1532 [Fanguin 1986]. L'Édit de Nantes signé par Henri IV, leur accorde des places de sûreté dont Lunel (34), Sommières et Aigues-Mortes. Révoqué en 1685 par Louis XIV, les temples sont alors détruits et les Protestants refusant de se convertir subissent exils, confiscations des biens et punitions. Le territoire est devenu un haut-lieu d'« assemblées au Désert », tenues secrètes pour pratiquer le culte interdit. S'y faire arrêter valait les galères pour les hommes, la prison pour les femmes, le fouet pour les jeunes filles. Leurs descendants locaux, conservateurs d'archives de cette époque noire, restent très attentifs à la préservation de cette mémoire qui expliqua leur volonté, après la Révolution, de reconstruire plus d'une quarantaine de temples. Prison des femmes La Tour de Constance à Aigues-Mortes, est devenue un symbole de résistance internationale. Le mot « register (résister) » gravé profondément sur la margelle d'un puits est attribué sans preuve à Marie Durand, enfermée 38 ans, connue grâce à ses lettres. Les Protestants d'Europe y viennent en mémoire de leurs ancêtres déportés.

Économie

L'industrie du sel

UN REVENU NATIONAL

Après la guerre de Cent Ans, à laquelle Louis XI met fin grâce à une politique d'alliances judicieuses, le Dauphiné et la Provence étaient entrés définitivement dans le royaume, ce qui impactait directement le Languedoc oriental mitoyen. La Compagnie du Grand Tirage du Rhône n'a plus lieu d'exister, le tirage de toutes les denrées sur les deux rives dotées de péages devient national ce qui en double le revenu pour la France. Au début du xv^e siècle le sel, monopole d'État, a une administration spécifique. Le sénéchal de Nîmes et Beaucaire, devient l'un des plus importants du royaume. Le Languedoc jusque-là exempté de gabelle, la paie dès 1411 avec le maintien de privilèges d'exemption pour Sommières, Lunel (34) et Aigues-Mortes. Louis XII (1498-1515) qualifiait de simple, pratique et égalitaire cet impôt indirect, ancêtre de la TVA, qui édifia la richesse de la France. Le sel de Peccais est devenu un or blanc qu'il faut protéger.

MURAILLES ET GRENIERS À SEL

« GARDAREM LOU SAOU ! »

Henri IV initie à la fin du xvi^e siècle, la construction du fort de Peccais, qui est réalisé au début du xvii^e siècle par Louis XIII en baie d'Aigues-Mortes. Il est aujourd'hui en ruines mais reste l'un des plus vieux gardiens du sel de France au confluent du canal du Bourgidou et du Rhône de Saint-Roman devenu le Rhône mort avec la fermeture de son embouchure sur la mer. Sur des chemins obligatoires et contrôlés sont créés des greniers à sel, lieux officiels de vente aux particuliers à qui est imposée une quantité de sel par an. Chaque grenier a un grenetier et un contrôleur tenant un registre des comptes. De Narbonne à Pont-Saint-Esprit, le Languedoc est doté d'une centaine de greniers. Sommières en a quatre, Lunel aussi. La charge de « visiteur général des gabelles » est créée. Il doit veiller aux mesures

Le graffiti « REGISTER » dans la Tour de Constance à Aigues-Mortes © PB/CMN

définies du quart de quintal au quintal appelées « patron léal » et conservées à Aigues-Mortes [Spont, 1891]. Des copies étalonnées sont réparties dans les greniers. Une fraude, organisée par le visiteur local des gabelles, a consisté à réduire de manière imperceptible à l'œil ces copies tout en encaissant le même montant au poids dans les greniers. Démasquée au bout de 15 années de pratique par la Cour des Aydes de Montpellier, cette fraude conduira à la suppression de la charge de visiteurs, remplacés par des douaniers et à celle des mesures à sel, qui seront remplacées par des sacs scellés au départ d'Aigues-Mortes, lesquels seront utilisés jusqu'en 1930... La fraude locale persiste mais change de mains comme en témoigne un document des archives. Dès 1627, l'abbé de Psalmodi qui paye désormais la gabelle, dénonce amèrement les douaniers du fort de Peccais qui détournent directement le sel dont ils ont la garde pour le revendre illicitement aux villages alentour ou aux marinières qui transportent le sel jusqu'au Rhône. Sully crée la ferme générale que Colbert institue en 1681. Les fermiers contre une redevance forfaitaire au Royaume, peuvent augmenter comme ils veulent les impôts indirects qu'ils perçoivent localement. La gabelle atteint parfois 1 000 % sur de nombreux produits. La petite histoire du sel local a donc largement contribué à construire la grande histoire de France.

La modernisation du port d'Aigues-Mortes
DURANT LA RENAISSANCE

François 1^{er} avait dès 1538 choisi la ville pour organiser avec l'empereur Charles Quint, une rencontre restée dans les mémoires politiques. Des questions à l'échelle européenne devaient y être discutées. L'empereur voulant la Bourgogne alors que le roi voulait le Duché de Milan, le premier avait fait prisonnier le second à la bataille de Pavie, et l'avait échangé contre ses deux enfants retenus en otages à leur tour en Espagne quelques années auparavant. Tous les protagonistes se retrouvaient donc librement dans cette ville royale encore mitoyenne de l'Empire quelques décennies plus tôt. Le roi était venu avec toute la Cour, dont la reine, sœur de l'empereur, leurs deux fils anciens otages soit le futur Henri II accompagné de sa femme Catherine de Médicis, le connétable de Montmorency et d'autres grands du royaume pour tenter de projeter une politique possible de réconciliation. Trois jours de fêtes du 14 au 16 juillet furent organisés, avec les moyens locaux que nous connaissons grâce aux archives d'Aigues-Mortes. Car il resta à l'échelle internationale, surtout le souvenir de l'accueil et des repas organisés avec les meilleurs produits du territoire. Plus de 1 500 personnes et fournisseurs ont été mobilisés à 50 km à la ronde pour fournir en moins de trois jours de quoi nourrir non seulement les personnalités conviées mais aussi les navigants sur les dizaines de bateaux accompagnant la galère amirale de L'empereur restée en haute mer au niveau de l'étang du Repausset. François 1^{er} descendit en barque depuis le port

d'Aigues-Mortes par le *canal viehl* pour aller l'accueillir sur sa galère. À partir de cet évènement, le port d'Aigues-Mortes devint l'objet d'une attention suivie. François 1^{er} fait ériger les premières digues pour protéger les salins des crues du Rhône et ses successeurs font créer l'accès par la mer au canal de Peccais directement chemisé dans le lit du Rhône mort depuis Sylveréal.

LOUIS XV FONDE LE PORT DU GRAU-DU-ROI

Lors de la réalisation du canal du Midi sous Louis XIV, les saliniers d'Aigues-Mortes en association depuis 1678, signalent au royaume propriétaire des salins, des problèmes d'exploitation. En effet, les élargissements, recreusements et barrages nécessaires à la modernisation du réseau de canaux locaux pour les adapter au gabarit des futures barques circulant de l'Atlantique au Rhône, perturbent les cours du Vistre et du Vidourle et les salins, non protégés de ce côté du territoire sont régulièrement noyés par leurs crues. Craignant une baisse des revenus de l'État faute de sel, dont Aigues-Mortes reste le principal fournisseur, Louis XV ordonne en 1725 la création d'un canal allant jusqu'à la Méditerranée, de 20 mètres de large et endigué jusqu'à la mer avec deux môles d'accostages. Ce canal devient le collecteur des eaux des deux rivières dévastatrices. Il est financé par une augmentation de cinq sous de l'impôt prélevé par minot de sel vendu au détail dans les greniers [Di Pietro, 1849]. Le Grau-du-Roi devient ainsi le port d'Aigues-Mortes, remplaçant le vieux port d'étang fondé au xiv^e siècle à quelques centaines de mètres des remparts. Il était jadis relié par le *canal viehl* à l'étang du Repausset ouvert sur la haute mer par le Grau-Louis qu'avaient emprunté Saint Louis et les croisés. Ce grau s'était définitivement refermé alors qu'une nouvelle passe maritime sous l'appellation de *Grau du Roy* s'était ouverte au xvii^e siècle dans l'axe du chenal actuel. Le tirant d'eau du canal permet dorénavant à des bateaux de remonter le poisson frais directement à Aigues-Mortes où l'on a créé une esplanade de déchargement au pied de la Tour de Constance. Conditionné sur place le poisson est expédié quotidiennement frais ou salé par voiture dans toute la province. Dès 1755, les affaires reprennent, le poisson est devenu un pilier de l'économie de la baie.

Carte des environs d'Aigues-Mortes.

Destinée aux agents du trésor, elle recense les biens fonciers, les activités économiques, halieutiques et agricoles soumises aux impôts divers.

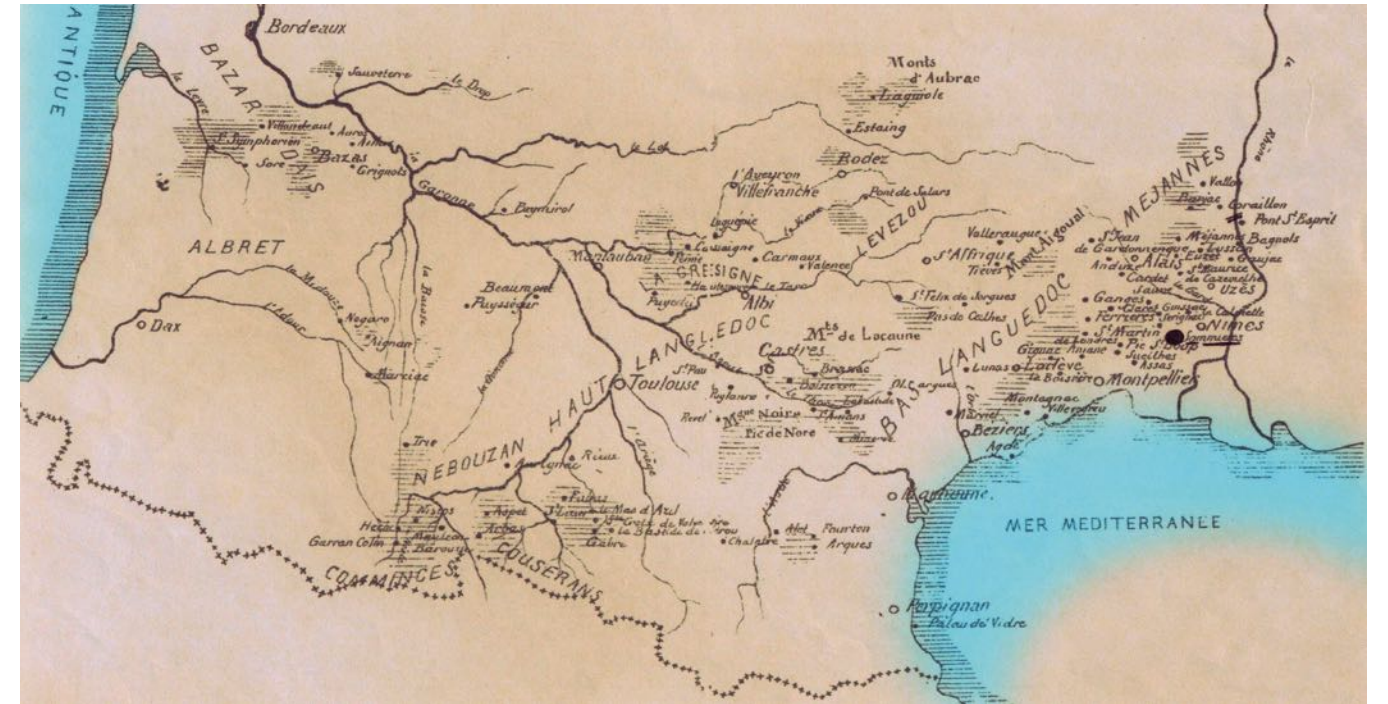


Carte des environs d'Aigues-Mortes, source Archives départementales du Gard C139 datée de 1685



Carte des environs d'Aigues-Mortes, détails.

1. Le chasseur au gibier d'eau, avec son fusil, un nuage de fumée s'en dégage
2. La manade de chevaux et taureaux et son gardian portant son trident sur l'épaule
3. La pêche en mer au *boulic* grand filet que les hommes tirent depuis la plage pour la pêche à la molette (thon)
4. Pêche au filet en barque. Déplacements sur les étangs à la partègue, debout sur un *négalol*
5. Pêche au filet en barque et en mer
6. Le *sagneur* dans la roselière, remontant sa barque de coupe sur l'épaule
7. Les salins avec leur numéro détaillé dans le cartouche en bas de la carte générale
8. La manigière tendue dans l'étang de Mauguio pour la pêche à l'anguille entre autres



Autres industries

DÉVELOPPEMENT DE LA VERRERIE

Les salins avaient diversifié leur production, notamment la fabrication de soude, composante essentielle du verre dont elle abaisse le degré de fusion. Elle était extraite naturellement de la salicorne cultivée en abondance en baie d'Aigues-Mortes et sur le littoral languedocien depuis le ^{xiii}^e siècle, gabelée comme le sel et vendue aux greniers. Sommières fut dès 1441, le siège administratif de la Haute Cour des gentilshommes verriers du Languedoc, gros consommateurs de soude pour leurs fusions. De la Montagne Noire aux confins des Pyrénées des générations de gentilshommes verriers ont cheminé régulièrement jusqu'à Sommières pour leurs réunions de corporation. Ces aristocrates bénéficiaient d'une exclusivité d'exercice de l'art de la verrerie mais devaient respecter une charte que le gouverneur de Sommières contrôlait scrupuleusement. En effet, Charles VII avait accordé cette charte d'exercice aux gentilshommes verriers du Languedoc pour l'art du verre soufflé. Ils devaient prouver leur titre de noblesse pour avoir le droit d'exercer et le contrôle du respect de cette charte fut confié au viguier général gouverneur de Sommières. Cinq départements ressortissants de sa juridiction composaient les « Verreries du Languedoc », soit les verreries de Moussans, du Haut-Languedoc, de la Grésigne, du Bas-Languedoc et du Vivarais [Saint-Quirin, 1904].

Cet art qui fonctionnait essentiellement dans les bois, s'arrête sous Louis XV, le roi interdisant les défrichements intenses liés à sa pratique, malgré la découverte du charbon localement. En 1777, Nicolas Leblanc découvre comment fabriquer la soude à partir du sel marin. Il met au point des soudières dès 1790. Le sel amorce alors sa révolution industrielle. Les verreries deviennent des fabriques d'embouteillages ou d'ustensiles beaucoup plus rapides à réaliser et alimentées au charbon. Les privilèges des verriers disparaissent avec la Révolution et le métier se démocratise faisant passer le verre de l'artisanat d'art à l'industrie.

L'INDUSTRIE TEXTILE

Les Protestants, interdits d'exercice de professions publiques depuis longtemps monopolisent les industries textiles spécialisées dans le drap de laine, de coton ou de lin et dans la filature de la soie. Ces droits d'industrie avaient été accordés par Colbert dans la plaine de Nîmes et l'arrière-pays montpelliérain pour des raisons de non-concurrence entre les provinces du royaume. Turgot sous Louis XVI abolit ces franchises colbertines. Cela permet le développement de fabriques d'indiennes et de broderies piquées, jusque-là réservées à Marseille, dont le boudin. Les industriels et négociants protestants ayant durablement investi s'accommodent des interdits liés à la révocation de l'Édit de Nantes en 1685 et donnent surtout du travail à tout le monde, ce qui encourage les adeptes de la Réforme à rester. Ces grandes familles développent l'élevage du mouton pour la laine et le travail à domicile sur les secteurs nord et ouest de Sommières, dans la plaine de Calvisson et autour de Vauvert et de Marsillargues (34). La famille Coste de Cannes-et-Clairan a conservé ses archives depuis 1366 qui témoignent de cette organisation. Celui qui reste au mas fait de l'élevage et de la culture, un frère monte l'industrie textile à Nîmes. Un autre parent émigré en Suisse après 1685 part avec son métier sous le bras monter une succursale mais revient clandestinement au mas pour quérir des moyens pour ce projet. Le travail sur place s'organise, près de dix mille métiers à domicile en vivent en 1750. Sommières est spécialisée dans le molleton, la Vaunage et la Petite Camargue dans le travail de la broderie de bas, deux mille brodeuses travaillent pour les industriels nîmois qui expédient leurs bas jusqu'en Amérique grâce à la diaspora réformée disséminée dans toute l'Europe. Le piémont cévenol se réserve le travail de la soie. Chaque famille de paysans a ses métiers qui

Carte des cinq départements verriers administrés par la Haute Cour
des gentilshommes verriers du Languedoc du ^{XV}^e au ^{XVII}^e siècle.
Extraite de l'ouvrage Saint-Quirin, 1904

Canton d'Aigues-vives			
Nombre de Communes	Noms des Communes	Population générale	Nombre de protestants
1	Gallargues	1 600	1 371
2	Aigues-vives	1 521	1 436
3	Aubais	1 378	689
4	Vergèze	995	915
5	Codognan	535	500
6	Mus	450	309
		6 479	5 220

1

l'occupent à la mauvaise saison. Le cardage, le tissage, la fabrication de bas brodés sont leur grande spécialité, la façon à domicile occupe particulièrement les femmes. Ainsi se transmet la technique du boutis, connue depuis longtemps dans un pays producteur de laine de fil et de drap de coton. Elle est pratiquée uniquement pour les besoins familiaux par les brodeuses, car considérée comme une contrefaçon de la piqure de Marseille au temps de Colbert. Le fonctionnement d'ateliers à domicile restera le même au ^{xix} siècle, dans la dépendance de fourniture de travail par les marchands drapiers et indienneurs nîmois [Rivoire, 1853 ; Roger, 1996].

LE TRAVAIL DE LA PIERRE

De nombreuses carrières sont ouvertes sur la zone sèche proposant des calcaires des plus durs aux plus tendres, permettant à la fois de bâtir et de tailler reliefs et sculptures. Quatorze carrières sur le bois des Lens dont plusieurs datant de la période romaine ont notamment servi à la construction des monuments de Nîmes. D'autres carrières antiques ou médiévales, à Mus, Junas, Pondres (Villevieille), Boisseron (34) ont été utilisées pour les monuments et maisons locales. Le quartier de Garrigouille à Aigues-Vives présente encore de nombreux fronts de taille. Ils ont été utilisés jusqu'au début du ^{xx} siècle. Les tailleurs de pierre locaux maîtrisaient également les tailles de claveaux d'arcs en plein-cintre, en tiers-point, que l'on retrouve dans les églises et châteaux, voire hyperboliques dans certains bâtiments agricoles comme à Saint-Clément ou à Campagne (34) pour supporter des toitures.

Le bois de construction était rare et cher, la pierre sous toutes ses formes était le matériau privilégié de tous types de constructions sur le territoire. En témoignent les maisons rurales de villages que l'on peut encore voir à Salinelles, Souvignargues ou Garrigues (34) qui présentent des colonnes de pierre en délit ou appareillées pour soutenir la toiture de la terrasse du premier étage au lieu d'utiliser une poutre porteuse. La pierre est le matériau référent du territoire, du bel hôtel particulier à l'abreuvoir, taillée sur mesure ou de récupération dans la nature et montée à sec ou au mortier de chaux. Ce dernier était notamment utilisé pour construire les murs en blocage de pierre des maisons de

Caleau de la Population Générale du Canton de Calvisson				
Communes	Existants catholiques	Population Générale	Observations	
Calvisson	2254	223	2477	
Congénies	631	150	781	
Marsillargues	59	53	112	
M. Castries	343	169	512	
Clarensac	846	126	972	
St-Dionisy	257	15	272	
Nage	407	48	455	
Bodissiere	249	31	280	
	5046	815	5861	

2

village, souvent recouverts d'enduits et les petits édifices du territoire. Le calcaire servait également à l'alimentation des nombreux fours à chaux. Cette activité s'appuyant sur la ressource naturelle du territoire était source permanente d'emplois depuis l'Antiquité et perdura jusqu'au début du ^{xx} siècle.

Ouverture au commerce international

La création du port de Sète en 1666 avait développé le marché méditerranéen. La viticulture devient avec les eaux-de-vie et après le textile le second domaine de prédilection des industries locales. Le canal du Midi mis en eau en 1681 reliait l'Atlantique au Rhône en passant par le canal des Étangs préexistant, ce qui avait permis de développer considérablement le marché local, la foire de Beaucaire n'était plus le seul débouché, et à la fin du ^{xviii} siècle les marchés américains et hollandais sont à la portée des industriels locaux.

Le marché du vin et des eaux-de-vie prend le pas sur le marché du sel à Lunel qui l'abandonne à Aigues-Mortes, sa rivale durant cinq siècles. Lunel (34) a enfin son port intra-muros accessible par le canal terminé et Louis XV abolit en 1723 le prélèvement des taxes aux greniers du sel de Sommières et Lunel qui avaient servi à sa construction et à entretenir son canal d'accès. Le grand chemin royal traverse aussi Lunel depuis le ^{xv} siècle et apporte localement un trafic international. Les archives de la ville témoignent de prestigieux passages, car l'étape est réputée.

La foire de Beaucaire développée au confluent du Rhône et des canaux reliés à l'Atlantique, attire des marchands de l'Europe et de la France entière au ^{xviii} siècle. Elle reste un débouché important pour les industriels locaux du textile. On peut y découvrir de nombreux produits ou fabrications de différents pays ou provinces ce qui permet aux habitants des territoires jouxtant Beaucaire d'en profiter à l'exemple du marquis d'Aubais, Charles de Baschi qui adore régaler ses sujets et ses invités. Il y acquiert un moule à gaufres, ustensile très utilisé dans les provinces du nord du royaume et de l'Europe. Mais voilà, l'engin fait plus d'un demi-quintal et nécessite la formation de ses cuisiniers qui s'en plaignent et la présence de plusieurs personnes pour le manipuler [Léonard 1941].

XIX^E ET XX^E SIÈCLES

Un soutien précoce à la République

Les communautés protestantes locales soutiennent très vite l'instauration de la République dès le début du ^{xix} siècle, seule garante pour elles de leur liberté confessionnelle. Elles entrent immédiatement en politique afin de pouvoir initier le progrès local. C'est un véritable formatage social qui se met en place bien résumé par Emmanuel Le Roy Ladurie dans sa préface des actes du colloque consacré à l'histoire de la Vaunage au ^{xix} siècle :

« Les édiles étaient pingres par destination, et généreux, par motivation : salubrité, sécurité, telle semble être leur vieille devise. En avant donc, les fontaines, l'eau, les lavoirs, l'éclairage des rues, la solidarité, la lutte contre l'indigence... Le protestantisme, cher à Max Weber, les a modelés à l'éthique du travail. Huguenots avant le jour, ils furent aussi massivement vignerons, alors qu'une bonne partie du Languedoc s'adonnait encore aux joies vivrières de la céréaliculture... Que nul n'entre ici s'il n'est calviniste ! Calviniste de cœur, ou du moins de sympathie. On aura compris que le secret profond, l'*experimentum crucis* de la Vaunage, c'est son indomptable identité réformée, j'allais dire « hérétique ». Elle donnait forme aux grandes cultures *in situ*, enseignement, républicanisme, attitude des élites et des masses... »

Le combat républicain seul viatique à la liberté effective de culte s'est intensifié dans tout le secteur durant la Restauration. Dès les années 1830 la Vaunage est considérée à Paris comme une « tâche » républicaine [Roger, 1996].

Les industriels prospèrent et les Protestants financent de leurs deniers personnels la reconstruction des temples dont certains monumentaux. Construits à l'extérieur des centres anciens médiévaux, ils deviennent le centre d'un nouveau bourg au milieu de l'activité viticole, entourés de mas vignerons, de maisons bourgeoises et de chais comme à Aubord, Beauvoisin, Codognan, Aimargues ou Marsillargues (34). La mairie, l'horloge publique et plus tard l'école se développeront dans ces nouveaux quartiers. Après 1848, la République s'affiche partout, sur les toitures des beffrois ou dans les lieux publics. Certains édifices ont conservé ces représentations d'époque, comme la Marianne alors plantée sur la toiture des halles de Calvisson, cachée sous Napoléon III et remise à l'intérieur des halles sous la III^e République où elle se trouve toujours.

Le combat républicain reprend, durant le Second Empire. Montagnards et radicaux s'y distinguent préfigurant les futurs combats politiques de la fin du siècle sous la III^e République. Plusieurs personnalités sont condamnées à l'emprisonnement pour agitation républicaine et reprennent, pour certains protestants de souche, le chemin de l'exil vers la Suisse. Le maire de Calvisson se distingue particulièrement par l'organisation de banquets républicains subversifs qui lui valent les foudres préfectorales [Huard, 1996].



L'ouverture d'écoles dans tous les villages et le soutien national à l'apprentissage obligatoire de la lecture, seront les nouveaux objectifs des communautés protestantes locales, une fois la III^e République mise en place, tout comme la laïcité et la séparation des églises et de l'État, loi qui sera votée en 1905. Dans la seconde moitié du ^{xix} siècle, d'autres églises protestantes s'étaient aussi développées, notamment les méthodistes sous l'influence de Charles Cook (1787-1858), prônant anglais qui s'installe à Congénies en 1825, il épouse la fille d'un pasteur de Saint-Laurent-d'Aigouze. Congénies compte alors trois communautés protestantes, les calvinistes, les méthodistes et les Quakers qui ont chacune leur école. Il y a aussi une école catholique qui concerne 25 % de la population. Toujours représentés sur le territoire, les Méthodistes sont à l'origine de la création de chapelles à la mode néogothique anglaise comme à Codognan ou Marsillargues (34). Enfin plusieurs paroisses évangéliques libres ont émergé dans la deuxième partie du ^{xix} siècle également ce qui vaut à plusieurs communes d'avoir encore deux à trois temples protestants différents comme à Congénies, à Codognan ou à Vauvert.

L'exacerbation des passions politiques locales, entre blancs et rouges s'exprimait aussi dans les cercles et cafés dès 1830. Chaque parti fréquentant le sien, certains cafés sont géopolitiquement créés pour affirmer les convictions de ceux qui les fréquentent. Si les évêchés recommandaient de tenir les cafés loin des églises, à Aubord, le café du Progrès dont les murs appartiennent à la commune, est créé au tout début du ^{xx} siècle.

Calvisson, les halles. La République présentant la table des Lois, initialement à l'extérieur.

1. et 2. États de populations catholique et protestante sur le canton d'Aigues-Vives et de Calvisson, AD 30/ V 346

Il occupe l'ancienne école, en mitoyenneté du temple et de la mairie qui se trouvait à l'étage. Il s'y trouve toujours et il faut toujours passer par le café pour remonter l'horloge publique municipale, la mairie a depuis déménagé à la fin du xx^e siècle sur la parcelle voisine.

Sous la III^e République, un patrimoine bâti républicain opulent se développe dans les villages grâce à la richesse résultant de la viticulture alors en plein essor. La vigne couvre parfois 80 % du territoire agricole comme dans la Vaunage ou sur la Costière. Les viticulteurs sont républicains et progressistes majoritairement. En 1889 à Lunel (34) la statue de la Liberté de Bartholdi est copiée qui figure toujours sur un rond-point du centre-ville. Les mairies arborent des façades richement décorées de sculptures évoquant les sources de cette richesse. Des monuments à la gloire de la République sont construits, même dans les plus petits villages comme à Combas. Le confort urbain est très amélioré, fontaines, lavoirs, puits, horloges, beffrois, éclairage au gaz. Des mentions républicaines Liberté, Égalité, Fraternité, République Française sont inscrites dès la fondation de la III^e République parfois, sur les édifices publics, les églises et les temples. Beaucoup de cartes postales anciennes reproduisant ces édifices en témoignent. Le territoire compte plusieurs monuments où l'on peut encore les voir, ce qui ne manque pas d'interpeller les visiteurs.

L'aboutissement symbolique de ce combat politique du xix^e siècle, d'abord mené par les communautés protestantes avant 1830 puis élargi sous le Second Empire à l'ensemble des partis républicains, est atteint avec la nomination de l'un des leurs à l'Élysée dans ce fauteuil républicain qu'elles avaient tant espéré. Deux grandes figures nées à Aigues-Vives vont en effet jouer un rôle national. Émile Jamais (1856-1893) sous-secrétaire d'État aux Colonies, député du Gard, et Gaston Doumergue (1863-1937), président de la République, tous deux protestants, radicaux de gauche et francs-maçons. Gaston Doumergue, reste le premier et seul président de la République française protestant de souche à ce jour. Ministre de l'enseignement et des Beaux-Arts, ministre du Commerce puis président du Conseil, du Sénat et de la République, il eut l'une des plus longues carrières politiques de la III^e République.

Il a cédé sa maison natale avec tous ses objets et sa bibliothèque de trois mille ouvrages à la commune. La maison a été labellisée « Maison des Illustres » par le ministère de la Culture en 2013.

Cannes-et-Clairan. Inauguration de la rénovation du temple et de ses inscriptions républicaines en présence des élus de la République en 2018



Développement économique

Le xix^e siècle

Le canal entre Aigues-Mortes et Beaucaire est commencé en 1773, avec un premier tronçon d'Aigues-Mortes à Saint-Gilles, puis poursuivi après la Révolution jusqu'à Beaucaire et il est enfin terminé en 1835. Les principaux ingénieurs du canal furent Isaac et Victor Grangent, père et fils.

Ce canal avait eu pour conséquence majeure le détournement du cours du Vidourle dans sa partie inférieure, pour alimenter le canal du Grau-du-Roi servant d'avant-port à Aigues-Mortes. Au début du xix^e siècle, des portes gigantesques sont aménagées sur le fleuve à son croisement avec le canal du Rhône à Sète pour pouvoir les fermer en cas de crue. Elles existent toujours aujourd'hui.

Jean Vigne-Malbois premier adjoint puis maire d'Aigues-Mortes entre 1821 et 1840, est l'auteur d'un manuscrit de dix-neuf cahiers récemment retrouvés établissant au jour le jour tout son journal. Toutes ses activités publiques ou privées y sont largement consignées et constituent un témoignage socio-ethnologique exceptionnel pour la connaissance de la baie et de la ville d'Aigues-Mortes. L'auteur décrit la construction sur le canal et la manœuvre à mains d'homme de ces immenses portes alors réalisées en bois. Il raconte aussi avec beaucoup de détails la naissance de la station balnéaire du Grau-du-Roi qu'il accompagne avec un bonheur d'édile doublé de l'humaniste qu'il était. Ce n'est encore qu'un quartier d'Aigues-Mortes à cette époque. Dans son journal manuscrit (non publié), il décrit la naissance d'un premier noyau urbain qui se développe au Grau-du-Roi où les pêcheurs n'avaient jusque-là que de simples cabanes. Un

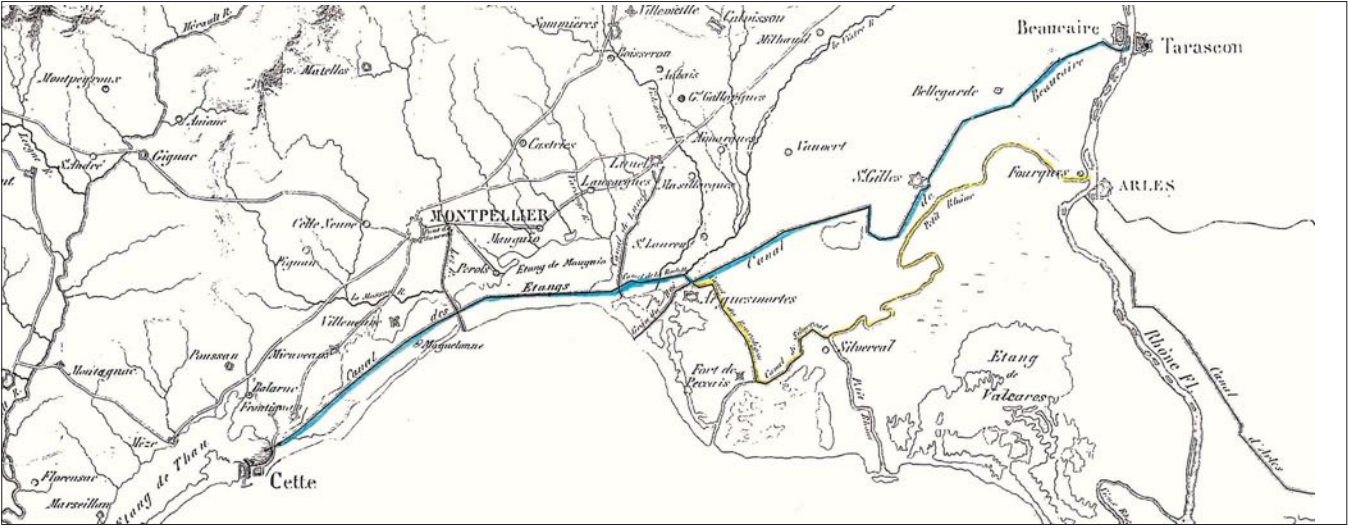


phare est construit en 1825 remplaçant celui du xiii^e siècle érigé sur la Tour de Constance à Aigues-Mortes, pour guider les barques depuis la haute mer par l'ancien canal.

Dès le début du xix^e siècle, de plus gros bateaux remontent le poisson à Aigues-Mortes, grâce à l'élargissement et l'approfondissement par curetage du canal, pour être distribué dans tout le département. L'action est suivie de la création d'une chaussée-digue accessible aux véhicules hippomobiles longeant le

canal jusqu'au Grau-du-Roi depuis Aigues-Mortes. Les véhicules peuvent ainsi aller directement récupérer le poisson au niveau du quai de haute mer créé au bout de la jetée.

En 1835 un hôtel est construit ainsi qu'une maison sanitaire pour accueillir les premières personnes de proximité venues faire « une cure » de bains de mer. La station accueille des visiteurs de France aussi grâce au train arrivant à Nîmes dès 1839. La ville est créée en 1879, démembrée d'Aigues-Mortes. Elle



1. Le canal du Rhône à Sète depuis la terrasse de la Tour de Constance

2. Les portes du Vidourle actuelles

Le canal des Étangs. Actuel canal du Rhône à Sète. Publié dans Caraman, 1853.

■ Ancien tracé médiéval

■ Nouveau tracé à partir de 1773



devient une station florissante en 1900 avec l'arrivée du train à la mer. Une première agglomération aujourd'hui disparue est dotée d'une église dès 1840 et de ponts pour joindre les deux rives du canal car l'activité de pêche est de plus en plus importante. Des bateaux-boeufs arrivent de Méditerranée augmentant les rendements et des pêcheurs d'origines diverses se rassemblent dans un village rive gauche du canal alors que les villégiatures de la bourgeoisie locale se développent rive droite. Quant à la viticulture languedocienne, en 1875, elle bat le record de production française sur le plus vieux et le plus grand vignoble de France en activité : 83 millions d'hectolitres sont produits [Dugrand, 1963]. Les maisons de viticulteurs ou de négociants se parent de belles façades ornées de sculptures et reliefs, de balcons ouvragés jusque dans les plus petits villages, on peut encore en voir de cette époque à Codognan, Uchaud, le Cailar, Saint-Laurent-d'Aigouze ou Marsillargues (34) L'exploitation du sel avait également évolué depuis la Révolution, non pas sur le plan technique, mais sur le plan administratif. Les familles de saliniers travaillèrent pour des seigneurs jusqu'en 1840. Au lieu de se faire concurrence, ils décidèrent de se rassembler en une seule compagnie avec les saliniers des étangs du Languedoc pour partager les frais et mettre en commun leurs moyens à la suite des terribles inondations de 1841 qui avaient ravagé les quais d'Aigues-Mortes et tous les salins provoquant la faillite générale de tous. Ils fondent La Compagnie des Salins du Midi créée en 1855, dont le premier Président est Charles Vigne, neveu de Jean Vigne-Malbois, devenu maire d'Aigues-Mortes également. Elle perdurera jusqu'au ^{xxi} siècle.

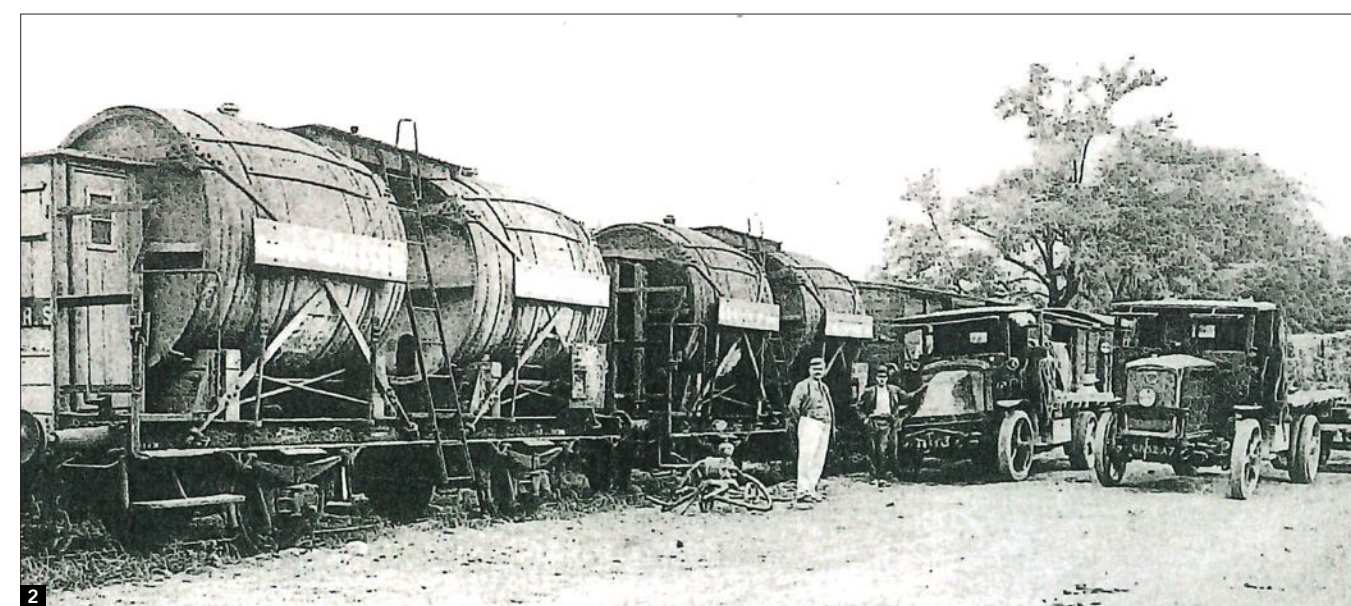
Le canal de Beaucaire

Le ^{xx} siècle

Le réseau ferré gardois créé par l'ingénieur Paulin Talabot, est particulièrement bien développé sur le territoire. Malgré la crise du phylloxéra, la viticulture survit localement. Les vignes de la baie d'Aigues-Mortes ne sont pas touchées, car le parasite n'aime pas les ceps ayant les pieds dans l'eau. Les viticulteurs locaux ne manquent pas de le relever et donc d'inonder leurs vignes aussi pour se protéger du fléau. Après la révolte de 1907, conduite depuis l'Aude par Marcelin Albert, les négociants ayant été accusés de fraudes en sucrant les vins et de conduire les petits exploitants à la ruine, la viticulture repart sur de nouvelles bases en greffant de nouveaux plans et en rationalisant sa production. La mutualisation devient le maître mot de cette terre de radicaux. Gaston Doumergue, fils de vigneron alors dans de hautes fonctions politiques, veille au développement du chemin de fer camarguais et pas moins de 21 gares sur les 50 communes du territoire sont créées, y compris le petit tramway qui relie Gallargues-le-Montueux à Aigues-Vives village natal du président dont tous les concitoyens sont vignerons. Le réseau ferroviaire camarguais fut l'un des réseaux les plus développés du Midi. Beaucoup d'anciens tronçons de ce réseau sont aujourd'hui transformés en voies vertes. Autre principe de mutualisation développé, le paysage se pare de « caves-cathédrales » entre 1925 et 1960 visibles de loin. Henri Floutier, devient l'architecte attiré des caves du Gard sud. La guerre passée, la viticulture se dote de cuves à production continue encore visibles aujourd'hui sur plusieurs caves dont celle de Calvisson, seule à présenter encore leur dispositif intérieur. Un afflux de population nouvelle vient travailler dans les vignes, arrivant d'Italie ou d'Espagne principalement. Les salins d'Aigues-Mortes se sont enfin mécanisés dans les



1



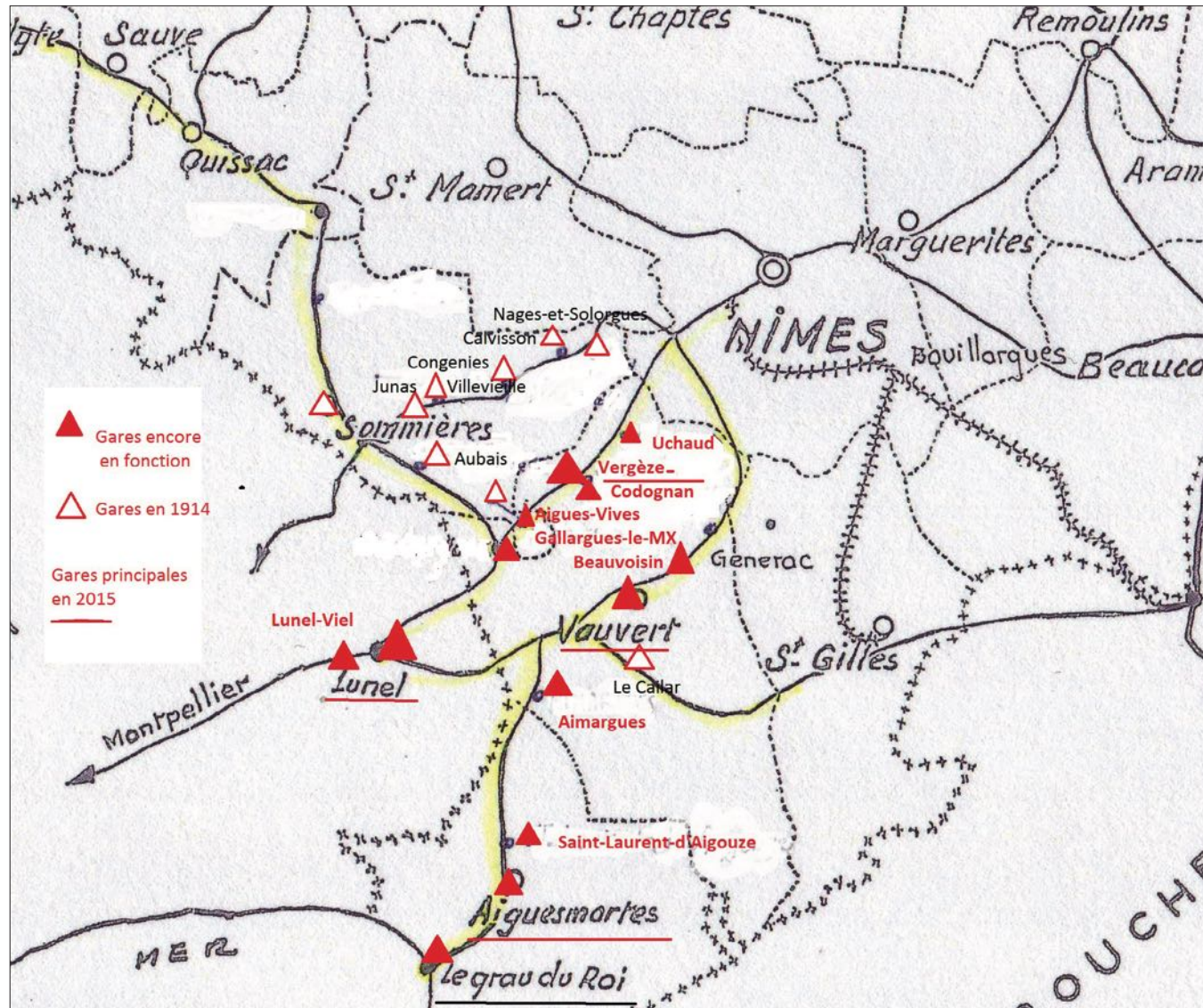
2

années 1930, mettant fin à sept siècles de conditions de travail extrêmes.

La source des Bouillens à Vergèze aux propriétés curatives identifiées par le Dr Perrier qui lui donna son nom est développée par un acquéreur anglais dès 1903 et un raccordement ferroviaire spécifique à la source permet de rejoindre directement la ligne ferroviaire de Nîmes à Montpellier. Elle vient d'être remise en fonction par le groupe Nestlé Waters actuel propriétaire.

La nouvelle « Verrerie du Languedoc », devenue industrielle au ^{xix} siècle est créée d'abord à Aigues-Mortes à proximité des soudières. Elle déménagea ensuite à Vergèze pour fournir les bouteilles de Perrier durant le ^{xx} et le début du ^{xxi} siècle. Ces entreprises, ainsi que les Salins du Midi, ont offert du travail à la population durant tout le ^{xx} siècle, ce qui permet à de nombreuses familles autochtones de rester sur place pour beaucoup.

1. Le Grau-du-Roi. Le canal maritime, le vieux phare, le quai de déchargement du poisson et la jetée créés au début du ^{xix} siècle
2. Transport de foudres à Sommières



Fin du ^{xx}e siècle, la mission Racine et son impact

Elle vient renouveler l'économie locale avec la création de grands projets d'aménagements du littoral languedocien. Depuis la création des congés payés en 1936, la France entière part en vacances. La Côte d'Azur seule ne peut satisfaire toute la population française souhaitant estiver sur la Méditerranée après la Seconde Guerre mondiale durant les Trente Glorieuses. Des voies structurantes sont créées pour canaliser les flux nationaux et européens de touristes. De grands projets d'architecture et d'urbanisme voient le jour, conçus par des architectes qui œuvrèrent sur le littoral de l'Aude au Gard, créant des villes nouvelles au bord de la mer comme La Grande-Motte (34). Jean Balladur (1924-2002) et Joseph Massota (1925-1989) œuvrent localement au Grau-du-Roi, principalement à Port-Camargue. Le ^{xxi}e siècle est l'héritier de cet élan architectural et des projets se sont développés dans la continuité de cette démarche, aujourd'hui tournée vers la haute qualité environnementale. La manne touristique est devenue le premier revenu du territoire qui supplante largement l'industrie locale en matière d'emplois.

Par ailleurs dans les années 1970 la viticulture est de nouveau en crise. Le vigneron coopérateur arrache ses vignes. Elles sont urbanisées pour offrir la construction de résidences supplémentaires. Un tiers du plus grand vignoble d'Europe disparaît. Mais forts de leur mémoire ancestrale et de leur connaissance intime du terroir, les vignerons locaux se mettent alors au début des années 1990 à refaire du vin de qualité changeant de cépages et de moyens de productivité. Ils retrouvent en une génération un savoir-faire vieux de vingt-sept siècles de pratiques transmises de génération en génération sur le même terroir qui leur ont permis aujourd'hui de refaire des vins d'exception, seul vecteur à l'actuel marché. Ils se sont tournés vers la production biologique. Parmi les projets architecturaux remarquables, la première cave coopérative entièrement dédiée à la culture biologique du vin en France est créée en 2019 sur la voie d'Héraclès à Vergèze, dont la N 113 reprend le tracé. Ancêtre de la via Domitia, elle existait au temps où les Volques de ce territoire, bien avant l'arrivée des Romains, faisaient déjà leur vin biologique personnel, tout un symbole.

Évolution du réseau ferré de 1839 à 2020. Vingt et une gares existent sur le territoire en 1914

Évolution démographique

■ DU ^{XIV}E AU ^{XX}E SIÈCLES

Analyse évolutive (voir tableaux p. 50, 51 et 52)

Les sources

Déjà la Cité des Volques et sa fédération de villages témoignaient d'une implantation politique sédentaire. La cartographie urbaine actuelle est avérée depuis la fin du ^{xiii}e siècle par les archives. Toutes les villes et villages d'aujourd'hui y figurent sauf Saint-Clément, et Le Grau-du-Roi démembré d'Aigues-Mortes en 1879. Cannes-et-Clairan n'a qu'un foyer en 1384, celui du mas de Coste. La famille du même nom y réside toujours. L'ancienneté du peuplement sur ce territoire jusqu'au ^{xx}e siècle a été suffisamment exceptionnelle pour avoir été remarquée et étudiée par Louis Thomas en 1908 puis par Emmanuel Le Roy Ladurie et Jacques Dupaquier en 1969. Ils ont conduit une étude démographique basée sur les recensements de population du ^{xiii}e au ^{xx}e siècle dans la baronnie de Lunel (sur 9 communes) et la seigneurie de Nogaret de Calvisson, soit la plupart des communes du Pays d'art et d'histoire Vidourle Camargue actuel. Le recensement de feux des communes gardoises est celui du dictionnaire topographique départemental du Gard d'Eugène Germer-Durand (1868). Enfin depuis 1970, les statistiques de l'INSEE sont utilisées.

Analyse chronologique

Les premières colonnes datées de 1285 (p. 51) et 1384 (p. 50) représentent les plus vieux recensements. 1384 correspond à l'après « peste noire ». L'invention du fisc dans la construction de l'État-nation centralisé sous Philippe le Bel a mis en place le principe du recensement par feu, donc par famille. Le feu a donné aujourd'hui l'expression « foyer fiscal ». Un feu représente environ huit personnes, il reste utilisé jusqu'à la Révolution. Rive droite du Vidourle Lunel (1103 feux), Marsillargues (395 feux) et rive gauche Sommières (95 feux), sont les plus peuplées. Elles attirent seigneurs laïcs, bourgeois, artisans et commerçants. Les trois villes sont liées au commerce du sel et des denrées circulant sur les canaux et reliées entre elles par un réseau routier et des ponts sur le Vidourle depuis l'Antiquité. Sommières est aussi la résidence du gouverneur, viguier général, administrant les soixante-dix-sept vigueries de la généralité. Aigues-Mortes est exemptée de tout impôt pour attirer des habitants intra-muros, ce qui explique l'absence de recensement. La création de l'actuel Pont de Lunel en 1360 permet une modernisation du réseau routier, reliant Nîmes à Montpellier par Lunel dorénavant traversée par le grand chemin qui deviendra chemin royal sous Henri IV (1553 à 1610) puis au ^{xx}e siècle la N 113. Parmi les villes de plus de 25 feux, Gallargues-le-Montueux et Aimargues, sont, côté gardois du pont, au carrefour de la route montant du nouveau port d'Aigues-Mortes et de celle de Vauvert menant à l'Empire par le pont d'Arles. Aubord est

sur l'ancien chemin des Canaux entre Vauvert et Nîmes, seule route terrestre donnant accès au marais et à la Costière. La commune d'Uchaud, traversée par la via Domitia jadis est devenue à la fin du ^{xv}e siècle un relais de poste important sur le grand chemin. Quant à Calvisson sur l'antique route de Nîmes à Toulouse passant par Sommières elle est le siège d'un grand fief offert par le roi à Guillaume de Nogaret et ses descendants, qui le feront fructifier jusqu'à la Révolution ainsi que leur fief de Marsillargues (34). Les petits hameaux et villages de deux à vingt feux sont tous à peu de distance des communes précitées et participent aux activités économiques et ressources vivrières de celles-ci.

Ces facteurs historiques expliquent l'abondance du patrimoine médiéval conservé aujourd'hui, y compris dans les plus petits centres anciens. Dès cette période, les archives locales nous renseignent sur les pratiques de chasse et de pêche, les pratiques d'élevage, les techniques vernaculaires de construction également, tout faisant l'objet d'impositions diverses. Certes, la peste noire et la Guerre de 100 ans impacteront la population, mais ce sont surtout le rattachement du comté au royaume, le rachat de la baronnie de Lunel par le roi et la création d'Aigues-Mortes et des salins qui réformeront l'économie locale devenue nationale, faisant perdre à Lunel (34) la moitié de ses habitants.

Les deuxièmes colonnes représentent la période correspondant à la fin du règne de Louis XIV. Une croissance démographique normale a été notée à cette période [Le Roy Ladurie et Dupaquier, 1969]. Le pays devenu majoritairement protestant du piémont cévenol à la Petite Camargue [Cabanel, 2000, 2003] la révocation de l'Édit de Nantes, interdisant la pratique de la Religion réformée en 1685 n'a que peu d'impact démographique sur le territoire. Si les auteurs notent une baisse de 13 % dès 1693 sur certains villages de la plaine et des garrigues, seule 5 % de la population s'est réellement exilée, créant dès cette époque, avec leurs parents restés sur place, une relation suivie internationale, dont les industriels du textile ou des spiritueux ont beaucoup profité. La diaspora ainsi formée a permis à de nombreuses familles de commercer avec l'étranger, préparant la voie à l'exportation de produits au ^{xix}e siècle. Les familles qui vivent bien de l'industrie et de la terre préfèrent s'accommoder de la répression. Les statistiques le confirment. Marsillargues (34), Calvisson ou Vauvert, pourtant anciens sièges de consistoire, gagnent en population. Il y a du travail, notamment dans l'industrie textile. L'épopée camisarde vient perturber quelques années le territoire, entre 1702 et 1715, détruisant bon nombre d'églises qu'il faudra ensuite reconstruire. Mais la présence de communautés protestantes pacifistes en Vaunage et en Petite Camargue, ayant la faveur des propriétaires terriens et des industriels, entrave l'expansion de la violence localement après 1720*. La population réformée est donc majoritairement restée

* Pierre Fanguin publie dans son livre une lettre des quakers locaux reprochant aux Camisards vaunageols leur violence.

La population de 1384 à 2017 sur les 34 communes gardoises du territoire

Communes	1384 FEUX	1703 FEUX	1790	1831	1931	1982	1999	2012	2015	2017
Terre de Camargue										
Aigues-Mortes	néant	800	2 800	2 897	4 123	4 472	6 019	8 204	8 646	8 471
Le Grau-du-Roi	Fait partie d'Aigues-Mortes				1 462	4 152	5 875	8 100	8 591	8 508
St-Laurent d'Aigouze	6	250	1 182	1 475	2 167	1 730	2 738	3 308	3 382	3 508
Rhôny Vistre Vidourle										
Aigues-Vives	10	250	1 366	1 687	1 459	1 908	2 329	2 899	3 145	3 257
Aubais	5	160	1 265	1 514	1 048	1 261	2 003	2 410	2 558	2 671
Boissières	4	30	244	301	164	305	481	535	535	552
Codognan	2	70	444	779	683	1 310	1 941	2 495	2 467	2 471
Gallargues-le-Mont.	30	220	1 492	2 096	1 356	1 633	2 293	3 336	3 462	3 745
Mus	2	40	331	546	325	565	1 049	1 311	1 350	1 413
Nages-et-Solorgues	8	90	388	485	333	715	1 295	1 550	1 603	1 624
Uchaud	8	120	740	847	889	2 339	3 284	4 089	4 248	4 307
Vergèze	8	220	864	1 260	1 533	2 554	3 642	4 318	4 951	5 127
Vestric-et-Candiac	9,5	12	181	259	227	654	1 325	1 372	1 405	1 454
Petite Camargue										
Aimargues	50	400	1 763	2 182	2 506	2 547	3 440	4 259	4 903	5 499
Aubord	30	20	160	203	218	791	1 910	2 442	2 445	2 447
Beauvoisin	9	130	780	1 260	1 720	1 901	3 133	3 643	4 120	4 731
Le Cailar	11	150	940	1 193	1 309	1 412	2 311	2 420	2 392	2 435
Vauvert	42	400	3 094	4 055	4 290	9 103	10 261	11 225	11 433	11 635
Pays de Sommières										
Aspères	26	30	295	320	263	249	347	498	534	539
Aujargues	7	83	490	618	326	366	674	860	855	876
Calvisson	36	500	2 400	2 692	1 828	2 088	3 597	4 936	5 566	5 550
Cannes-et-Clairan	1	53	268	311	358	260	171	377	564	565
Congénies	10	100	722	953	552	596	1 071	1 589	1 609	1 670
Combas	6	85	486	577	417	357	433	572	605	634
Crespian	2	72	292	320	160	115	206	327	358	390
Fontanes	2	30	281	388	501	390	492	643	666	694
Junas	5	140	581	614	435	518	721	1 106	1 096	1 084
Lecques	3	25	150	206	189	182	217	412	475	473
Montmirat	3	15	207	250	197	135	167	308	376	421
Montpezat	4	80	511	554	474	589	923	1 109	1 074	1 098
Saint-Clément	Néant	20	121	130	163	113	140	299	347	368
Salinelles	26	30	258	381	304	276	418	511	540	583
Sommières	95	700	4 092	3 632	3 307	2 934	3 677	4 547	4 582	4 814
Souvignargues	6	50	444	622	431	460	589	759	837	866
Villevieille	12	80	484	507	334	936	1 201	1 693	1 678	1 740
Grand total	381,5 FEUX	5 402 FEUX	29 848	35 803	35 693	49 476	70 227	88 475	93 198	96 215

sur place, au vu du nombre de feux recensés [Fanguin, 1986]. L'émergence de plusieurs bourgs de plus de cent feux, Saint-Laurent-d'Aigouze, Aubais, Aigues-Vives, Uchaud, Vergèze, Beauvoisin, Le Cailar, ayant des activités d'élevage, de cultures ou textiles témoigne du dynamisme économique local. Aigues-Mortes et Sommières côté gardois restent les deux villes les plus importantes, l'une pour le sel, les produits exotiques méditerranéens et la pêche, l'autre pour le drap et le molleton. Les

archives de Lunel témoignent de dispositions civiles prises pour empêcher les pestes marseillaises de franchir le Petit-Rhône. Lunel et Marsillargues sont les villes les plus importantes rive droite du Vidourle. Un développement économique important est apporté avec la création du canal du Midi. Il continue de fixer la population du reste très surveillée par d'importantes casernes de dragons déployées dans le cadre de la répression contre les Protestants

La population de 1285 à 2017 sur 9 communes de l'agglomération de Lunel* (Hérault)

Communes de la baronnie de Lunel (Lunel Agglo) Seules 9 communes de Lunel Agglo figurent dans les seigneuries de Lunel et de Nogaret					
Commune	Feux en 1285	Feux en 1693	Habitants en 1793	Habitants en 1906	Habitants en 2017
Lunel	1 103	540	4 200	7 484	25 178
Lunel-Viel	55	92	500	1 209	3 835
Marsillargues	395	440	2 900	3 421	6 267
Saint-Just	60	60	237	535	3 101
St-Nazaire-de-Pézan	30	16	67	120	629
Saint-Sériès	20	18	137	253	971
Saturargues	9	42	185	243	952
Vérargues Entre-Vignes	6	12	97	390	447
Villetelle	15	15	121	132	1 494
Grand total	1 693 FEUX	1 235 FEUX	8 444	13 787	42 874

au XVIII^e siècle. Les canaux reliant dès 1681 le Rhône à l'Atlantique développe les marchés du vin et des eaux-de-vie, l'exportation du textile, alors que la culture du ver à soie démarre. Lunel-Viel (34) sur le Grand chemin royal profite de ces nouveaux marchés et double sa population. La Révolution fait l'objet des **troisièmes colonnes** qui passent au recensement par habitant et montre une continuité d'évolution liée au progrès. Les communautés protestantes ressurgissent intégralement après la Révolution dans les mêmes proportions qu'avant 1685 au vu des statistiques paroissiales. Ils atteignent parfois 90 % dans certains villages. Le recensement des consistoires effectué par Rabaut-le-Jeune en 1807 décrit les activités agricoles et industrielles précitées. Les pratiques et les savoir-faire sont maintenus et régulièrement transmis, les parents initiant les enfants qui héritent de l'activité. **Les quatrième et cinquième colonnes** établies à 100 ans d'écart entre 1831 et 1931 côté gardois et en 1906 côté héraultais montrent une stabilité des populations autour de 50 000 habitants, cependant certains villages se sont vidés au profit de villages dotés de gares, le train arrivant dès 1840. L'activité viticole occupe 90 % des communes. La zone littorale avec Aigues-Mortes et la création du port et du canal du Grau-du-Roi connecté au tout récent canal de Beaucaire enregistre les premiers effets du développement du port de pêche. La mission Racine dans les années 1970, contrairement à ce que l'on pourrait croire, n'apporte pas significativement d'aug-

mentation de population. Son développement engendre surtout de la résidence secondaire. Côté gardois 15 000 habitants de plus en 1982 qu'en 1931, essentiellement des retraités, représentent la première vague de nouveaux arrivants. Le nombre de résidents varie surtout sur Le Grau-du-Roi qui triple sa population, seul effet concret de la mission Racine, car Port-Camargue, plus grand port de plaisance d'Europe a été construit. **Les sixième et septième colonnes** entre 1982 à 1999 marquent la période du décollage significatif de la démographie locale. Les villes reliées par le train, comme Vauvert, Vergèze, Uchaud, permettant d'aller travailler sur Nîmes ou Montpellier, doublent de population. Une deuxième vague de nouveaux arrivants, actifs cette fois, s'installent. **Les huitième et neuvième colonnes** côté gardois marquent l'évolution démographique la plus importante depuis 1999 jusqu'en 2015. La continuité des nouvelles arrivées s'accélère singulièrement, 25 000 habitants supplémentaires en 15 ans. Des quartiers entiers de lotissements saturent les entrées de ville. Le dynamisme démographique est de 18 % entre 1990 et 1999. Côté héraultais **la sixième colonne** montre la même évolution. **La dixième colonne** côté gardois et **la sixième colonne** côté héraultais marquent un frein à l'évolution démographique. De 2017 à 2023** la partie gardoise passe seulement de 96 200 à 101 156 habitants, la partie héraultaise montre une évolution identique. Des mesures ont été prises pour freiner la construction.

Témoignage autochtone

Il n'est pas rare de voir un habitant résider dans le mas familial pluri-centenaire en ayant gardé les archives de la famille. Philippe Coste est interrogé sur le fait qu'il porte le même nom que le mas qu'il habite à Cannes-et-Clairan : P. C. : Pourquoi on s'appelle comme ça ? La famille Coste est une des vieilles familles du village, comme il y en a tant en France. Mais nous avons la chance de dire que nous remontons jusqu'en 1366, puisque Jean Coste, du village de

Cannes vivait en 1366 sur ce lieu. Sans doute, d'ailleurs le nom c'est la côte, nous sommes sur une colline, c'est certainement l'origine de notre nom. Jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à mon fils, la famille de père en fils est restée dans le même village, dans le mas, ici. C'est classique, le mas porte le nom de la famille qui y vit. Et comme c'est resté de père en fils, je porte le nom du mas, plutôt que le mas porte mon nom. Je tiens à le préciser, je porte le nom du mas.

* Sources : J. Dupaquier, E. Le Roy Ladurie et INSEE ** Voir le tableau p. 52

■ PRESSION DÉMOGRAPHIQUE À LA FIN DU XX^E SIÈCLE

Entre 1990 et 2009, 40 000 habitants supplémentaires font exploser la démographie locale. Onze gares permettent d’aller travailler sur Nîmes ou Montpellier. Des actifs s’installent durablement, attirés par ce poumon vert bien desservi, alors que le tourisme de masse déferle sur le littoral contraignant le territoire à de coûteuses infrastructures de réseau empruntées seulement deux mois par an. Les premières mesures de protection du patrimoine naturel sont prises, gelant une bonne partie de la constructibilité qui se reporte sur le nord du territoire. Les cen-

tres anciens deviennent des réservoirs de constructibilité. Des permis de construire sont accordés en zones inondables. L’occupation des sols n’est plus raisonnée. La densité est de 189 habitants au km². Cependant, la répartition est loin d’être homogène. Ainsi, en 2011, la plus forte concentration de population est identifiée sur Lunel (34) et sur la CC de Rhône Vistre Vidourle qui présentent à la fois plusieurs gares et l’entrée de l’autoroute A9 avec 305 habitants au km². La plus faible est celle du Pays de Sommières, avec 113,7 habitants/km².

Communautés de communes / Agglo	1990	1999	2009	2014	2020	2023
Lunel Agglo	32 306	40 461	46 869	48 003	51 191	51 987
Pays de Sommières	13 032	15 743	20 851	22 192	24 107	24 494
Rhône Vistre Vidourle	16 501	19 646	23 887	25 955	27 765	28 263
Petite Camargue	19 526	21 057	23 606	26 091	27 331	27 611
Terre de Camargue	12 575	14 625	19 357	20 237	20 596	20 788
Totaux	93 940	111 232	134 570	142 478	150 990	153 005

Population du PETR Vidourle Camargue de 1990 à 2023, source INSEE

■ LA POPULATION AUJOURD’HUI

Les autochtones ont conscience de leur héritage et ont plaisir à parler de leur histoire ou de leurs pratiques à l’image des acteurs dont les témoignages émaillent cette rédaction. Leur représentation de plus en plus faible, face aux vagues successives de nouveaux habitants, n’a pas, comme souvent en France en zone périurbaine, éteint cette mémoire. Mais au début des années 2000, conscients de leur minorité, ils constatent la perte de la maîtrise de leur environnement et de leur cadre de vie. L’importance de protéger les activités liées à la bouvine en est sans doute l’expression la plus flagrante. Les nouveaux arrivants ne comprennent pas forcément l’attachement de la population aux lâchers taurins lors des fêtes votives. Il faut faire de la pédagogie et de la médiation auprès d’eux comme l’exprime le manadier Thierry Teyssier.

Le Pays Vidourle Camargue, créé en 2005, a permis de prendre en compte ces problématiques territoriales. Dès 2010, les indices

de populations montrent un ralentissement de l’afflux qui tend à se stabiliser depuis quatre ans autour de 0,44 % par an. De 1999 à 2009, l’augmentation de population était de 2,1 % par an. Trente-trois communes ont moins de 3 000 habitants, ce qui confirme le caractère rural du territoire.

Thierry Teissier, entretien filmé, 10 Février 2011.

« Beaucoup de gens ne comprennent pas... moi je le vois pour la fête d’Aubais qui a 5 jours de fêtes qui ont toujours été 5 jours de fête, il y en a qui disent je ne comprends pas qu’on mette de l’argent dans 5 jours de fête, il y a d’autres choses à faire, de la culture, de l’art, et c’est quoi les tauraux c’est de la culture et c’est de l’art, la seule différence c’est qu’il y en a qui aiment les toiles, il y en a qui aiment l’art lyrique et bien nous, on aime ça. »

Évolution des centres anciens



1. Aubais © AR/PETRVC 2. Souvignargues © AM/CCPS

PREMIERS CENTRES MÉDIÉVAUX ET MODERNES



1. Calvisson. Cadastre de 1835. Château de Livrière.
2. Lecques. Cadastre de 1835. L'implantation urbaine suit le rocher dominant la vallée du Vidourle
3. Montpezat. Cadastre de 1835. 4. Souvignargues. Cadastre de 1835.
Montpezat. 5. Le château (IMH) © AM/CCPS 6. Les rues du centre ancien fortifié © AM/CCPS



L'époque féodale

Les mottes castrales sont les premières fortifications féodales antérieures au XII^e siècle autour desquelles des hameaux de simples cabanes se sont formés. Dotées d'une tour de garde construite initialement en bois, d'un rempart et d'un fossé, bâties sur une butte ou un terre-plein artificiel, elles servent de site de surveillance des terres agricoles alentours et de protection des communautés asservies par un seigneur laïc ou ecclésiastique. L'existence de sources était un facteur d'implantation. La motte sert alors de simple refuge en cas d'attaque et de lieu de stockage des produits. Les premières églises se développent à proximité de ces sites pour évangéliser les populations. À partir du XI^e siècle les tours en pierre présentent un étage pouvant accueillir un logis permanent de garde, préfigurant le donjon. Le site de Livrière est l'une des rares mottes de plaine subsistantes sur le territoire, sise à Calvisson. Elle présente encore ce dispositif au début du XIX^e siècle. Le prieuré de Saint-Martin tout proche la desservait jusqu'au XVII^e siècle. Il fut détruit lors des guerres de Religion ainsi que le hameau qui s'y était fixé et qui figure encore sur la carte de Cassini.

Des châteaux forts apparaissent dès le XII^e siècle, construits sur des sites perchés, comme à Calvisson, Aubais, Sommières, Villevieille, Lecques, Vauvert, Beauvoisin fiefs de puissants vassaux du comte de Toulouse. Ils deviendront des bourgs au XIV^e siècle qui s'adaptent simplement au terrain, en fonction de la géographie, des possibilités naturelles de défense, de la présence de sources ou de rivières et des besoins des sociétés qui les créent en fonction de leurs activités principales, pouvant être

agricoles, commerciales ou de halte routière sur de grandes voies de passage.

Les remparts s'alignent de façon aléatoire, sur les contours de massifs rocheux qui leur servent de fondation, technique déjà connue depuis la protohistoire. Leur forme peut être composée de parties rectilignes ou circulaires en fonction du terrain. Ce premier noyau de village est encore bien visible à Lecques, à Aubais où à Sommières dans les plans d'urbanisme actuels.

Sur le même principe que les mottes castrales, les villages de plan circulaire sont réalisés quand le terrain s'y prête.

Les maisons s'appuyant contre leurs remparts en suivent le profil, comme les rues. Montpezat et Souvignargues sont les deux cas ayant conservé cette morphogénèse féodale observable jusqu'à aujourd'hui, mais il n'est pas question de « circulades ».

* **Circulades.** Ce néologisme repris à des fins touristiques a été inventé par l'architecte-urbaniste polonais Krzysztof Pawlowsky en 1992 dans sa publication *Circulades languedociennes de l'an mille*, naissance de l'urbanisme européen. Il s'appuie sur une théorie de primauté de ce plan préconçu en Languedoc, qui aurait donné naissance à l'urbanisme européen. Le service de l'inventaire général du Languedoc-Roussillon organisa dès 1993 un colloque à Montpellier réunissant archéologues, architectes urbanistes et historiens médiévistes pour démontrer l'irrecevabilité scientifique de cette théorie. Ces actes ont été publiés à Montpellier sous le titre *Morphogénèse du village médiéval (IX^e-XII^e siècles)* dans les cahiers du patrimoine n° 46. Ils se forment aléatoirement et sans modélisation préconçue des villages circulaires dans toute l'Europe médiévale du XII^e au XIV^e siècles et ce n'est en rien une spécialité languedocienne.

1 et 2. Ruines de Montredon © MB/CCPS

3. Boisseron (34) porte fortifiée (IMH) centre ancien XIII^e-XV^e siècles



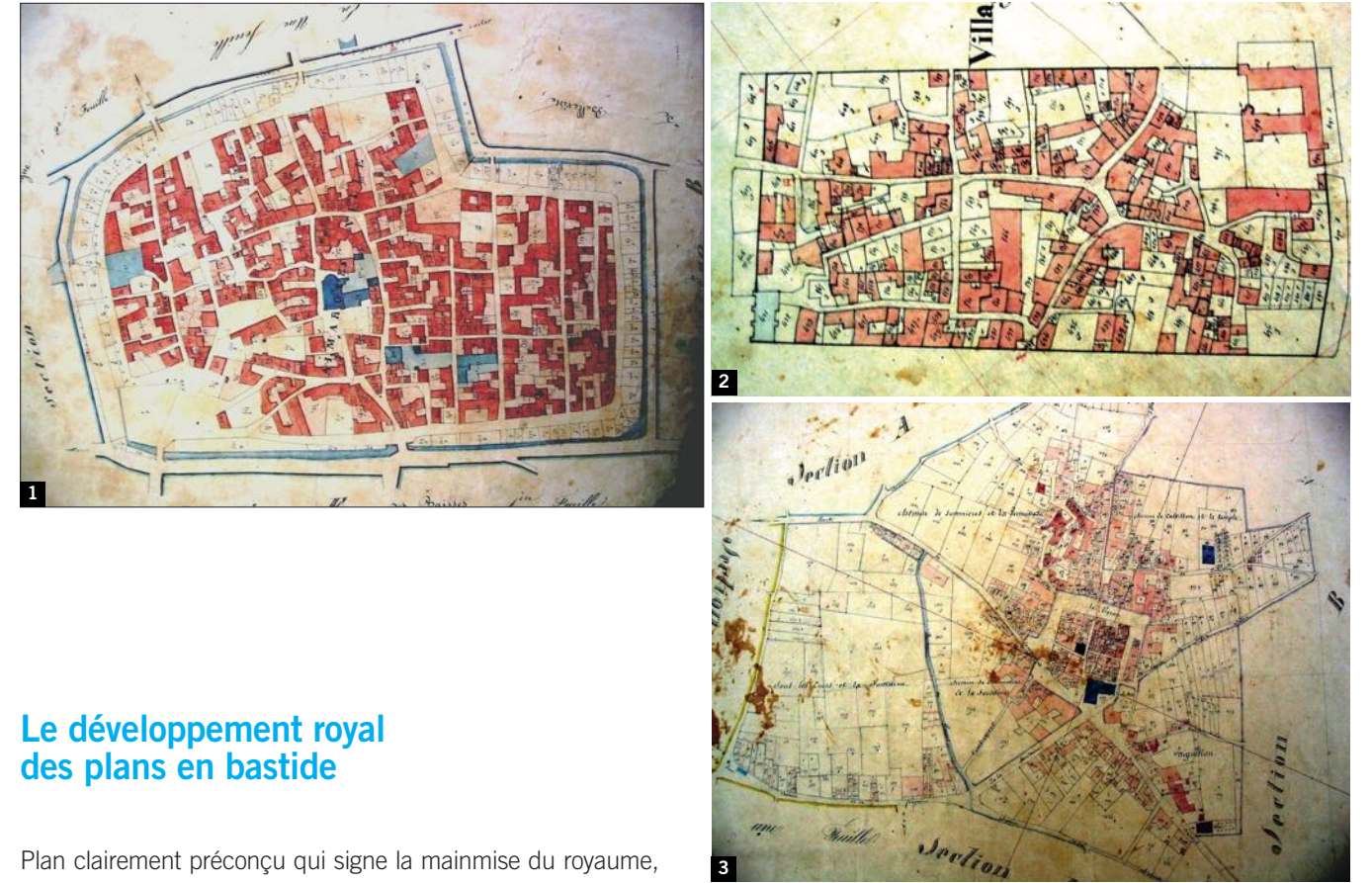
Leurs centres anciens ne résultent d'aucune planification urbaine préconçue à l'échelle régionale et leur construction, comme celle des autres communes médiévales du Languedoc ne datent pas de l'an mille. Elle s'étale entre le ^{xii}^e et le ^{xiv}^e siècles. Le *castrum* de Lunel (34) construit à cette époque n'a pas adopté ce type de plan circulaire, bien qu'il ait pu être réalisable, et Boisseron (34) ne l'a que partiellement adopté pour une partie de ses remparts.

Certains de ces centres anciens sont abandonnés au profit d'un village se développant dans la plaine après la Renaissance où le long d'une route principale. C'est le cas pour le *castrum* de Montredon toujours visible sur l'actuelle commune de Salinelles et pour le *castellas* de Montmirat où résidait la famille Coste en 1366, avant de déménager à Cannes-et-Clairan [Carlier, 2021]. Du ^{xiv}^e au ^{xvi}^e siècles les premiers centres urbains des villages actuels se développent. La modernité apporte l'évolution des

résidences et habitations mais le village garde son aspect primitif, dû à la topographie existante.

C'est le cas notamment à Gallargues-le-Montueux. Le village perché offre une vue à 360° allant des Cévennes à la mer, il est doté de sept monuments historiques dont six en centre ancien. Un tissu médiéval est encore bien visible en partie haute du village, notamment avec la conservation de l'ancienne maison consulaire de la commune, aujourd'hui musée communal. Elle jouxte face à elle une maison médiévale inscrite au titre des Monuments historiques (IMH) datable du tout début du ^{xiv}^e siècle d'après la typologie de ses fenêtres géminées. Elle était surmontée d'une terrasse pouvant être couverte d'une toiture amovible reposant sur des poteaux de bois. Ils se fixaient dans les portants de pierre taillée encore visibles à espaces réguliers dans le mur aujourd'hui. Un étage a été construit ultérieurement, remplaçant la terrasse.

1. Cadastre de 1835. Salinelles et le *castrum* primitif de Montredon. 2. Le *castellas* de Montmirat au premier plan et le village actuel en contrebas. Gallargues-le-Montueux. Centre ancien. 3. Maison du ^{xvii}^e siècle. 4. Ancienne maison consulaire ^{xviii}^e siècle (mairie) 5. Maison médiévale (IMH) du ^{xiv}^e siècle.



Le développement royal des plans en bastide

Plan clairement préconçu qui signe la mainmise du royaume, « la bastide » se développe dans tout le Languedoc dès le ^{xiv}^e siècle. Les villes s'affranchissent de la tutelle féodale et sont régies par un nouveau statut royal définissant des règlements à leur échelon.

Les communes sont définies par un périmètre borné, incluant des zones réservées à l'habitation et d'autres aux activités. Des armoiries leur sont accordées et une charte de franchises est discutée localement car les habitants nomment désormais leurs représentants ou leurs consuls (mairie). Ce sont les premiers fondements du droit public territorial actuel. L'administration royale génère dans les villes de nouveaux bâtiments pour ses services déconcentrés, les baillages pour les impôts, les vigueries pour la justice, les prévôtés pour la sûreté. Les ecclésiastiques y conservent leur place mais seront désormais soumis à l'impôt local comme tous les habitants. La maison consulaire, future mairie apparaît également. La sénéchaussée (préfecture), d'abord créée à Sommières, s'installe à Nîmes à la fin du ^{xiii}^e siècle.

Les chartes de franchises ont pour but de désengager le royaume sur les financements locaux d'aménagement tout en lui conservant des revenus taxés sur les activités. Ces tractations locales nouvelles étaient devenues la spécialité en Languedoc de Guillaume de Nogaret, juriste montpellierain. Appelé au service du roi de France pour cela, il rédigea notamment la charte de Lunel (1299), cas d'école pour sa modernité de financement local du canal de la ville qui devint un outil stratégique pour l'acheminement du sel à l'échelon national [Nadiras, 2012]. Cependant, l'élément urbain le plus marquant de la bastide est la place du marché. Toute la ville est conçue sur un plan ortho-

gonal de rues desservant des quartiers en damiers. Les plus grandes convergent toutes vers cette place sur laquelle sont implantés les bâtiments administratifs. Des portes principales d'accès sont percées dans les remparts construits sur un plan rectangulaire lorsqu'il s'agit d'une ville neuve. Aigues-Mortes fut le premier exemple local (voir le plan d'Aigues-Mortes (p. 75). D'autres éléments nouveaux apparaissent également comme le beffroi doté du tocsin pour alerter les populations et l'horloge publique.

Plusieurs villages ayant un premier noyau urbain hérité de la période féodale, se développent sur le nouveau modèle orthogonal de rues et de quartiers notamment pour se doter d'un marché et des nouveaux services nécessaires. C'est le cas à Sommières et à Aimargues. Des remparts sont reconstruits autour de la nouvelle extension adoptant des tracés rectangulaires. À Aimargues, l'extension « en bastide » se réalise autour du premier noyau féodal où se trouve l'église. La ville prend de l'ampleur dès la création du pont de Lunel au ^{xiv}^e siècle, et la création de la route descendant à Aigues-Mortes passant à proximité.

Sa voisine Marsillargues (34) de l'autre côté du Vidourle adopte le même type de plan pour une autre raison, c'est le nouveau fief de la famille de Nogaret qui y a fait construire son château, famille passée au service de la France. L'analogie de développement urbain entre Aimargues et Marsillargues (34), toutes deux dotées de larges boulevards reprenant le tracé de remparts

Cadastrés de 1835. AD30. 1. Aimargues. 2. Villevieille. 3. Congénies. * Nadiras 2012. Dossier conservé au trésor des Chartes, BnF.



démontés et les fossés comblés. Toutefois, le quadrilatère du fort est toujours lisible dans le centre ancien actuel, le comblement des pourtours n'ayant pas été reconstruit.

À Villevieille, un nouveau village se développe à la fin du ^{xiii}^e siècle dans une enceinte rectangulaire toujours existante aujourd'hui. Le château féodal confisqué sert de base à la reconstruction du château actuel. Ce village s'est développé sur l'ancienne agglomération antique de la ville et domine toujours la vallée du Vidourle.

Les ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles n'apportent pas d'extensions urbaines prononcées dans les villages contrairement aux siècles suivants. Les centres anciens témoignent surtout de la modernisation des résidences, de l'amélioration de leur confort, de l'embellissement de façades et de portes. L'amélioration des réseaux routiers et de navigation intérieure permet un développement agricole accru. Les mas se développent par contre dans les campagnes, comme la carte de Cassini en témoigne au ^{xviii}^e siècle.

rectangulaires est toujours visible aujourd'hui. Ces nouveaux remparts seront démantelés pour beaucoup au ^{xvi}^e et début du ^{xvii}^e siècle lors des Guerres de Religion comme à Congénies et les fossés seront comblés. Le fort y avait été créé sur un plan orthogonal au milieu du ^{xiv}^e siècle, dans la seigneurie de Nogaret. Les remparts et fossés qui entouraient le fort ont été

Villevieille (1, 2 et 3) **1.** Le centre ancien et le château © MB/CD30 **2.** Porte d'une maison Renaissance © MJT/CD30 **3.** Porte et mur de remparts ^{xiii}^e-^{xviii}^e siècles **4.** Centre ancien de Calvisson © AM/CCPS **5.** Centre ancien d'Aujargues autour de l'église **6.** Centre ancien d'Aubais ; les halles du ^{xvi}^e siècle



EXPANSION URBAINE DES ^{xix}^e ET ^{xx}^e SIÈCLES

Plusieurs facteurs ont généré d'importantes extensions. La première est propre à la société locale. Les communautés protestantes majoritaires dans de nombreux villages ont obtenu le droit de reconstruire des temples sous Napoléon 1^{er} après les accords concordataires, sans clocher dans un premier temps, et à l'extérieur des centres anciens médiévaux où ceux des églises résonnent encore. La deuxième phase de construction de temples après 1840 donne naissance à de nouveaux faubourgs qui se développent, jouxtant l'ancien centre. Les Protestants s'investissent en politique, développent des écoles et s'adonnent à la viticulture majoritairement [Roger, 1996] [Cabanel, Encrevé, 2006]. Au début du ^{xx}^e siècle, la mairie et l'école sont construites dans ces nouveaux quartiers entourés de mas vignerons, de maisons bourgeoises et de chais [Chareyre, 1996].

Cette bipolarité originale dans les centres anciens d'aujourd'hui se traduit par deux noyaux urbains juxtaposés, caractéristiques d'une importante communauté réformée* [Carlier 2017], dotés parfois chacun d'une place, ou structurés en deux hameaux éloignés. Sur les cinquante communes que compte le territoire plus d'une trentaine présentent cette caractéristique urbaine. Elle s'oppose au simple principe que l'on trouve partout en France de l'extension du ^{xix}^e siècle entourant le noyau urbain médiéval comprenant l'église. À Crespian, deux hameaux Vielle et Drossin distant de 2 km se sont développés, l'un autour l'église, l'autre autour du temple. Le cadastre de 1835 de Beauvoisin, montre l'ancien centre médiéval perché englobant l'église et le château. En bas le nouveau centre viticole se développe autour du temple et de sa place. À Souvignargues, le centre ancien médiéval reste totalement détaché de l'extension dans laquelle le temple sera plus tardivement construit non loin de la cave coopérative. Aubais, Aubord, Aujargues, Boisseron (34), Campagne (34), Codognan, Gallargues-le-Montueux, Junas, Marsillargues (34), Mus, Saint-Laurent-d'Aigouze, Uchaud, Villevieille sont parmi les villages présentant encore nettement ce principe de développement urbain remontant au ^{xix}^e siècle.

Cadastre de 1835 **1.** Beauvoisin **2.** Souvignargues **3.** Crespian

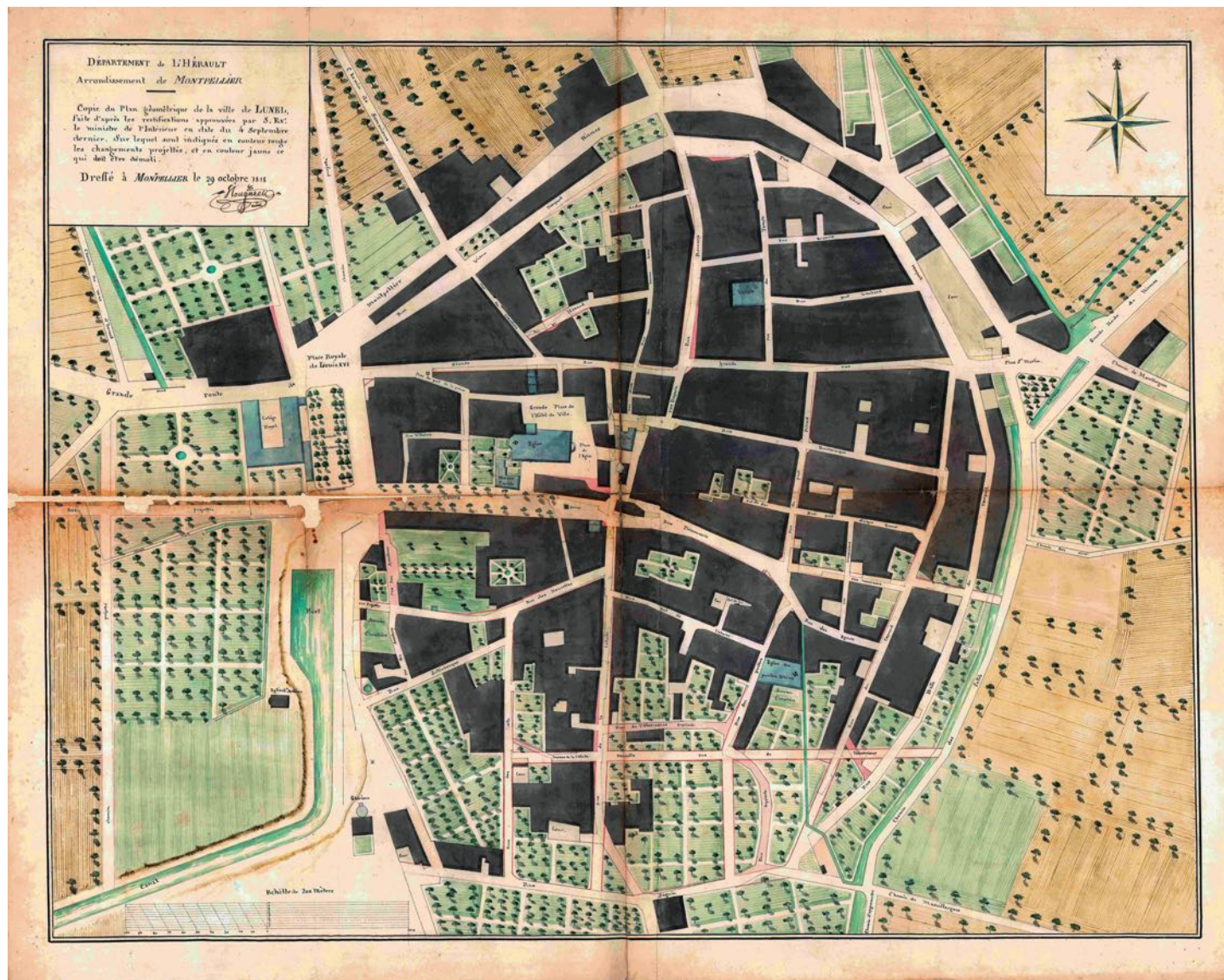
* Ce type de développement urbain bipolaire lié à la présence de communautés protestantes a pu être identifié aussi dans le Pays de Marennes-Oléron.

Calvisson est l'unique village présentant un processus urbain inversé. L'église médiévale ayant été construite en bas et à l'extérieur du premier *castrum*, le temple reconstruit au début du ^{xix}^e siècle, reprend la place du premier temple détruit, datant de la fin du ^{xvi}^e siècle, dans le centre ancien.

Un autre facteur d'extension urbaine au début du ^{xx}^e siècle a été la création du réseau ferré qui impacte une vingtaine de communes. Aigues-Mortes, Sommières, Lunel (34) et Vauvert développent des quartiers autour de leur gare, non seulement pourvus d'entrepôts ou de chais liés à l'activité principale de la commune mais aussi de belles résidences qui parent les avenues menant à celles-ci.

Le phénomène urbain se développe aussi dans les petits villages. Le Cailar présente le long de l'avenue Jean-Macé qui menait à la gare aujourd'hui désaffectée de belles maisons bourgeoises du début du ^{xx}^e siècle aux façades richement décorées. Enfin un troisième facteur d'extension marque la fin du ^{xx}^e siècle avec le développement de la mission Racine sur la baie d'Aigues-Mortes. Le Grau-du-Roi sera la commune la plus impactée avec la création de Port-Camargue. La réalisation de nouvelles infrastructures routières de grande envergure permet à la France entière de venir séjourner sur le littoral languedocien à partir des années 1970. Les villages dont les centres anciens étaient jusque-là habités par des résidents permanents, se voient dotés d'extensions nouvelles pour accueillir de la résidence secondaire. Cette dernière phase marque la fin de l'évolution locale de l'urbanisation liée à l'histoire du territoire.

■ LUNEL ET VAUVERT, UN PATRIMOINE URBAIN



Lunel (34), le centre ancien

La ville est fondée au Moyen Âge, dans une zone de marais proche de l'embouchure du Vidourle et aucune époque antérieure n'a laissé de vestiges *intra muros*. Le nouveau *castrum* de Lunel, au sud du cours Gabriel Péri est la partie la plus ancienne de l'actuel centre ancien, existant au début du XI^e siècle comme l'attestent les archives de l'époque*. Notre-Dame-du-Lac est fondée hors les murs du premier *castrum*. Trois siècles après, la fermeture du chemin antique passant par Lunel-Viel (34) et la condamnation du pont d'*Ambrussum* obligent le trafic à passer dans la ville nouvelle. La construction du nouveau pont de Lunel à péage est lancée au XIV^e siècle. Il est traversé par la N 113 aujourd'hui. Le canal de Lunel est prolongé jusqu'à la Peyrille pour ouvrir un port à proximité de la ville. Un

faubourg se développe au nord du *castrum* dès le XIV^e siècle, qui sera englobé dans une nouvelle enceinte et le port est construit en ville en 1728, raccordant le canal [Malvis, 1988]. Cette première partie du centre ancien comprend encore des monuments médiévaux. On y entre par la porte de l'ancien *castrum* (IMH) jouxtant la Tour des Prisons accessible par l'office de tourisme et correspondant à une partie du château féodal qui fut démantelé. La porte ouvre sur la rue Alphonse Ménard et sur la viguerie de la baronnie appelée « maison Philippe-le-Bel » (IMH) qui date effectivement de la seconde moitié du XIII^e siècle. Depuis la mainmise du royaume sur le comté de Toulouse et la création de la première sénéchaussée à Sommières en 1220, les vigueries font partie du nouveau

Archives municipales de Lunel. AML 101-1 Plan du centre ancien en 1818. État des constructions XII^e-XVIII^e siècles.

*. Cartulaire de Lunel dit « livre blanc ». AC Lunel. AA1.

** Thomas Millerot, *Histoire de la ville de Lunel*, il reproduit en annexe les chartes de l'époque. Les villages sont appelés « villula » qu'il traduit par « villettes ». La baronnie comprenait quinze villages dont Lunel était le centre.



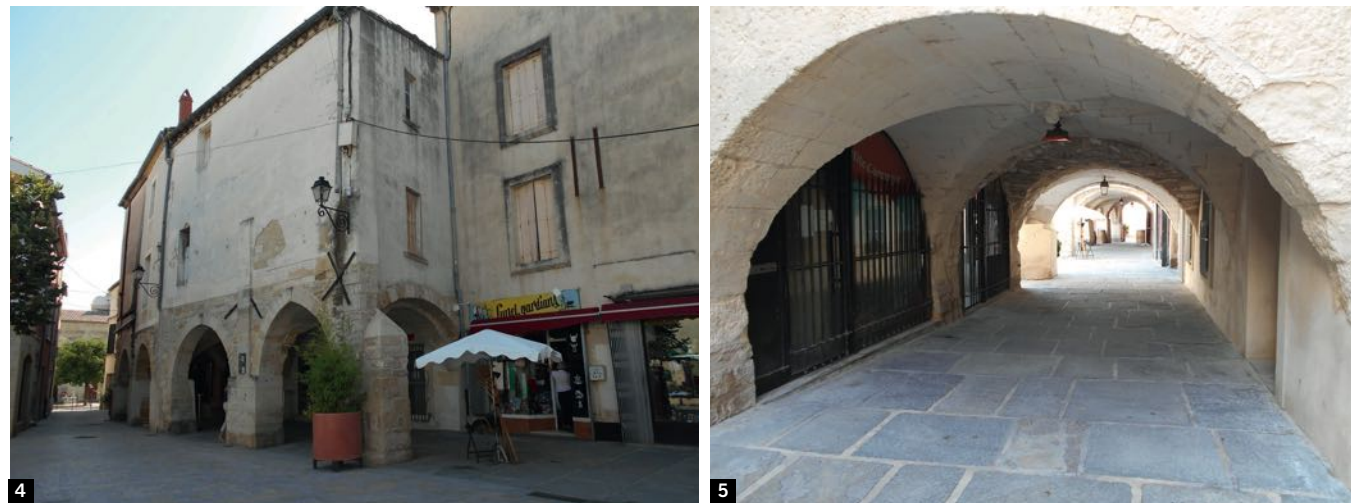
paysage urbain. Le viguier local administre les affaires civiles et judiciaires de la baronnie. C'est aussi la maison du conseil qui se tenait au 1^{er} étage. Le rez-de-chaussée étant plutôt voué au marché, aux criées légales et à la réception du public. Des fenêtres géminées dotées d'armoiries nous permettent d'affiner la datation de l'édifice à la fin du siècle grâce à la représentation du viguier royal tenant ses deux sceptres à la fleur de Lys, et aux armoiries des deux cousins Gaucelm et Castelnau qui se disputent l'héritage du dernier Baron Gaucelm resté sans descendance directe. Celles du probable premier administrateur appartenant à la famille de Cadolle et figurant à côté du viguier ouvrent une longue lignée familiale de consuls et adjoints à la ville de Lunel que nous connaissons grâce aux archives communales. Leur blason est très proche des armoiries actuelles de la ville de Lunel créées à cette époque à un élément près, la lune est inversée en chef. Il était de coutume au Moyen Âge que les nouvelles villes s'inspirent des blasons des familles dirigeantes en changeant un détail. Nous connaissons le cas dans d'autres communes proches.

L'ancienne école juive médiévale de Lunel connue aux XII^e et XIII^e siècles devait probablement se trouver dans cette partie du centre ancien, un cimetière figure sur le plan de 1818 sous le toponyme d'« ancien cimetière ».

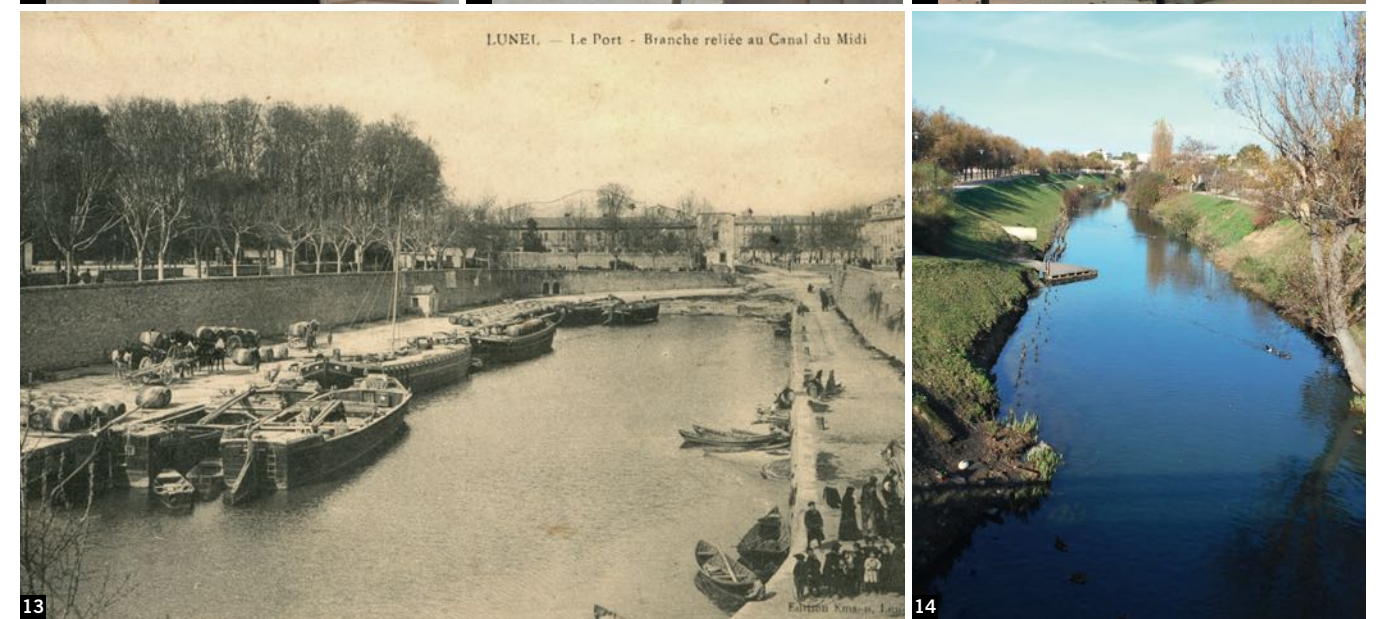
Après le rachat de la baronnie de Lunel par le roi en 1295, évinçant les deux cousins Gaucelm et Castelnau, le bourg se développe aux XIV^e et XV^e siècles autour de la place du marché, dite « des Caladons », aujourd'hui place Jean-Jaurès, pour adopter les nouveaux éléments urbains que l'on retrouve aussi dans les bastides nouvellement créées. Fossés et remparts construits pour protéger l'ensemble de la ville au XV^e siècle sont aujourd'hui remplacés par des boulevards reprenant leurs tracés [Millerot, 1880].

Lunel restera durant cinq siècles la rivale d'Aigues-Mortes sur le marché du sel et la traversée de la ville par le grand chemin royal en fait une étape de réputation nationale [Dupont, 1968]. La Grand-rue en cours de rénovation en 2025 permet de redécouvrir d'anciennes façades du XIV^e siècle comme la maison de justice. Au XII^e et XIII^e siècles, de beaux immeubles se sont

1 La porte du *castrum* donnant sur la rue Alphonse Ménard 2 Les arcades de la rue des Caladons 3, 4 et 5. La viguerie, rue Alphonse Ménard et détails des armoiries avant et après restauration



1, 2, 4 et 5. Passage des Caladons **3.** Place Jean-Jaurès **6.** Musée Médard, ancien hôtel de ville **7. et 8.** Hôtel de Brissac, cours Gabriel Péri **9.** Porte du ^{xix}^e siècle, rue de la Libération **10.** Bains douches **11.** Grand magasin début du ^{xx}^e siècle, décor d'étage **12.** Les halles **13.** Le port, relié au canal du Rhône à Sète **14.** Canal de Lunel au départ de la ville





Vauvert, le centre ancien

Le centre ancien de Vauvert résulte d'un développement atypique et unique sur le territoire du Pays d'art et d'histoire (PAH), lié à sa situation géographique. Sans implantation urbaine significative durant l'Antiquité, l'actuelle commune résulte de la fondation de trois bourgs distincts à l'époque médiévale [Vidal, 1980]. Le *castellas* de Posquières, le quartier juif appelé la Juiverie à l'est et à plusieurs centaines de mètres au sud, le sanctuaire de Notre-Dame de la Vallée Verte qui donnera son nom à Vauvert au ^{xv}^e siècle. Ils ont un point commun, la route antique qui les traverse, seule voie d'accès terrestre au pays d'Arles depuis le pays de Nîmes à l'époque gallo-romaine. Le Petit-Rhône devenu frontière d'Empire à l'époque carolingienne, ajoute une dimension stratégique au futur site de la commune. La route est devenue une voie de pèlerinage jusqu'à Rome sur laquelle est fondée l'abbatiale de Saint-Gilles. Un flux international la fréquente. La création du comté de Toulouse à l'époque féodale apporte enfin une nouvelle dimension politique et laïque. Le site perché de Posquières permet une surveillance de la route et du trafic frontalier.

Des vassaux des comtes de Toulouse y fondent une tour sur une motte naturelle appelée Foussat, puis le *castellas* au ^{xii}^e siècle avec un château fort et un bourg entourés d'un mur d'enceinte correspondant au village féodal de Posquières. On y accédait par la porte médiévale dite de Panapée sur laquelle la tour de l'horloge a été construite au ^{xix}^e siècle. Le fief permet la création de péages sur la route.

Le deuxième bourg est le quartier juif axé sur la rue des Bonnets Carrés et la rue des Juifs qui est la voie menant depuis Toulouse à Saint-Gilles et Arles. Les ponts d'*Ambrussum* et de Sommières permettaient de franchir le Vidourle vers Toulouse. Depuis quand la communauté est-elle présente ? La question n'est pas tranchée. Il est certain que les Juifs ont été chassés d'Arles par les rois wisigoths, ils peuvent s'être installés à Posquières pour continuer leurs activités de commerce et de changeurs de l'autre côté de la frontière car les abbayes les emploient pour gérer leurs activités de pèlerinage. Ils peuvent aussi être arrivés de Montpellier, réfugiés d'Espagne comme les Juifs de Lunel. Cependant, la fondation de l'école juive de Posquières et la

Cadastre de 1833. AD30 325.

1. Le village féodal de Posquières et le *castellas* 2. Le quartier juif médiéval à l'est et au sud le bourg développé autour de Notre-Dame de Vauvert



1. Vauvert, vue de la terrasse du château, l'église Notre-Dame de Vauvert, la porte de Panapée surmontée de son horloge et le grand temple entre les deux. 2. Place Gambetta, ancienne place aux Herbes



renommée qu'elle atteint au tout début du XII^e siècle laisse à penser qu'il s'agit d'une communauté plus ancienne, reconnue par la diaspora dès cette époque [Iancu, 1998]. Enfin un facteur toponymique vient également corroborer cette hypothèse d'ancienneté. C'est le nom du lieu « Posquières* » [Raynaud, 1998]. Le troisième bourg est ecclésiastique et fondé au VIII^e siècle. Au sud, sur la condamine appelée « la vallée verte » le sanctuaire Notre-Dame s'étend le long de la route d'Arles et son pèlerinage du 15 août était très réputé. Un lieu d'hébergement pour une vingtaine de chanoines et une maladrerie, premier hospice de Vauvert y sont créés. De l'église aujourd'hui détruite partaient quatre chemins, Vers Saint-Gilles-du-Gard, Vers Lunel (34), vers Posquières et vers le quartier juif.

Rattaché au royaume de France, le *castellas* de Posquières est abandonné et détruit en 1628 lors des guerres de Religion, la ville s'étant convertie majoritairement au protestantisme, ses pierres sont récupérées pour construire notamment un temple dans Posquières (place du vieux temple). Il devient le cœur d'un nouveau centre ancien distinct du *castellas*.

1. Place Gambetta, la tour de l'horloge depuis le Griffon © MaB/CCPC

2. et 3. Le château du XVII^e siècle, vues extérieure et intérieure de l'escalier à vis.

* Ce linguiste démontre que Posquières s'appelait Bosquières, dont l'étymologie latine qualifie un lieu boisé. Le « P » et le « B » sont une même lettre en hébreu. Ce toponyme a pu être transmis par la communauté juive si elle était préexistante. L'auteur précise que la racine n'a rien à voir avec celle d'un puits, mais la présence de nombreux puits à Vauvert à renforcé l'erreur d'interprétation, car ils sont représentés sur les armoiries de la ville à l'époque.



Ce temple est détruit à la révocation de l'Édit de Nantes en 1685, comme Notre-Dame de Vauvert incendiée en représailles par les Camisards en 1703. Le château reconstruit au XVII^e siècle est resté inhabité après la Révolution. Il est racheté par l'évêché en 1930 pour y créer le presbytère et l'école Notre-Dame. De l'époque Renaissance il reste sa tour du XVII^e siècle qui présente encore un escalier à vis, des fenêtres à meneaux et une cheminée monumentale au 1^{er} étage.

Un manque récurrent de bois et de pierre oblige les habitants à développer d'autres techniques de construction à base de galets rhodaniens trouvés sur place et banchés dans un lit de mortier. Les murs démolis parés de pierre ou de *bugetz** servent de carrière de récupération. À la Renaissance et jusqu'au XVII^e siècle l'habitat s'est développé entre les trois bourgs, sur de petites unités d'habitations reprenant des parcelles médiévales qui sont encore visibles, rue des Bonnets Carrés ou dans le quartier « Baisédonné ». Des parcelles plus récentes dont les trames sont plus larges, respectent cependant l'alignement des rues préexistantes et le rempart qui protégeait ce centre du XVII^e siècle est détruit en 1703 et sert de base de reconstruction à des maisons d'habitations, car l'activité qui reprend après les grandes pestes et les guerres s'est déplacée hors les murs sur le Mercat-Viel, place aux Herbes [Vidal, 1980] que le chemin d'Arles traverse. L'actuelle tour de l'horloge est alors le point de convergence des rues de l'ancien centre sur la place, ce qui l'a sans doute sauvé de la destruction. Car l'extension nouvelle atteint l'ancien site détruit de Notre-Dame de Vauvert et les prieurs insistent pour que La reconstruction de l'église après la révocation de l'Édit de Nantes en 1685 se fasse sur la place aux Herbes et non plus à son endroit initial. Ce qui sera fait. Le but était de maintenir le pèlerinage sur ce nouveau lieu de grande itinérance et d'activités commerciales. La ville appelée désormais Vauvert, au lieu

de s'étendre autour de son centre ancien, se restructure au cœur de ses trois anciens quartiers, une exception urbaine et Vauvert conserve encore aujourd'hui son système de circulation du XVII^e siècle, d'où l'exiguïté du quartier de la place aux Herbes devenue la place Gambetta.

Une extension urbaine est créée au XVIII^e siècle sur l'ancien site de Notre-Dame de Vauvert et de l'Hôpital sur une trame de rues orthogonales.

La viticulture et la distillerie s'y développent alors que le canal de Beaucaire est construit. Au XIX^e siècle elle s'étendra pour accueillir la mairie sur l'ancien cimetière, l'activité viticole et de belles maisons bourgeoises ainsi que la gare. Mais le nouveau temple n'y sera pas construit, car dès les accords concordataires, les maires successifs font réaffecter les églises pour les rendre aux Catholiques. Dans le centre ancien du XVIII^e siècle, les casernes de dragons chargés de la répression contre les Huguenots sont rachetées pour y construire ce nouveau temple dès 1817. Encore une exception urbaine pour l'époque. Le petit temple intégrera plus tard et plus loin l'extension urbaine du XIX^e siècle. Le patrimoine républicain s'y est également particulièrement développé, avec la mairie, la tour de l'horloge, la fontaine du Griffon et les halles. Enfin la commune innove dans la seconde moitié du XX^e siècle. Elle confie la réalisation du centre culturel, la décoration architecturale des nouvelles arènes, ainsi que les annexes municipales du hameau de Gallician au sculpteur et architecte Armand Pellier, assisté de Paule Pascal pour les sculptures architecturales.

La Place Gambetta articule aujourd'hui tout ce développement urbain à l'histoire singulière, né d'une voie historique. Le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle y croise le chemin européen « Sur les pas des Huguenots et des Vaudois » partant de la Méditerranée, jusqu'à la mer Baltique particularité à l'échelle nationale.

Notre-Dame de Vauvert jouxtant le quartier juif et le plan du Jeu de Ballon est aujourd'hui à cent mètres du grand temple. Depuis la terrasse toute proche du château, on peut admirer la proximité exceptionnelle de ces monuments chargés d'histoire. Jean-Jacques Vidal conclut son étude en précisant que l'urbanisme de Vauvert ne résulte pas d'une extension classique autour d'un centre, mais d'un comblement moderne entre trois centres

Le plan du jeu de Ballon, où se faisaient les courses de taureaux au XIX^e et XX^e siècles avant la création des arènes Coll. Jean François.

* Ancêtre du parpaing, pierre de taille à angles vifs (30 x 30 x 40 cm)

Le patrimoine remarquable

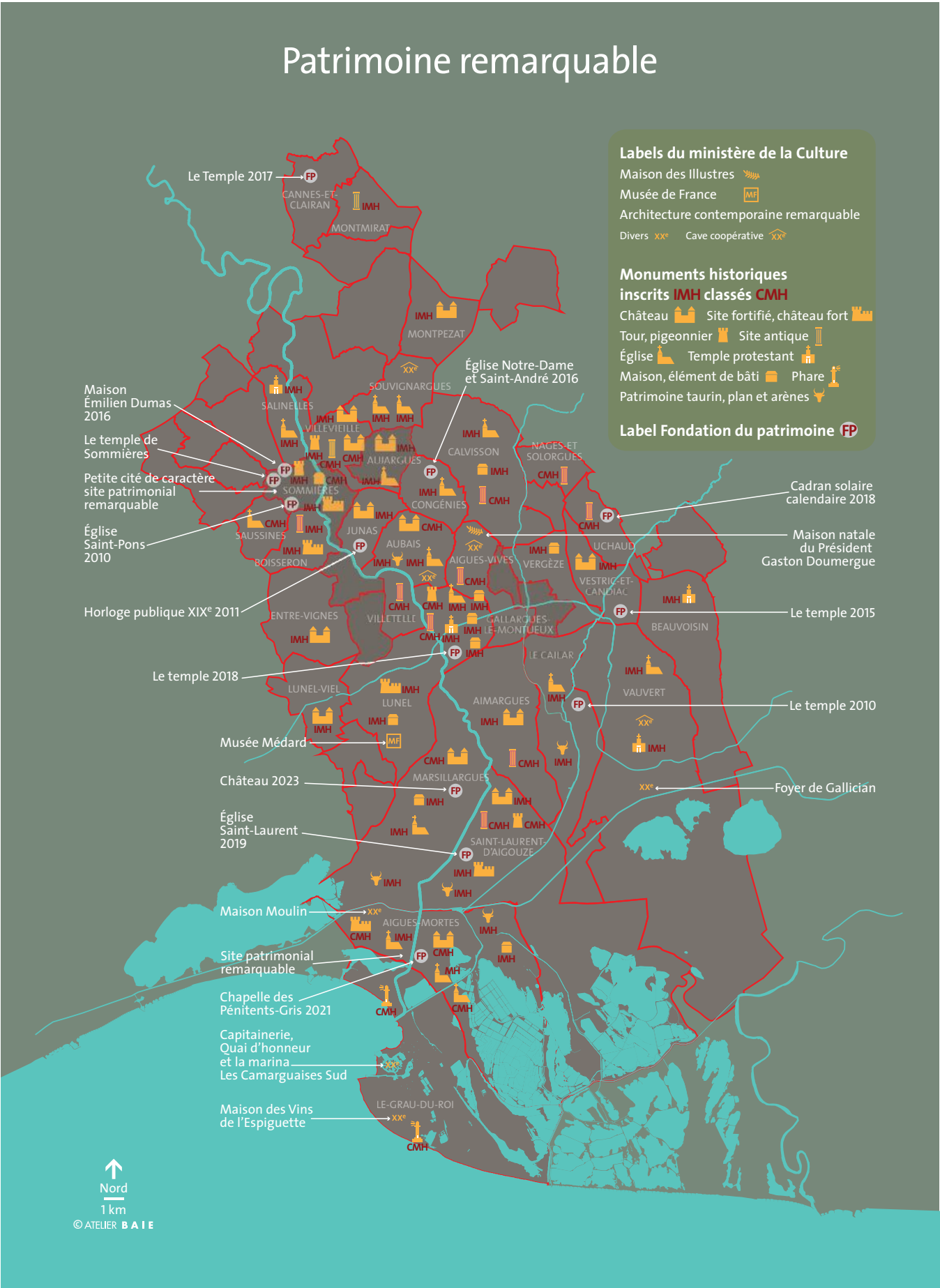
LE PATRIMOINE PROTÉGÉ



En 2026, le territoire du PETR comptait soixante-dix édifices protégés au titre des Monuments historiques dont vingt-cinq classés. Vingt et un d'entre eux sont des propriétés privées. Deux SPR sur Aigues-Mortes et Sommières ont été créés. Une Maison des Illustres, maison natale du Président Gaston Doumergue à Aigues-Vives, une label « musée de France », pour le musée Médard de Lunel (34) et huit labels « architecture contemporaine remarquable » (ACR) ont également été obtenus. Il bénéficie aussi d'autres labels patrimoniaux dont ceux de « Petite cité de caractère » (Sommières) et « Site remarquable du goût » (SRG) sur le marais de la Tour Carbonnière terre d'élevage de l'AOP Taureau de Camargue. Par ailleurs, treize sites ont bénéficié du soutien de la Fondation du patrimoine. Parmi ceux-ci, trois protégés au titre des monuments historiques et un monument non protégé sis dans un SPR ont été lauréats du « Loto du patrimoine », organisé par la Mission Bern : le temple de Gallargues-le-Montueux, la chapelle des Pénitents Gris à Aigues-Mortes, le château de Marsillargues (34) et le temple de Sommières.

La carte du patrimoine remarquable présente la répartition territoriale des éléments sur l'ensemble du territoire. Trente-quatre communes comptent au moins une protection MH ou un label culturel. Trois communes ont au moins cinq monuments historiques (Aigues-Mortes, Gallargues-le-Montueux et Saint-Laurent-d'Aigouze) et cinq autres de trois à cinq (Villevieille, Sommières, Calvisson, Aubais et Marsillargues (34), Sommières et Aigues-Mortes, constituent deux pôles d'attractivité sur un axe nord sud avec leurs communes mitoyennes de Villevieille et de Saint-Laurent-d'Aigouze. Les villes de Vauvert et Lunel (34), de plus de 10 000 habitants, dotées également de monuments remarquables ont déployé d'importants efforts pour la conservation et la valorisation de leurs centres anciens. Enfin l'architecture remarquable et la sculpture contemporaines des ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècle sont présentes sur plusieurs communes, notamment sur Le Grau-du-Roi. Cette répartition dans sa diversité est un facteur important pour la mise en valeur du patrimoine à l'échelle du territoire. Tout n'est pas concentré au même endroit et permet la mise en place de parcours à thèmes.

Sommières. Le bourg féodal dominant la ville basse © RD/SM



■ LES SITES PATRIMONIAUX REMARQUABLES



Sommières

Créé le 9 mars 2000, le Plan de sauvegarde et de mise en valeur de la ville de Sommières a été délimité par l'architecte Adam Yedid. Il a été validé en 2013 par la commission nationale des secteurs sauvegardés. Une enquête patrimoniale à l'immeuble a été complétée d'une étude historique réalisée et publiée par Sophie Aspard-Mercier.

La ville médiévale de Sommières s'est développée en contrebas de l'ancienne cité gallo-romaine devenue Villevieille. Son pont romain connecté au réseau de la via Domitia grâce à celui de Boisseron (34), ville voisine, fut construit au carrefour des voies reliant Nîmes à Toulouse et le littoral au Massif central. Dès les ^x^e et ^{xii}^e siècles les deux premiers châteaux fortifiés de Villevieille et Sommières sont créés. Avant-postes dans la conquête de la baie d'Aigues-Mortes, le royaume y met en place au château de Sommières dès 1220 le premier sénéchal du Bas-Languedoc et une viguerie royale.

Centre d'activités commerciales et de redistribution, cité industrielle vouée aux tanneries, au travail de la laine et au molleton piqué jusqu'au ^{xix}^e siècle, alors que la viticulture prend le relais, Sommières conserve aujourd'hui de nombreux éléments bâtis

témoins de ces diverses périodes. Son tissu urbain médiéval est bien conservé. Développée en bastide à partir du ^{xiv}^e siècle, il en subsiste les ruelles orthogonalement distribuées autour d'une place du marché dotée d'arcades. Construite dans le lit du Vidourle, Sommières subit des inondations appelées localement *vidourlades*. Seule la moitié ouest du pont romain franchit encore la rivière, l'autre moitié fut transformée en pont habité, le centre du pont étant le beffroi (IMH) joutant la mairie.

En se promenant dans les rues de la ville, il est possible de s'approprier toute l'histoire du territoire, chaque époque y étant représentée par des monuments depuis l'Antiquité*. Le bourg castral des Bermond voué à la défense et à la surveillance représente la première phase de construction médiévale avec le château féodal et ses remparts élevés sur l'ancien *oppidum* de la Coustourelle. Elle jouxte la ville basse fondée deux siècles plus tard alors que le Languedoc a été rattaché au royaume et présente un urbanisme orthogonal en damier propre aux bastides qui se développent dans toute la province à cette même période. Les nouveaux remparts qui la protègent suivent également ce plan. Deux portes permettaient d'entrer dans l'enceinte médié-



vale, côté nord la porte du Bourguet, reconstruite au ^{xvii}^e siècle ouvrant sur la rue Antonin-Paris, et la porte de la rue Mondon dont on peut encore voir l'arc. La rue Antonin-Paris et la rue Taillade constituent l'axe nord-sud de circulation au pied du bourg féodal, pour traverser Sommières avant la fondation de la ville basse. Un atelier monétaire d'abord fondé par les Bermond, subsiste jusqu'en 1340, mais frappe alors des monnaies royales. Il a peut-être donné son nom à la rue de la Monnaie, mais rien n'est sûr, l'emplacement de l'atelier n'a pas été retrouvé*. Deux autres portes à l'ouest et au sud permettent l'accès à la ville au ^{xvii}^e siècle. Le beffroi au milieu du pont devient l'accès à sa partie habitée. Quatre moulins de part et d'autre du Vidourle, bladiers pour les céréales ou drapiers, concourent au développement économique de la ville alors tourné vers le drap de laine et le molleton. Les nombreuses tanneries ont permis la production de cuir dès le début du ^{xvii}^e siècle. Le Vidourle est un lien naturel entre Sommières et le port d'Aigues-Mortes, des barques y acheminent des produits. Cinq greniers à sel** existent en ville à cette époque auxquels tous les environs viennent se fournir. Tournée vers le commerce et l'industrie, la ville intra-muros se pare aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles d'hôtels particuliers regroupant parfois plusieurs anciennes maisons médiévales mitoyennes. C'est le cas dans la rue Antonin-Paris qui présente plusieurs portes richement décorées donnant accès à ces résidences. Des cours et jardins intérieurs s'y développent.

1. Le beffroi entrée de la ville. 2. Cour intérieure dans la rue Taillade.

* Le toponyme peut venir du verbe latin *munere*. Fortifier, munir. En langue vernaculaire *camin munedé*, soit un chemin pavé ou empierré, ce qui peut qualifier cet ancien chemin médiéval à l'époque où il traversait le bourg en contournant les remparts par le bas. Il est souvent improprement traduit en « chemin de la monnaie » notamment dans le cas de remplois de voies antiques.

** AM Sommières. DD-12. *** AD34. C-2385- et C-2389.

On peut voir dans la rue Taillade un ensemble de portes de toutes les époques, dont une médiévale. Les rues adjacentes à la place du Marché présentent aussi plusieurs maisons médiévales et modernes ayant conservé des éléments architecturaux et décoratifs.

Henri IV accorde six foires à l'année. Sommières comprend alors une importante communauté protestante qui développe l'industrie textile. Soixante fabriques de molletons et de draps emploient 3 000 ouvriers***. En 1788, environ 25 000 pièces sont fabriquées, le quart d'entre elles part en Suisse, en Allemagne, en Italie et au Canada. Le ^{xix}^e siècle voit apparaître les fabriques de laine peignée et de couvertures équipées de machines à vapeur [Rivoire, 1853].

L'église Saint-Pons, fondée intra-muros à l'époque romane, sur un site hors d'eau fut ruinée par les guerres de Religion. Le premier temple de 1582 joutait l'église sur l'actuelle place Saussines. Il fut rasé en 1685 après la révocation de l'Édit de Nantes, entraînant violences et destruction de l'édifice catholique. Elle fut reconstruite au ^{xviii}^e siècle, on peut encore voir le clocher de cette époque. La façade actuelle et la nef sont rebâties à la mode néogothique dans les années 1860. Elle a la particularité rare en France d'être axée nord-sud. Sa grande rosace a fait l'objet d'une restauration en 2009 avec l'aide de la Fondation du patrimoine. D'autres édifices cultuels catholiques latins s'implantent hors-les-murs principalement dans le quartier

Le pont romain et la ville basse © AR/PETRV

* Voir Aspard-Mercier, 2013 pour la plupart des données de ce chapitre.



du Bourguet dans le cadre de la Contre-Réforme, l'enracinement du protestantisme étant particulièrement profond sur le Sommiérois. L'ancienne église des Cordeliers est devenue le temple protestant au ^{xix}^e siècle. L'hôpital et l'église des Récollets, constituent aujourd'hui l'école et le collège privé Maintenon. La ville s'étend au sud dès l'arrivée du chemin de fer. La dynastie des Griot fonde une importante manufacture de filature de laine*, au bord du Vidourle, prévoyant le logement des employés. En 1893, elle devient une maison de grainage de vers à soie puis une huilerie et une savonnerie, et enfin une fabrique de teintures et une distillerie. L'usine massive et sa haute cheminée toujours visible en aval du pont est transformée en « Auberge du pont romain » en 1975.

Au début du ^{xx}^e siècle, trois autres établissements sont fondés, une usine de simili-cuir par la famille Gausсен le long de l'ancienne voie Régordane**, devenue une usine d'électricité ensuite.

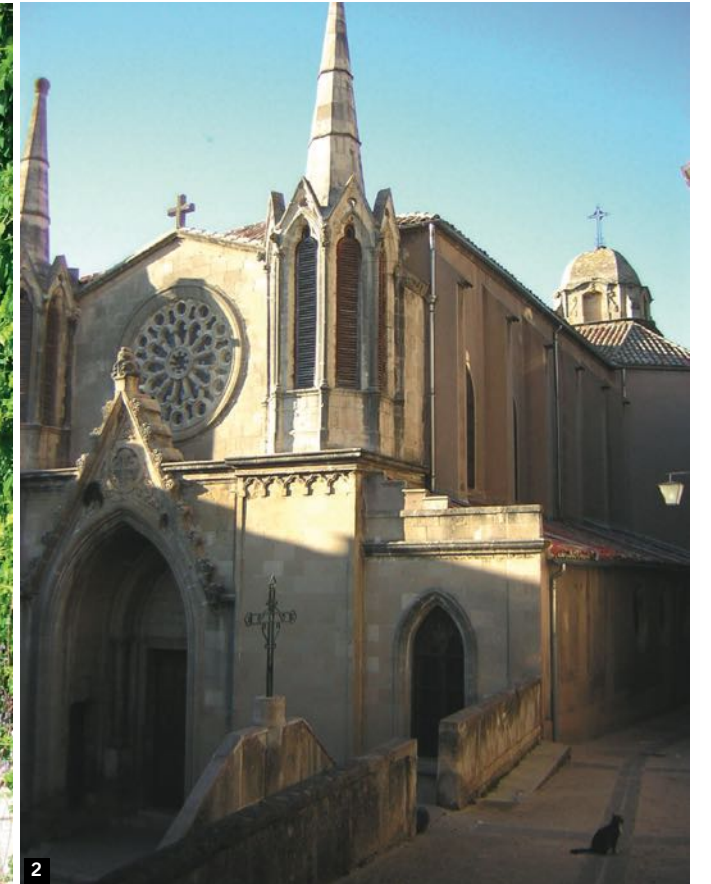
Le moulin de Gravevesse, daté du ^{xiii}^e siècle est devenu un atelier de tissage mécanisé en 1850, puis une minoterie en 1900. Enfin rive droite au quartier de l'Arnède, M. Pagès fonde un atelier de cardage de coton en 1924 devenu ensuite « La SOCOMI » une usine de ouate de cellulose dont la cheminée de briques rouges et les bâtiments subsistent toujours.

Enfin en 1892, l'école laïque communale est fondée au Bourguet, devenue collège dans les années 1960. Elle jouxte l'esplanade des arènes où elle se trouve toujours, affectée à d'autres fonctions, mais que tout Sommières continue d'appeler « l'ancien collège », le nouveau ayant été inauguré rive droite en 1991. Les patrimoines industriels et républicains de Sommières, terminent ainsi cet éventail architectural s'étendant sur plus de deux millénaires.

1, 2, 3, 4, 5 et 6. Ensemble de portes du ^{xiv}^e au ^{xviii}^e siècles dans le centre de Sommières

* M. Wienin. *Inventaire général d'Occitanie. Sommières, base POP, Patrimoine industriel.*

** N°4 av. Raoul Gausсен. *La voie Régordane est devenue la route d'Alès.*



1. Église des Recollet **2.** Église Saint-Pons et sa façade néogothique **3.** Ancienne église des Cordeliers devenue temple protestant.



Le premier édifice achevé par Louis IX est la Tour de Constance qui défend l'ensemble castral avec ses 30 m de haut pour un diamètre de 22 m. La masse de pierre repose sur un réseau de pilotis qui ameublit le sol sablonneux. La tour se compose de trois niveaux, un cul-de-basse-fosse, qui servit de lieu de stockage et de prison ; la salle basse qui permettait l'accès au château depuis la campagne ; la salle haute, occupée par le châtelain de la tour. Au centre de la voûte, un oculus permettait une circulation verticale, au moyen de cordes ou d'échelles, entre tous les niveaux. La salle est ornée d'une grande cheminée d'inspiration gothique qui a été mise en place en 1863.

Elle est surplombée d'une terrasse donnant accès à une tourelle d'une dizaine de mètres, coiffée d'une cage de fer car la tour servait de phare au Moyen Âge. La tour a connu une utilisation dramatique. Les Protestants y furent incarcérés au XVII^e et au XVIII^e siècles pour fait de religion, d'abord des hommes, puis, après l'évasion spectaculaire d'Abraham Mazel, des femmes. Parmi ces captives, Marie Durand, qui a été emprisonnée durant trente-huit ans, fait figure de modèle de la résistance protestante à l'intolérance.

Louis IX voulait doter sa cité de remparts mais meurt en croisade à Tunis en 1270, et n'a pas le temps de voir aboutir son projet. Les travaux de l'enceinte débutent deux ans après sa mort sous Philippe III le Hardi. En 1278, il ajoute aux travaux de l'enceinte la construction d'un quai de pierre le long du chenal désigné aujourd'hui sous le nom de La Peyrade, dans le but de réduire

la distance entre le lieu d'ancrage des navires de haute mer et la cité. Les remparts se terminent sous le règne de Philippe IV le Bel (1285-1314). L'enceinte s'étend sur une longueur de 1 640 m. Les courtines s'élèvent à environ 11 m et ont une épaisseur approchant les 3 m. Les différents ouvrages qui s'égrènent tout au long de ce périmètre, cinq tours, cinq grandes portes et cinq petites portes s'élèvent en moyenne à 18 m au-dessus du sol. Dès le début du XIV^e siècle, le salin royal de Peccais apporte une nouvelle richesse locale alors que le port se développe internationalement.

Le château, dont la construction a été entreprise simultanément, a été détruit en 1421, au plus fort de la lutte entre Armagnacs et Bourguignons. Il fut reconstruit pour être transformé au XVII^e siècle en logis du Gouverneur.

La ville se pare de quelques belles maisons à la Renaissance, dont deux sont inscrites au titre des Monuments historiques.

Les églises d'Aigues-Mortes

La première église gothique du territoire fut sans doute Notre-Dame-des-Sablons à Aigues-Mortes, inscrite aux monuments historiques qui a globalement gardé son allure et son chevet plat d'origine. Fondée vers 1220 par Psalmodi, propriétaire du terrain, elle reçoit Louis IX pour se recueillir avant son départ aux Croisades. Malgré d'importants remaniements au niveau du portail et à l'intérieur de l'église elle a conservé son esprit gothique. De récentes découvertes liées à la restauration de la charpente ont permis de



mettre à jour des corbeaux peints à décors médiévaux. Ses vitraux portent aujourd'hui la signature de Claude Viallat, père du mouvement Supports/Surfaces, et originaire d'Aubais.

Au XV^e siècle sont fondés de nouveaux édifices, le couvent des Capucins, l'hôpital, et la chapelle des Pénitents Gris détruite en 1575 lors des guerres de Religion et reconstruite entre 1605 et 1611. En 1700, elle est dotée d'un escalier d'accès aux tribunes s'ouvrant sur la nef en anses de panier. Ruinée intérieurement durant la Révolution, sauf le retable du maître-autel daté du XVII^e siècle, elle est reconstruite plus largement, dotée d'une tour d'escalier sur un bâtiment latéral par Charles Durand, ingénieur départemental, qui remanie l'ensemble de l'église. Elle est classée MH en 1994.

Dissidents des Pénitents Gris, les Pénitents Blancs fondent leur propre chapelle consacrée en 1668, nef unique dotée d'une simple tribune à l'entrée. À la Révolution, elle est dépouillée et sert de siège au club des Sans-Culottes. Les Pénitents l'ayant récupérée sous la Restauration, elle sera remaniée également par Charles Durand en 1818. Chargé de reconstruire le chœur, Durand s'adonne à son style de prédilection, le néoclassique que l'on retrouvera dans ses temples monumentaux à la même époque. Un chœur semi-circulaire s'ouvre par un arc triomphal reposant sur des pilastres et deux groupes de deux colonnes de part et d'autre du chevet, de style ionique. Un tableau de Xavier Sigalon (1787-1837) est commandé par les Pénitents à la même époque pour orner le fond de la chapelle. Quatre tableaux

1. Le rempart sud et le plan (IMH) servant aux courses taurines sans ses théâtres et ses équipements mobiles.

2. Le plan équipé pour les courses taurines vu des remparts. 3. Le logis du Gouverneur, entrée pour la visite des remparts et vue depuis la cour du logis. 4. Maison renaissance (IMH) rue Gambetta

Chapelle des Pénitents Blancs (MH) 1. Portail 2. Intérieur © JC/CRMH
Chapelle des Pénitents Gris construite en 1611 (MH) 3. Intérieur 4. Façade



d'Auguste Glaize (1807-1896) s'y ajouteront vers 1850. Elle est classée MH en 1993.

Aigues-Mortes se développe avec le canal des Étangs créé en 1666 pour établir un même tirant-d'eau pour les barques naviguant de Sète au Rhône, puis, ensuite vers Le Grau-du-Roi. Mais la ville, vouée à la garnison et à la défense, très aérée et jusque-là peuplée essentiellement de personnes y travaillant qui ont développé surtout des jardins, ne présente que très peu de maisons particulières. Elle augmente significativement sa population *intra-muros* à partir de la fin du XVIII^e siècle avec le développement de la pêche, et la création du canal du Rhône à Sète. L'augmentation se poursuivra au milieu du XIX^e siècle avec l'arrivée du train et de l'eau courante captée depuis le Rhône, la ville ayant dépendu uniquement de citernes de récupération d'eau de pluie depuis le Moyen Âge.

L'essor de la viticulture, l'industrialisation de la soude à partir du sel, la création de la compagnie des Salins du Midi drainent de nouvelles populations qui s'installent et les remparts ne doivent leur survie qu'à leur massive construction difficile à démanteler et à leur inscription sur la première liste des Monuments historiques dressée par Prosper Mérimée, sous Louis-Philippe (1830-1848). Il est alors reçu par le Maire Jean Vigne-Malbois, qui le raconte dans son journal [Carlier, 2021]. Aujourd'hui, la ville close a conservé ses remparts, devenus propriété de l'État, ouverts à la visite, offrant un paysage extraordinaire sur le salin, les canaux et les toits de la ville dont on peut faire le tour par le chemin de ronde. De nombreux immeubles des XVIII^e et XIX^e siècles sont venus compléter la parure urbaine médiévale dont une vingtaine sont inscrits à l'Inventaire général du patrimoine d'Occitanie (base Pop).

L'architecture contemporaine remarquable y est présente avec l'inscription au label ACR de la maison Moulin, réalisée par Armand Pellier.

Le Centre des monuments nationaux (CMN) gère le site des Tours et remparts d'Aigues-Mortes, c'est un établissement public placé sous la tutelle du ministère de la Culture. Opérateur au service de l'éducation artistique et culturelle, le CMN propose aux différents publics, scolaires comme individuels, des offres culturelles et pédagogiques. Les monuments doivent être des lieux privilégiés d'éveil de la curiosité intellectuelle, d'acquisition de savoirs et d'enrichissement de la culture personnelle par la pratique, la rencontre et l'expérience des domaines artistiques. Ses actions d'ouverture à l'éducation artistique et culturelle s'adressent à tous les publics et en particulier ceux les plus éloignés de la Culture. En 2019 le monument avait enregistré une hausse de fréquentation de plus de 8,26 % atteignant 191 634 entrées, le hissant dans le top 10 des monuments gérés par le CMN les plus fréquentés et dans celui des sites du Gard.

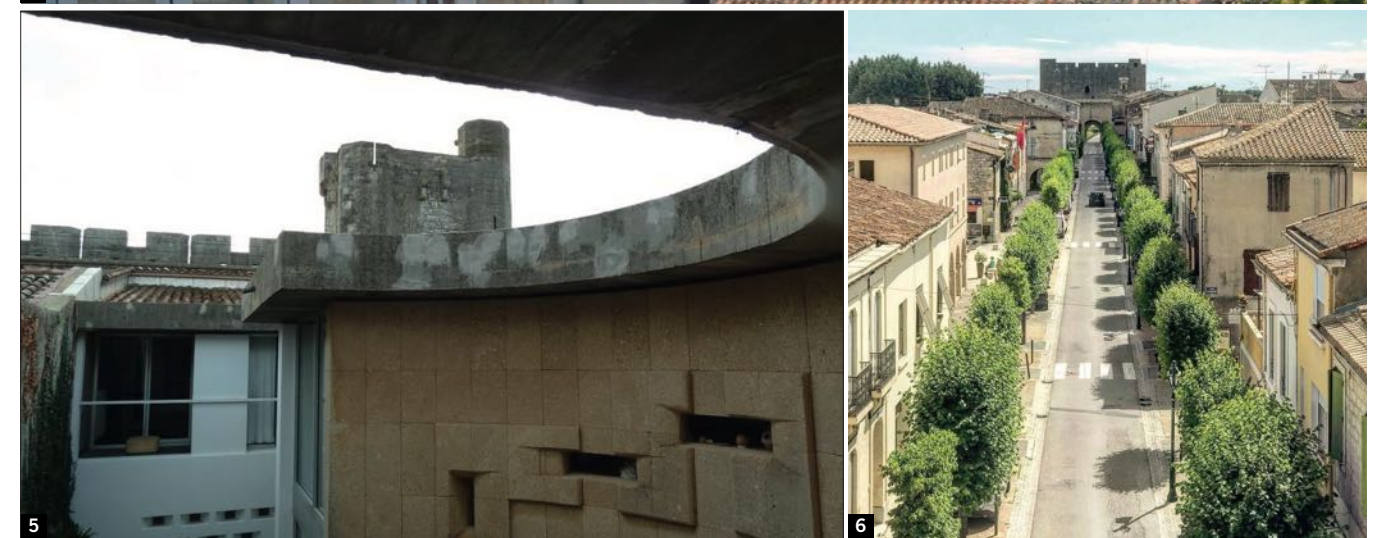
Le monument est ouvert au public 362 jours par an. La visite dure environ 1 h 30, et permet de découvrir le Logis du Gouverneur, la Tour de Constance et le chemin de ronde du mur d'enceinte (1,6 km) qui dévoile un panorama spectaculaire sur les étangs roses des salins et les grandes étendues de Camargue. Les quinze tours fortifiées présentent des expositions temporaires.

Un nouvel espace de médiation ouvert au public

Depuis juin 2022, les visiteurs découvrent le nouvel espace de médiation du Logis du Gouverneur. Les thèmes marquants de l'histoire de la ville sont présentés, sa fondation par Saint Louis, l'organisation du port et le commerce maritime en Méditerranée au XIII^e siècle, les fortifications et le développement urbain, le sel, l'histoire protestante de la ville, l'architecture et l'archéologie. La scénographie s'est attachée à proposer un discours synthétique et vivant, utilisant les nouvelles technologies numériques de projection monumentales.

1. et 2. Notre-Dame-des-Sablons, intérieur et façade. 3. La voie ferrée longeant les remparts © PB/CMN

4. Porte des Moulins et vue sur les salins depuis la terrasse de la Tour de Constance 5. Maison Moulin créée par Armand Pellier dans les remparts © JC/CRMH 6. Aigues-Mortes, cours Gambetta TDP/PETRV 7. et 8. Porte de la Marine, nouvel espace de médiation. Louis IX accueille les visiteurs et Marie Durand y raconte la terrible histoire des prisonnières de la tour. Photos © CMN.



Architecture de l’Antiquité à la fin du XVIII^e siècle

■ ARCHITECTURE ANTIQUE

L’époque protohistorique

La protohistoire correspond à une phase de civilisation exclusivement connue par des sources écrites étrangères, en l’occurrence ici des sources grecques. L’âge du fer représente la partie précédant la conquête romaine de la Gaule méridionale en 121 av. n. è. La connaissance du territoire au temps des Gaulois est longtemps restée occultée par celle concernant l’Antiquité romaine qui a laissé localement d’exceptionnels monuments. Pourtant la Cité des Volques Arécomiques, qui couvrait tout le territoire, est décrite par Strabon [Strabon, Lasserre, 2003] comme également exceptionnelle dans son antériorité comme dans son fonctionnement. L’importance des vestiges conservés et des recherches réalisées sur le réseau des *oppida* locaux, serait à valoriser en lien avec la fouille du port protohistorique du Cailar* sis dans le *pagus nemausensis* (Pays de Nîmes) qu’il évoque. Sur cinq siècles avant l’arrivée des Romains les fouilles apportent un éclairage nouveau sur le territoire, ses ressources, son fonctionnement et sur le niveau de vie de ses habitants.

Le réseau routier

Précédant la via Domitia, la voie hérakléenne [Clément, Peyre, 1991] se développe le long du littoral de la Gaule méridionale après la création par les Grecs en 600 av. n. è. de Phocée qui deviendra Marseille. L’intensification de leur implantation en Espagne et en Italie justifie de doubler le trafic maritime par une voie terrestre de proximité reliant les deux péninsules. Le commerce avec les tribus locales devient possible grâce aux nouveaux comptoirs créés sur le littoral comme Agde, Lattes, Le Cailar ou Espeyran (Saint-Gilles). Le tracé languedocien de la voie suit le maillage des *oppida*** existants dont ceux des Volques. Venant d’Arles, la voie traversait Nîmes leur métropole, puis descendait vers *Sextantio* (Castelnau-le-Lez) en passant par *Ambrussum*.

Cette voie fut empruntée depuis Carthagène, par Hannibal en 218 av. n. è. avec ses 50 000 hommes, ses 9 000 cavaliers et ses éléphants. Parti de la péninsule hispanique, le général carthaginois voulait prendre Rome à revers. Si les cols alpins qu’il aurait franchis restent discutés, il est certain qu’il traversa le Vidourle*** très probablement dans la dernière partie de son cours inférieur compte tenu de son itinéraire connu dans ce secteur.

Les Volques Arécomiques avaient calqué leur développement politique et urbain sur celui de la Cité grecque [Clément, Peyre, 1991]. La via Luteva, allant de Nîmes à Toulouse et passant par

Lodève reliait les Volques Arécomiques aux Volques Tectosages. Elle traversait la Vaunage longue de 10 km sur 7 km de large, inscrite dans le bassin versant du Rhône et bordée à L’ouest par la vallée du Vidourle. Elle desservait plusieurs *oppida*, agglomérations gauloises perchées et fortifiées construites entre 900 et 100 av. n. è. sur un arc de collines dominant la plaine vaunageole. Les deux villages successifs de La Roque de Viou et celui de Nages, au sud de la voie faisaient face au nord aux trois villages perchés du Roc de Gachonne, de la font du Coucou et de la Liquière sur la commune de Calvisson. Celui de Maressis sis sur une commune mitoyenne, contient les vestiges d’une tour carrée perchée sur un promontoire présentant des techniques de construction et marques de tâcherons grecques****. Les carrières locales du Roquet à Montmirat et des Pielles à Combas [Guilhaume, 2024], ont permis l’identification de techniques grecques d’exploitation.

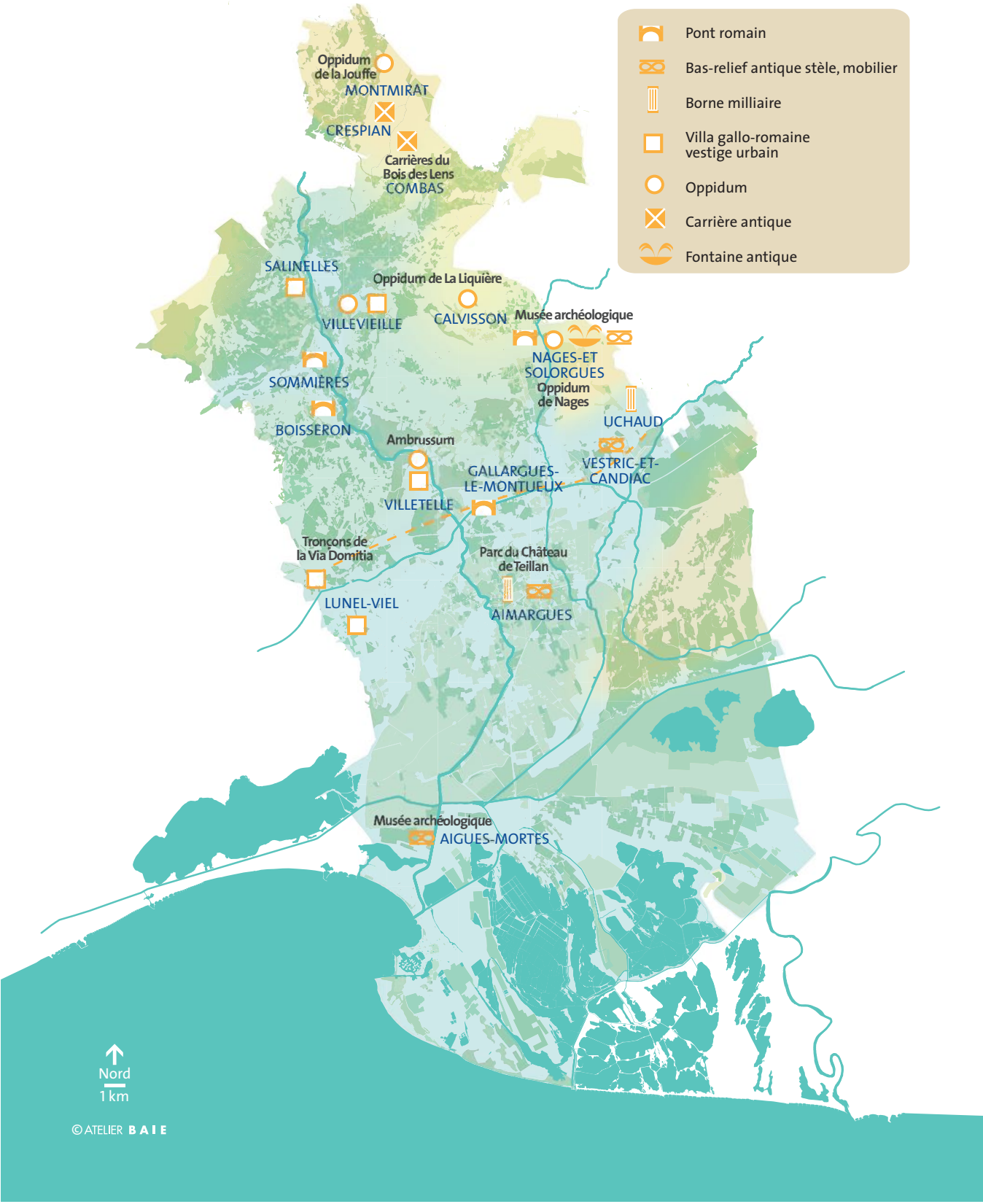
L’urbanisme dans les oppida

L’*oppidum* des Castels à Nages est l’un des mieux conservés et des plus intéressants. Fouillé de 1958 à 1981, il présente au III^e et II^e siècle av. n. è. un puissant rempart doté d’une tour monumentale à double épaisseur. Des tours semi-ovales espacées de 15 m complètent le dispositif de défense qui intégrait peut-être la source réaménagée du Ranquet à l’époque augustéenne. Mais surtout, l’intérieur du village présente un urbanisme proche de celui des cités du II^e siècle, soit des îlots rectilignes d’unités d’habitation en enfilade, toutes dotées d’une pièce rectangulaire et d’une même cour donnant sur des rues droites entre les îlots. Sur le même principe, des quartiers plus aérés aux maisons plus spacieuses seront construits ensuite, avant l’abandon total du site à l’époque romaine.

D’autres *oppida* existent à cette époque le long de la vallée du Vidourle. Celui de la Coustourelle à 102 m d’altitude sur la via Luteva, domine actuellement Sommières et la vallée. Il se trouve à environ 2 km du site néolithique de Fontbouisse sur la même commune, et présente à la même époque le même type d’habitats avec les mêmes principes et matériaux de construction deux millénaires avant la période protohistorique⁹. Celle-ci est marquée par une première période du VI^e au V^e siècles av. n. è. d’habitations présentant des fonds de cabanes taillés dans le rocher et perforés de trous de poteaux. Des soubassements en parements de pierres alignés constituent la partie basse de la cabane, des poteaux portaient une couverture de torchis et

* Le site est fouillé par l’archéologue Réjane ROURE. ** Pluriel latin. Un *oppidum*, des *oppida*. Le terme est employé par Jules César dans la guerre des Gaules, pour qualifier les villages gaulois. *** L’auteur grec Polybe (206-128 av. n. è.), repris par Tite-Live ensuite, avait exploité le témoignage de Silenos, historien grec qu’Hannibal avait emmené pour témoigner de son périple et dont le texte fut ultérieurement égaré. Polybe refit le trajet, quelques décennies après, questionnant des témoins oculaires. Cette formidable épopée militaire qui fascinait Napoléon I^{er} et le général Patton sur le plan stratégique, mériterait une valorisation locale.

Patrimoine antique



**** En prenant la route de Saint-Côme-et-Maruejols à Calvisson puis en continuant par Clarensac vers Parignargues, la route montant sur le plateau offre une vue très large sur la plaine de la Vaunage, donnant une idée des potentiels de surveillance et de communication entre ces villages, notamment par signaux à feux. Par beau temps, aujourd’hui, depuis le milieu de l’étang de l’Or, on aperçoit les trois moulins de Calvisson sur le roc de Gachonne.



branchages. Les techniques n'ont que peu évolué depuis la civilisation dite « de Fontbouisse ». Ce site précède la création de la ville antique de Villevieille.

Celui d'*Ambrussum*, fondé au IV^e siècle av. n. è., actuellement sur la commune de Villetelle (34) a des similitudes d'évolution urbaine avec l'*oppidum* de Nages. Fouillé par l'archéologue Jean-Luc Fiches jusqu'en 2012 puis par l'archéologue Maxime Scrinzi actuellement, le site présente une occupation préhistorique recouverte par les vestiges protohistoriques de l'*oppidum*. Une première enceinte est dotée de tours quadrangulaires, puis une autre plus large, englobant la première, est flanquée de tours rondes tous les 20 m.

Ce site ouvert au public et doté d'un musée résume à lui seul dix siècles d'histoire locale antique, d'évolutions urbaines et de pratiques sociales des premiers habitants occupant l'*oppidum* jusqu'à ceux y vivant à la fin de l'Empire romain. La chronologie

didactiquement exploitable des vestiges conservés en fait un site exceptionnel car à l'époque gallo-romaine le village s'étend au pied de l'*oppidum* qui est abandonné et depuis resté en l'état. La via Domitia passe alors sur le nouveau pont Ambroix enjambant le Vidourle, long de 150 m et qui comptait onze arches à l'origine. Il n'en reste qu'une, large de 10 mètres au milieu du fleuve. La voie traversait le *vicus* gallo-romain et montait ensuite sur l'*oppidum* en voie unique, seulement utilisée pour le desservir car des diverticules existaient pour son contournement. La nouvelle voie change radicalement le fonctionnement du réseau routier, l'attractivité économique créée par le franchissement facilité du Vidourle même en temps de crues donne naissance à un nouveau village et un relais routier fonctionnant au I^{er} et II^e siècles le long de la voie avec écurie et auberge. Il se trouve à quelques centaines de mètres de l'actuel relais d'*Ambrussum* sur l'auto-route A 9.

1. La source du Ranquet au pied de l'*oppidum* de Nages. 3. Voie antique montant à l'*oppidum*. 4. Arche subsistante du pont d'*Ambrussum* 2. et 5. Relais routier et site gallo-romain en contrebas de l'*oppidum* AMB/LA

L'époque gallo-romaine

La via Domitia et son réseau

La via Domitia construite par Cneius Domitius Ahenobarbus entre – 121 et – 118 av. n. è. remploie globalement le tracé de la voie précédente. Elle avait un statut de voie publique impériale. Elle fut construite en tronçons rectilignes entre des agglomérations pouvant fournir hébergement et nourriture. Les relais d'étapes (*mansio*) s'espaçaient de 25 à 35 kms alors que de simples haltes (*mutatio*) pour changer les chevaux étaient espacées de 15 kms. Des cheminements latéraux étaient réservés aux voyageurs à pied [Clément, Peyre, 1998]. Elle n'était pavée que lorsqu'elle traversait une agglomération comme le précise l'auteur Latin Tite-Live (XLI-XXVII). En campagne, la voie était constituée de couches d'agglomérats de cailloux et revêtue d'un béton de graviers damé qu'il fallait régulièrement entretenir. Elle était jalonnée tous les milles (1,481km) par des « bornes milliaires » portant des inscriptions concernant les empereurs qui l'ont entretenue depuis Auguste en 3 av. n. è. jusqu'à Julien en 363.

Elles signalaient aussi les milles restant à couvrir d'une étape à l'autre. Uchaud détient encore une borne milliaire (MH) peut-être *in situ* sur la via Domitia qui traverse le village, la probable 8e borne qui donna son nom au village. Dans le parc du château de Teillan à Aimargues, huit bornes milliaires ont été sauvegardées au XVII^e siècle par son propriétaire de l'époque, M. de Bornier, récupérées après leur démontage lors de la création du grand chemin royal sous Henri IV (1589-1610) qui reprenait partiellement son tracé.

Plusieurs ponts sont conservés sur le territoire qui témoignent du développement de son réseau sous le Haut-Empire romain. Le Pont d'*Ambrussum* à Villetelle (34) déjà cité, est démantelé à partir du XIV^e siècle au profit d'une nouvelle route passant par le pont de Lunel, dès 1366, devenue grand chemin royal puis la N 113. Le pont de Sommières construit à l'époque augustéenne, en amont du précédent, avec un ouvrage d'art de 21 arches et possiblement 23, sur 230 m de long et 6,60 m de large permet à la via Luteva depuis le village antique de Villevieille de franchir le Vidourle entre Nîmes et Lodève [Aspord-Mercier, 2013]. C'est le pont romain le mieux conservé du Midi de la France, cependant son aménagement au XIX^e siècle pour la circulation routière et la construction d'habitations sur 9 autres de ses arches à l'époque moderne ont changé l'aspect initial de ses superstructures. Une voie de commerce longeant la rivière et montant sur le Massif central se développe. Elle donnera naissance, une fois la ville de Sommières fondée, à un important



trafic à l'époque médiévale. La modernisation de la via Luteva à l'époque romaine a permis la construction du pont romain d'Arnia sur la D 137 actuelle, sis sur la commune de Calvisson à la limite de la commune de Nages-et-Solorgues et le développement de l'agglomération antique de Villevieille.

Enfin le pont de Boisseron (34), doté de cinq arches sur la Bénovie fut construit sous l'Empereur Tibère pour permettre, une fois franchi le pont de Sommières, de pouvoir rejoindre la via Domitia au niveau de *Sextantio*. Ses ouïes de décharge ont été bouchées contrairement à celles du pont de Sommières.

Ces ponts sont encore utilisés aujourd'hui, celui de Boisseron a été doublé sur un côté d'une voie supplémentaire. Son architecture romaine n'est plus visible que sur son côté sud, bien mise en valeur par un accès pédestre arboré qui permet de la voir en toute sécurité.

Tous sont protégés au titre des Monuments historiques sauf le pont d'Arnia et ils constituent, avec la via Domitia, dont certains tronçons sont bien identifiés *in situ*, l'un des réseaux les mieux conservés de voies et de ponts antiques de France sur un petit territoire rural.

Urbanisme gallo-romain

Les fouilles réalisées par les archéologues Michel Py entre 1972 et 1973 et Martial Monteil de 1999 à 2005 à proximité de l'*oppidum* de la Coustourelle alors abandonné, ont permis de découvrir l'agglomération antique qui le jouxte datée du I^{er} siècle av. n. è. au III^e siècle. Elle est à l'origine de la création de la commune de Villevieille que son centre ancien recouvre en partie et de celle de Sommières développée au Moyen Âge en contrebas de Villevieille grâce au pont romain créé. Elle s'étend



sur 20 hectares. Un rempart de 900 mètres datant du Haut-Empire romain protégeait une enceinte dotée du même urbanisme qu'à *Ambrussum* et à l'*oppidum* de Nages à la même époque. Des îlots de vastes demeures avec cour, donnaient sur des rues droites munies d'égouts collecteurs souterrains. Les maisons très confortables présentaient des sols de mosaïques et des murs peints. Deux villas gallo-romaines sur le site des Terriers à Villevieille ont été valorisées dans un parc archéologique par la présentation d'éléments conservés et consolidés ouverts au public juste à côté du centre ancien. L'une montre son *impluvium* dans un espace sécurisé, l'autre montre son plan et ses différentes pièces et bénéficie d'un support didactique d'interprétation pour tous les publics.

Enfin l'agglomération gallo-romaine sise sur l'actuelle commune de Lunel-Viel (34) remonte au 1^{er} siècle de n. è. et fut construite à 2 km au sud de la via Domitia. Fouillée de 1980 à 2017 son évolution urbaine depuis l'Antiquité a pu être suivie grâce aux quartiers d'habitations et aux édifices publics découverts mais

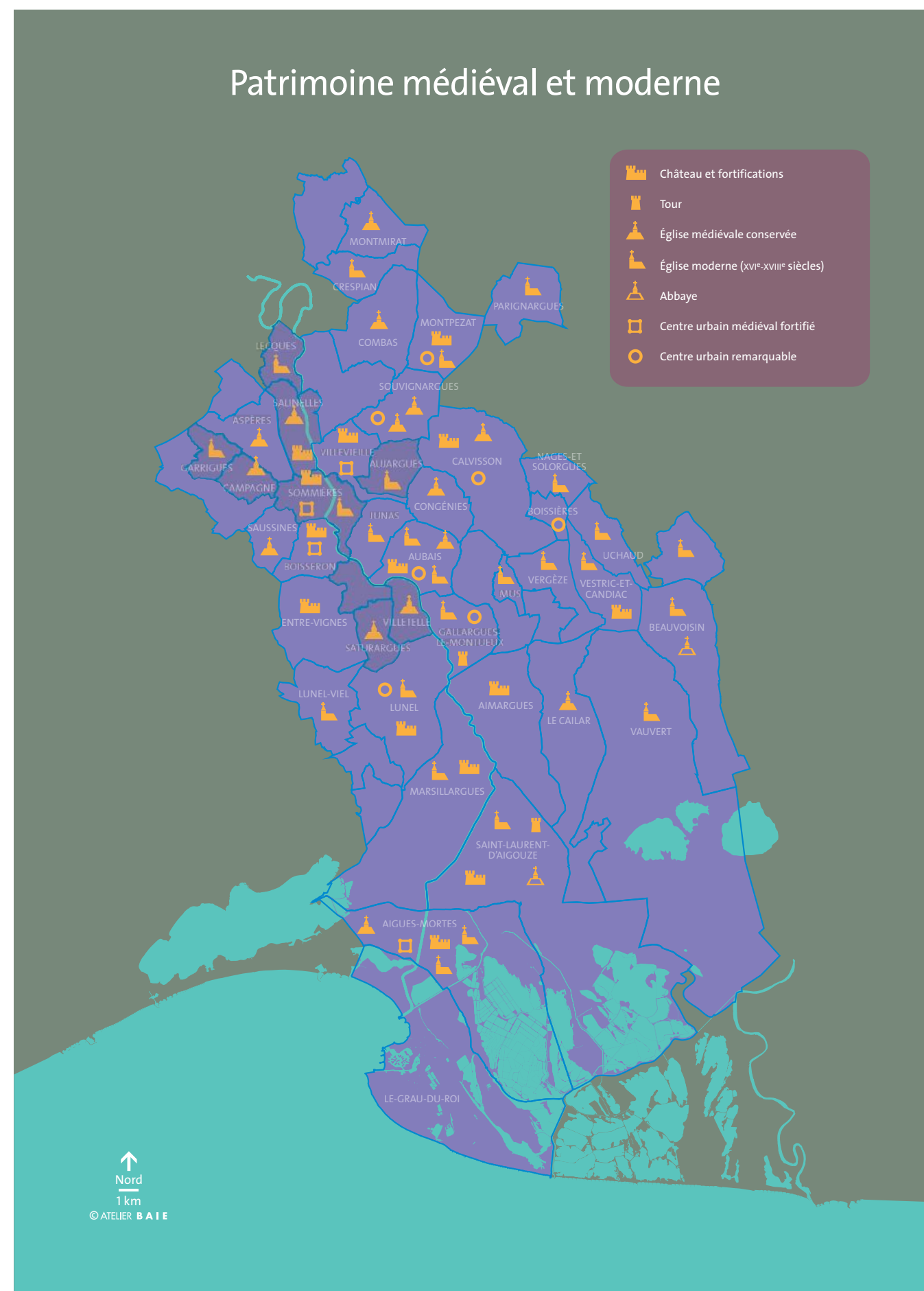
aussi grâce au millier de sépultures retrouvées dans quatre nécropoles, qui se sont déplacées au fil du temps du III^e au XII^e siècle [Raynaud, 2003]. Une nécropole est marquée par le début du christianisme, correspondant à l'arrivée des Wisigoths qui avaient adopté cette religion et converti la population progressivement*.

Certains vestiges urbains ont été valorisés dans la commune, notamment d'importants thermes gallo-romains, dont des parties sont visibles et documentées par un parcours de découverte libre. Ces thermes sont à mettre en lien direct avec la proximité de la via Domitia. Les voyageurs, autant que les résidents locaux, pouvaient profiter d'une halte, proposant bains, détente et espaces sportifs.

1. Pont d'Arnia, Calvisson 2. Pont de Boisseron (34) vu du square. 3. Pont de Sommières © G.S/OTS
4. La villa des Terriers de Villevieille AM/CCPS

* AD30.H 106. Le Cartulaire de Psalmodi fait état de donateurs durant le haut Moyen Âge dont les patronymes sont wisigothiques.

■ ARCHITECTURE MÉDIÉVALE ET MODERNE



Architecture militaire



Construits avant l'arrivée des Capétiens, les plus vieux édifices féodaux sur le territoire sont le château des Bermond de Sommières, la Tour des prisons dans le *castrum* de Lunel (34), fondé par les Gaucelm, et le château fort en ruine et masqué par la végétation des Bernard Aton, seigneurs de Nîmes, qui domine encore la ville de Calvisson. Fief confisqué par le roi au profit de Guillaume de Nogaret.

Les rois de France construisent en baie d'Aigues-Mortes, la Tour de Constance au ^{xiii}^e siècle (CMH) puis la Tour Carbonnière (CMH) et son pont sur le marais, gardiens de l'accès routier à la ville royale. Ces deux tours sont conçues pour la défense. D'autres tours ne sont vouées qu'à la surveillance de grandes voies de trafics qui traversaient le territoire. La tour royale de Gallargues-le-Montueux (CMH) sans logis de corps de garde, ni archère servait certainement de tour à feux compte tenu de sa position dominante dans le centre ancien. Elle pouvait correspondre avec le littoral où avec Lunel (34) dont le très haut clocher médiéval de l'église Notre-Dame-du-Lac, avait la même fonction selon les archives de la ville. La tour royale de Gallargues-le-Montueux deviendra au ^{xix}^e siècle un relais du télégraphe Chappe entre 1832 et 1853, d'où la présence de la tourelle de pierre construite à son sommet, ce qui a permis de le restaurer récemment et de faire à nouveau fonctionner ponctuellement le télégraphe.

Le fort de Peccais, mentionné dès 1569, a pour vocation première le contrôle du trafic du sel sortant des salines royales d'Aigues-Mortes. À Saint-Laurent-d'Aigouze, il est implanté sur

les canaux intérieurs qui permettaient de relier la Méditerranée au grand Rhône, à hauteur d'Agde. Il est fondé au nord des salins, à la confluence du canal du Bourgidou, qui donnait accès au port d'Aigues-Mortes, et du canal de Peccais, ancien bras du Rhône qui permettait de rejoindre Saint-Gilles-du-Gard pour atteindre l'embouchure du grand Rhône. Frontière d'Empire depuis le ^{xi}^e siècle, ce dernier canal est toujours l'actuelle limite entre la région PACA et l'Occitanie, entre la Provence et le Languedoc à l'époque. Le fort est donc bordé sur son côté est par le département des Bouches-du-Rhône.

Henri IV en fait une place de sûreté protestante, tout comme la ville d'Aigues-Mortes qui partage, avec La Rochelle sur la côte atlantique, la particularité d'être le seul port huguenot sur le littoral méditerranéen, ce qui déclenche d'effroyables combats sous Louis XIII et la destruction du premier fort.

Il est reconstruit après la paix d'Alès de 1629, entre le ^{xvii}^e et le ^{xviii}^e siècle, et muni de trois bastions dont un seul entier subsiste. Doté d'un corps de garde permanent avec casernements sur place, d'une maison du gouverneur, d'une salle d'armes et de réserves, il est démobilisé en 1820 [Faucherre, 2015]. À dix kilomètres de la ville, dans un désert de marais, son site sera utilisé pour l'implantation d'une usine de soude, entre 1838 et 1858, puis il sera occupé par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Acheté au ^{xxi}^e siècle par le Conservatoire du littoral, inscrit au titre des Monuments historiques, il attend, aujourd'hui armé de patience, de raconter sa longue histoire à qui voudra lui rendre visite.

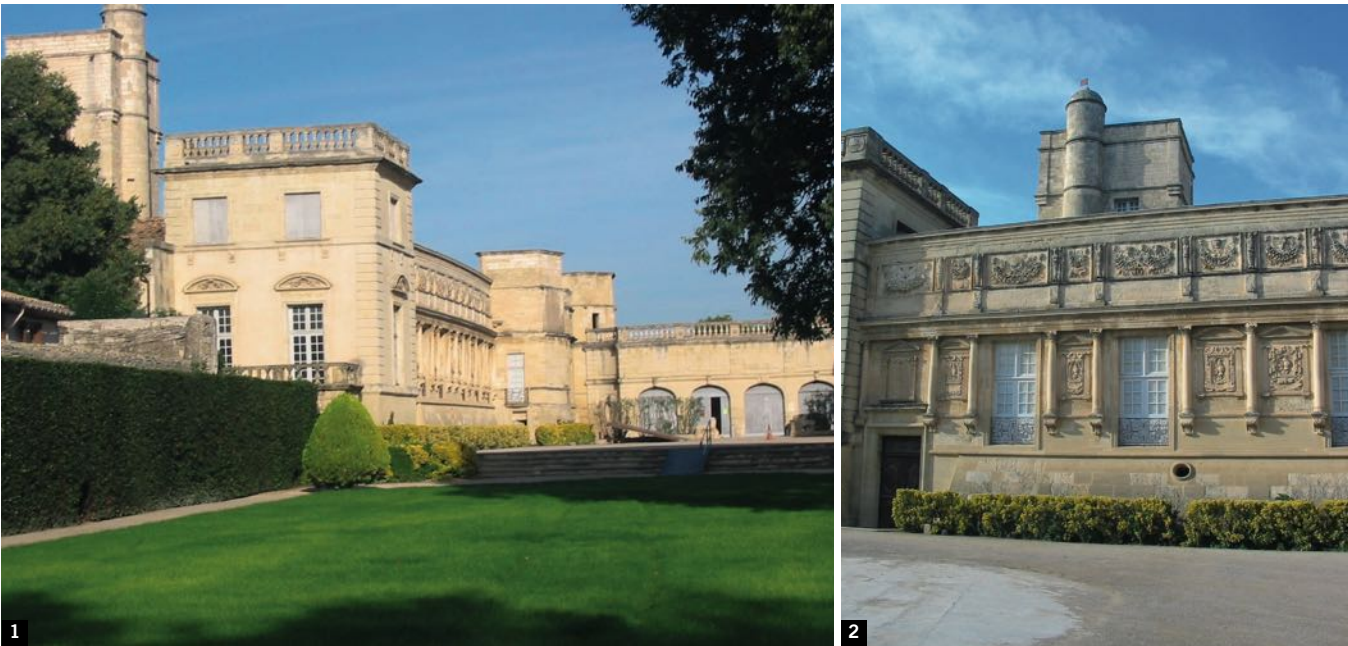
1. et 2. Saint-Laurent-d'Aigouze. Fort de Peccais, bastion du ^{xvii}^e siècle



1 et 2. Ruines du château féodal ^{xii}^e-^{xiii}^e siècles, Calvisson. 3. Tour Carbonnière, Saint-Laurent-d'Aigouze. 4. Tour royale, Gallargues-le-Montueux 5. Clocher médiéval de Notre-Dame-du-Lac, Lunel (34)

Domaines résidentiels

Plusieurs familles seigneuriales dont les Nogaret, les Baschi et les Montcalm ont construit des châteaux du xvi^e au xviii^e siècle ou rebâti d'anciennes forteresses médiévales. Certains présentent des éléments architecturaux exceptionnels.



Les châteaux des Nogaret

Les Louet de Nogaret, seigneurs de Marsillargues (34) de Calvisson et d'Aujargues descendent de Guillaume de Nogaret. Philippe IV le Bel offrit à leur ancêtre les fiefs de Marsillargues (34), démembré de la baronnie de Lunel en 1303, puis le fief de Calvisson et ses nombreuses paroisses et maisons fortes à l'origine des villages et châteaux d'aujourd'hui. Certains furent habités par ses descendants jusqu'au xx^e siècle. Le plus important est le château de Marsillargues (34) (CMH) qui appartient à la commune. Les châteaux d'Aujargues, de Boissières et de Calvière à Saint-Laurent-d'Aigouze, sont privés et se voient de l'extérieur.

LE CHÂTEAU DE MARSILLARGUES (34)

Guillaume de Nogaret fait construire le château en 1305. Il ne reste aujourd'hui que son donjon. Son descendant Jean de Louet de Calvisson, grand militaire, est l'initiateur du château Renaissance que nous connaissons aujourd'hui. L'aile nord d'une grande finesse de décors inspirés de l'Antiquité mais aussi de trophées d'armes du propriétaire est datable de 1560. C'est l'une des plus belles façades Renaissance conservée en Languedoc. Son descendant, Louis II de Louet de Nogaret, fait construire l'aile sud pour les écuries avec des décors à la gloire



de Louis XIV. Il fait appel aux architectes nîmois, Gabriel Dardailhon et Jacques Cubizol, et au sculpteur Philippe Mauric. L'orangerie est construite en 1767 par Anne-Joseph de Nogaret pour joindre les deux ailes, permettant de développer un vaste parc aménagé de bassins circulaires. Vendu à la mairie en 1948 après un grave incendie, il fut classé au titre des Monuments historiques en 1995 [Palouzié, 2012].

Marsillargues (34) 1. Vue générale 2. Aile nord du château 3. Décor de façade



LE CHÂTEAU DE BOISSIÈRES

Simple tenure du fief des Nogaret, Nicolas de Calvière, gouverneur de Nîmes, l'acheta en 1557. Gentilhomme protestant, il fait construire un château très austère, conservant les dispositifs antérieurs de défense, avec quatre hauts murs dotés de quatre tours d'angle. De belles cheminées ornent certaines des quatorze pièces du château. Haut lieu de l'histoire protestante locale à diverses époques, le château fut au cœur du déclenchement de la guerre des Camisards. Françoise d'André, baronne de Calvière inspira l'œuvre d'André Chamson *La belle Huguenote* dont le château fut le théâtre. Les descendants s'allieront à la famille de Nogaret d'Aujargues

récupérant en dot leurs noms, titres et fiefs. Sans occupant depuis la Révolution, le château est racheté en 1905 et restauré par Fernand Audemard. Des descendants l'habitent et l'ouvrent ponctuellement pour des concerts en terrasse ou lors des Journées européennes du patrimoine [Moreau, 1999].

LE CHÂTEAU D'AUJARGUES

Issu du fief médiéval des Nogaret, le premier château, simple maison forte sert de cadre à la création de la baronnie d'Aujargues par une branche cadette, restée protestante après la paix d'Alès de 1629. Le fief dévolu à la branche aînée restée catholique, est érigé en marquisat en 1644 et

Boissières. 1. Avant cour et entrée du logis du château 2. Le château de loin dominant la Vaunage © AM/B Aujargues. 3. Château 4. Pigeonnier du château © AM/CCPS



les aînés habitent le château de Marsillargues (34). Leur fille aînée, restée seule héritière, épousera Louis de Nogaret, baron d'Aujargues, qui a entre-temps abjuré et devient le nouveau marquis de Calvisson. Dès lors, la rénovation du château est lancée. Le pigeonnier porte la date de 1699. La forteresse médiévale cède la place à une belle bastide du tout début du XVIII^e siècle, visible de loin. Revendu à des particuliers après la Révolution, il a été inscrit au titre des Monuments historiques en 2014 et ne se visite pas à l'exception du pigeonnier.

LE CHÂTEAU DE CALVIÈRE

Il fut fondé par l'abbé de Psalmodi à Saint-Laurent-d'Aigouze et fut acheté par la famille de Calvière, déjà citée, au XVII^e siècle. qui en fit une belle résidence, sur trois niveaux, dont le premier conservé date du XIII^e siècle. Deux étages ouverts avec de grandes fenêtres à meneaux sont créés au XVII^e siècle, ainsi que le parc. Au premier étage, une grande pièce est ornée de plafonds peints (IMH), à motifs décoratifs identiques et non figuratifs contrairement aux décors à l'Antique sur les trois faces des poutres porteuses. Abandonné à la Révolution, il est racheté par la famille Valz en 1843 qui fait construire les deux tours carrées et l'orangerie. Devenu une exploitation viticole, des annexes sont ajoutées et l'extérieur du château pouvait être vu par la clientèle.

LE CHÂTEAU D'AUBAIS (MH)

Famille italienne, Réformés de la première heure les de Baschi deviennent par mariage à la Renaissance seigneurs d'Aubais et du Cailar. Ils constitueront une bibliothèque qui atteindra trente mille volumes sous Charles de Baschi (1686-1777). En 1670, Louis de Baschi, son père, entre-

prend la construction d'un château (CMH) sur un plan palladien commandé à l'architecte nîmois Gabriel Dardailhon, s'étendant en situation dominante dans le prolongement de la forteresse médiévale conservée. Morcelées en parcelles privées à la Révolution, les ailes sont constituées aujourd'hui d'appartements indépendants. Seules les façades donnant sur le couchant ont été conservées. L'originalité du château réside dans la conception de l'escalier central monumental d'une hauteur de 25 m articulant ces deux ailes. Construit en pierre à triples paliers sur voûtes plates décorées sur quatre volées, il ouvrait directement sur la cour d'honneur, actuel plan pour les jeux taurins (IMH). L'escalier ainsi qu'une partie de la forteresse médiévale et la chapelle castrale, devenue église communale, sont aujourd'hui propriété de la commune.

LES CHÂTEAUX DE VESTRIC-ET-CANDIAC

Le village comprend deux anciens fiefs éloignés de 2 km réunis à la Révolution. Les Montcalm y arrivèrent après la Paix d'Alès de 1629, chargés du démantèlement des fortifications de Nîmes dont les matériaux récupérés servirent à construire leur château de Candiac en 1632. Devenus protestants, le roi ordonne le pillage de leur château après la révocation de l'Édit de Nantes en 1685. Le marquis de Montcalm est contraint de se convertir pour le garder et Louis-Joseph de Montcalm, futur lieutenant général de la Nouvelle France, naît en 1712 dans ce délabrement. Il achètera le château de Vestric en 1730, initialement fief des Nogaret, dont l'allure actuelle date du XVII^e siècle pour s'y installer avec sa femme Angélique Talon du Boulay, nièce de l'intendant général de la Nouvelle-France. Le château de Vestric fut revendu de nombreuses fois. Il est aujourd'hui une maison de repos pour jeunes, bien visible



Château d'Aubais : **1.** Partie médiévale **2.** Escalier décoré de clés pendantes **3.** Partie haute de l'escalier. **4.** Porte donnant sur l'escalier central **5.** Décors supérieurs de l'escalier. Vestric-et-Candiac : **6.** Le château de Candiac **7.** Le château de Vestric



1

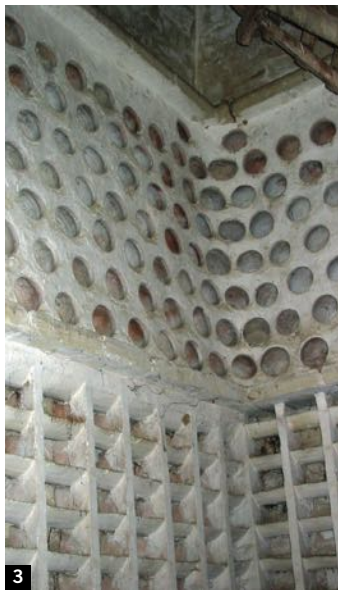
sur la place du village, derrière la statue de Montcalm. Le château de Candiac (IMH) est devenu un lycée agricole spécialisé dans les métiers autour du cheval.

LE CHÂTEAU DE TEILLAN (IMH)

C'est une gentilhommière construite à Aimargues sur les vestiges d'une ancienne ferme de l'abbaye de Psalmodi. L'abbé la revend en 1605 à Philippe de Bornier, notable protestant, président de la Cour des comptes du Languedoc qui fait ériger l'actuel château (IMH). On lui doit aussi la récupération de la collection de milliers et de différentes stèles funéraires gallo-romaines de la via Domitia toute proche, démantelée lors de la création du grand chemin royal sous Henri IV. Ces éléments (CMH) sont visibles dans le parc. À l'intérieur, la chambre dite « de Richelieu » où le ministre séjourna lors de la paix d'Alès de 1629 est encore visible. Le pigeonnier de mille cinq cents nids est l'un des plus grands du Languedoc. Le château était ouvert à la visite jusqu'à une époque récente, les actuels propriétaires l'ayant mis récemment en vente. Teillan jouxte le mas de Praviel, propriété de la famille de Paulin d'Anglas de Praviel puis de la manadière, Fanfonne Guillerme.



2



3

LE CHÂTEAU DE PONDRES (IMH)

Sis sur la commune de Villevieille, il fut construit en 1590 par les Crouzet, magistrats de Montpellier, sur la base d'un château médiéval des Bermond d'Anduze. Il fut érigé en



1

pierres du même nom extraites de la carrière voisine, dans le style de la Renaissance italienne sur un plan en équerre, dont les ailes sont dotées de tours massives. La tour sud a des murs de 2,50 m d'épaisseur, base peut-être de l'ancien donjon. La tour nord présente une tourelle de plan polygonal couvrant un escalier à vis descendant jusqu'aux caves. La partie centrale fut le corps de logis doté d'un escalier monu-

mental et d'un salon à musique au premier étage. Un jardin à la française a été réalisé dans le parc du château récemment restauré. Aujourd'hui, c'est un hôtel-restaurant organisant à la demande des événements. Le château est doté également d'une ferme et d'un pigeonnier.

LE CHÂTEAU DE BEAUVOISIN

Dominant la plaine, ce château est sis sur un haut-lieu géographique sans doute à l'origine du toponyme de la commune. Les jardins du château offrent encore aujourd'hui une vue à 360° de Nîmes à l'étang de l'Or. S'il ne reste rien du château médiéval à l'origine situé dans le territoire des Bernard Aton vicomte de Nîmes et seigneurs des Arènes, l'actuel château est une résidence fondée par la famille de Génas alors propriétaire en 1631. Acquis par les de Baschi après la naissance du marquis Charles de Baschi en ce château en 1686, il fut vendu à la famille Roque après la Révolution, puis à l'évêché qui le transforma en appartements. Il a conservé son plan d'origine une partie centrale dominant la plaine dotée de deux ailes perpendiculaires canton-



2

Aimargues. 1. Le château de Teillan le pigeonnier 2. Extérieur 3. Intérieur.

1. Villevieille. Le château de Pondres © AM/CCPS 2. Château de Beauvoisin au début du xx^e siècle



nées de tours. Racheté par la commune en 1994, un crépi très lisse occulte son appareil d'origine. Seule une échauquette et les corbeaux d'une bretèche sont encore visibles. Une campagne de restauration des façades extérieures et des tours pourrait lui rendre son caractère historique.

LE CHÂTEAU DE SOUVIGNARGUES

Il ne reste rien du château féodal sauf quelques vestiges de remparts et de chemins de ronde. Au ^{xiv}^e siècle le trésorier royal Pierre Scatisse seigneur de Villevieille le rachète. Puis c'est la famille Brueys de Saint-Chartes qui acquiert l'ancien fief en 1556 pour le garder jusqu'au début du ^{xviii}^e siècle. L'actuel château qui est privé et ne se visite pas est une résidence construite à cette époque dans la mitoyenneté de l'ancien château disparu, comme certains éléments architecturaux conservés en témoignent. En 1679, François de Brueys fait une description sommaire de sa résidence : un château à trois tours doté d'une avant-cour.

Il est acquis ensuite par Jean-Laurent de Rouzier, membre de la Cour des comptes de Montpellier. Ses descendants les Montlaur de Pondres, le vendirent à un particulier au début du ^{xx}^e siècle. Il a donc subi de nombreuses transformations mais l'analyse des maçonneries et des archives devrait permettre d'affiner l'histoire de sa construction.

LE CHÂTEAU DE MONTPEZAT

Sur la base d'un château fort construit à l'époque féodale par les Bermond d'Anduze, autour duquel le village s'est développé, il passa après le rattachement du comté de Toulouse au royaume à la famille de Saint-Félix au ^{xv}^e siècle. Pierre Trémolet, chirurgien à Montpellier, acquit le château en 1521 et devint le médecin personnel du roi François 1^{er}. Celui-ci l'anoblit et érigea le château en baronnie qui devint un marquisat au ^{xviii}^e siècle. La famille de Trémolet garda le château jusqu'en 1712. Pierre de Trémolet est sans doute



le créateur du château actuel, qui a vécu deux importantes destructions, en 1569 durant les guerres de Religion. Incendié en 1789, il fut remis en état par ses propriétaires du ^{xx}^e siècle.

Au cœur du centre ancien du village, il a gardé son aspect défensif, entouré de murs. Son plan était originellement un quadrilatère défendu par quatre tours, trois corps de logis en équerre étaient alors réunis au sud par un mur comportant une galerie de passage. L'ensemble a été remanié aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles tout en conservant la tour ouest, la plus haute, percée de nouvelles ouvertures. Un corps de logis principal est créé en façade sud sur une vaste cour contenant un puits. Une galerie d'arcades apportant l'ombre en rez-de-chaussée et des fenêtres à meneaux sont ouvertes sur la cour. Une chapelle est construite qui servit d'église paroissiale en 1664. Le château est inscrit au titre des Monuments historiques. Il est privé et ne se visite pas.

LE CHÂTEAU DE SALINELLES

Domaine appartenant à la commune depuis 1986, le château s'étend en plein centre ancien le long de la route longeant la rive gauche du Vidourle et allant à Quissac depuis Sommières. Daté du ^{xvii}^e siècle, il est attribué à Jean de Brun, seigneur de Russas. À l'abandon en 1763, il est



racheté par David Étienne Meynier, riche négociant protestant de Nîmes. Mis à sac à la Révolution, sa famille le rénove ensuite, supprimant la chapelle et les anciennes ouvertures à meneaux. La porte du château donne directement sur la cour d'honneur depuis la rue. Elle s'étend entre les deux corps de bâtiments, qui existent toujours de part et d'autre. À droite de la porte se trouve le château lui-même construit sur deux étages et surmonté d'un corps de garde percé de chaque côté d'ouvertures servant à la surveillance.

Des vestiges de tourelles en poivrières subsistent également de part et d'autre du mur, détruites à la Révolution. À gauche de la cour un corps de ferme présente deux pigeonniers. La cour se prolonge à l'arrière par un perron ouvrant sur un jardin. Transformé en restaurant au ^{xx}^e siècle, le château est aujourd'hui voué à la location. Il conserve un important dispositif d'adduction d'eau, de norias, de fontaines et un lavoir datant du ^{xviii}^e siècle que l'on peut admirer face au château de l'autre côté de la route.



LE CHÂTEAU DE VILLEVIEILLE

Accessible à pied depuis le château de Sommières tout proche, l'édifice fut la première résidence royale en Languedoc au temps de Louis IX.

À l'angle nord du village, il est rebâti sur l'ancien château féodal dont il a conservé l'emplacement des tours. L'une rectangulaire est médiévale. Il s'agit de l'ancien donjon des Bermond d'Anduze à qui le fief fut confisqué par le royaume. Pierre Scatisse, trésorier royal, l'acquiert en 1365 et y fait construire trois nouvelles tours. Il passe ensuite à Jacques de Bozène, baron d'Aubais, qui revend ses droits à la famille de Pavée. Elle fortifie le château avec l'aide de l'architecte nîmois François Cubizol et crée le corps de logis. Les Pavée deviennent marquis de Villevieille et barons de Montredon. Le château sert de quartier général lors des guerres de Religion, aux Protestants d'abord puis à Louis XIII qui y installe son état-major alors qu'il vient assiéger Sommières en 1622. Le roi s'installe au château durant une semaine.

Épargné à la Révolution en mémoire de Voltaire ami de la famille, le château devient inhabité entre 1913 et 1960 et souffrit de l'occupation allemande. Le comte Jean de David de Beauregard descendant des Pavée marquis de Villevieille, entreprend la restauration du château en 1960 et s'y installe avec sa famille. Le château est classé au titre des Monuments historiques en 1971.

Il présente une cour d'honneur qui précède la cour intérieure rectangulaire cantonnée de trois ailes construites et reliées entre elles par des tours. Dans l'angle nord subsiste la tour des Bermond, les autres, datant du ^{xv}^e siècle, sont construites en petit appareil et accessibles par des tourelles d'escalier. Des fenêtres à frontons curvilignes alignées apportent un souffle classique structurant la cour. Des balustrades de pierre et une chapelle sont construites au ^{xviii}^e siècle. Ouvert au public, doté d'un important mobilier conservé des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, la famille de Beauregard assure elle-même la visite du château, apportant cinq siècles de mémoire familiale aux visiteurs.

Château de Villevieille **1.** Entrée du château **2.** La cour intérieure **3.** Pièce intérieure meublée au ^{xviii}^e siècle

Architecture cultuelle*



Seul le patrimoine catholique latin a subsisté, le patrimoine protestant ayant été détruit. Les édifices médiévaux romans et gothiques ont beaucoup souffert des guerres de Religion au ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècle, puis de la guerre des Camisards et enfin de l'abandon pour certains après la Révolution, les transformant en réserve publique de pierre de taille. Il en reste peu dans leur état premier. Certaines églises détruites ont été rebâties après la révocation de l'Édit de Nantes en 1685 et conservent encore quelques éléments architecturaux remontant à la période médiévale.

Le territoire présente la caractéristique d'être traversé par trois grands chemins européens parmi les plus importants d'Europe du sud, devenus chemins de pèlerinage. Celui allant à Rome pouvant ensuite donner accès à la Méditerranée orientale, dit *camin roumieu* puis *camin francigene* après Arles, celui accessible par la vallée du Rhône, allant à Jérusalem par la mer qui passe par Saint-Gilles puis Aigues-Mortes, et celui allant à Saint-Jacques-de-Compostelle, reprenant le trajet antique de la via Luteva passant depuis Nîmes par Calvisson, Villevieille et

Sommières. Il était appelé voie tolosane au temps du comté de Toulouse puis devint chemin d'Arles après l'arrivée de Louis IX en baie d'Aigues-Mortes. Les trois sont connectés à la voie regordane qui arrivait du Massif central par Le Puy jusqu'à Saint-Gilles et Sommières. Beaucoup d'édifices se sont développés sur ces chemins. La plupart ont été construits dans un style appartenant au second art roman imprégné de la réforme bénédictine dite « clunisienne » au début du ^{xii}^e siècle qui marque également le début de l'art gothique.

L'ABBAYE DE PSALMODI ET SES FILLES

Les Bénédictins de Psalmodi sont les premiers fondateurs d'églises sur le territoire. Cette puissante abbaye aujourd'hui en ruines fut l'une des plus importantes du Languedoc. Les trois églises successivement construites, deux romanes et une gothique ont été retrouvées. La première date du début du ^{xi}^e siècle et présente une nef unique et un transept à trois absidioles, la centrale faisant office de chevet. C'est le plan bénédictin le plus courant à cette époque. Elle est incendiée et une

Ruines de l'église de Psalmodi vue de la route © RD/USA

* Les sources utilisées : [Bessac, Pécourt, 1995], [Clément, 1999], [Florençon, 1983], [Goiffon 1881], [Ott, 2004], [Stoddard, 2016].



seconde église est reconstruite sur ses ruines à la fin du XI^e siècle élargie côté nord et dotée d'un cloître. La dernière datée de l'époque gothique restera inachevée. Ses murs appareillés et ses départs d'arcs en ogive sont encore bien visibles de la route, car les ruines de l'abbaye sont sur un terrain privé et ne se visitent pas. Elles sont classées au titre des Monuments historiques en totalité.

La fouille médiévale de l'abbaye de Psalmodi fut confiée par le Service Régional de l'Archéologie à une équipe américaine du William's College, université du Massachusetts (USA). Le professeur Whitney Stoddard, professeur d'art médiéval et enseignant à cette université fouilla le site avec ses équipes durant 44 ans. Aujourd'hui terminé dans cette première phase de fouilles, ce chantier donna les premières stratigraphies de référence établies à titre comparatif pour d'autres sites français méridionaux, l'archéologie médiévale n'ayant démarré en France qu'au tournant des années 1970. Actuellement l'ensemble des données de fouilles, mains courantes, photos et dessins ont été définitivement rapatriés à la mairie de Saint-Laurent-d'Aigouze en 2023 grâce à un don effectué par la famille Stoddard à la commune. Ces documents sont inédits et constituent un fonds important sur l'histoire de l'abbaye restant à exploiter.

Plusieurs « filles* » de l'abbaye fondées sur les routes du territoire sont parvenues jusqu'à nous. Elles constituent un véritable réseau local pouvant servir à l'élaboration de parcours de découverte, et parmi celles-ci :



Saint-Étienne de Saussines (34) (IMH) possédée par les moines dès le X^e siècle est rebâtie au XII^e siècle. Un énigmatique chapiteau historié du XII^e siècle y figure. Le même décor historié existe dans l'église du XIX^e siècle de Boisseron (34). Il fut récupéré de l'ancienne église romane du village, fondée par Psalmodi. Mais les sculpteurs sont bien différents.

1. Plan archéologique des trois églises retrouvées. En noir et jaune : églises du XI^e-XII^e siècle. En orange : église gothique des XIII^e et XIV^e siècles. Dessin W. & B. Stoddard 2. et 3. Église Saint-Étienne de Saussines (34) et détail d'un chapiteau historié

* Les églises fondées par une abbaye mère sont appelées « les filles ».



L'église Saint-Julien de Salinelles (IMH) et ses deux nefs romanes des XI^e et XII^e siècles sont fondées sur un site gallo-romain dont on peut encore voir quelques vestiges dans l'église, la nef du XI^e est d'abord couverte en bois. Des voûtes d'ogives sont posées à sa reconstruction au XVII^e siècle. Au XII^e siècle. une seconde nef réservée aux seigneurs, voûtée en berceau et à chevet polygonal, s'accroche au sud de la première plus vaste, alors utilisée par la population. Dans l'église, des tailloirs conservent encore d'archaïques décors animaliers.

Saint-André de Souvignargues (IMH) en ruines conserve également de très fins décors aniconiques géométriques et floraux.

Saint-Étienne d'Escattes (IMH) sur la même commune, présente encore une belle élévation romane et ses fenêtres hautes.

Saint-Pierre d'Aspères dont il ne reste que quelques pans de murs ruinés en petit appareil de calcaire gris des carrières du

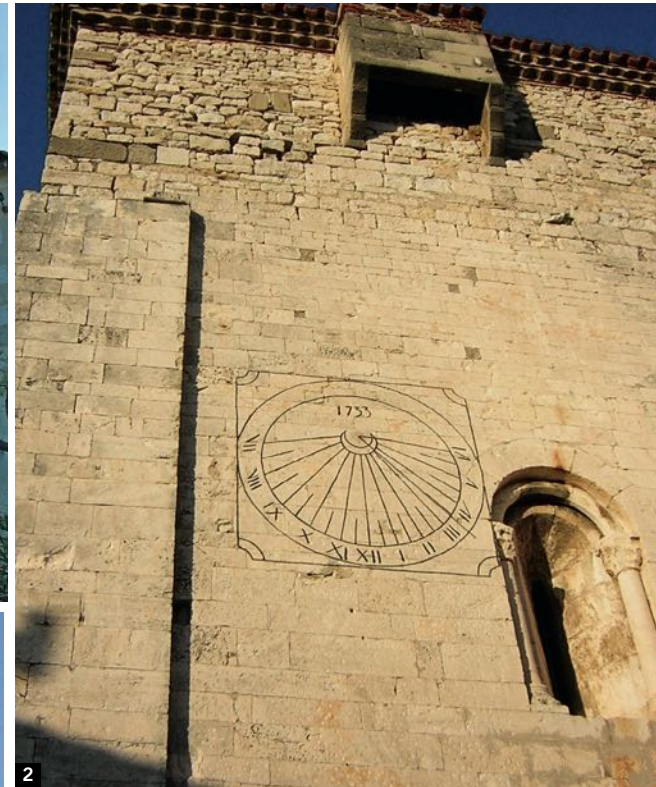
bois de Paris, subsiste à côté d'un romantique vieux cimetière.

Saint-Brice de Combas, église sur laquelle un cadran solaire fut gravé au XVIII^e siècle. Elle se trouvait au carrefour de deux chemins importants.

Enfin le prieuré de **Saint-Nazaire** (IMH) à **Aubais** appartient à l'abbaye au début du XII^e siècle mais il est antérieur. En cours de fouilles par l'archéologue Mathieu Ott, il a livré des murs carolingiens, un immense cimetière dont les 1500 tombes sont creusées à même le sol et les bâtiments d'un prieuré du XIII^e siècle jouxtant l'église. Une tour de défense et de surveillance fut construite au XIII^e siècle, ressemblant à la tour royale de Gallargues-le-Montueux remplaçant son chevet d'origine. Réadaptée au XVII^e siècle au culte catholique et transférée à l'évêché d'Alès, elle fut restaurée au XIX^e siècle elle est aujourd'hui inscrite au titre des Monuments historiques.

1. et 2. Le prieuré Saint-Julien, Salinelles, la voûte d'ogive 3. Église de Boisseron (34) chapiteau historié de même représentation.

4. Saint-André de Souvignargues

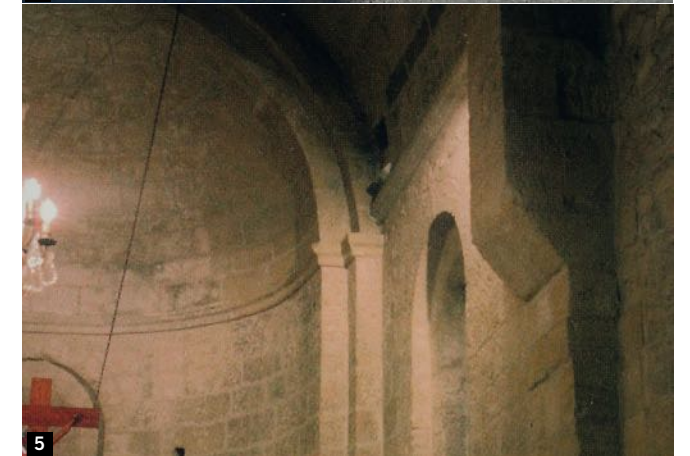
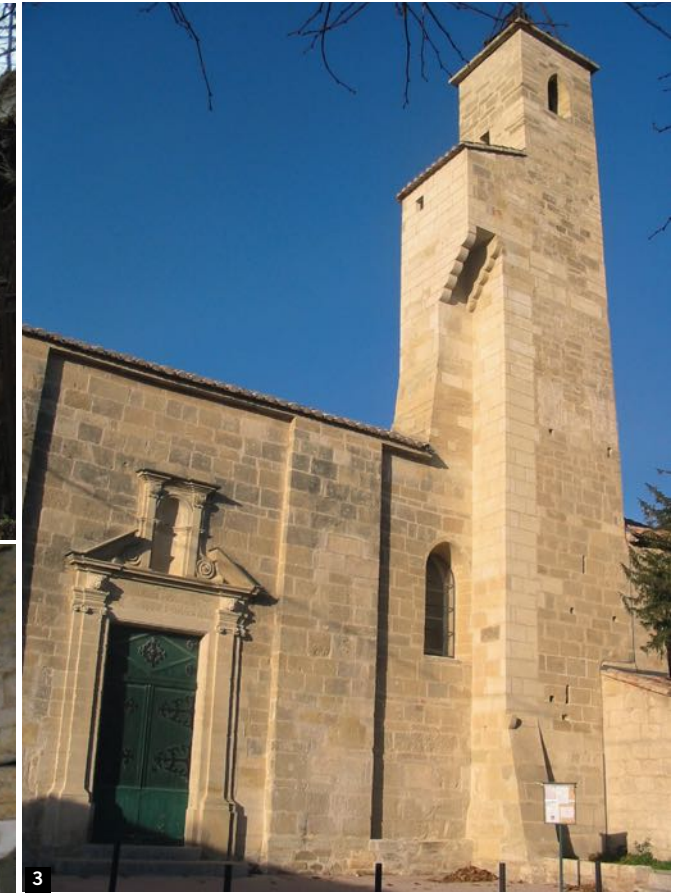


Un second art roman bien représenté

Comme l'abbaye de Psalmodi, d'autres églises « mères » ou abbatales, se réfèrent à la réforme clunisienne au XII^e siècle qui tend vers une réinterprétation des éléments architecturaux et décoratifs à l'origine de l'art roman tardif dans les provinces

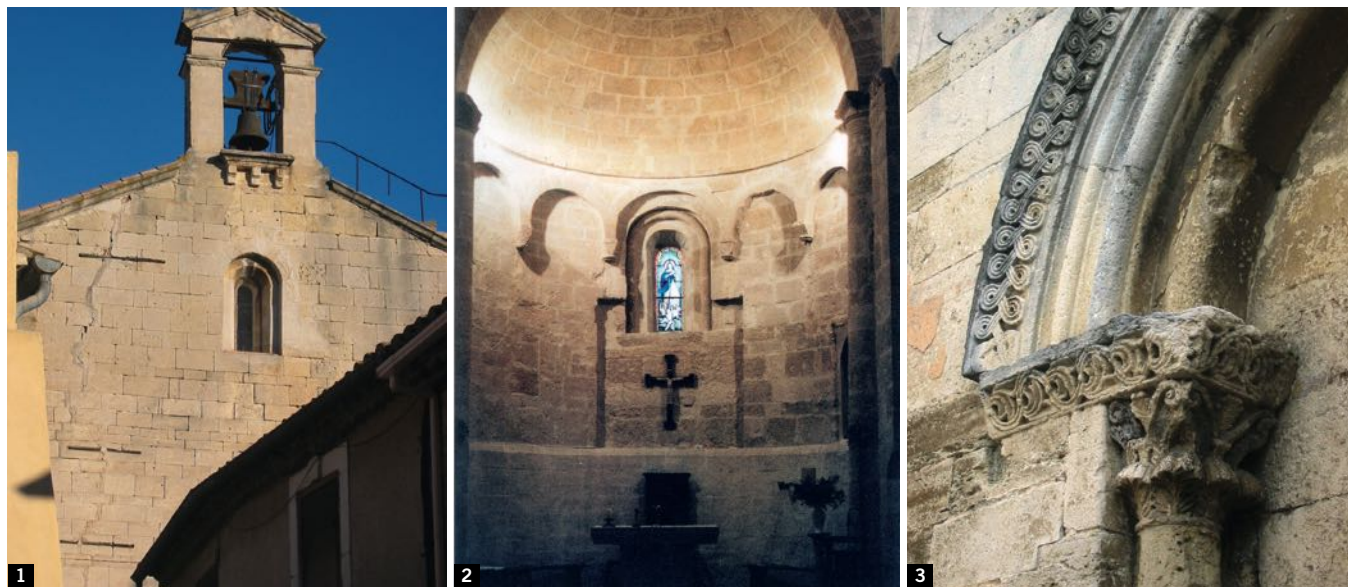
comme de l'art gothique, symbole de l'expansion capétienne. La nouvelle liturgie rend les congrégations, non plus dépendantes des seigneurs, mais directement du Pape. La réforme adoptée définit de nouveaux concepts dans la représentation schématique du divin, matérialisés par la scolastique, principe d'enseignement de la doctrine chrétienne mis en place dès le

1. Église Saint-Martin de Campagne (34) 2. et 3. L'église Saint-Brice de Combas et son cadran solaire du XVIII^e siècle
4. Saint-Étienne d'Escattes



début du XIII^e siècle pour concilier humainement foi et raison. L'architecture culturelle évolue et les décors s'imprègnent de cette nouvelle dimension. Les églises, issues du premier art roman, ont souvent été remaniées à cette occasion. Mais il y a aussi de nombreuses créations dans les évêchés. La représentation d'éléments décoratifs abstraits ou d'animaux était la règle dans les églises rurales antérieures au XII^e siècle. Le Christ terrorisant de l'Ancien Testament et son cortège de monstres de l'Enfer, typiques du premier art roman, laisse la place à un Christ enseignant, le livre à la main et à la représentation des quatre évangélistes, figures du nouveau Testament. Dans les églises rurales, des éléments géométriques animent culées et modillons de corniches à ressauts, de colonnes ou colonnettes cantonnant les fenêtres alors que des motifs floraux soulignent les éléments structurants architecturaux, corniches, oculus ou pilastres. Les décors historiés ou anthropomorphes sont réservés aux portails ou à l'arc triomphal. Les vocables des premières églises chrétiennes étaient réservés principalement à Pierre, Paul et Martin. Notre-Dame apparaît aussi au XII^e siècle. Le culte marial est désormais admis et les femmes entrent dans l'Église autrement que représentées au portail en vierges sages ou folles. La Papauté s'appuie sur de nouveaux ordres chargés d'exterminer l'hérésie, de propager la pensée chrétienne sur les territoires

1. et 2. Beauvoisin, Franquevaux. Vestiges de l'abbaye dans le hameau. 3. Église Saint-Martin de Gallargues-le-Montueux
4. et 5. Église Saint-Géraud de Villetelle (34)



et d'accompagner les pèlerins. Les Cisterciens s'installent à Franquevaux où ils construisent une abbaye adaptée à leur règle très stricte de pauvreté et de dépouillement. Aujourd'hui morcelée en diverses propriétés privées, elle est encore partiellement visible dans le hameau éponyme, sur la commune de Beauvoisin.

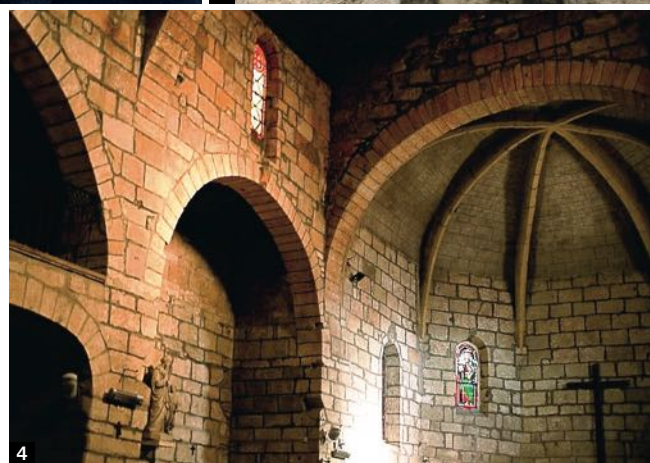
Saint-Martin de Gallargues-le-Montueux (IMH) fondée au XI^e siècle et **Saint-Géraud de Villetelle** (34), dépendantes du chapitre de Notre-Dame de Nîmes, étaient de simples églises romanes paroissiales à nef unique, sises sur des voies importantes de passage, de part et d'autre du pont romain d'*Ambrussum*, le long du Vidourle. Remaniées toutes les deux, elles ne présentent plus que partiellement leur état d'origine. L'église de Gallargues-le-Montueux, détruite lors des guerres de Religion et dont il ne subsistait que le chevet et le transept, est reconstruite en 1662. Mais elle présentait une faiblesse récurrente au niveau de la voûte depuis cette époque et a bénéficié d'une importante restauration au début des années 2000, lui restituant autant que possible son état roman.

Parmi les édifices du second art roman rural caractérisés par une simplification des décors, s'inspirant de géométrie et de feuillages, **Notre-Dame de Saturargues** (34), fille de Saint-Gilles du Gard, construite en pierre de Castries fait figure de modèle.

Saint-Étienne du Cailar (IMH), également dans la mouvance de Saint-Gilles, présente à son portail, seul conservé de la période romane, ces mêmes caractéristiques de décors. Sa nef, détruite lors des guerres de Religion fut reconstruite au XVI^e siècle.

Notre-Dame de Jouffe à Montmirat perchée à 196 m sur un ancien site d'*oppidum* dépendait de l'église de Saint-Saturnin du Port sur le Rhône, port du sel avant la création de Pont-Saint-Esprit. Quelques décors subsistent encore. Aujourd'hui ruinée, elle fut l'église de la communauté villageoise du *castellas*, ancêtre de l'actuelle commune de Montmirat dont les habitants descendirent ensuite habiter la plaine, abandonnant l'église. Au contraire, une belle église romane rurale entièrement conservée

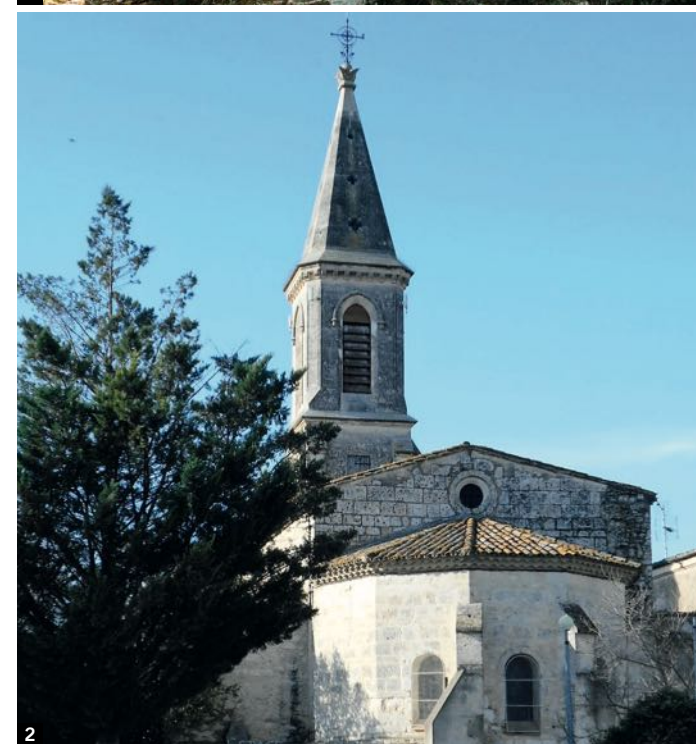
1. et 2. L'église Notre-Dame de Saturargues (34) et son abside romane 3. et 4. L'église Saint-Étienne du Cailar. (IMH) Façade, portail roman, vue intérieure



est celle de **Saint-Martin de Campagne** (34), fondée par l'abbaye de Gellone (Saint-Guilhem-le-Désert) à 1 km au nord de la voie tolosane (Nîmes-Toulouse) et aux confins des diocèses de Nîmes et Maguelone. Elle comporte des décors géométriques et floraux. Toutefois un curieux chapiteau intérieur de fenêtre présente un éléphant et au-dessus du portail sud, la lumière rasante permet de voir une représentation très effacée de saint Martin fendant son manteau.

D'autres églises du territoire ont également conservé une partie de leur architecture romane et présentent un intérêt singulier. L'église **Saint-Sébastien de Montpezat**, érigée au XII^e siècle dans le premier bourg castral, est une des rares églises de village du territoire ayant miraculeusement échappé à la destruction intégrale lors des premières guerres de Religion au XVI^e siècle. Le seigneur, bien que protestant, n'avait pu réussir à convertir tout le village. Son chevet survécut, il continua à servir pour le culte. Redevenu catholique au XVI^e siècle, le seigneur construisit une église dans son château en 1669 et avec son frère prieur, ils entreprirent la restauration de l'église paroissiale après la révocation de l'Édit de Nantes en 1686, conservant au maximum les parties romanes et le clocher, au lieu de reconstruire une église neuve.

Le même parti fut pris à **Saint-Nazaire-de-Pézan** (34), mais seul le chevet roman pentagonal a été conservé et une partie du mur nord construit en appareil dit « de Montpellier » soit en alter-



nance de pierres de tailles de différents calibres. L'église date du XVII^e siècle reconstruite avec ses anciens matériaux et le clocher porche date de 1870. La cloche est inscrite au titre des Monuments historiques.

1. L'église de Notre-Dame de la Jouffe Montmirat © AM/CCPS
2. Chevet roman de l'église de Saint-Nazaire-de-Pézan (34)
3. Église romane de Montpezat



Les églises gothiques

Les Capétiens personnalisent leurs territoires nouvellement conquis par une expression architecturale qui leur est propre, l'*opus francigenum* (l'art français). Il se propage depuis Paris dès le début du XII^e siècle et se développe dans le royaume au gré de leur progression [Panofsky, 1967*]. Le Languedoc n'échappe pas à la règle développant au début du XIII^e siècle un art gothique** « méridional ».

L'innovation française s'appuie sur la recherche de la lumière, symbole de Dieu et recherche l'élévation architecturale des parois, au moyen de contreforts ou d'arcs-boutants permettant de développer le plus de fenêtres possibles entre eux. Le modèle se développe dans les bastides. **Notre-Dame-des-Sablons à Aigues-Mortes** en est un premier exemple. La voûte d'ogives caractérise également le style.

Sur le fief des Nogaret, des églises gothiques toutes deux inscrites au titre des Monuments historiques sont construites. L'église de **Notre-Dame et Saint-André de Congénies** (IMH) est construite au XIV^e siècle sur la réunion de deux églises romanes détruites dont elle remploie quelques éléments. Elle est constituée de cinq travées voûtées en ogives quadripartites. Incendiée

par les Camisards en 1703, elle sera reconstruite et un beffroi doté d'un clocher lui est accolé au XVIII^e siècle ainsi qu'une porte classique.

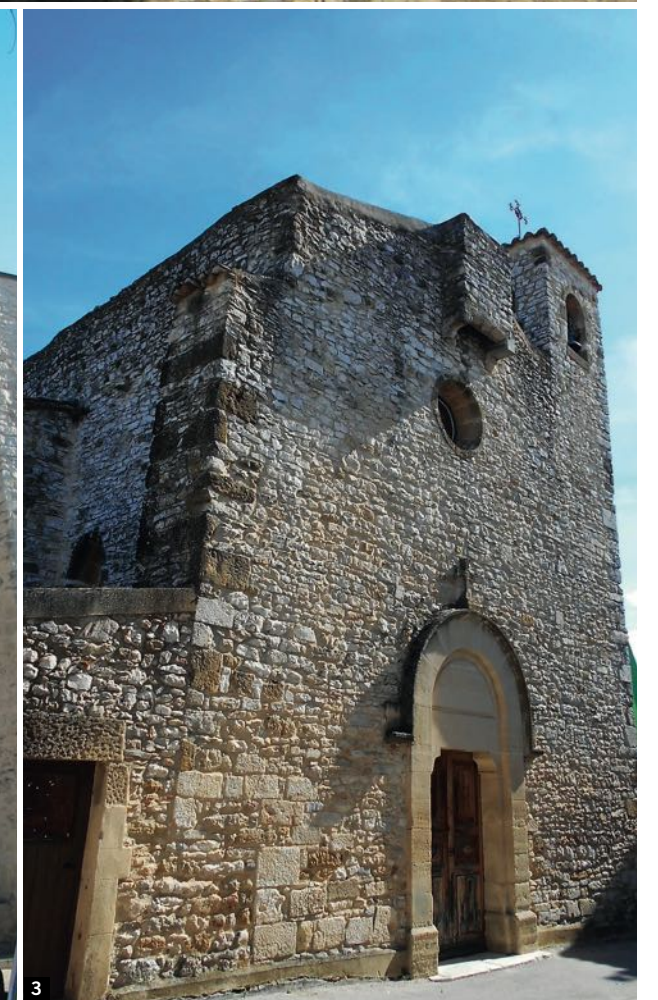
L'église Saint-Saturnin de Calvisson (IMH) date de 1486. Elle présente un principe d'église-halle typique du gothique méridional tardif, à nef unique de quatre travées et chevet plat. Incendiée lors des guerres de Religion puis par les Camisards en 1703, elle a été rénovée au XVIII^e siècle puis au début du XXI^e siècle.

L'église **Notre-Dame de Parignargues** est le seul témoin rural conservé d'église gothique méridionale fortifiée. Sise sur le fief des seigneurs de Nogaret, elle était préalablement rattachée au diocèse de Nîmes et fut fondée au XII^e siècle. Fortifiée ensuite à la fin du XIV^e siècle à cause de l'insécurité liée à la guerre de Cent Ans (1337-1453), elle présente des mâchicoulis protégeant l'entrée, un toit terrasse et un chemin de ronde pour la surveillance des alentours. Un clocher, depuis reconstruit, existait pour sonner les cultes et l'alerte. Typiques de la construction gothique, des contreforts massifs renforcent les murs permettant l'ouverture de grandes baies. Incendiée lors des guerres de Religion, elle fut partiellement reconstruite au XVII^e siècle et sa porte fut décalée et agrandie, rendant obsolète le mâchicoulis. Elle jouxte un ancien cimetière.

L'église de Congénies façade et côté sud

* L'auteur détermine avec précision l'évolution de l'architecture gothique au regard de l'avancée des pensées liturgique et scholastique de l'époque et comment le pouvoir royal s'approprie cette évolution.

** Le terme « gothique » est péjoratif et employé par les artistes italiens de la Renaissance, dont Raphaël, pour qualifier une architecture et un art produits par des barbares d'Europe du nord-ouest « les Goths ».



1. et 2. L'église de Calvisson, côté sud et façade © MB/CD30 3. Église Notre-Dame de Parignargues

Les églises modernes

Si la période moderne commence à la Renaissance, les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles ayant été localement le théâtre de violents combats et de destructions répétées des édifices cultuels, aucune église ne nous est parvenue bâtie durant ces périodes, à l'exception des chapelles des Pénitents d'Aigues-Mortes. Leur actuel état date d'après la révocation de l'Édit de Nantes en 1685. D'origine médiévales et ruinées, les églises présentées sont reconstruites sur ordre de l'intendant du Languedoc. L'église **Saint-Laurent de Saint-Laurent-d'Aigouze** fut fondée par les moines de Psalmodi, à l'origine du village et à proximité du premier château. Gagnée au calvinisme dès le ^{xvi}^e siècle la commune fut particulièrement touchée par les guerres de Religion. De l'église romane il ne reste qu'une partie de mur au niveau du chevet. L'église fut totalement détruite et incendiée par les Camisards. Sa nef, son clocher, sa façade sont reconstruits en 1765, peut-être par l'architecte Pierre Desfours de Montpellier. Elle présente une large nef unique ouvrant directement sur l'arc absidial. Des murs de refend intérieurs très massifs portent des ogives sur deux travées et permettent l'aménagement de chapelles entre eux. L'église présente un style classique en façade cependant adouci par des ouvertures en anse de panier surbaissées sur deux niveaux couverts d'un fronton triangulaire à corniches. Les murs intérieurs sont entièrement peints de motifs colorés au ^{xix}^e siècle. Le clocher, originellement porteur d'une coupole, a été couvert d'une toiture à pans en béton au début du ^{xx}^e siècle. La toiture et la façade ont été restaurées en 2018. Le côté sud de l'église est mitoyen du plan servant d'arènes pour les jeux taurins, alors que le toril est construit sur l'ancienne sacristie. Le plan et les arènes sont inscrits au titre des Monuments historiques. L'église **Saint-Sauveur de Marsillargues** (34) (IMH) est reconstruite en 1688 par l'architecte nîmois Jacques Cubizol qui travailla également au château de Marsillargues voisin. L'architecture extérieure, très sobre, est aussi très originale, basée sur le polygone. Deux contreforts contribuent un chevet à trois pans jouxtant un clocher octogonal, ajouré de quatre fenêtres et surmonté d'une terrasse entourée de balustrades en pierre et piliers décorés, accessible par la pointe du clocher, également octogonale. Il sert aussi de tour de guet. Sa partie supérieure est dotée d'une balustrade ornée de pots à feu aux angles.



L'intérieur à nef unique compte deux travées dotées toutes les deux de chapelles latérales et de deux chapelles polygonales au niveau du chœur. La façade compte deux voussures de style baroque encadrant une niche au-dessus de la porte et deux niches aveugles. L'église avoisine le plan transformé en arènes fixes pour les jeux taurins, l'église et le plan sont inscrits au titre des Monuments historiques. L'église **Notre-Dame-du-Lac-de-Lunel** (34) n'a conservé de roman que son clocher, servant de tour de guet et de tour à feux, doté aussi d'une terrasse le surmontant. Les Huguenots l'ont épargné en 1621 pour cette fonction, qu'il conserve jusqu'à la Révolution. Reconstituée après 1685, l'église présente une belle façade de style jésuite qui fut restaurée en 1984. Étendue sur cinq travées voûtées en ogives quadripartites, elle présente un chevet à cinq pans également voûtés d'ogives et dix chapelles latérales, dont une présentant la reconstitution de la grotte de Lourdes. L'église est dotée d'un orgue construit en 1856 par le facteur Aristide Cavaillé-Coll, dont tout le mécanisme est conservé. Il a été restauré en 1994 et classé au titre des Monuments historiques. L'église médiévale **Saint-Martin d'Aujargues** dépendait de l'abbaye de Saint-Gilles du Gard au ^{xii}^e siècle puis passa dans le fief des Nogaret au ^{xiv}^e siècle et fut détruite lors des guerres



de Religion. Les Louet de Nogaret protestants depuis le ^{xvi}^e siècle, furent des soutiens fidèles du Duc de Rohan jusqu'en 1620, les habitants avaient adopté la religion du seigneur et l'église n'avait pas été reconstruite. À la révocation de l'Édit de Nantes en 1685, les Nogaret reconvertis officiellement au catholicisme reconstruisent l'église, ce dont témoigne l'inscription visible dans le chevet « Monseigneur de Nogaret, prieur en 1702 a fait bâtir l'église ». Il était courant dans les familles seigneu-

riales que les cadets choisissent une carrière militaire ou ecclésiastique. Rebâtie durant la guerre des Camisards, le chantier n'en souffrit pas malgré la proximité de Cavalier basé à Calvisson. L'église (IMH), présente une façade de style classique avec pilastres à bossages encadrant la porte au premier niveau. Un rappel des bossages encadre le campanile et garnit les pyramides terminant les pilastres d'angle. Si sa façade est classique,

1. et 2. L'église de Saint-Laurent-d'Aigouze, façade et intérieur

3. et 5. L'église Notre-Dame-du-Lac, Lunel (34), la nef et l'orgue (MH). 4. L'église Saint-Sauveur de Marsillargues (34)

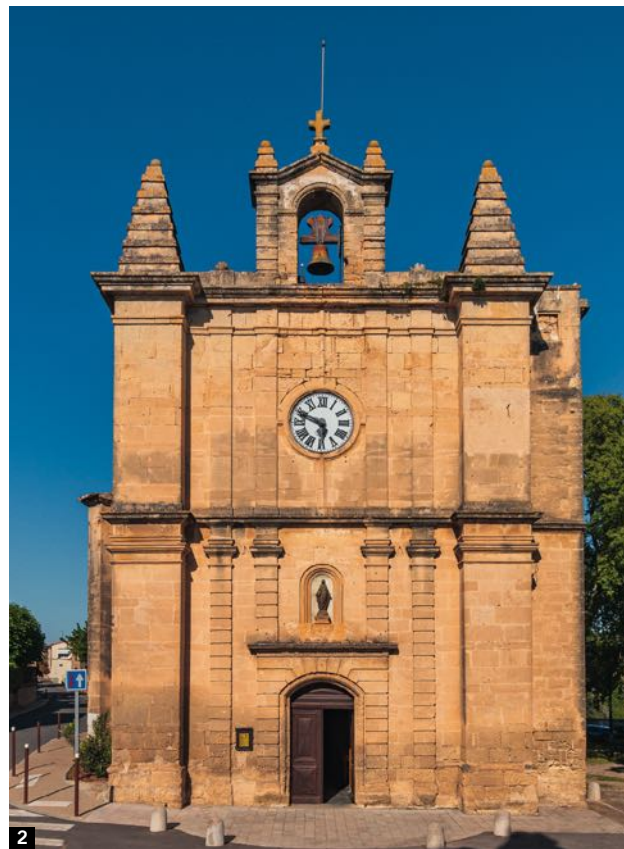


l'église évoque de belles techniques médiévales de construction en pierre locale. Elle présente en effet la technique médiévale d'appareil dit « de Montpellier » à son chevet témoignant de la transmission de la pratique auprès des tailleurs de pierre locaux. La nef unique est couverte de deux travées voûtées d'ogives quadripartites moulurées. Elle est complétée de deux chapelles flanquant la dernière travée. La cloche (IMH) date de 1701. L'horloge et son mécanisme à poids datent de 1893. L'intérêt de l'église réside aussi dans ses inscriptions peintes sur les murs dont l'interprétation et la datation restent à étudier dans le contexte particulier de sa reconstruction.

Saint-Étienne de Lecques, rattachée à la paroisse de Salinelles, dépendante de l'évêché de Nîmes, fut construite hors les murs du *castrum*. Les seigneurs étaient protestants et elle fut détruite au XVI^e siècle servant de carrière pour reconstruire le château et le village. Il n'en reste que des ruines. Après la révocation de l'Édit de Nantes, les habitants furent contraints par l'évêché de reconstruire une église au centre du village en 1686, où elle se trouve toujours aujourd'hui. Elle fut incendiée en 1703 par les Camisards. Abandonnée, des travaux furent effectués au XIX^e siècle pour la rétablir au culte catholique latin.

De plan rectangulaire à nef unique, elle est contrefortée côté nord et sud, pour permettre la percée de fenêtres hautes. Au sud une chapelle rayonnante se déploie au niveau de la travée de chœur ouvrant sur une abside également rayonnante. Un bâtiment tardif a été implanté à l'extérieur côté sud de l'abside. Construite en gros appareil de moellons calcaire, seul le campanile juché sur la façade et surmontant la cloche présente un appareil en pierre de taille.

Recouverte de badigeon, la façade bipartite présente une rosace sculptée rayonnante au-dessus d'un portail appareillé en pierre. Il s'ouvre sous un arc en plein-cintre à tympan aveugle qui retombe sur deux colonnettes à chapiteaux sobrement sculptés. Une frise d'arcatures en relief souligne le tracé de la toiture, alors que deux pilastres engagés coiffés de piles aériennes encadrent



la façade, reliés entre eux par une corniche saillante horizontale qui la traverse.

L'église paroissiale **Notre-Dame d'Aubais** est intégrée dans la partie médiévale du château. Elle reprend le site de la chapelle castrale Saint-Pierre du premier château féodal et a été remplacée par une église du XVIII^e siècle à la même place après la révocation de l'Édit de Nantes. Des vestiges d'un chevet plat médiéval ont été mis à jour. Totalement refaite elle présente un portail du XVIII^e siècle très sobre dans son appareil. Un seul oculus anime la façade totalement dénuée de décor, préfigurant les futurs temples protestants du XIX^e siècle.

Reconstruite comme l'ensemble du château durant le marquisat de Charles de Baschi, catholique nouveau converti ayant conservé son éducation protestante, elle présente un bel exemple de compromis entre les deux religions quant à la facture architecturale très sobre de sa façade.

Notre-Dame de Vauvert était une église médiévale de pèlerinage, sise sur le chemin d'Arles, menant à Aigues-Mortes, en région toulousaine puis à Saint-Jacques-de-Compostelle. De fameuse réputation, elle attirait de nombreux pèlerins. De grandes figures du royaume et d'Europe y sont venues et parmi les plus célèbres les rois Louis IX, François 1^{er}, Charles IX avec sa mère Catherine de Médicis. Originellement située dans le quartier de la condamine le long de la voie d'Arles, à proximité de l'actuelle la mairie, elle fut détruite lors des guerres de Religion. Elle fut reconstruite après la révocation de l'Édit de Nantes entre 1686 et 1689 à la demande de l'évêque, sur la



place aux Herbes (actuelle place Gambetta), où elle se trouve toujours. Elle se situait ainsi de nouveau sur la voie d'Arles qui traverse la commune, mais en plein cœur de ville cette fois. De style classique, elle présente une nef unique de plan rectangulaire cantonnée d'importants contreforts permettant l'ouverture de grandes fenêtres accueillant aujourd'hui quinze vitraux. Le vitrail central dans l'abside rappelle le passage du Roi Louis IX.

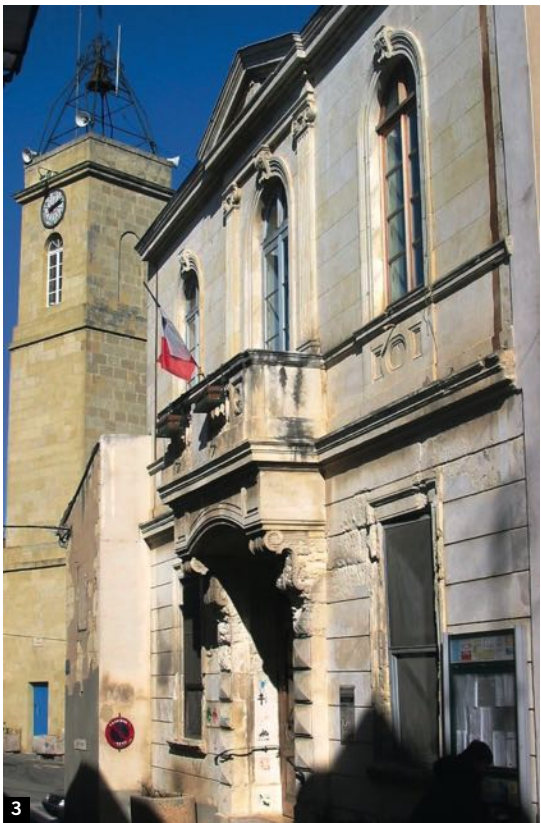
Très sobre, sa façade comprend un portail, un oculus surmonté d'un tympan triangulaire à corniches moulurées en harmonie géométrique avec le tympan du portail présentant un décor classique alternant triglyphes et métopes décorées d'étoiles à cinq branches. À l'intérieur de l'église est conservé le baptistère sur lequel fut ondoyé le Marquis de Montcalm le 6 mars 1712.

1. et 2. L'église Saint-Martin d'Aujargues, photo 2 © AM/CCPS

1. Église Saint-Étienne de Lecques 2. Église Notre-Dame d'Aubais 3. et 4. Notre-Dame de Vauvert, façade et baptistère de Montcalm

Architecture des XIX^e et XX^e siècles

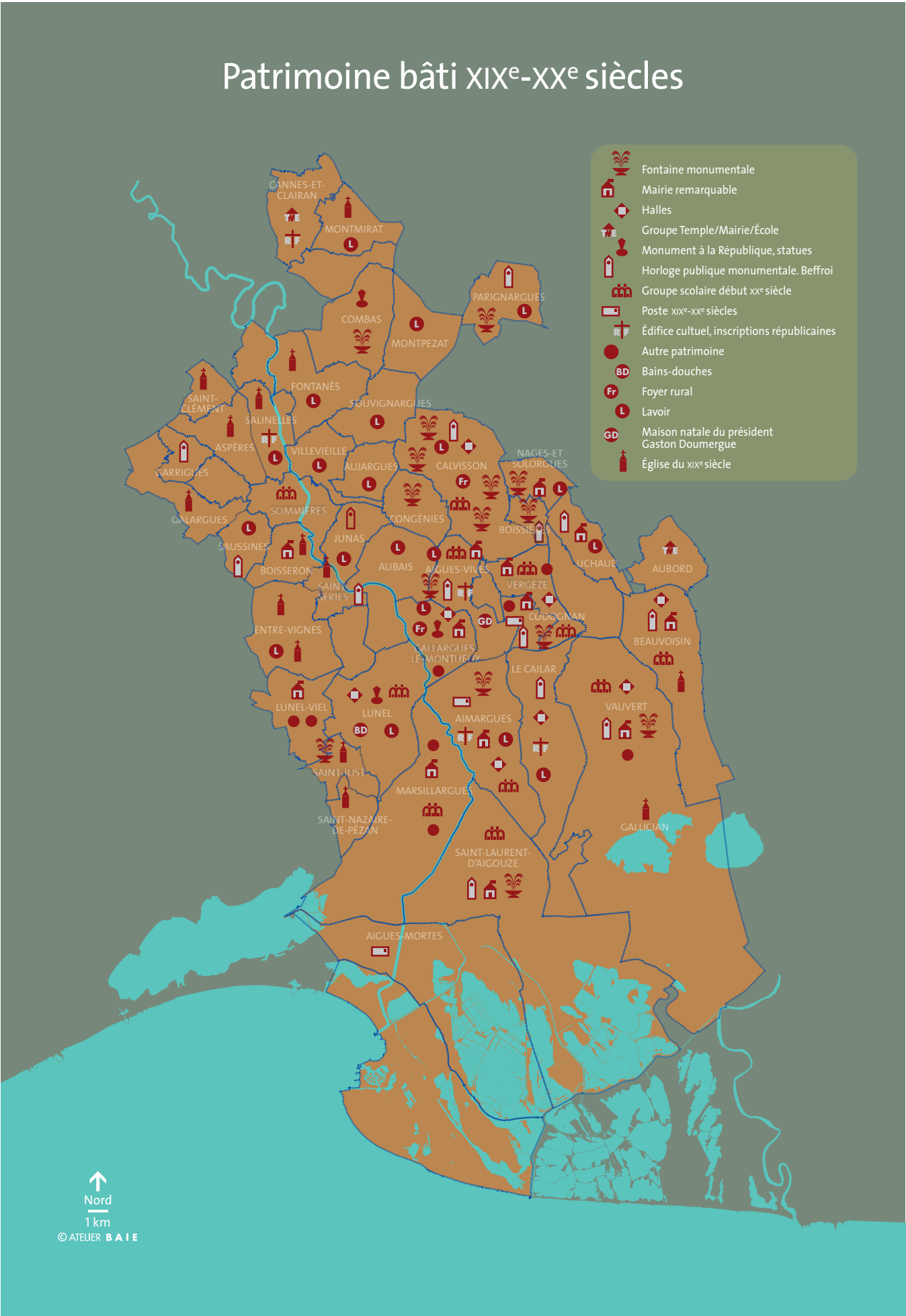
■ PATRIMOINE CIVIL ET RÉPUBLICAIN

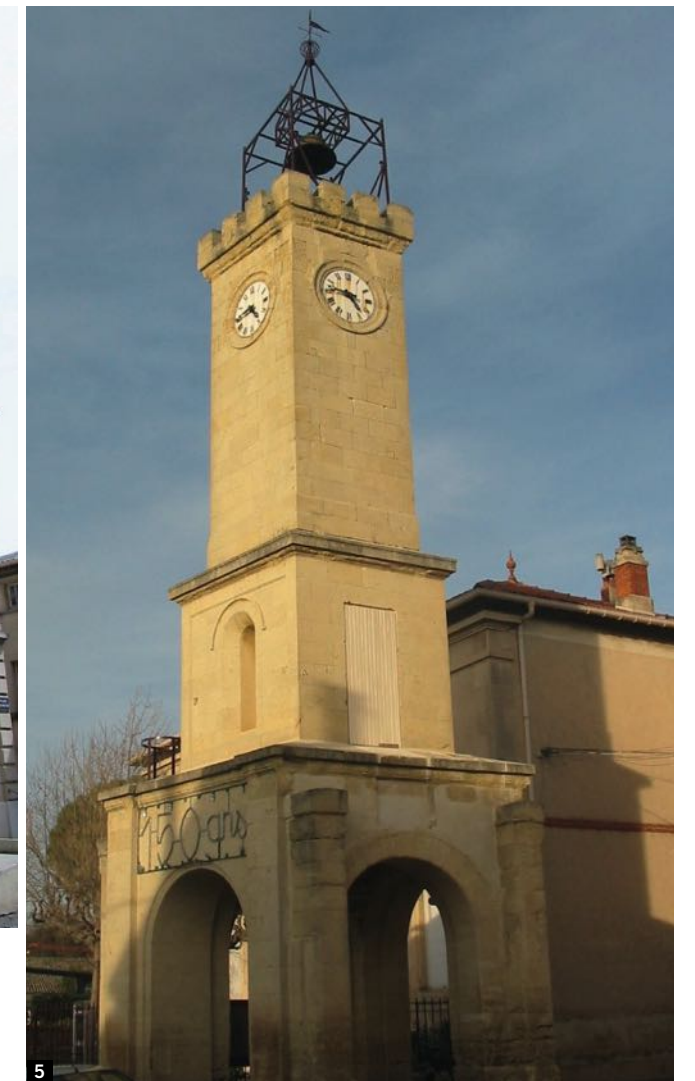


Mairies

La plupart d'entre elles sont construites sous la Troisième République à la fin du XIX^e ou au début du XX^e siècle comme l'ensemble d'Aimargues – mairie, halles, poste – qui date de 1903. Ce patrimoine, qui reste à étudier en détail, est particulièrement riche et bien conservé sur ce territoire, comme en témoigne la mairie de Vauvert, l'une des plus opulentes. La société locale qui tire sa richesse de la viticulture, ne manque pas de le rappeler sur les façades décorées de grappes et de rinceaux. Territoire de carrières, de tailleurs de pierre et de ferronniers, la sculpture sur pierre tendre le dispute au campanile ouvragé lorsqu'il porte la cloche municipale. Elles sont parfois détentrices d'œuvres d'art comme la mairie de Vauvert qui conserve une tapisserie d'Armand Pellier, ou celle de Lunel (34) qui présente dans son escalier une œuvre de Jean Hugo. De petites communes conservent encore aussi des mairies à l'architecture particulière comme Gallargues-le-Montueux, Boisseron (34), Aigues-Vives, Beauvoisin ou Vergèze.

1. Mairie d'Aimargues 2. Mairie de Vauvert 3. Mairie de Beauvoisin





1. Mairie d'Aimargues © TDP/PETRV 2. Mairie de Codognan. 3. Parignargues. Horloge publique © AM/CCPS
4. Aimargues, la poste construite en 1903 5. Codognan. Horloge publique



Horloges et cloches publiques

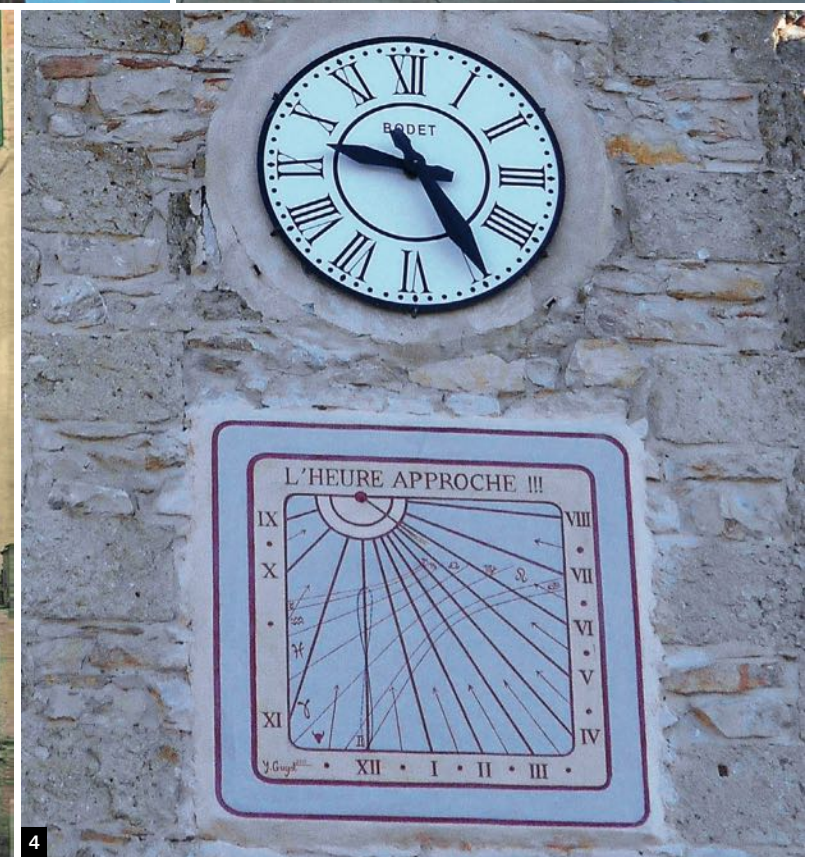
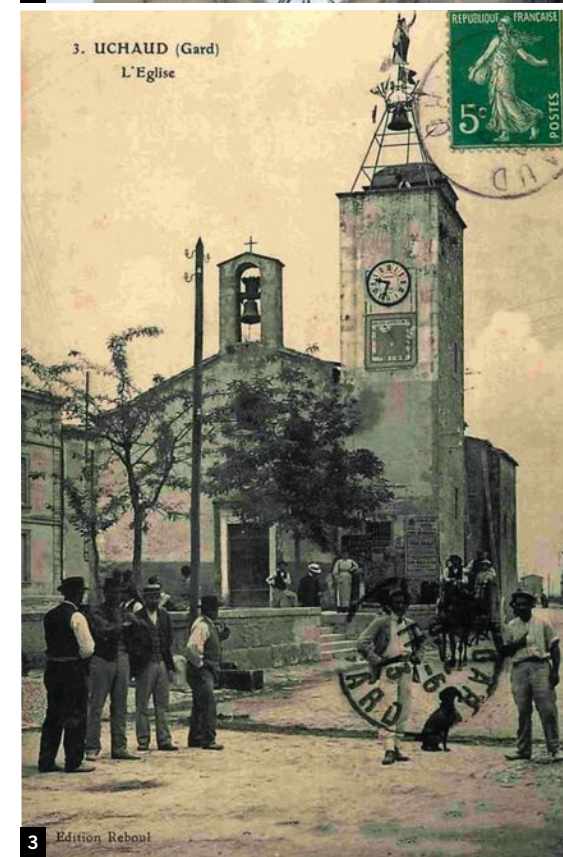
Objet de disputes récurrentes et premier symbole de la laïcité, l'heure publique est monumentalisée dans de nombreuses communes, même dans les plus petites comme à Parignargues, à Codognan ou à Junas. Dans les villes, le monument s'inscrit parfois, magnifié dans un ensemble urbain comme c'est le cas de la porte de Panapée de Vauvert.

La cloche publique sert de tocsin mais aussi de glas pour les mécréants refusant celui de l'église ou du temple comme l'indiquent les délibérations de conseils municipaux en charge de les financer. Parfois, comme à Uchaud, le beffroi porte la cloche surmontée d'une Marianne, pourvu de l'horloge et du cadran solaire jouxtant l'église, comme le montre une carte postale de l'époque mais l'accès se fait par l'extérieur.

Le beffroi et le cadran solaire calendaire ont été rénovés. Uchaud est un village doté d'un relais de poste sur une route principale, le cadran permettait de mettre à l'heure l'horloge publique souvent dérégulée avant son électrification, en utilisant les déplacements journaliers et saisonniers du soleil. D'où sa devise « L'heure approche !!! », s'agissant de l'heure solaire qui permettait de remettre à l'heure exacte le passage de la malle-poste et les horloges, pendules et montres.

Aujourd'hui, ces éléments sont toujours présents dans le paysage urbain civil des villages et d'anciens mécanismes sont conservés. Les communes, très attachées aux horloges les entretiennent, formant parfois, comme à Aubord, des personnels spécifiquement pour l'entretien de mécanismes à poids qui doivent être remontés régulièrement.

1. Junas, horloge publique © YR/PETRV 2. Vauvert, l'horloge sur la porte de Panapée



1. Le Cailar, l'horloge 2. 3. et 4. Uchaud. Le beffroi restauré, le beffroi au début du xx^e siècle et le détail du cadran solaire calendaire



Autres bâtiments publics

L'hôtel des postes fait aussi l'objet d'opulents bâtiments comme à Aimargues alors chef-lieu de canton.

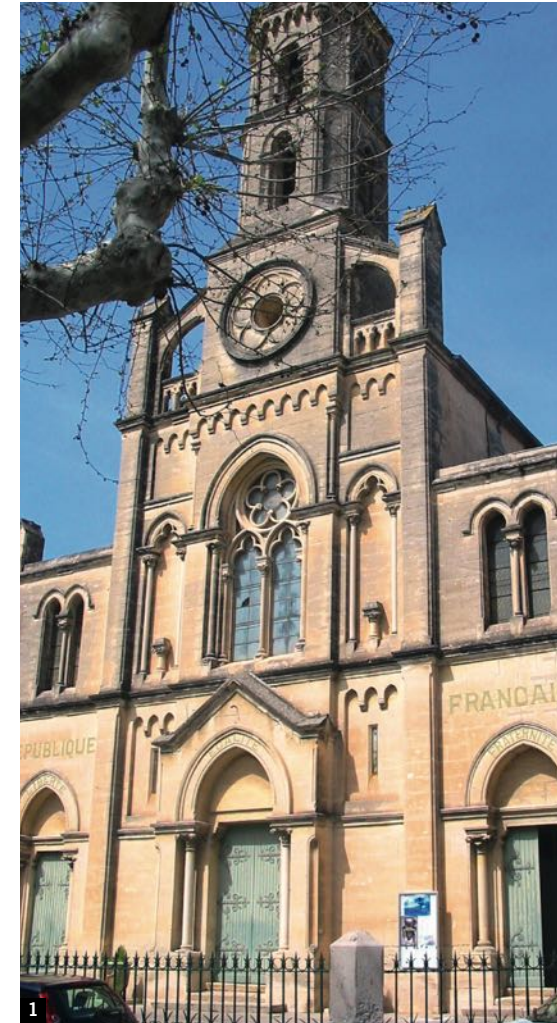
Les halles, espace public, étaient aussi dotées de mentions républicaines qui ont disparu. À Calvisson figure encore la Marianne au revers de la porte d'entrée qui se trouvait originellement sur le toit. À Aimargues, elles réutilisent l'ancienne église romane Sainte-Croix, désaffectée. Elles sont dotées d'une belle façade et de l'horloge publique, récemment restaurée. À Aigues-Vives elles sont intégrées au rez-de-chaussée de la mairie. À Beauvoisin, récemment restaurées aussi, elles sont à côté du temple.

Monuments à la République et inscriptions républicaines

Des monuments à la gloire de la République sont érigés dans plusieurs communes, à Lunel (34), à Gallargues-le-Montueux, à Combas où il figure à côté de la fontaine devant la mairie.

Les communautés locales soutiennent la séparation des Églises et de l'État que permet la République, notamment pour défendre l'instauration de l'école laïque publique et obligatoire.

Une fois votée, la loi de 1905 a pour effet immédiat d'encourager la réalisation de peintures ou d'inscriptions gravées des mentions républicaines sur les façades des églises et des temples : « République française, Liberté, Égalité, Fraternité ». La pratique est rare en France, bien que tout à fait légale. Elles se distinguent encore un peu comme sur l'église d'Aimargues. Elles ont été restaurées à Cannes-et-Clairan sur le temple.



1. Aimargues, les halles 2. Calvisson, les halles 3. Combas, monument à la République

1. Aimargues, inscription républicaine sur la façade de l'église 2. Combas, la fontaine publique © AM/CCPS 3. Le temple de Beauvoisin au début du xx^e siècle avec les inscriptions républicaines au fronton du portail



Salubrité publique

En ville, les édiles la privilégièrent dans un pays méditerranéen, où les sécheresses sont fréquentes. Les puits à pompe captant les nappes phréatiques au début du XIX^e siècle sont installés dans les communes ainsi que des fontaines dotées d'abreuvoirs dont il est possible de voir de nombreux exemples conservés. Des fontaines monumentales appelées « griffe » décorées de sculptures, s'inscrivent sur les places au centre des villages comme à Vauvert, Nages-et-Solorgues, Vestric-et-Candiac ou Calvisson. Les lavoirs sont le luxe de l'équipement urbain. À Aubais, petit village, il est monumentalisé et millésimé. Certains villages en ont conservé plusieurs comme le Cailar ou Calvisson.

1. Villevieille, lavoir © AM/CCPS 2. Aigues-Vives, puits au quartier Garrigouille 3. Aspères, puits-pompe 4. Aubais, lavoir monumental daté de 1899



1. Aimargues, lavoir de Candillères. 2. Nages-et-Solorgues, fontaine 3. Calvisson, lavoir de l'Herboux. Photo MB/CD30 4. Mus, puits 5. Souvignargues, abreuvoir à pompe



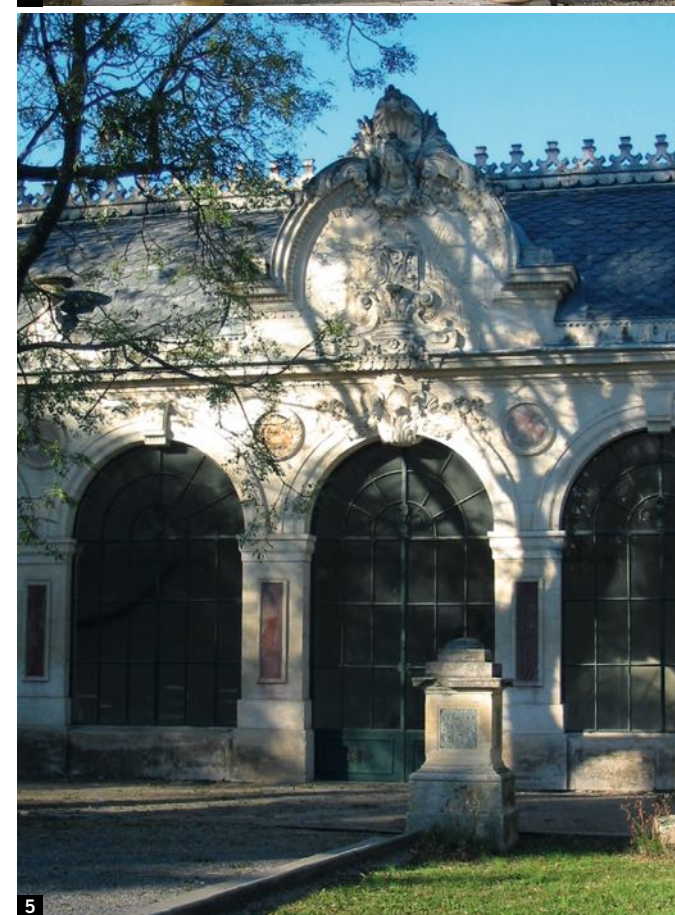
Châteaux et domaines résidentiels

Lunel-Viel (34) est la seule commune du territoire dont la mairie se trouve dans un château construit au ^{xvii}^e siècle et dont il reste un escalier d'époque Louis XIII. Agrandi au ^{xviii}^e siècle, il est racheté en 1843 par Paul Manse, riche avocat qui fait construire une chapelle néogothique et un donjon. Il le remanie en créant, en 1876, un beau parc et une orangerie (IMH). Le style global de l'extension rappelle le Second Empire.

La « mode gothique », lancée par Viollet-le-Duc et Victor Hugo, fait des adeptes au pays des descendants de ce dernier, comme partout en France. Des résidences privées ont adopté ce style mais peu sont ouvertes au public. Cependant, quelques-unes pratiquent des activités qui permettent d'y avoir accès. À

Sommières, le domaine de Coste-Cirgues accueille le public dans son caveau et ses gîtes. Construite à la mode des « folies » typiques de la région montpelliéraine, la résidence s'inspire stylistiquement de la période Renaissance.

Le domaine de Christin, voisin, est reconstruit en 1825 sur un ancien relais de chasse daté du ^{xvi}^e siècle ayant appartenu aux seigneurs d'Aubais. Il en subsiste encore quelques murs, des caves voûtées et une cheminée au rez-de-chaussée. Réalisé en style néogothique, y compris dans ses dépendances, ce domaine (IMH) est actuellement exploité en chambres d'hôtes. Une garenne, ancienne propriété du marquis et un jardin architecturé remarquable complètent le domaine.



1. 3. et 4. Junas, le château de Christin, Jardins, la façade, la salle à manger

2. et 5. Lunel-Viel (34), le château, détail de décor sculpté sur la façade de l'orangerie 6. Domaine de Coste-Cirgues AA/CCPS



Patrimoine civil privé

La richesse viticole et industrielle a généré au XIX^e siècle de belles résidences, maisons de maîtres, portes d'entrées et façades qui portent encore l'empreinte de la société qui les a fait construire. Il est possible dans les parcours de visite de nombreux villages d'en voir encore, même dans les plus petites communes. La société protestante locale était progressiste et franc-maçonne. Elle affichait clairement ses opinions à sa porte.

La richesse viticole décore les maisons de fruits, de motifs végétaux et de rinceaux de vigne visibles dans bien des villages. L'avenue Jean-Macé au Cailar en est particulièrement riche. Ces façades visibles de la route méritent une attention dans le cadre des PLU. La ferronnerie d'art est également très présente dans les centres anciens, des balcons personnalisés de décors à la demande des familles subsistent encore. Codognan en compte plusieurs.

1. 4. et 5. Le Cailar, maisons de l'avenue Jean-Macé. 2. Marsillargues (34) centre ancien 3. Saint-Laurent-d'Aigouze. Les attributs du progrès 6. Codognan, rue de la mairie





Patrimoine protestant

La majorité confessionnelle sur le plan démographique alliée à la richesse locale a eu pour conséquence une période intense de construction de temples durant tout le XIX^e siècle. Il existe aujourd'hui un riche patrimoine d'une quarantaine d'édifices, exceptionnel dans sa variété typologique. Deux grandes phases de constructions subsistent. L'une monumentale et néo-classique l'autre plus modeste regroupe surtout des temples « au Livre » très singuliers. Églises évangéliques libres, Quakers et Méthodistes ont également marqué de leur empreinte ce patrimoine protestant local.

Les temples devant être éloignés de l'église, ils sont construits dans des nouveaux quartiers aux rues plus larges à l'extérieur des centres anciens médiévaux. Ils sont au milieu de l'activité viticole ou industrielle. Cette bipolarité urbaine est caractéristique des villages ayant eu une importante communauté réformée. Ces deux noyaux urbains sont parfois distants de plusieurs kilomètres comme à Crespien. Cette expansion urbaine diffère du principe classique d'une succession d'anneaux urbains du XVII^e au XXI^e siècle entourant successivement le noyau médiéval et moderne où se trouve l'église.

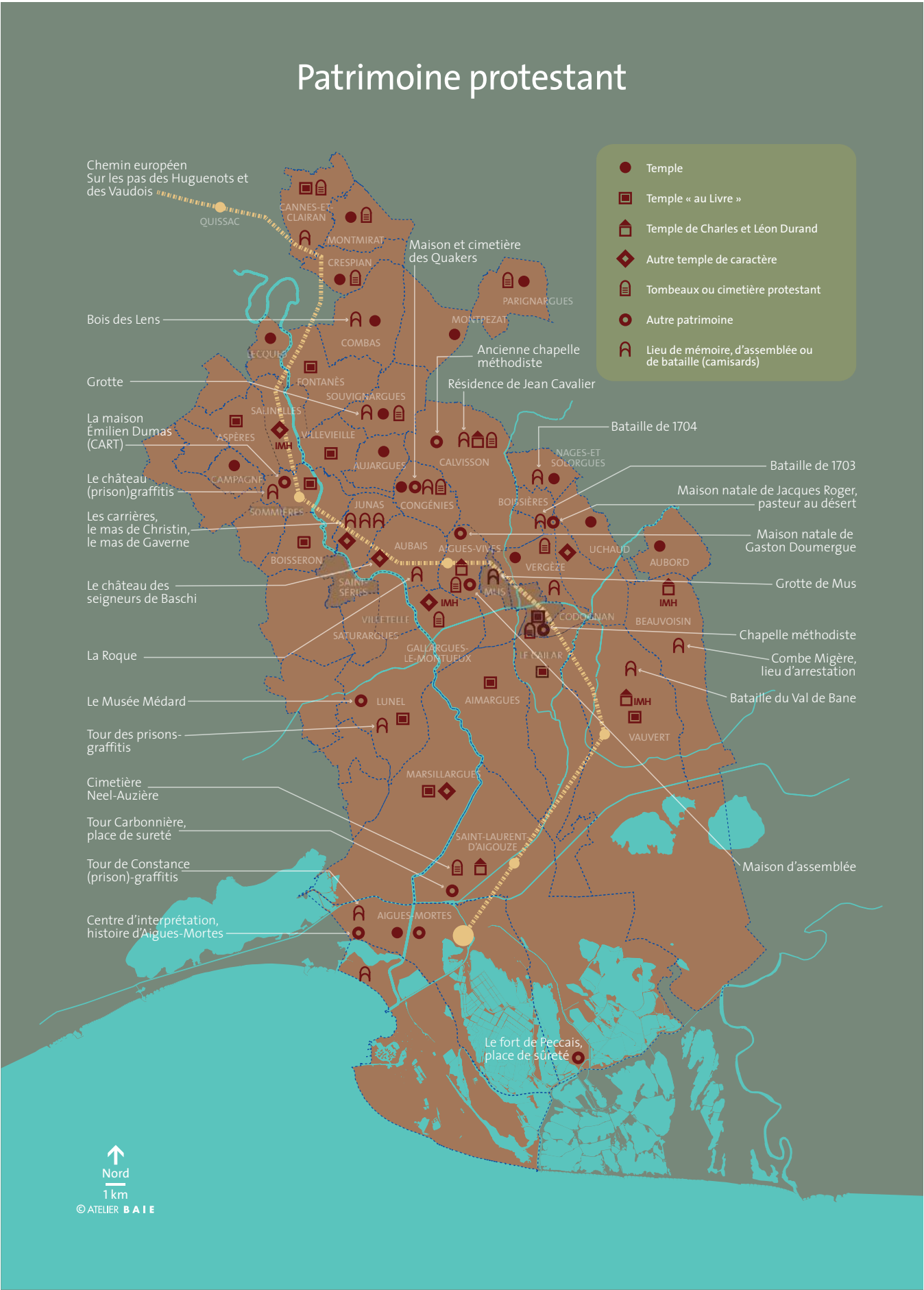
Temple de Charles Durand, Beauvoisin

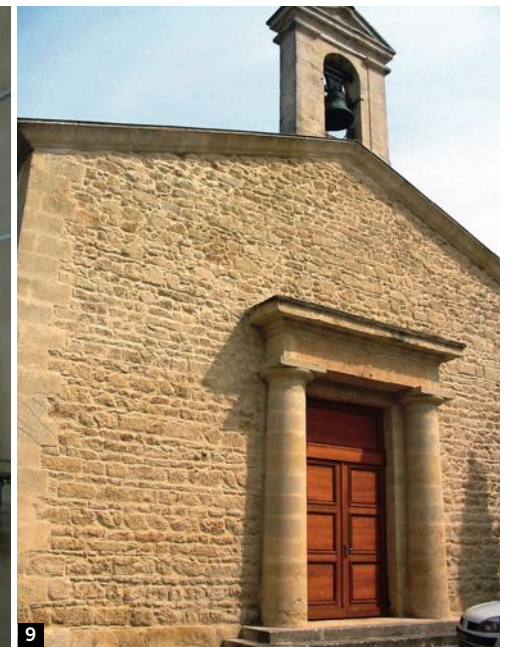
Première phase de construction (1815-1848)

Elle s'étend essentiellement sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. La création d'une architecture visible, identifiable, durable pour ancrer la Réforme dans le paysage autant que l'Église catholique, caractérise les temples de cette période.

Charles Durand, architecte de formation et ingénieur civil au département du Gard, construit en Petite Camargue durant les années 1816-1822 en pleine Terreur blanche. 1er prix d'architecture à l'école des Beaux-arts de Montpellier qui a fusionné avec l'école des Ponts et Chaussée, il y enseignera l'architecture ensuite. Il est d'abord nommé en 1792 à Saint-Hippolyte-du-Fort, puis à Nîmes en mai 1800. Il fait partie de la « Commission des monuments antiques du département du Gard » créée en 1819. Fasciné par les antiques et surnommé « Durand-colonnes », il s'est surtout consacré à la ville de Nîmes, dont il fut directeur des travaux publics.

En tant qu'ingénieur du département, Durand a projeté ou supervisé de nombreux projets de routes, canaux, adductions d'eaux, lavoirs, bâtiments civils. En fin de carrière, il réalise parmi les plus beaux temples néoclassiques de France en Petite Camargue, qui ont fait sa réputation. Charles Gourlier, inspecteur général des monuments civils, publie dans sa statistique de





1. 2. 3. 4. et 5 Le grand temple de Vauvert de Charles Durand (1810-1818), (1) La galerie intérieure © JC/CRMH (2 et 3) la façade © JP/IGO (4) galerie et orgues (5) détail du porche à colonnes ioniques 6. et 7. Le temple Charles Durand de Calvisson 8. Le temple d'Aigues-Vives 9. Le temple de Mus, œuvres de Charles et Léon Durand

1832. Le département du Gard possède un assez grand nombre de temples protestants, presque tous dus à M. Durand, architecte à Nîmes. Deux de ses fils, Léon et Henry (1805-1884) travailleront avec lui et dans sa continuité au département. Léon (1797) a travaillé sur les chantiers de son père entre 1818 et 1830, et repris la charpente du grand temple de Vauvert en 1822. Sa connaissance de la société protestante interrogeait mais les Durand sont montpelliérains et catholiques de souche. Il descend d'une lignée de médecins et d'apothicaires. Son père est greffier en chef de la sénéchaussée. Charles-Étienne Durand naît le 26 août 1762, baptisé à la paroisse Sainte-Anne de Montpellier. Il y épouse en 1788, Élisabeth Donnat, baptisée dans la même paroisse, mère de ses quatre fils. C'est dans son second mariage que se trouve la source de sa connaissance. Veuf, il épouse en secondes noces, Anne Grenier, le 6 juillet 1814 au Vigan (30). C'est après ce mariage qu'il commence à construire des temples.

Née le 16 août 1782 à Saint-Hippolyte-du-Fort, protestante de souche, elle est déclarée avec toute sa famille à l'officier civil conformément à l'Édit de tolérance de novembre 1787, après avoir été baptisée au Désert le 16 août 1782. Il invente un temple néo-classique à Vauvert (IMH) de 1810 à 1817, siège de consistoire, et à Beauvoisin (IMH), de 1816 à 1819. De plans semi-circulaires, ils présentent un imposant porche pourvu de quatre colonnes surmontées d'un fronton triangulaire qui est sa marque de fabrique. Seul le temple de Vauvert comporte des colonnes d'ordre ionique, tous les autres sont constitués de colonnes d'ordre dorique. Il intervient aussi à Saint-Laurent-d'Aigouze ou à Calvisson où il est obligé de biaiser pour intégrer le portique d'entrée avec recul et monumentalité, la parcelle affectée étant celle de l'ancien temple du XVII^e siècle. Il travaillera avec ses enfants et la dynastie des Durand construira au total sept édifices sur le territoire. D'autres temples remarquables sont également construits à l'initiative de particuliers.



L'aménagement du **temple de Gallargues-le-Montueux** (IMH) est réalisé par l'architecte Izombard de Lunel (34) dans les ruines de l'ancien château où se trouvait le commandement des dragons chargés de la répression contre les Protestants. Il est racheté aux Biens nationaux par le maire Thomas Burnet sur ses deniers personnels qui l'a offert ensuite à la commune. Une porte à campanile monumental fut construite et l'intérieur présente un vaste espace très éclairé de fenêtres hautes, décoré de colonnades.

Salinelles est le premier temple inscrit au titre des Monuments historiques en 1991. Situé dans un écrin de verdure enclos, construit sur un projet d'Élisée Méjan, il est commandé en 1841 par le maire. Sa femme a offert le terrain et lui-même 1 800 francs et 153 jours de corvée, en tant que protestant. La commune clôture les travaux en 1847. Le temple dépayse le visiteur par son allure d'église de mission espagnole sud-américaine. Un campanile central d'allure baroque, accueille la cloche de l'ancien temple de Sommières, datée de 1583.

1. et 2. Temple de Gallargues-le-Montueux, la façade © JP/IGO et l'intérieur avec une double galerie de colonnes dans le style de Durand
3. Le temple d'Aubais 4. et 5. Le temple de Salinelles (4) © JP/IGO



D'autres temples de caractère ont été bâtis.

Junas est un petit village avec un temple très grand, au regard de sa population, car sur 1 083 habitants, 992 sont protestants au début du XIX^e siècle. Le village en 1821 fait appel à leur générosité et se dote d'un beau monument à la hauteur de la spécialité locale, la taille de la pierre. Il présente une couverture voûtée en ogives quadripartites surbaissées. Son campanile est l'un des plus richement ouvragés, il porte une cloche fondue par Eugène Beaudoin en 1839. Restauré en 2012 et 2013, il

est aujourd'hui éclairé par six vitraux de l'artiste Daniel Humair réalisés par Éric Linard.

Le temple d'Aubais, fut inauguré en 1838. Héritier des temples de Charles Durand à qui le constructeur rend hommage dans sa création architecturale, il est doté d'un plan rectangulaire et d'un portique à colonnes d'ordre dorique, mais celles-ci sont plus fines et montées sur un mur porteur encadrant le péristyle. Un arc en plein cintre centré a intégré le tympan rendant moins imposant l'ensemble du portique. Un campanile très élancé en

1. 2. et 3. Junas : les voûtes du temple et un vitrail 4. et 5. Le temple de Vestric-et-Candiac



pierre est ajouté en 1861, comme en témoignent les documents conservés aux archives départementales. Il offre un compromis avec le clocher tout en étant moins lourd et donne à ce temple rural une allure monumentale. Sa finesse d'exécution, en pierres appareillées, rehaussée d'entablements, organise harmonieusement l'ensemble de la façade.

Enfin, **le temple de Vestric-et-Candiac**, a été construit entre 1844 et 1851, c'est un tout petit édifice rural de plan rectangulaire, extérieurement très simple. Mais il est doté d'une architecture intérieure exceptionnelle. Des colonnes soutenant des corbeaux ancrés dans les murs se détachent pour donner l'illusion d'une salle hypostyle. Bien que l'ensemble prenne une certaine place au sol, ce dispositif de huit colonnes dont deux engagées, donne paradoxalement l'impression d'un plus vaste espace et d'une monumentalité intérieure. Récemment restauré avec les fonds européens et régionaux, il a retrouvé son allure d'origine.

Seconde phase de construction (1833-1882)

Postérieurement à la Loi Guizot sur l'instruction primaire (1833), la construction du temple accompagne celle de l'école. Beaucoup de petites communes n'avaient encore ni temple ni mairie. Ce fut l'occasion d'en construire aux frais de l'État. Les anciennes écoles protestantes transformées en écoles publiques doivent quitter les domiciles où elles avaient lieu. Alors que les églises catholiques conservent leurs écoles dans les presbytères, des groupements de temple-maire-école vont être construits, commandés par les maires afin de satisfaire les pratiques quotidiennes. En effet, l'instituteur de l'ancienne école protestante, est devenu l'instituteur communal, assurant la classe publique la semaine, l'animation de la bibliothèque populaire le soir et l'école du dimanche pour les adultes quand il n'assiste pas le pasteur au culte et le maire au conseil municipal. C'est le cas de Samuel Jaulmes à Congénies, instituteur public, frère et oncle d'une dizaine de pasteurs. Le village compte à cette



époque quatre écoles, une est quaker, l'autre méthodiste, la troisième réformée et il reste une école catholique. Ainsi le nombre de temples double-t-il sur dix ans dès 1848 comme le nombre d'écoles*. Deux constructions de temples-mairie-école le montrent encore : celles d'Aubord (1859) et de Cannes-et-Clairan (1853-1857). Ces groupements sont toujours visibles sur le territoire, seule l'école a été déplacée dans les villages, mais les locaux sont toujours là, réoccupés à d'autres activités. Le projet d'architecture à **Aubord**, englobe dans le même bâtiment le temple, la mairie et l'école, conçu comme tels dès 1859. On loge l'instituteur à l'étage après avoir refait un escalier indépendant sur le côté pour la mairie. On y adjoint l'horloge municipale, à l'arrière du temple, alors que le campanile sonnant le culte est à l'avant de la façade. Depuis le début du ^{xx}e siècle, l'école est partie et le « café du Progrès » a pris sa place côté est du temple. Ce complexe a conservé l'allure d'origine du bâtiment conçu en « temple-mairie-école ». C'est un cas unique

dans le Gard et probablement en France et la mairie vient de restaurer à la mode du début du ^{xx}e siècle la façade du café.

Le cas de **Cannes-et-Clairan** est un peu différent mais tout aussi singulier. Alors que le culte s'y pratiquait à l'air libre, la loi Falloux décida Casimir Coste, conseiller général, propriétaire terrien viticulteur, issu d'une famille protestante présente sur le village depuis le ^{xiv}e siècle, à donner gratuitement un terrain à condition que la commune y crée l'école, le temple et la mairie. Le projet, initié en 1853, est confié à l'architecte Léon Feuchère de Nîmes qui le termine en 1857. La mairie et le temple sont deux bâtiments accolés sur un promontoire, de façades et d'allures identiques, visibles de très loin. L'école se trouve aujourd'hui à l'arrière du temple, initialement elle était dans la mairie. Le temple porte les mentions républicaines comme la mairie voisine qui le domine.

Sur les petites communes, les temples architecturalement plus simples présentent essentiellement, un portail centré, surmonté

1. Le temple de Souvignargues 2. Le temple de Crespian 3. Cannes-et-Clairan, le temple-mairie-école © JP/IGO 4. Le temple d'Uchaud 5. Le temple de Campagne (34) 6. Le temple de Boisseron (34)

1. et 2. Aubord. Le temple-mairie-école, le plan commandé par le maire en 1859 AD30.2.0/204 3. Le temple d'Aigues-Mortes 4. Le temple de Gallician (Vauvert) 5. Le petit temple de Marsillargues (34)

* Dans l'ouvrage *La Vauvage au ^{xix}e siècle* sous la direction de Jean-Marc Roger en 1996, plusieurs auteurs évoquent ce sujet.



d'un oculus et d'un campanile comme à **Souvignargues**. Quelques décors architecturaux les personnalisent empruntés à différents styles. Ainsi des volutes de style baroque marquent le fronton encadrant le campanile du temple de **Crespian** construit en 1828. Une fenêtre thermale surmonte le portail du temple de **Campagne** (34). À **Uchaud**, l'ordre classique confère au temple construit entre 1831 et 1833 une belle élégance. Deux tympans triangulaires à corniches se superposent, l'un au portail, l'autre en façade, reposant sur des pilastres d'angles. Un campanile de même style, achève l'ordonnancement ternaire de la façade. À **Aigues-Mortes**, c'est au contraire le style néoroman qui s'invite en façade du temple daté de 1867 avec un portail en plein-cintre à triple voussure et un oculus de même style. À **Boisseron** (34), le temple « au Livre » construit en 1863 emprunte aux châteaux forts médiévaux leurs éléments défensifs, clocher-tour et tourelles de défense, fenêtres aveugles et meurtrières. Enfin, le plus petit temple du territoire, subsiste au hameau de **Gallician** sur la commune de Vauvert. C'est aujourd'hui un atelier d'art.

LES ÉGLISES DU « RÉVEIL »

Les prédicateurs méthodistes se sont implantés dans diverses communes, le plus célèbre d'entre eux étant l'anglais Charles Cook (1787-1858). Il s'installe à Congénies, où les Quakers ont déjà leur maison d'assemblée. La commune devient sa base opérationnelle en France. Les Méthodistes influencent l'architecture locale en créant des chapelles de style néogothique dans certains villages comme à **Codognan**, **Congénies**, **Vauvert** en 1869, ou **Marsillargues** (34) en 1866, ce dernier temple sera ensuite occupé par l'église évangélique libre. Des églises évangéliques libres se créent aussi dans différentes communes dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Elles adoptent également ce style, comme c'est le cas du petit temple de Vauvert ainsi appelé pour le distinguer du grand temple et de la chapelle méthodiste. Ces mouvements divers expliquent l'abondance de monuments sur le territoire, les plus petits villages ayant parfois deux à trois temples pour une seule église catholique comme à Congénies ou à Codognan.

TEMPLES « AU LIVRE »

Ces temples présentent en façade un livre sculpté parfois inscrit d'un texte, parfois sans écriture mais le plus souvent portant simplement l'inscription « Sainte Bible ». Leur création s'étend sur la seconde moitié du XIX^e siècle. Hormis cet élément, leur architecture est conforme à celle des autres temples. La Petite Camargue et la Vaunage en comptent le plus grand nombre concentré sur un petit territoire français actuellement conservé. À l'heure actuelle, le débat sur les raisons de l'apparition de ces livres dans cette courte période n'est pas tranché. Effet du Réveil ? Accompagnement du combat politique des Protestants pour l'apprentissage de la lecture dans le cadre obligatoire de l'école publique ? Le fait est que leur construction s'arrête peu après la Loi Ferry. Les différentes églises protestantes en présentent à cette époque.

Le plus imposant est à **Codognan**, créé par l'architecte diocésain Henri Revoil, en 1855, portant une inscription biblique, il s'inscrit dans le fronton triangulaire d'un porche en avancée encadrant la porte. Il a fait l'objet d'une restauration récente.

Le temple de Villevieille a été construit la même année. Le livre présente un encadrement néoclassique qui s'accorde avec le style de la porte et du campanile.

À **Sommières** (travaux entre 1845 et 1865), une ancienne église réaffectée au culte protestant occasionne des travaux. Le livre est rapporté lors de la création de la façade. C'est l'un des plus curieux. Le texte inscrit est tronqué, il manque la fin. Incitation sans doute à lire la Bible pour connaître la suite.

À **Lunel** (34) (1854-1857), le livre est rapporté à l'occasion de la restauration du temple. **Le Cailar** présente un livre enchâssé réalisé en 1861 lors de la construction du clocher. À **Aspères**, il figure sur des plans très tardifs de 1894 et orne encore aujourd'hui la façade. À **Fontanès**, il est construit en même temps que le temple en 1882.

À **Boisseron** (34), le temple est construit entre 1860 et 1870, le livre présente un verset biblique inscrit.

Les petits temples de **Marsillargues** (34) (1866) et **Vauvert** (1869) dans les mouvances évangélique et méthodiste, présentent des livres avec inscriptions bibliques.



1. Le temple au Livre de Sommières 2. Le temple au Livre de Fontanès 3. Le temple au Livre du Cailar © JP/IGO
4. Le temple au Livre de Codognan 5. Le temple au Livre de Marsillargues (34) 6. Le petit temple de Vauvert
7. Le temple de Villevieille 8. Le temple d'Aspères (3 et 6) photos JP/IGO



Patrimoine bâti catholique

Sur la quinzaine d'édifices concernés, certaines églises ruinées par les guerres de Religion puis par la Révolution ont parfois été reprises et consolidées au début du XIX^e siècle. C'est le cas de celles de Crespian, de Lecques ou de Mus. Aigues-Vives et Codognan n'ont que de simples églises très petites compte tenu du peu de catholiques résidents jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Ce n'est que dans le cas d'une présence suffisante de paroissiens que des églises sont reconstruites par les architectes diocésains. Ainsi à Cannes-et-Clairan, s'il y a bien un temple, l'église n'a jamais été reconstruite.

Parmi celles-ci :

La nouvelle église **Saint-Pierre d'Aspères** est construite en 1850 et présente un plan centré octogonal de 10 m de diamètre. Couverte d'une voûte en ogive octopartite, la partie centrale s'ouvre sur un chevet couvert également d'ogives et construit en cul-de-four. Le narthex, de 5 m de long, comme le chevet, équilibre l'édifice aux allures byzantines bien que sa grande sobriété intérieure s'en démarque. La douceur des volumes et la finesse d'exécution des voûtains blanchis à la chaux achèvent de lui donner une harmonie intérieure baignée d'un éclairage croisé fourni par les oculi, compte tenu de sa forme. Elle présente un portail néogothique et de nombreux vitraux. C'est l'une des églises les plus intéressantes pour son parti pris architectural.

Les autres édifices construits s'inspirent principalement pour les façades d'un style néoroman. Spécialité des architectes Henri Revoil qui reconstruit l'église de Fontanès en 1874 pour le Gard et Henri Bésiné pour l'Hérault auteur de l'église de Boisseron (34).

L'église **Saint-Martin de Fontanès** présente une façade néoromane très simple avec portail central et oculus. Elle est construite sur un plan en croix latine avec nef principale et bas-côtés également percés d'oculus en façade. Un clocher massif

carré, décoré de quatre arcatures aveugles, surmonte la croisée du transept et porte également une horloge.

La nouvelle église **Saint-Julien de Salinelles** bâtie en 1850 en style néoroman est d'aspect semblable mais présente un clocher-porche.

Saint-Pons de Sommières, église néogothique classique, reste une exception sur le territoire (voir page 71).

L'église **Saint-André de Vérargues**, sur la commune d'Entre-Vignes (34), a la particularité d'avoir été construite grâce à une paroissienne de famille aristocratique locale qui l'offrit à la commune après sa consécration en 1894. Elle présente une allure générale très élancée. Intégré en façade au fond d'une rue droite qui augmente encore visuellement l'effet souhaité, un clocher-porche doté d'une fenêtre haute géminée à tympan avec oculus, dont le modèle est copié sur les fenêtres du premier art gothique, renforce la monumentalité de cette toute petite église. C'est l'un des modèles les plus aboutis d'église rurale néogothique.

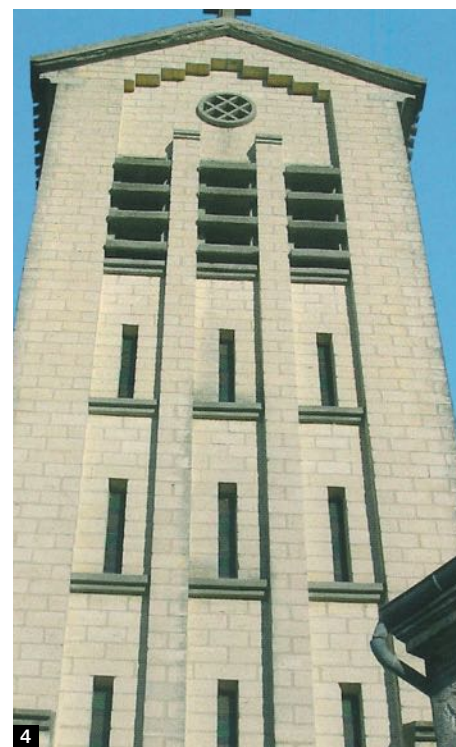
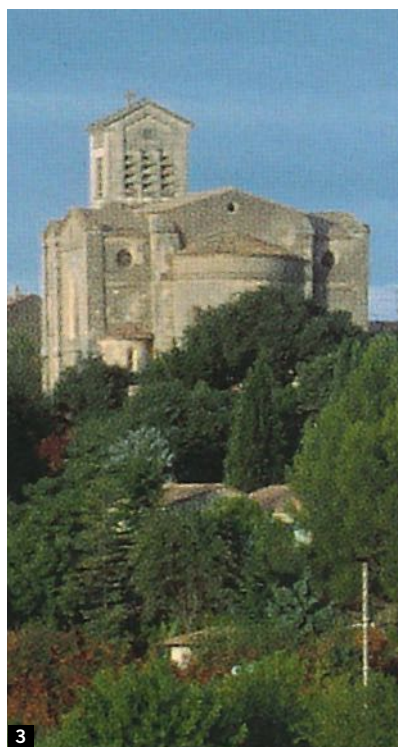
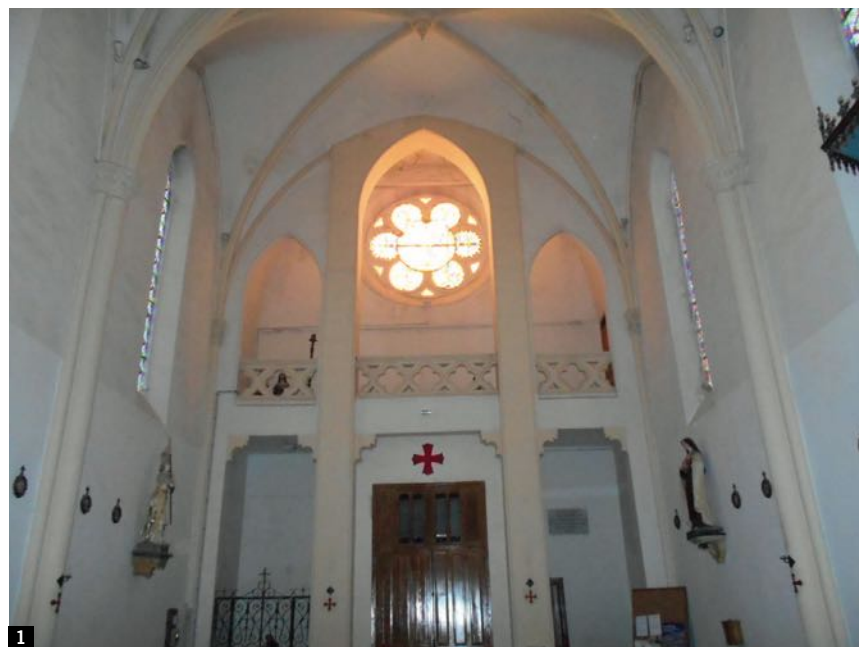
L'église **Saint-Arige ou Arey de Saint-Sériès** (34) est reconstruite en 1875 à l'emplacement de l'ancienne. Elle offre aussi un plan et une construction néogothique.

L'église **Saint-Just-et-Saint-Pastor** reconstruite en 1860 à **Saint-Just** (34) et l'église **Saint-Saturnin de Nages-et-Solorgues** présentent un même type de façade lisse surmontée de corniches, cantonnées de pilastres et portant un simple campanile. Elles présentent aussi un mélange de style, à la fois roman et gothique.

L'église **Saint-Christophe de Saint-Christol**, sur la commune d'Entre-Vignes (34), domine la colline et surplombe le village. Henri Bésiné construit une église néoromane en 1866, terminée en 1872. La précédente église jouxtant la Commanderie hospitalière au centre-ville est devenue trop petite. En 1950, grâce à une souscription publique, un clocher monumental a été ajouté.



1. et 2. Église Saint-Pierre d'Aspères, vue intérieure (1) © AM/CCPS
3. La chapelle de Montcalm à Vauvert
4. L'église de Fontanès
5. L'église de Salinelles
6. et 7. L'église de Vérargues (34)



Les croix

Plus de deux cents croix sont recensées sur le territoire, certaines remontent au ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles mais la plupart sont du ^{xix}^e siècle. Les croix de missions sont dotées d'une plaque commémorative millésimée. Les nombreux mas et hameaux présentent des croix à leurs chemins d'accès. D'autres ont été récupérées sur d'anciennes voies et réintégrées dans les villages

où elles se situent aux entrées de ville et carrefours de voies, à côté des églises ou dans les cimetières. Il existe également des bornes de finage, parfois surmontées d'une petite croix. Elles servent à marquer la fin de l'urbanisation et le début des terres cultivables autour des villages. Il n'y a aucune croix ni statue religieuse dans les extensions urbaines et hameaux protestants. C'est un élément discriminant qui permet de les distinguer .

1. L'église de Saint-Sériès (34) 2. L'église de Saint-Just (34), Entre-Vignes (34) 3. et 4. L'église Saint-Christophe de Saint-Christol
5. L'église de Nages-et-Solorgues
6. Souvignargues 7. Montpezat 8. Saint-Nazaire-de-Pézan (34) 9. Saint-Clément 10. et 11. Aubais 12. et 13. Aspères 14. Villetelle (34)



■ ARCHITECTURE VITICOLE DU XIX^E AU XXI^E SIÈCLES

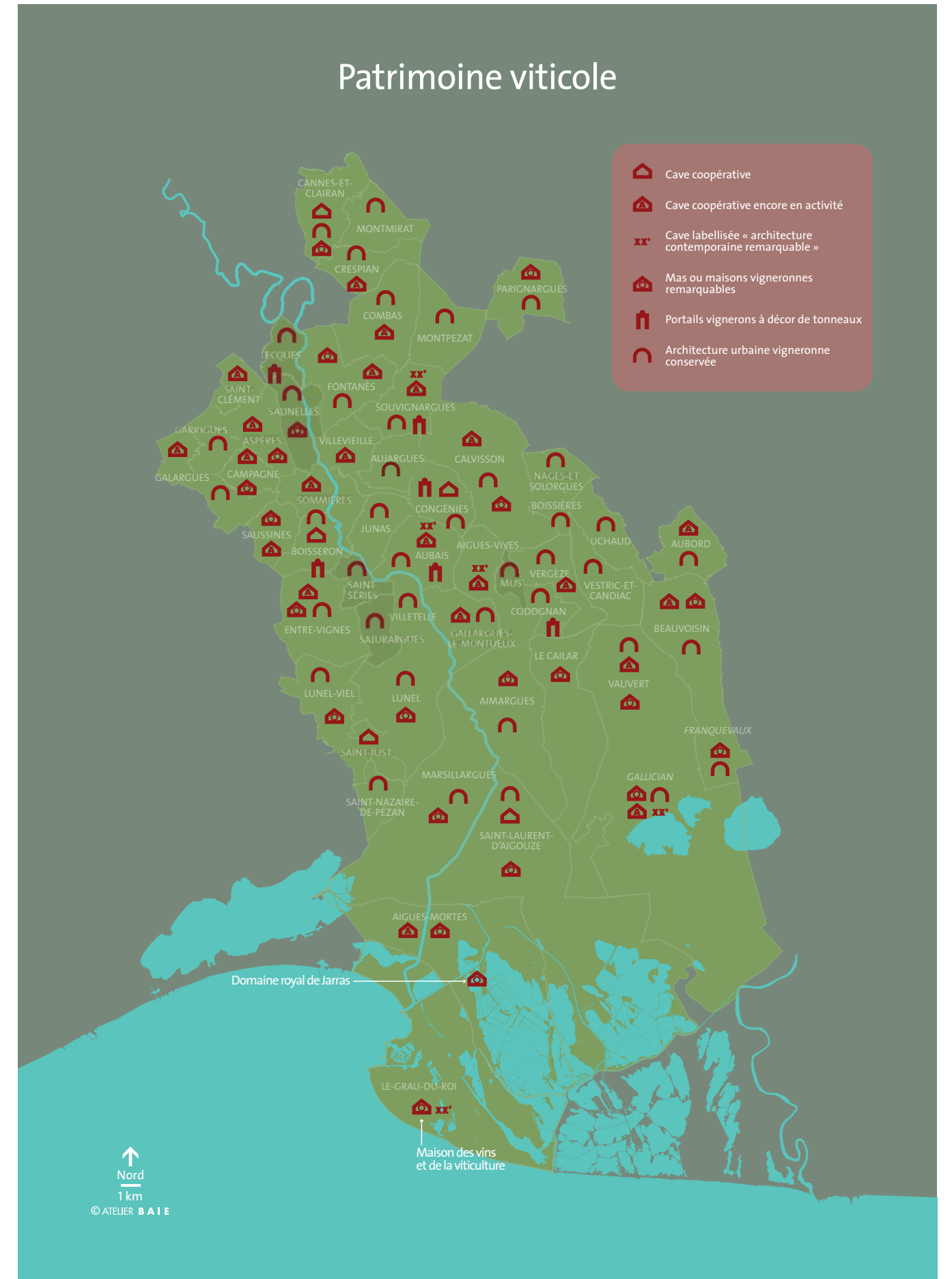
La viticulture s'étend sur l'ensemble des cinquante communes du PETR sous diverses appellations. Elle est à l'origine d'un important patrimoine architectural subsistant sur le territoire, du XIX^e au XXI^e siècles.

Au XIX^e siècle avant la crise du phylloxéra, grands mas, maisons vigneronnes et celliers indépendants constituent une première vague de construction. Une deuxième vague plus industrielle démarre après la Première Guerre mondiale, avec la rationalisation des systèmes de production collectifs. Elle perdure jusqu'à la fin des années 1960 alors que le Languedoc produit

du vin de table pour la France entière. La période est marquée par la construction de caves coopératives.

Une troisième période architecturale se dessine entre 1970 et 2000. Un centre d'étude ampélographique dans un souci d'innovation est associé à un immense caveau de vente créé à l'Espiguette dans le cadre de la mission Racine et du développement touristique du littoral. Les viticulteurs du Languedoc renouent avec leurs savoir-faire ancestraux et relancent une viticulture de qualité basée sur de nouveaux cépages. Avec l'individualisation des productions au début des années 1990, les

1. Codognan. Portail à tonneaux 2. Le Cailar 3. Maison vigneronne à Campagne (34)





vignerons se spécialisent sur leur propre domaine alors que le développement des vins biologiques, au début du ^{xxi}^e siècle, incite de nouveau à la production mutualisée. L'architecture contemporaine est mise au service de ces nouvelles caves coopératives, comme à Vergèze, première cave de France regroupant des viticulteurs labellisés bios.

Premier impact de l'activité viticole

Il existe un répertoire architectural très complet, de l'humble maison à la plus opulente, restant à étudier sur l'ensemble des villages du territoire concernant cette activité. Codognan est l'un des petits villages ayant le mieux conservé son architecture viticole dans toute la variété de son expression.

Le CAUE du Gard après 1830 détaille quatre types de constructions. Les grands mas, les chais indépendants et deux types de maisons en milieu urbain.

Les grands mas reprennent souvent un mas antérieur alors complété de bâtiments propres à l'exploitation viticole, chais, celliers, hangars, caveaux. La rationalisation du travail dans la zone humide conduit à la création d'une passerelle surélevée construite à l'arrière du caveau, permettant le déchargement direct du raisin par les charrettes collectrices grâce aux ouvertures percées en hauteur du bâtiment. À l'exemple du mas de Bordes, ancienne ferme de l'abbaye de Psalmodi toute proche, devenue une exploitation viticole.

Les celliers indépendants correspondent aux petits exploitants ruraux qui résident dans les villages. Ils les font construire en périphéries sur du terrain non bâti.

Les maisons de maîtres aux façades présentant des décors d'inspiration florale ou viticole, comportent souvent un balcon au premier étage décoré d'une balustrade en métal forgé très ouvragé. Elles sont élevées sur deux à trois niveaux. Le rez-de-chaussée est consacré à la réception, salle à manger, cuisine,

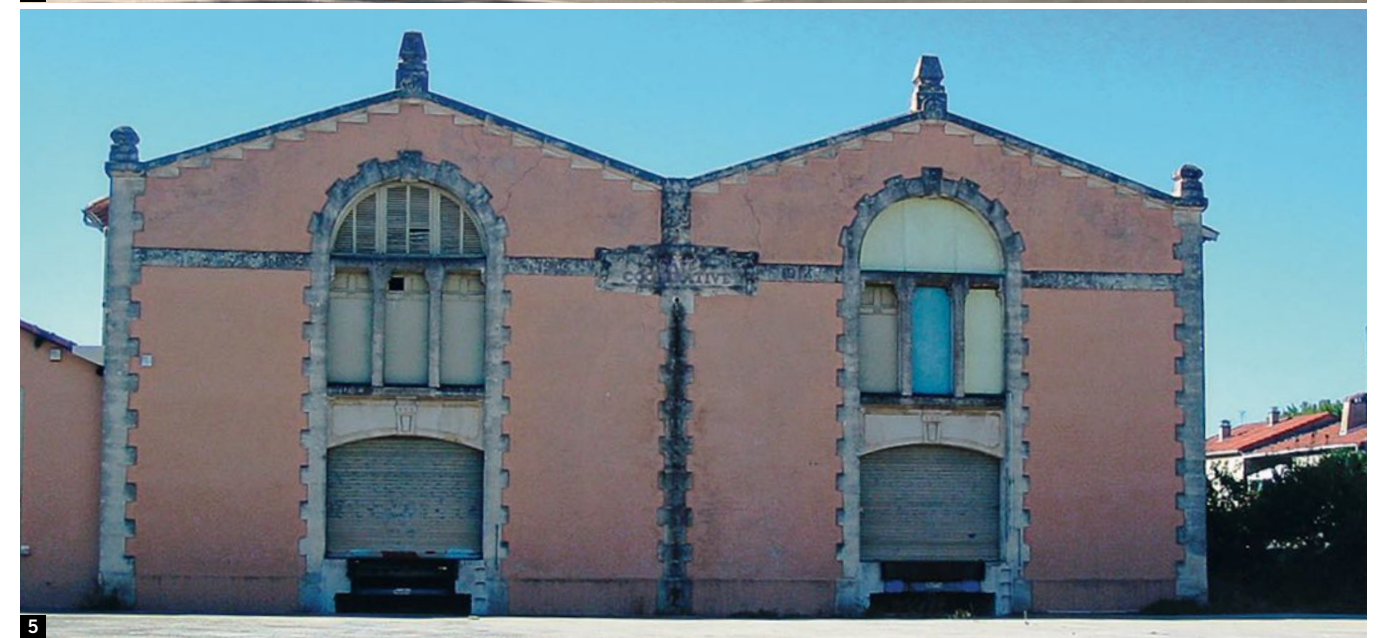
bureaux, salon, le premier étage est réservé aux chambres, parfois surmontées d'un étage de combles. Les dépendances viticoles attenantes sont accessibles par un grand portail flanqué de piliers de pierre parfois décorés de tonneaux. Il est possible d'en voir à Aubais, Lecques, le Cailar, Codognan ou Boisseron (34).

Les maisons vigneronnes rurales à expansions latérales sont les plus développées et ne dépassent pas deux niveaux. L'étage et une partie du rez-de-chaussée avec entrée sont réservés à l'habitation. Une pièce se situe au-dessus du portail intégré à la façade qui donne accès aux dépendances viticoles. Au ^{xix}^e siècle, le train facilitant le transport dès 1839, la taille des tonneaux nécessite la création de grands portails pouvant laisser passer foudres ou muids chargés sur des charrettes. Ils sont des marqueurs architecturaux de l'activité viticole. Une carte postale de 1907 montre une charrette portant un foudre, emporté par les inondations du Vidourle à Sommières. Les enfants posant à côté donnent l'échelle de la barrique.

Dans les villages, les habitants font construire des maisons dans de nouveaux quartiers extérieurs au centre ancien comme à Mus, mais parfois la topographie ne le permet pas et c'est dans des rues médiévales, comme à Boissières, qu'elles sont créées, remployant d'anciennes maisons et obligeant les propriétaires à biaiser les montants des portails pour permettre le passage des tonneaux. Ils sont aujourd'hui abondamment transformés. Certains villages traversés par des axes routiers majeurs (ex N. 113) comme à Uchaud conservent des alignements de façades de maisons vigneronnes à développement latéral toutes identiques construites des deux côtés de la route et sur plus d'un kilomètre, malgré le changement de destination des habitations. Le même type d'alignement se retrouve aussi dans les villes de Codognan, Vergèze, Aimagues, Vauvert, Marsillargues (34), Lunel-Viel (34) ou Lunel (34). Il serait souhaitable d'en protéger dans le cadre des règlements d'urbanisme.



1. Codognan, portail vigneron 2. Uchaud, avenue Robert-de-Joly, alignements d'anciennes maisons vigneronnes
3. Mus, maison vigneronne à développement latéral 4. Parignargues, portail transformé 5. Boissières. Portail viticole biseauté réaménagé
6. Sommières. Charrette et son foudre emportés par les inondations 7. Aimagues. Mas de Bordes. La passerelle construite contre le caveau



Caves coopératives

Actuellement, le territoire compte encore une trentaine de caves coopératives recensées, dont la moitié est toujours vouée à leur fonction primaire. Certaines ont obtenu le label ACR comme Aubais, Gallician, Aigues-Vives ou Souvignargues. D'autres ont subi une reconversion de leurs locaux comme à Cannes-et-Clairan ou Saint-Laurent-d'Aigouze tout en gardant leur architecture. Bien spécifiques au Languedoc, véritables cathédrales des vignobles par leur taille, elles sont construites dans tous les villages de 1925 à 1960. À partir de cette période, elles sont équipées de cuves en production continue, prouesse technique qui dote le paysage de ces doubles « cumulus » de béton encore bien visibles à la cave de Calvisson. La coopérative est le sym-

bole social d'une mutualisation de moyens d'exploitation autour d'un regroupement de vignerons. Elle induit aussi un lissage des productions, un contrôle de fabrication et la possibilité d'une offre globale pouvant s'adapter au marché national. Plusieurs architectes ont travaillé sur le territoire, les montpelliérains André Cassan (1862-1933), Edmond Leenhardt (1870-1950), René Villeneuve (1903-1989) et principalement Henri Floutier (1896-1973), natif du territoire.

EDMOND LEENHARDT (1870-1950), RENÉ VILLENEUVE (1903-1989)

La cave de Cannes-et-Clairan a été construite en 1929 par l'architecte Edmond Leenhardt. Des travaux d'agrandissement sont effectués en 1932. Elle est désaffectée en 1990. On retrouve

sur sa façade un bandeau avec l'inscription « coopérative des vignerons de Cannes ». Ses deux cuves de production continue sont toujours visibles. Cave reconvertie, elle abrite aujourd'hui des ateliers d'artisans d'art.

La cave coopérative, les Coteaux de la Lune SCA Fraternelle, a été construite à Galargues (34) dans le cadre d'un regroupement des viticulteurs des villages de Galargues et Buzignargues par l'architecte René Villeneuve, en 1939. Elle est toujours en activité aujourd'hui et a conservé son architecture et sa façade originale. Le même architecte construit aussi la cave de Saint-Christol à Entre-Vignes (34) en 1941 sur un modèle semblable. Cette cave est toujours en activité.

HENRI FLOUTIER (1896-1973)

Originaire d'Aigues-Mortes, architecte formé à l'École nationale des Beaux-Arts de Paris sous l'instruction de Gabrielle Héraud, il intervient sur plus de soixante-dix établissements jusqu'aux années 1960 qu'il s'agisse d'agrandissements ou de constructions. Combas (1924) et Beauvoisin (1928) sont les premières caves coopératives qu'il construit sur le territoire. Il réalise ensuite des caves coopératives en 1939 dans un style très homogène présentant un fronton caractéristique à redents à Aubais, Souvignargues et Aspères.

En 1970, celle de Souvignargues comptait cent vingt membres et avait une capacité de 38 500 hl. Elle est toujours en service.

1. Aubais 2. Souvignargues 3. Cannes-et-Clairan 4. Galargues (34) 5. Saint-Laurent-d'Aigouze (1, 2 et 4) © HC/PETRCV



1. La cave de Vauvert 2. La cave de Calvisson 3. La cave de Gallician (1, 2 et 3) © HC/PETRV



1. Viavino, Entre-Vignes (34) © HC/PETRV 2. et 3. Maison des vins de l'Espiguette (2 et 3) © AML/CAUE30



bâtiments des bureaux et magasins de vente directe ont été créés. Floutier innove en parant la façade de strates régulières de galets banchés en épis issus de la Costière de Nîmes, technique vernaculaire de construction (voir p. 194) utilisée dans le hameau et la construction évoque la couleur du terroir local dans lequel le vignoble est planté.

L'architecture au service d'une viticulture d'avenir

Dans les années 1970, la crise viticole liée au premier choc pétrolier conduit à repenser les productions et à se tourner vers de nouveaux cépages. La maison des vins à l'Espiguette (Le Grau-du-Roi) a été construite par J. Massota en 1969. Elle est constituée en deux parties : la première est une cave expérimentale du centre de recherche œnologique de l'Établissement national technique pour l'amélioration de la viticulture (ENTAV) et la seconde était gérée en tant que cave coopérative. La cave est composée de béton armé, d'une charpente métallique et d'un étage carré avec trois vaisseaux. À l'extérieur une céramique émaillée complète la façade. En 2008, la partie cave coopérative a été transformée en magasin de vente de vins et de produits d'origine agricole de la région méditerranéenne française sous le nom de Maison méditerranéenne des vins, de l'olive et des produits régionaux. La cave est labellisée ACR. Dans les années 1990, le tourisme participe au développement économique des caves particulières. Le domaine Guinand à Entre-Vignes (34) sur le village de Saint-Christol, est l'exemple

d'une famille de viticulteurs ayant quitté la cave pour créer son propre caveau dans une ancienne bergerie du XVII^e siècle qui jouxtait le domaine familial. La patrimonialisation du vin s'inscrit à cette époque dans celle de la pierre.

Sur la même commune, VIAVINO voit le jour, pôle œnotouristique bioclimatique constitué de sept bâtiments. Le site a été construit en 2013 par l'architecte Philippe Madec sur une surface de 1 420 m². Ils ont une fonction d'accueil, de découverte et d'animations, de lieu de vente, d'exposition et un parcours de découverte sur la vigne, le vin et les cultures locales. Des conférences et des séminaires y sont organisés et des ateliers de dégustation et un restaurant y sont associés. Le complexe se caractérise par une confection d'ossatures de menuiserie et de protections solaires en bois. L'extérieur s'appuie sur des murs en pierre, des sols en terre battue et des espaces traversants dotés de fenêtres ouvrantes. Les bâtiments évoquent l'architecture et pentes de toiture des maisons voisines du village.

Enfin, construite en 2018 sous la direction d'Elan Ingénierie, la cave de Vergèze-Codognan fait plus de 6 000 m² et a une capacité de 75 000 hl, pouvant aller par extension jusqu'à 120 000 hl. Sa particularité est la production intégrale de vin biologique. Elle se situe dans un espace de 10 ha d'agroforesterie, appartenant au propriétaire de la source Perrier voisine. Le bâtiment intègre une ergonomie de travail dans le but de réduire le déplacement et la manutention. Le CO₂ est également traité par une fosse de réception semi-enterrée avec quai basculant. Ses façades en acier munies de pareclosoles, permettent une ventilation naturelle depuis l'extérieur lorsque l'intérieur est trop chaud. La cave produit aussi de l'énergie photovoltaïque.



■ ARCHITECTURE CIVILE RÉCENTE



Période antérieure à la mission Racine

Elle est marquée par une vague de construction à la fin des années 1950, principalement conçue par Armand Pellier qui personnalise ses œuvres par l'emploi brut systématique de la pierre de Vers-Pont-du-Gard.

Armand Pellier (1910-1989)

Artiste d'origine marseillaise et compagnon du devoir dont la première profession est sculpteur. Au cours de sa carrière, il s'oriente vers la scénographie et la décoration puis, à 67 ans, il devient architecte. Passionné par l'architecture antique, il l'ancre dans son travail où elle transparait par l'utilisation qu'il fait de la pierre du Pont-du-Gard associée au béton, issue directement de sa propre concession aux carrières de Vers-Pont-du-Gard. Au cours de sa carrière, il est amené à travailler avec plusieurs architectes dont Henri Floutier. Son style se démarque par la pierre traitée comme une sculpture de forme rectiligne, intégrée à l'architecture. Toutefois les villas construites par Pellier sont aussi réputées pour la maîtrise des lumières et le confort qu'elles dégagent. Plusieurs de ces œuvres sont labellisées Architecture contemporaine remarquable (ACR) et sont situées majoritairement dans le Gard.

MAISON MOULIN, AIGUES-MORTES

Sis à l'intérieur des remparts, le projet part du désir des propriétaires de transformer un hangar vinaire, proche des remparts, en habitation. L'architecte Armand Pellier est chargé des travaux. Après plusieurs refus de permis de construire, dus à la proximité des remparts (CMH), l'architecte établit un plan audacieux, conservant l'aspect extérieur de l'entrepôt et développant à l'intérieur une habitation, en 1970, totalement invisible de l'extérieur.

L'édifice est composé d'un mur percé de baies vitrées, d'un mur courbe garni verticalement de pans rectilignes en béton lisse peint en blanc et d'un bandeau en béton brut de décoffrage. Le bâtiment bénéficie pour ses parties intérieures d'un mélange de matières. Un plafond en béton, un sol d'ardoises noires, du marbre blanc pour les escaliers, de la pierre jaune et du verre. Paule Pascal a réalisé un mur courbe en pierre jaune, percée par de petites ouvertures aléatoires marquées par des encadrements sculptés. La maison Moulin est un travail unique pour Pellier plutôt habitué aux espaces libres. Le Label ACR lui a été accordé.

FOYER COMMUNAL, GALLICIAN

Construit en 1958, Armand Pellier, collabore avec Paule Pascal qui réalise les sculptures architecturales (voir p. 181).



CENTRE ROBERT GOURDON, VAUVERT

En 1974, le maire, Robert Gourdon, s'adresse à Armand Pellier pour la construction d'un centre culturel et sportif. Le bâtiment est composé d'une grande halle de sport et de plusieurs salles réservées aux activités culturelles. La touche personnelle d'Armand Pellier se distingue par un long plan incliné qui dessert l'étage et l'utilisation de la pierre de Vers-Pont-du-Gard, signature de l'architecte. Il a subi des transformations, notamment avec la modification des salles dédiées aux activités culturelles. Le bâtiment a été complété par de nouveaux espaces publics dans le respect de Pellier par l'architecte Robert Prohin. Ce dernier a aussi utilisé la pierre du Pont-du-Gard.

BUREAU DE POSTE, CONGÉNIES

En 1975, Il est sollicité pour la construction du bureau de poste communal. Les éléments architecturaux sont caractéristiques de l'architecte, emploi de la pierre de Vers en façade, toiture de béton constituée d'une dalle en pente débordante au bandeau blanc. Des dépendances accolées côté ouest sont pourvues d'une double pente inversée collectrice des eaux de pluies dirigées vers une rigole portée par un mur récepteur adjacent au bâtiment, construit en pierre de Vers et faisant office de gouttière, autre signature de l'architecte. Principe repris par Robert Prohin, à l'école de Vestric-et-Candiac. Le bâtiment présente aujourd'hui des constructions postérieures au projet initial. Il est transformé en bibliothèque en 2024.



De la mission Racine au début du **xxi^e** siècle

La mission interministérielle d'aménagement touristique du littoral de l'ex Languedoc-Roussillon, également connue sous le nom de mission Racine, a été mise en place à partir de 1963 sous la présidence de Charles de Gaulle. Elle avait pour but d'aménager plus de 200 km de côte de la région languedocienne. Menée par Pierre Racine, la mission consistait à répondre, à la fois, à des enjeux locaux en matière d'économie pour faire face aux crises viticoles et industrielles mais aussi à celui national qui consistait à développer le tourisme méditerranéen français afin de concurrencer les stations balnéaires espagnoles. Entre les années 1960 et 1980, la région a vu la construction de ports, d'aéroports, de routes et autoroutes. Des innovations architecturales sont confiées aux architectes Jean Balladur et Joseph Massota, notamment la création de Port-Camargue qui s'inspire des marinas de Floride.

Le Grau-du-Roi

Ville démembrée d'Aigues-Mortes en 1879, seule sur le littoral méditerranéen à avoir deux phares classés au titre des Monuments historiques, elle tient aussi son nom d'un chenal (grau) ouvert au **xvii^e** siècle, qui desservait le port royal d'Aigues-Mortes. Maire fondateur de la station balnéaire à partir de 1830, Jean Vigne-Malbois écrit dans son manuscrit « c'est une rage d'aller à la mer » dès 1835.

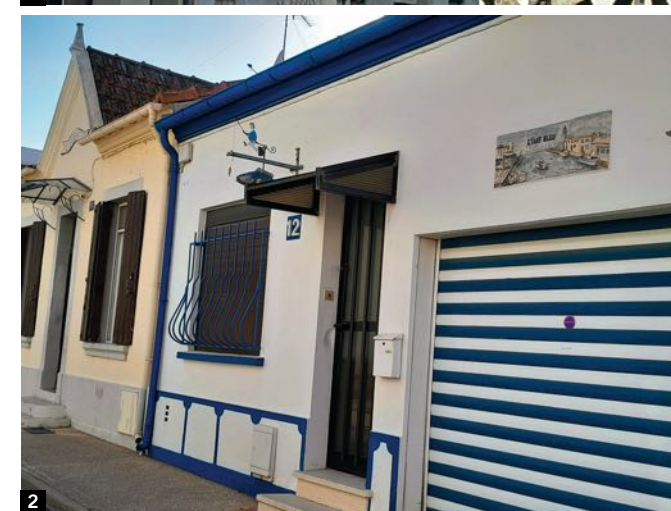
Port de pêche depuis l'époque médiévale, doté de deux criées, d'une des plus anciennes prud'homies de Méditerranée inscrite, en 2021, sur la liste des éléments inclus à l'Inventaire national du patrimoine culturel immatériel en France, c'est aussi régulièrement le premier port de pêche de Méditerranée en tonnage pêché. Passant de 9 000 habitants l'hiver à 150 000 habitants l'été, Le Grau-du-Roi a bénéficié d'une évolution architecturale exceptionnelle dans le cadre de la mission Racine.

Dans la ville même, un certain éclectisme architectural se dégage des différentes phases de construction. Rive gauche le quai Colbert conserve encore en amont quelques façades du début du **xx^e** siècle. Rive droite, le vieux phare daté de 1825, s'inscrit dans un ensemble de constructions s'étalant sur le **xx^e** siècle. La maison la plus haute dite « du Dauphin » et sa façade sculptée remontent aux années 1900 alors que l'église Saint-Pierre, sa voisine est reconstruite en 1966 dans un style contemporain très épuré.

En 2014 l'architecte Antoine Garcia-Diaz, construit la nouvelle mairie, rive gauche sur le front de mer. Le bâtiment a une superficie totale de 2 272 m² et est caractérisé par de grandes fenêtres s'ouvrant sur la mer. Il est composé d'un socle massif en béton sablé qui accueille le parking et les locaux techniques. Les deux niveaux supérieurs, réservés à l'administration, sont en vêtture métallique brillante et lisse faite de cassettes en aluminium.

La marina de Port Camargue (Le Grau-du-Roi)

C'est la deuxième plus grande au monde et le premier port de plaisance d'Europe, avec plus de 5 000 emplacements en 2018. Elle compte une centaine de commerces. Sa construction débute en 1969 sous la direction de Jean Balladur en collaboration avec trois architectes, Denis Barthélémy, Georges Chouleur, et Joseph Massota qui construisent diverses parties du complexe. La capitainerie dont ils sont les auteurs en 1973 et l'ensemble architectural du quai d'honneur comprenant le Grand Galion, le Grand Pavois, le Suffren, les Jardins du port et les Camarguaises sud sont labellisées « Architecture contemporaine remarquable ». Sur Le Grand Galion, immeuble formant un S, avec des loggias en résille de béton représentant un pois-





son, sept des entrées sont ornées d'un mur sculpté en pierre de Vers-Pont-du-Gard par Paule Pascale sur des thèmes marins ou balnéaires.

Les architectes

JEAN BALLADUR (1924-2002).

Après des études de lettres et de philosophie, il avait reçu alors un enseignement de Jean-Paul Sartre, il s'oriente vers une carrière d'architecte. Par la suite il obtient son diplôme en 1953 à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris. Il est imprégné de philosophie humaniste qui se dégage à travers ses œuvres. Il intervient entre 1960 et 1970 dans la réalisation de la station balnéaire de La Grande-Motte (34) puis à Port-Camargue au Grau-du-Roi. À la fin de sa vie, Jean Balladur fut élu membre de l'Académie des Beaux-arts de l'Institut de France, dans la section d'architecture.

JOSEPH MASSOTA (1925-1989)

Originaire de Nîmes, il a reçu une formation à l'école nationale supérieure des Beaux-Arts et à l'Institut d'urbanisme de Paris. Architecte imprégné par Le Corbusier et le travail du béton, ses constructions se concentrent principalement dans le sud de la France. Au cours de sa carrière, il développe un style axé sur le nombre d'or et sur l'évolution scientifique, notamment la forme de l'ADN.

ROBERT PROHIN (1939-2015)

Né au Cailar, il commence sa carrière avec les architectes de la mission Racine, notamment en participant aux projets de Joseph Massota, dont il conserve la technique d'exploitation du béton brut, mais s'en démarque par l'ajout ponctuel de couleur, dont le rouge des sables de la Costière. Empreint d'humanisme, il développera dans ses projets une touche de poésie. L'école de Vestric-et-Candiac qu'il construit en 1993 à une couverture portée par seize piliers de béton coulés dans des boisseaux de terre cuite évoquant des troncs d'arbres et la couleur des sables de la Costière toute proche. Des treillis peints en vert évoquant leurs branches portent une toiture débordante, garnie de six gargouilles descendant jusqu'au sol en forme de gallinacées.

LUNEL (34) NOUVELLES ARÈNES FRANCIS SAN JUAN

Construites en 2018, elles remplacent les arènes bâties en 1861. Le projet est confié à l'architecte Jacques Ferrier. Elles sont agrandies d'une capacité de 4 000 spectateurs assis et de 4 700 places lors des concerts et dotées d'une terrasse de 700 m². Les gradins sont désormais couverts de dentelle en acier thermolaqué blanc et les parois des arènes sont pourvues d'une grille à maille très fine et transparente. La piste initiale a été conservée. L'une des dernières rénovations est la mise en place de vitrines autour des arcades des arènes.



Lunel, les arènes San Juan

1. La mairie du Grau-du-Roi © HC/PETRV 2. La capitainerie de Port Camargue © TDP/PETRV 3. et 4. L'école de Vestric-et-Candiac HC/PETRV

Architecture rurale

■ LES MAS



Les mas sont très nombreux sur le territoire du nord au sud et sont indissociablement liés à son histoire en tant que premier habitat rural structurant le paysage agricole avant la création des villages qui bien souvent se sont développés autour d’eux, notamment dans la partie septentrionale. Certains remontent à l’époque médiévale comme le mas de Coste à Cannes-et-Clairan. Les seigneurs et les abbayes possédaient aussi de nombreux mas, comme le mas de Bordes à Saint-Laurent-d’Aigouze qui appartenait à Psalmodi.

Ils évoluent au fil des siècles, avec des ajouts successifs de bâtiments en fonction des activités, et les parties réservées à la résidence familiale s’adaptent aux évolutions du confort. La plupart des mas sont antérieurs au XIX^e siècle et figurent sur les cartes de Cassini du XVIII^e siècle. Leur regroupement a permis à la Révolution de constituer des communes rurales. Originellement entourés de terres agricoles, ils sont souvent intégrés aujourd’hui dans les centres anciens. Le village actuel d’Aspères reste une exception encore aujourd’hui, il est constitué de sept petits hameaux parfois distants de plus d’un kilomètre, constitués de mas. Le mas Bouzanquet y a conservé son architecture du XVII^e siècle.

Originellement voués à l’élevage d’ovins et à la culture céréalière, les mas se sont tournés vers la viticulture dès le XIX^e siècle. Au XXI^e siècle beaucoup se sont reconvertis dans l’hébergement touristique.

Ils sont souvent complétés d’un dispositif d’adduction d’eau par norias à traction animale ou mue par éolienne. Grâce aux études réalisées à la fin du XX^e siècle*, une typologie architecturale a pu être dégagée, complétée par une carte d’inventaire des mas de Petite Camargue. Maryse Chardenas, architecte, a également réalisé pour l’association F.A.C.E.T. un nombre important de dessins faisant un état des typologies de

mas et masets au tournant de l’an 2000. Deux types de cellules familiales se distinguent dans deux catégories de mas :

Le mas rural d’une famille d’exploitants, comprenant unité d’habitation et dépendances pour le travail, qui peut parfois être intégrée à la seconde catégorie.

Le mas intégrant une maison de maître, sur de vastes exploitations, souvent des gentilhommières à l’origine.

Trois modèles architecturaux les caractérisent :

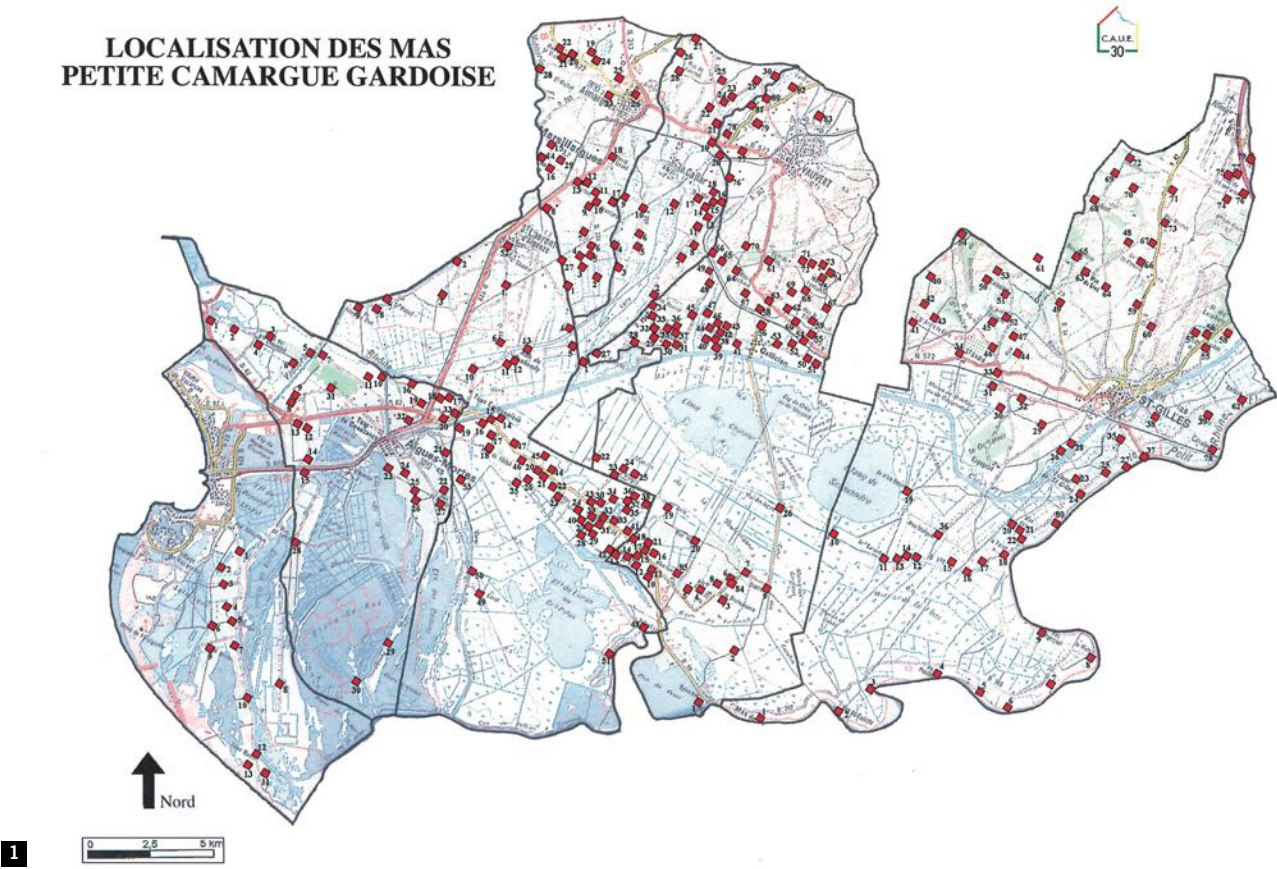
1. Le mas linéaire,
2. le mas en « U » ou en équerre
3. le mas clôturé à cour intérieure de plan carré ou rectangulaire qui est doté d’un portail monumental centré sur la cour.

Ce troisième type de mas, notamment en ville, a des portails architecturés, dotés de sculptures sommitales qualifiant parfois leur spécialité. Les mas vigneronniers présentent des tonneaux. La maison de maître se trouve soit en face opposée au portail, soit sur un côté jouxtant une rue passante auquel cas une porte souvent surmontée d’un balcon arbore de belles sculptures et ferronneries évocatrices de l’activité des maîtres.

Certains mas des XVII^e et XVIII^e siècles présentent également des parcs architecturés à la française, comme le Mas des Boules à Aimargues qui appartenait à la famille de Saporta, le mas de Teillan dans la même commune devenu un château ou comme le mas de Beck à Vauvert.

La viticulture a fait évoluer l’architecture des mas. Les portails d’accès sont devenus des porches très hauts permettant de laisser passer foudres et muids sur charrettes ou les engins agricoles d’aujourd’hui. Des chais sont venus compléter les dépendances. Une chapelle a parfois été construite servant aux nombreux travailleurs du mas.

LOCALISATION DES MAS PETITE CAMARGUE GARDOISE



1. Mas Bouzanquet, Aspères 2. Mas de Coste, Cannes-et-Clairan

* Voir en bibliographie, les études du CAUE du Gard et celle de l’association F.A.C.E.T. Le Syndicat mixte de la Camargue gardoise a également lancé une importante étude de diagnostic et d’inventaire des mas de Petite Camargue aujourd’hui compris dans la zone Natura 2000. Nous empruntons à ces études les typologies établies.

1. Carte du CAUE30 2. Quelques exemples de mas vigneronniers dessinés par Maryse Chardenas 3. et 4. Saint-Laurent-d’Aigouze, le mas de Bordes et sa noria



■ PATRIMOINE VERNACULAIRE

Habitat

Le Languedoc oriental a produit divers modèles d'habitations en milieu rural dont les plus connus restent le mas ou la maison vigneronne. Parmi les maisons paysannes de la zone sèche, un modèle récurrent sur l'ensemble des villages est présent dans les centres bourgs, datant du ^{xvii}^e siècle pour les exemples les plus anciens.

Le territoire, trop souvent assimilé à une extension de la Provence, n'identifie pas encore ces maisons rurales comme spécifiquement languedociennes dans le cadre patrimonial. Beaucoup sont donc transformées au gré des propriétaires acquéreurs, car elles ne bénéficient d'aucune protection particulière dans les actuels règlements d'urbanisme.

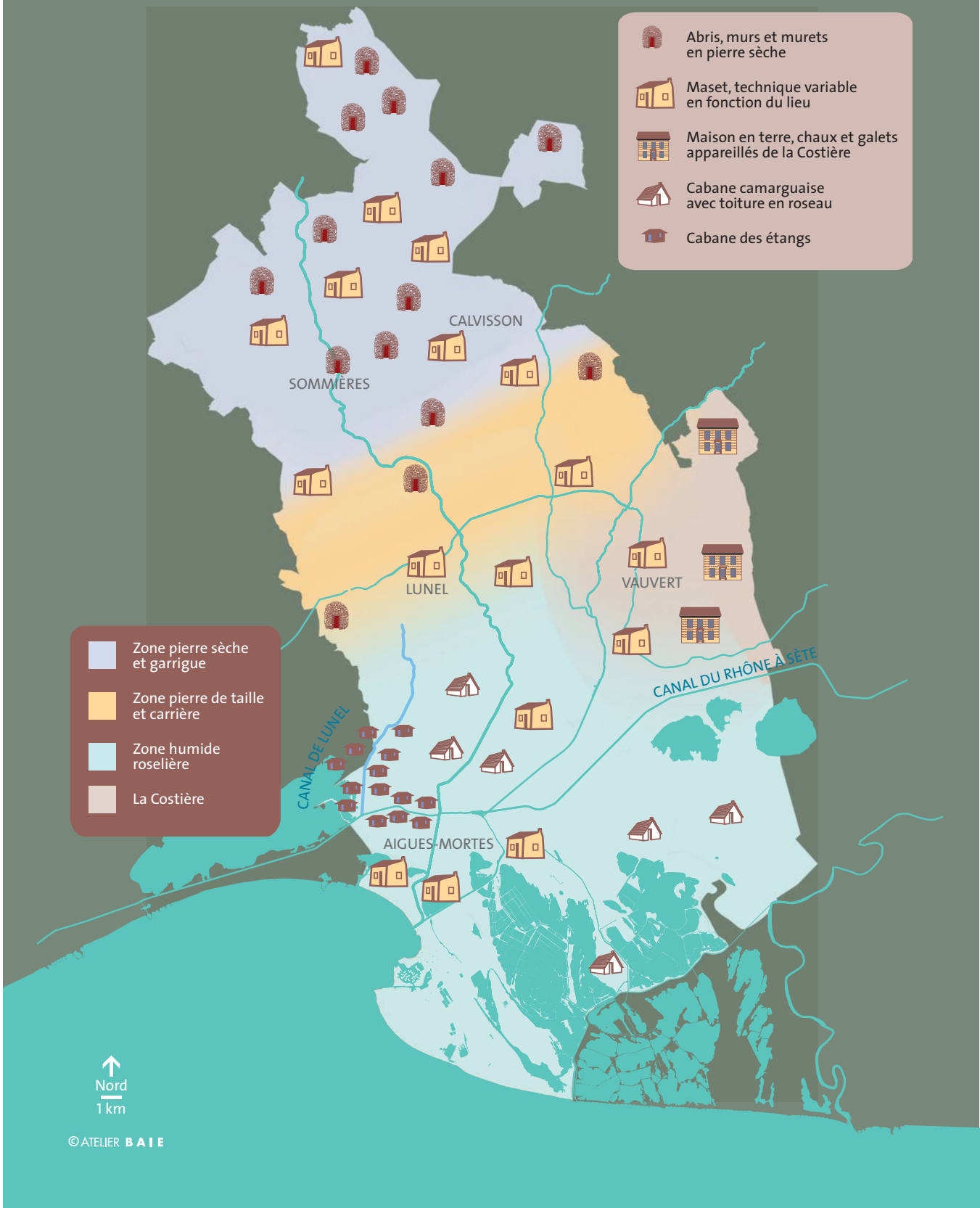
Comme tout habitat vernaculaire, elles utilisent les matériaux de proximité. La géographie en détermine les couleurs naturelles. Elles s'inscrivent donc avec sens dans un paysage. Dans un secteur où le bois de construction reste rare et cher, les colonnes, les piliers, les linteaux de petites fenêtres sont construits en pierres de taille. Le bois est utilisé pour les poutres de toiture. L'essentiel de la maçonnerie est constitué de pierres de clapas liées au mortier de chaux, y compris les voûtes. La pierre de taille appareillée est employée en chaînage d'angle, dans les arcs d'ouverture parfois dans les pièces principales notamment

pour la cheminée. De larges dalles de pierre couvrent les sols. Au rez-de-chaussée, la cave voûtée accueillait les provisions, les tonneaux, les charrettes et l'atelier. Un escalier en pierre de taille conduit à l'étage, lieu de vie familial. Il ouvre sur une terrasse abritée servant aux activités de cueillette, de cuisine, de séchage, de décoconnage de vers à soie en pays de mûriers et de broderie pour profiter du jour au maximum. Le balcon servait aussi de lieu social d'accueil des visiteurs, l'escalier y accédant directement. Deux exemples de ce type de maison sont donnés de chaque côté du Vidourle : l'un à Garrigues (34) dans le centre ancien et l'autre à Souvignargues qui en compte plusieurs.

À Cannes-et-Clairan l'escalier est intégré dans la façade mais donne accès à un balcon intérieur.

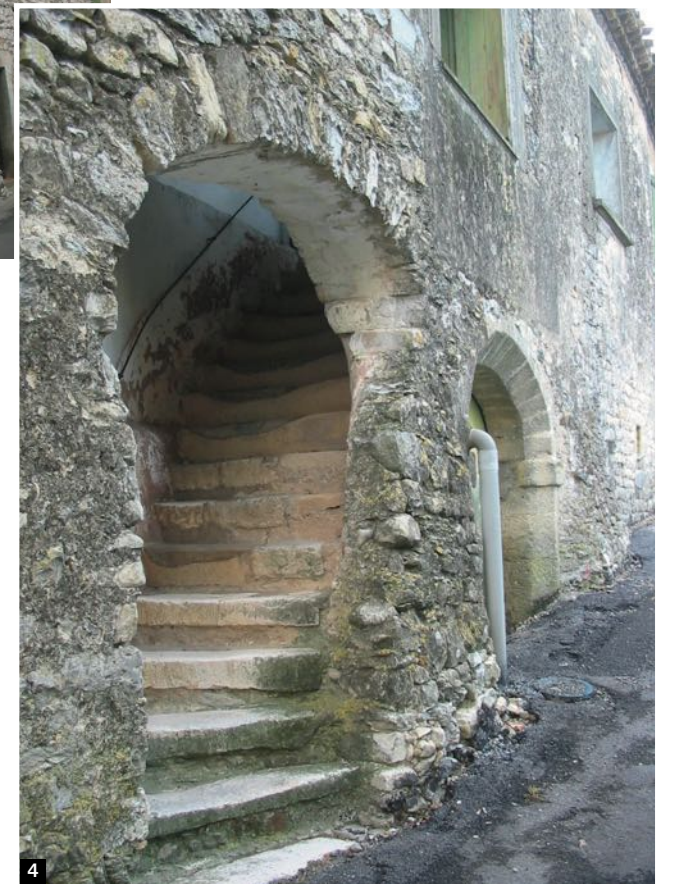
Dans la zone humide on remarque des doubles portes dont une dotée de moustiquaires et d'un batardeau pour prévenir les crues. Les batardeaux sont présents sur l'ensemble des villages situés dans les bassins versant du Vidourle, du Vistre et du Rhône. Bien que les rues soient maintenant goudronnées, dans ce pays d'eau et de marais, beaucoup de maisons en centre ancien ont conservé leurs décrotoirs au pied de la porte principale d'entrée. Enfin, pour construire l'habitat local, le four à chaux était indispensable dans chaque village.

Construction vernaculaire





1. Bergerie, Aspères © AM/CCPS 2. Maisons à Souvignargues 3. Maison à Garrigues (34) 4. Four à chaux, Crespian © MB/CCPS 5. Décrottoir Le Cailar



Autres constructions

Des techniques d'appareil sont également bien maîtrisées dans les bâtiments agricoles. Pour économiser les charpentes, les toitures sont portées par un mur maître faitier refendu d'arcs porteurs paraboliques plus connus sous le nom d'arc en « chaîne pendante renversée ». Un exemple est visible sur une bergerie d'Aspères. La même technique était également employée pour les ponts construits localement dont un exemple subsiste à Saint-Clément.

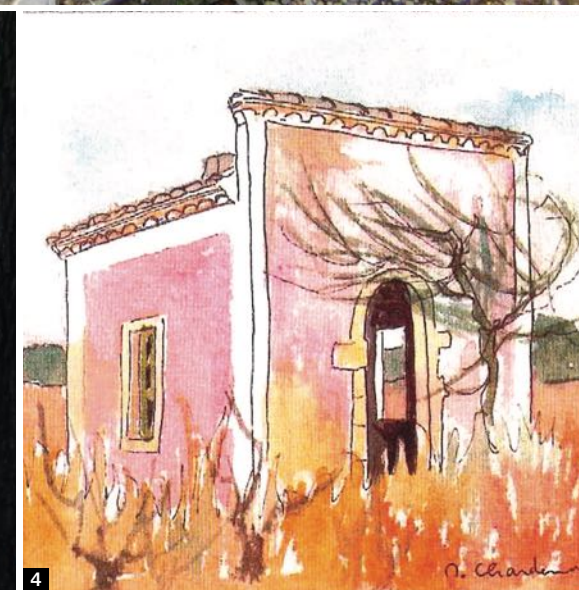
1. Saint-Clément, four à chaux © AM/CCPS 2. Porte avec moustiquaire et batardeau, Saint-Laurent-d'Aigouze, Rue Carnot 3. Maison à Salinelles 4. Maison à Cannes-et-Clairan



Masets

Toute famille possédait un maset qui servait de logement pour le travail aux champs, de lieu de stockage d'outils et de cuisine pour les repas tirés du sac ou préparés de retour de chasse. Essentiellement fréquentés par la gent masculine, lieux de réunion entre chasseurs, les femmes et les enfants rejoignaient les masets les dimanches ou les jours de fêtes à la belle saison. Inutilisés aujourd'hui, ils ont disparu sur 80 % du territoire mais certains ont heureusement été sauvegardés par leurs propriétaires soit dans le cadre agricole soit en transformant leur destination.

Un bon exemple de conservation est donné à Congénies avec le maset Lebrun, sis au bord d'un sentier non loin d'une voie cyclo-touristique. Il a été confié à l'entretien de la société de chasse locale qui s'y réunit ponctuellement. Son propriétaire ramassait des pierres dans la nature qu'il travaillait pour en faire des sculptures. Les promeneurs et cyclotouristes peuvent profiter de ce haut lieu de l'art brut local.



1., 2. et 3. Le maset Lebrun, Congénies © AM/CCPS

1. et 2. Le maset Lebrun, Congénies © AM/CCPS 3. Maset à Aubais 4. Maset à Aigues-Mortes. Dessin Maryse Chardenas Crédits F.A.C.E.T 5. Maset à Sommières © AA/CD30 6. Maset de vigne à Vergèze au début du xx^e siècle.



1

Moulins

Pays d'eau et de vent, pays céréaliier aussi, le territoire était couvert de moulins depuis l'époque médiévale. Les trois moulins de Calvisson visibles du littoral sur leur colline servirent à dresser la carte de Cassini au XVIII^e siècle. De nombreux moulins hydrauliques furent construits par les communautés utilisatrices sur le Vistre, le Rhône, le Vidourle et ses affluents. Ils subsistent aujourd'hui, des moulins à vent sur diverses communes sur lesquels des toitures ont été recréées pour empêcher leur dégradation. Beauvoisin, Calvisson, Aigues-Vives, Mus et Parignargues ont restauré leurs moulins sur des lieux ou sentiers accessibles au public.

Parmi les moulins à force hydraulique qui ont pu être conservés, le moulin de carrière à Aubais est sans doute l'un des plus anciens. Il remonte au XIV^e siècle et comporte encore toute sa machinerie. Sis sur le Vidourle et géré par un SIVOM entre les deux villes d'Aubais et Villetelle (34), il est ouvert au public à côté de sa retenue d'eau qui traverse la rivière.

Le moulin de Gravevesse à Sommières, datant du XVII^e siècle sur le Vidourle, est bien visible et doté d'un gué piéton permettant aux visiteurs de traverser la rivière.

L'un des moulins les plus intéressants est encore aujourd'hui à l'état de ruines sur la commune de Junas. Le moulin de Corbières qui date du XV^e siècle, sis sur un tout petit affluent du Vidourle, a été doté d'un ingénieux système de resclausse encore en place, afin de provoquer une pression suffisante pour faire tourner les roues du moulin. Il était complété d'un mas pour l'habitation des exploitants. Une association l'entretient, le sécurise, en a restauré déjà certaines parties.



2



3

1. Sommières, moulin de Gravevesse 2. Moulin d'Aubais 3. Moulin de Fontanès sur le Vidourle © MB/CD30



1



2



3

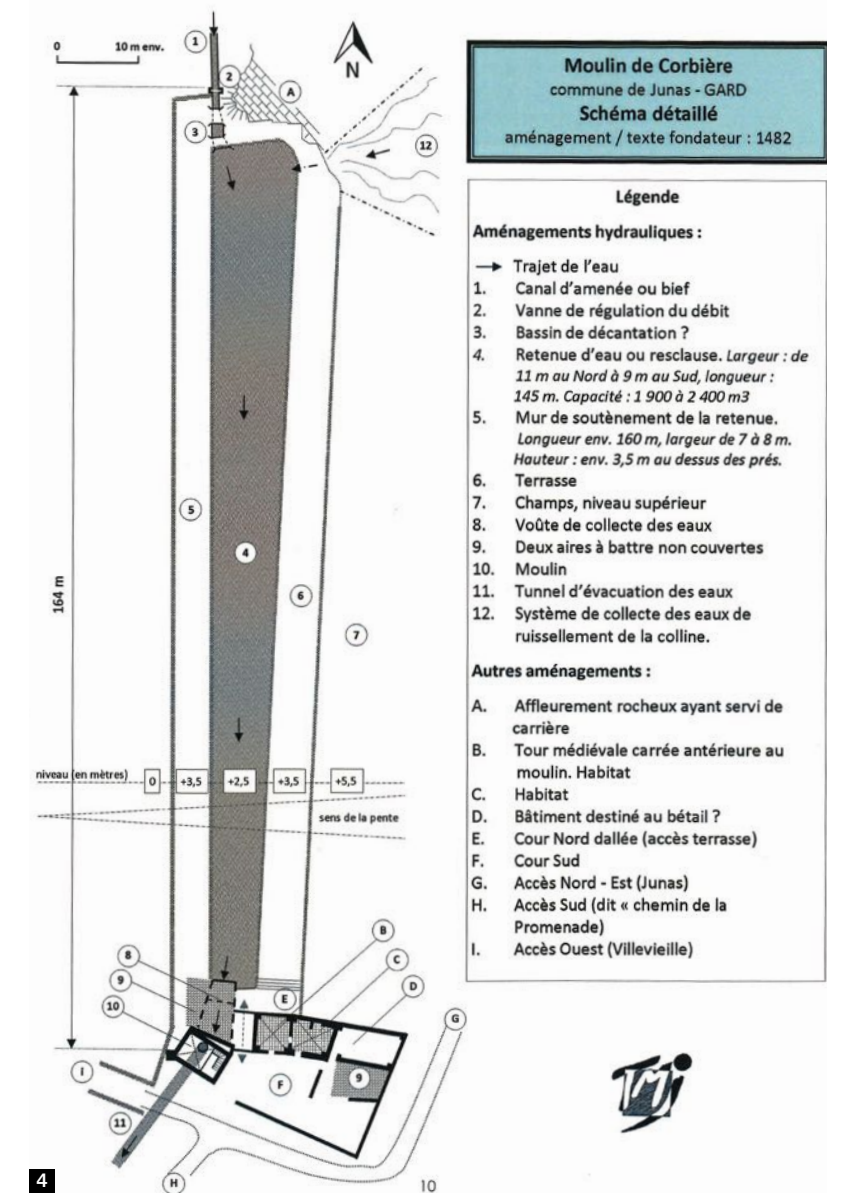


5

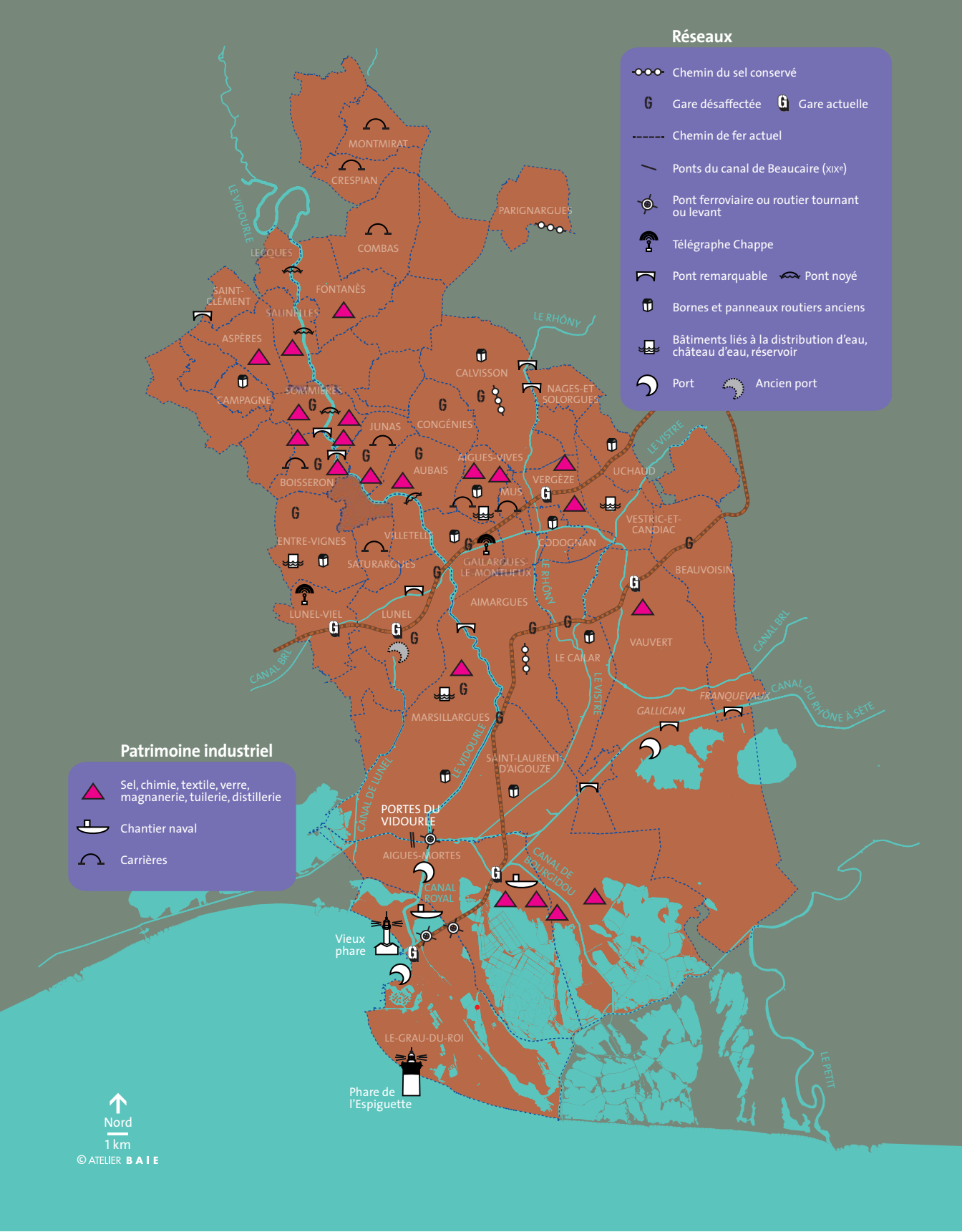


6

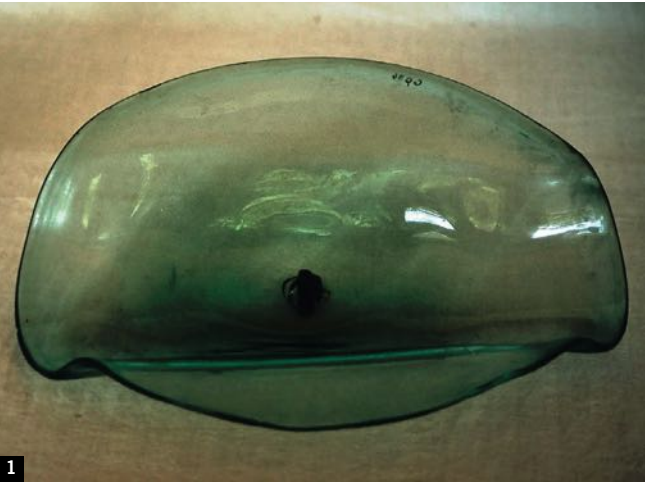
1. 2. et 3. Junas, moulin de Corbière © AM/CCPS 4. Plan du moulin de Corbière et sa resclausse réalisé par l'association Traces et Mémoire de Junas (TMJ) 5. et 6. Parignargues, le moulin à vent et son escalier intérieur



PATRIMOINE INDUSTRIEL ET DE RÉSEAUX



Patrimoine industriel

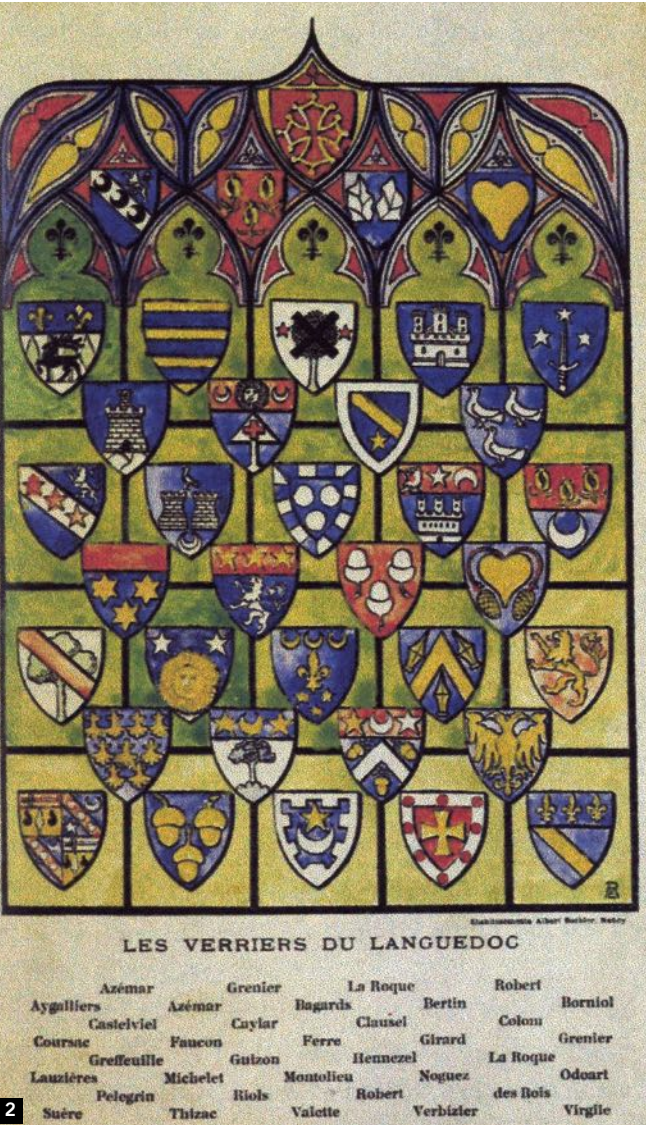


LA VERRERIE

Une charte de Charles VII de 1436 portant le nom de « Statut de Sommières » confirme en cette ville le siège administratif de la Haute Cour des Gentilshommes verriers du Languedoc, la viguerie générale y est fondée à la création de la sénéchaussée sous Philippe-Auguste (1180-1223) couvrant la généralité de Montpellier. Elle sera maintenue au château de Sommières jusqu'à la Révolution administrée par un gouverneur (voir carte p. 41). L'antériorité du Statut de Sommières est d'ailleurs citée par le doyen des syndics des gentilshommes verriers du Languedoc, le Sieur de Montauriol, il est venu rendre compte des états de noblesse des pratiquants et apprentis au gouverneur de Sommières qui les reçoit régulièrement pour mettre à jour les listes de verriers ayant le droit d'exercer dans les conditions précisées par le statut.

Le doyen explique dans le compte rendu d'assemblée générale du 7 au 11 octobre 1753* qu'ils tiennent leurs privilèges en ces termes :

« Je représente ici avec ces messieurs qui m'assistent un corps considérable de noblesse et je puis le dire d'une noblesse très ancienne qui vient aujourd'hui réclamer votre justice. Nos ancêtres embrassèrent avec zèle les intérêts de l'État et par un long et pénible service pendant les guerres les plus sanglantes sous le règne de Saint Louis, y perdirent leurs biens et leurs vies. Ce monarque généreux, touché de l'état de leurs familles désolées, ne voulant pas les confondre avec des roturiers leur donna le privilège d'exercer l'art et science de verrerie, [...] Notre principale attention, à l'exemple de ceux qui nous ont précédés est d'éviter la dérogeance, qu'aucun roturier ne se mêle parmi nous et ne s'ingère dans l'art noble que nous exerçons. ».



Parmi les cinq départements languedociens administrés par la viguerie de Sommières, ce territoire faisait partie du département du Bas-Languedoc. À proximité de Sommières, on note la présence de verriers, les Bertin à Montredon (Salinelles), dès le xiv^e siècle. Un armorial des familles de gentilshommes verriers dépendant de la viguerie de Sommières a été dressé par l'un de leurs descendants, Edmond de Robert, repris dans l'ouvrage de Saint-Quirin qui est un autre descendant de verriers, la famille d'Azémar ou d'Adhémar [Saint-Quirin, 1904].

En 1366 les comptes de péage de Lunel (34) font état d'un prix fixé pour le passage de verre de miralh (miroir) et de verre de veyrial (verre à vitre ou de service**).

Les verriers du Languedoc étaient spécialisés dans les produits pour professionnels, les vitres, les bouteilles et ustensiles pour la viticulture et la distillation, les tuiles de magnans pour éclairer les greniers à vers à soie, la conterie soit les perles pour la bijouterie et la chapellerie, spécialités montpelliéraines, les boules de brodeuses à placer près de la fenêtre qui prolongeaient la lumière du jour une fois remplies d'eau. Ils fournissaient les

1. Tuile de magnan. Coll. part. 2. Armorial dessiné par M. de Robert, extrait de Saint-Quirin, 1904
* Archives départementales du Gard, 2E 66-300, citation n°75. ** Archives municipales de Lunel. AA1°



instruments de chimie et de pharmacie dont les facultés de Montpellier étaient grandes consommatrices ainsi que les apothicaires des villages ou les parfumeurs à qui les topettes étaient principalement destinées. Ils fabriquaient aussi les objets du quotidien de la maison, verre à boire, ustensiles personnels, service de table, bénitiers, abreuvoirs à oiseaux, pots et vases. N'ayant pas le droit eux-mêmes de vendre directement, les marchands auxquels ils confiaient leurs stocks avaient un débouché exceptionnel avec la foire de Beaucaire, qui s'est élargie ensuite avec la création du canal du Midi [Commandré, 2012].

Les verriers utilisent la soude extraite naturellement de la salicorne cultivée en abondance en baie d'Aigues-Mortes et sur le littoral languedocien depuis le XIII^e siècle au moins. Soumise au même régime fiscal que le sel, la soude faisait partie des privilèges des verriers exemptés de gabelle sur tous leurs produits de fabrication. La soude est toujours l'une des composantes essentielles de la fusion du verre dont elle abaisse le degré de fusion. Voiturée depuis les étangs du Languedoc, elle était livrée en pains de soude par quintaux aux verreries. Les verriers étaient itinérants et se déplaçaient de forêts en forêts pour avoir le bois nécessaire. Cependant, ils réutilisaient du verre concassé de récupération, le groisil, principalement pour les bouteilles, qui était refondu à l'infini et devenait noir et opaque. Leur itinérance les conduisait à utiliser différents sables. Ceux de la Margeride dans le nord de la Lozère donnaient un verre rose à violacé, dû à la présence naturelle de manganèse dans les sols. L'oxyde de fer, très courant, donnait des tons du vert au brun. L'oxyde de cuivre produisait un bleu-gris. Les verriers utilisaient aussi « la fritte », spécialité vénitienne se présentant en baguette, bâtons, poudre ou plaques d'émail vitrifié de diverses couleurs. Une fois réchauffée, la fritte pouvait s'intégrer entre deux couches translucides de verre à chaud. Les baguettes pouvaient se mélanger entre elles pour donner des perles bariolées. Cet artisanat, qui fonctionnait essentiellement dans les bois, s'arrêta sous Louis XV, le roi interdisant les défrichements



Coll. part. 1. Boules de dentellières. 2. Bénitier 3. Entonnoirs



intenses qu'il pratiquait. Malgré la découverte du charbon localement, les gentilshommes verriers ne voulurent pas l'utiliser. Les premières soudières sont développées à Aigues-Mortes. À la fin du XVIII^e siècle les verreries dans les bois disparaissent et l'art de la verrerie et son économie familiale cèdent le pas après la Révolution aux premiers regroupements de verreries industrielles utilisant le charbon. Sommières perd alors son statut, après quatre siècles d'instance [Gaidan, 1991].

La Verrerie du Languedoc, nouvelle société industrielle se développe grâce à la source Perrier. Elle crée sa célèbre bouteille au tout début du XX^e siècle et confie sa fabrication à la verrerie. L'usine est d'abord installée à Aigues-Mortes à proximité de la soudière construite à Peccais. Elle déménage ensuite à côté de la Source à Vergèze. La verrerie du Languedoc est rachetée en 2011 par le groupe américain Owens Illinois, qui a décidé de la fermer en 2025, mettant fin à cinq siècles d'une histoire industrielle profondément ancrée dans la région.

La production actuelle, hautement automatisée, était l'héritière d'un savoir-faire qui a évolué, qui s'est transformé au fil des progrès techniques, des verriers d'hier aux techniciens d'aujourd'hui. Mais la construction des fours et leur dangereuse gestion, l'entretien et la régularité de la flamme au degré constant pour une production optimale dépendent toujours de l'œil et des gestes du verrier quelle que soit l'époque. Ce savoir transmis sans interruption depuis le XV^e siècle, jusqu'à l'orée du XX^e siècle par les verriers locaux et les ingénieurs chimistes avait



permis à cette fabrication d'exister jusqu'à aujourd'hui. La Verrerie du Languedoc, dernier maillon local représentatif de cette industrie était la dépositaire de cette mémoire ancestrale de l'art de façonner le verre pour servir le quotidien des habitants.

1. Abreuvoirs à oiseaux. 2. Topettes. 3. Bocaux à base de groisil refondu. 4. Bouteilles pour le vin 5. Conterie. Perles pour épingles à chapeau



INDUSTRIE DU SEL

L'histoire des salins d'Aigues-Mortes commence au milieu du ^{xiii}e siècle. Le travail d'exploitation reste inchangé depuis cette période jusqu'à la mécanisation en 1930. La Compagnie des Salins du Midi avait été créée en 1855 par les anciens exploitants pour mutualiser leurs moyens. La chimie du sel se développant dans de nombreux produits dérivés comme le chlore, le brome, l'aluminium ou encore l'eau de Javel, une usine est créée à Aigues-Mortes qui a fait prospérer la Compagnie autant que la soude. Un travail très dur dans un enfer blanc qui ronge pieds et mains sous un soleil de plomb est effectué à la pelle, à la brouette et au râteau. Il faut récolter le sel en petits tas disposés le long des partènements qui sont les tables d'évaporations, puis les transporter avec une noria de brouettes sur les barges attendant sur les canaux intérieurs pour charger les camelles, pyramides de stockage. Au ^{xix}e siècle, elles sont couvertes de tapis de sagne et de tuiles pour protéger les camelles du vent et de la pluie. Le broyage du sel se fait à la main également. Bien que très dur à tenir, l'emploi était occupé par de nombreuses communautés étrangères à la fin du ^{xix}e siècle, ce qui conduira au massacre de huit ouvriers italiens en 1893 accusés de prendre le travail des locaux.

Seule l'électricité permettra d'améliorer les conditions de travail avec une mécanisation adaptée au début du ^{xx}e siècle. Des machines impressionnantes pour acheminer le sel sur les lieux de stockage ont remplacé les hommes après la Seconde Guerre mondiale et des camelles de plus de 20 m de haut sont façonnées aujourd'hui par des pelles mécaniques.

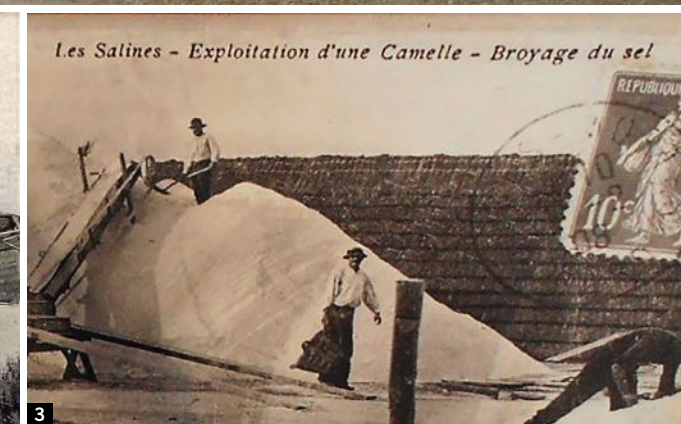
La Compagnie des Salins du Midi conserve le site d'Aigues-

Mortes jusqu'en 2016. Le site a été racheté par un entrepreneur français sous le nom de Salin d'Aigues-Mortes. Trois cent mille tonnes de sel sont récoltées en quarante jours, essentiellement pour l'agroalimentaire et le déneigement des routes. La fleur de sel devient un produit phare de la gastronomie française, elle est ramassée à la main.

L'ensemble des salins présentent une superficie de 9 800 hectares dans la seule zone d'Aigues-Mortes, soit l'équivalent de la ville de Paris intra-muros. Pendant la période estivale, durant laquelle les évaporations sont supérieures aux pluies, l'eau de mer circule sur le salin pour atteindre le seuil de saturation (260 g/l). Une couche de sel d'environ 10 cm d'épaisseur que les sauniers appellent le « gâteau de sel », se dépose, puis se récolte. La récolte mécanique se fait avec une sorte de moissonneuse, appelée « le récolteur ». L'eau a parcouru 60 km en quatre mois. Le sel attaquant le fer, le bois est privilégié pour tous les équipements de circulation d'eau et les cloisons des partènements.

Les salines de Vauvert

Sise entre 1 800 m/s et 3 000 m/s de profondeur, une mine de sel gemme remontant à l'oligocène est exploitée depuis 1972 par une filiale d'Elf Aquitaine, grâce à la réalisation du canal du Bas-Rhône qui traverse la commune. Son eau captée en surface est injectée par un puits directement au sein de la mine en sous-sol. Liquéfiée en saumure, elle est pompée par un autre puits et reste stockée à l'air libre dans un bassin de 150 000 m³ avant d'être expédiée par un saumoduc à l'usine de traitement de Fos-sur-Mer (13). Un million de tonnes de saumure est produit par an.



Aigues-Mortes. **1.** Mécanisation de la récolte, équipements industriels **2.** Chargement de barque au début du ^{xx}e siècle, coll. part. **3.** Le broyage du sel en 1908 **4.** Machines pour la récolte et l'acheminement du sel sur les lieux de stockage



■ L'INDUSTRIE TEXTILE

Une importante activité aujourd'hui disparue concernait le textile, la fabrication du molleton, le cardage et le tissage de laine grâce aux nombreux ovins élevés sur l'ensemble du territoire. Les rivières ont permis de développer la tannerie et le travail du cuir. Sommières en était le principal centre depuis l'époque médiévale. Le service de l'Inventaire général d'Occitanie a relevé sur la commune la présence d'anciens bâtis d'usines remontant aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles aujourd'hui réinscrits dans d'autres activités. L'usine Gaussen de simili cuir, rue Raoul-Gaussen, l'usine de cardage de ouate de coton, fondée par la société cotonnière du Midi qui a conservé ses bâtiments et sa cheminée à l'Arnède, actuelle zone artisanale située rive droite du Vidourle, bien revalorisée sur le plan extérieur, dans un quartier sis aujourd'hui entre le collège et le lycée de la ville.

L'établissement le plus important subsistant dans son intégralité extérieure et présentant encore divers éléments intérieurs s'impose à Sommières le long du Vidourle avec sa grande cheminée de 35 mètres. Il jouxte l'ancienne gare. C'est un ancien atelier de tissage de couvertures et de filature de laine fondé par la famille Griot en 1828 et qui employait 350 personnes à cette époque. D'abord un premier atelier est fondé à côté d'un ancien moulin à huile, celui-ci servant au traitement des laines. Puis l'usine se développe en 1835 pour atteindre la production de 30 000 couvertures par an, avec 35 métiers à tisser et 40 à filer. Revendue à plusieurs reprises la fabrique est dotée en 1880, de deux filatures et d'un tissage avec un équipement de 5 200 broches fonctionnant avec une machine de 65 CV, alors qu'il ne

reste que 170 ouvriers. Sa grande surface initiale permet en 1893 d'en louer une partie pour le grainage cellulaire* d'œufs de vers à soie, ce qui maintient tout le bâti industriel en activité. Devenue une distillerie teinturerie en 1940, l'usine cesse son activité en 1960 pour être transformée en hôtel-restaurant, l'Auberge du Pont Romain, qui conserve son aspect extérieur. Aujourd'hui, l'auberge s'est reconvertie en résidence, proposant des appartements à louer. Sise en cœur de ville, à 250 m de la place du marché, la qualité de construction du bâtiment en pierre de taille et toitures de tuiles romanes s'inscrit parfaitement dans le Site patrimonial remarquable.

■ AUTRES INDUSTRIES

La source Perrier

La source des Bouillens à Vergèze fait partie du fief de Guillaume de Nogaret. Les différents exploitants de la source rendront hommage à ses descendants jusqu'à la Révolution. Connue pour ses propriétés curatives de maladie de peau, la population vient y faire des bains qui bouillonnent, phénomène à l'origine de son nom en langue d'Oc.

Auberge du Pont Romain avant travaux, 2022

* Procédé inventé par Louis Pasteur en 1860 consistant à trier les œufs appelés « graines » de vers à soie avant leur vente aux éleveurs, permettant de repérer la pébrine, maladie propre au ver, à l'aide d'une observation microscopique.



En 1868, une première société d'exploitation médicale des bains est créée. Un hôtel et des cabines sont construits autour de la source, une publicité nationale est lancée vantant « Le Vichy du Gard ». En faillite en 1888 et rachetée, le Dr Perrier est recruté comme directeur médical. Il la rachète à son tour pour développer la production exclusive d'eaux minérales, leur trouvant de nouvelles propriétés en 1898. Manquant d'argent pour développer l'embouteillage, il la revend en 1903 à un magnat de la presse anglaise, qui crée, en 1906, la Société de la source

Vergèze.

1. La source au temps du Dr Perrier. Coll. Pierre Valette

2. La Source Perrier en 1950

3. La Source Perrier en 1980. Cartes postales Coll. Pierre Valette

Perrier. Il construit la nouvelle usine d'embouteillage à côté de la source. Il est l'inventeur de la forme de la bouteille, connue aujourd'hui du monde entier, mais conserve le nom de Perrier, en hommage au médecin qui continuera toute sa vie à fréquenter son laboratoire.

Premier employeur du territoire durant le ^{xx}^e siècle, avec un pic à quatre mille employés, la source Perrier est rachetée par le groupe Suisse Nestlé Waters en 1992, leader mondial des eaux en bouteilles. Récemment l'usine a souhaité renouer avec son passé en remettant en exploitation la ligne ferroviaire privée, créée en 1925, pour rejoindre le réseau national proche de 3 km. Elle fabrique aujourd'hui plus d'un milliard de cols. Le musée occupe l'ancienne résidence thermale datant des dernières années du ^{xix}^e siècle.

Patrimoine de réseaux

■ LE CANAL DU RHÔNE À SÈTE ET SON RÉSEAU



On ne sait pas depuis quand la voie d’eau existe. La *fossa gotica* est citée dès le ^x^e siècle appelée également la fosse provençale puis le canal de la Radelle. Mentionnée dans les archives de Lunel (34), elle existait à la période carolingienne et permettait d’aller du comté de Toulouse en Provence alors que l’étang de Thau et celui de l’Or ne font qu’un. Elle existe déjà sous forme

1. Le Canal à Franquevaux longeant la roselière 2. Les portes du Vidourle sur le canal du Rhône à Sète 3. Martellière à Gallician (Vauvert) sur le canal

de trois canaux connectés entre eux depuis l’étang jusqu’au Rhône. Depuis la mer les bateaux entraient dans les étangs par le grau de Coquillouse au niveau d’Agde. Arrivés dans la partie correspondant aujourd’hui à l’étang de l’Or, ils prenaient le canal de la Radelle jusqu’à Aigues-Mortes, puis celui du Bourgidou jusqu’à Peccais, puis le canal de Sylveréal, chemisé dans l’ancien lit du Rhône de Saint-Roman qui permettait d’atteindre dès le Moyen Âge, le Petit-Rhône. On le remontait jusqu’à Fourques en face d’Arles (13), en amont du delta (voir carte p. 45). La principale transformation du canal dans son tracé est la création en 1773 du tronçon nouveau appelé « roubine royale ou canal de Beaucaire » entre Aigues-Mortes et Beaucaire, conçu par l’ingénieur Isaac Étienne Grangent. Toutefois d’après les archives personnelles de Pierre-Pol Riquet conservées et publiées par ses descendants en 1837, le concepteur du canal du Midi serait aussi l’auteur du projet de modernisation du Canal des Étangs, en proposant la création du tronçon d’Aigues-Mortes à Beaucaire, pour aligner les tirants d’eau et les gabarits de péniches de l’Atlantique au Rhône. La partie allant d’Aigues-Mortes à Saint-Gilles étant terminée avant la Révolution. Le projet du canal de Beaucaire est déjà tracé en 1685 sur la carte des environs d’Aigues-Mortes*, alors que Grangent n’est pas encore né. Le canal des Étangs y est représenté dans sa version ancienne soit les trois canaux successifs entre l’étang de Thau et le Rhône. L’actuel canal est l’héritier du canal des Étangs et antérieur dans sa conception à la création du canal du Midi. Pierre-Pol Riquet (1606-1680), fermier général, explique dans ses archives que c’est parce que ces canaux médiévaux existaient préalablement entre Agde et le Rhône, ainsi que la liaison navigable par certaines rivières entre Toulouse et Bordeaux, qu’il imagina d’investir dans la création du canal du Midi, après avoir découvert comment l’alimenter en eau. Décédé en 1680 quelques mois avant la mise en eau du canal du Midi, il n’a pu voir les premières péniches reliant dès 1682, le Rhône à l’Atlantique. Après la Révolution, le canal de Beaucaire est nationalisé, le travail est confié à Victor Grangent, fils du précédent, et devient officiellement « le Canal du Rhône à Sète » construit entre 1811 et 1838 sous cette appellation. De grands travaux sont programmés pour sa modernisation entre Thau et Beaucaire en conformité avec les nouvelles règles de navigation. Les tirants d’eau sont revus à la hausse, les berges sont renforcées, des martellières sont construites pour réguler les flux des canaux de Camargue avec lequel il est connecté. Le port de Lunel (34) créé en ville, un demi-siècle plus tôt devient le port du vin grâce aux nouveaux gabarits de péniches venant du canal du Midi pouvant y accéder.



1. Le vieux phare de 1828 du Grau-du-Roi après sa restauration © CL/OTDR 2. Le canal à Aigues-Mortes et les cabanes * Voir page 39



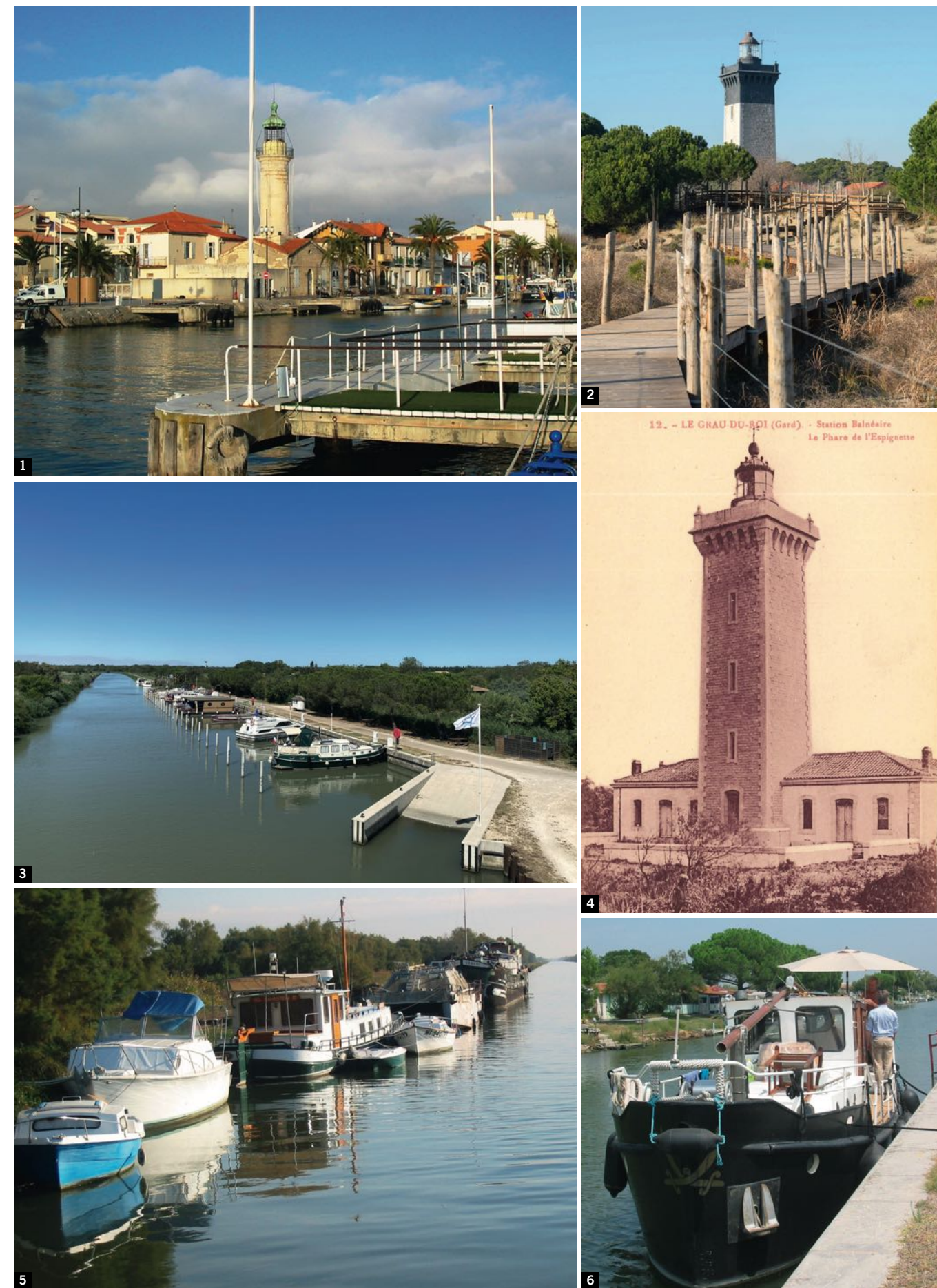
Le port d'Aigues-Mortes devient port fluvial connecté au canal du Rhône à Sète qui donne aussi accès à la mer par le nouveau canal recréé et élargi du Grau-du-Roi. Il sert de port de pêche jusqu'au milieu du ^{xx}e siècle, alors que la plaisance se développe aussi. Doté d'un phare dès 1825, équipé de la fameuse lampe Fresnel, il est le 2^e en France à l'accueillir après le phare des Cordouans en Gironde où son efficacité fut testée. Le marché du poisson se développe depuis le Grau-du-Roi, remontant la pêche sur le nouveau port d'Aigues-Mortes, puis par le canal du Rhône à Sète. Tout le département a du poisson frais depuis l'arrivée du train à Nîmes en 1839. Un nouveau phare est construit à l'Espiguette dès 1865, haut de 27 m et d'une plus longue portée. À 155 m de la mer à cette époque, il est aujourd'hui à 700 m de la plage et on y accède par des passerelles en bois, car il est ouvert au public en saison estivale. Les anciens logements des gardiens sont devenus un espace d'accueil et un centre d'interprétation du milieu dunaire. Automatisé en 1980, il est toujours en activité. Les deux phares sont classés au titre des Monuments historiques depuis 2012.

Jusqu'à aujourd'hui, le canal du Rhône à Sète est toujours modernisé au gré de l'évolution des transports par voie d'eau. La plaisance est venue s'ajouter à ses activités, demandant la création de ports sur le canal et d'anneaux.

Le canal BRL, un héritier du canal du Rhône à Sète

Dans les années 1960, Philippe Lamour en charge de l'aménagement du territoire, est le fondateur de la Compagnie du Bas-Rhône-Languedoc (BRL). Il souhaite aménager la plaine du Rhône voisine de la Camargue pour y développer la riziculture et permettre une agriculture diversifiée dans le vaste projet d'aménagements résidentiels et touristiques de la mission Racine sur le Gard sud et le littoral héraultais. Il lance la construction d'un canal d'irrigation entre le Rhône et Sète. Partant d'entre Fourques et Beaucaire, il traverse Saint-Gilles, Vauvert, Codognan, Gallargues-le-Montueux, et dans l'Hérault Lunel, Lunel-Viel et Mauguio.

1. Le port d'Aigues-Mortes 2. Le canal au début du ^{xxi}e siècle, la nuit. © TDP/PETRV C
3. et 4. Cartes postales du Grau-du-Roi, rive gauche et rive droite, port de pêche en 1920



1. Le canal et le vieux phare en 2012 avant restauration 2. et 4. Le phare à l'Espiguette restauré © CL/OTGDR et avant restauration
3. Halte nautique © TDP/PETRV C 5. Gallician 6. Caboteur hollandais sur le canal d'Aigues-Mortes



LE RÉSEAU FERROVIAIRE

Dès 1839, le réseau ferroviaire local commence à fonctionner, sous Louis-Philippe, conçu par l'ingénieur Paulin Talabot dont la statue figure dans la gare de Nîmes.

La ligne de Nîmes à Beaucaire est la première créée, reliée au Paris-Lyon-Méditerranée dite « PLM », elle sera prolongée ensuite vers Lunel, Montpellier et Toulouse. Elle monte d'abord vers Alès pour l'acheminement du charbon et descend ensuite vers Aigues-Mortes pour celui du sel. Ce sont les lignes structurantes du réseau existant sur le territoire qui atteint 21 gares en 1914.

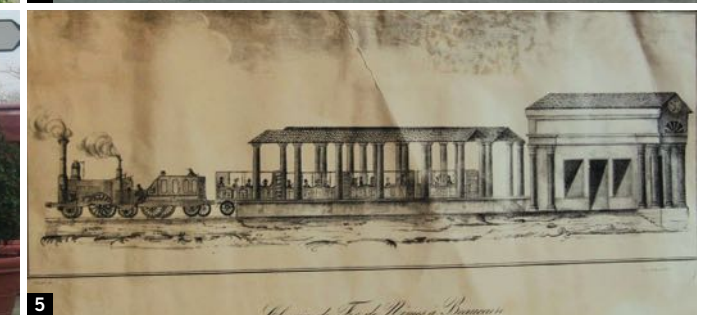
Il est possible de se faire une idée des locomotives et wagons de l'époque grâce à une gravure conservée aux archives du Gard représentant la ligne projetée par Talabot entre Nîmes et Beaucaire.

Beaucoup de gares sont encore en activité, seules les toutes petites communes n'ont plus de réseau depuis le développement de l'automobile, mais ont souvent conservé leurs gares, revendues à des particuliers et dédiées à d'autres activités, d'autant que plusieurs voies désaffectées sont transformées en voies vertes. Au Cailar, la gare est devenue un restaurant. À Congénies sur la voie verte se sont des logements dans la gare

et des magasins autour de la gare qui se sont redéveloppés. À Gallargues-le-Montueux, le train s'arrête toujours mais c'est devenu une simple halte sur un quai. Très attachée à son patrimoine, la commune n'a pas manqué de conserver sa gare pour en faire une salle polyvalente, tout en lui conservant son allure d'origine. À Lunel (34), Vergèze-Codognan ou à Aigues-Mortes, les gares en activité ont conservé également leur architecture du début du ^{xx}e siècle. L'ancienne gare du ^{xix}e siècle à Lunel, à côté de l'actuelle, a été restaurée en 2020 et ouverte au public. Construite en pierre de taille, son double escalier monumental est toujours utilisé.

Des ponts ferroviaires ont été construits pour franchir le Vidourle mais aussi les canaux, comme le pont tournant d'Aigues-Mortes sur le port qui donne accès aux salins et à la gare du Grau-du-Roi. Les trains roulent toujours en ville au sortir du pont, traversant le rond-point sans protection devant la Tour de Constance. Toutes ces lignes fonctionnaient à l'orée du ^{xx}e siècle et ont été un facteur déterminant dans le développement économique et touristique.

Le pont tournant ferroviaire vu de la Tour de Constance



1. Gare en activité de Vergèze-Codognan 2. Gare désaffectée, Le Cailar 3. Gare en activité d'Aigues-Mortes 4. Le train du sel traversant le rond-point d'Aigues-Mortes 5. La ligne de Beaucaire à Nîmes en 1839. AD30. Série 5S chemin de Fer

■ LE RÉSEAU ROUTIER



Signalisation routière ancienne

Des panneaux parfois plus que centenaires subsistent, issus d'un précoce réseau routier desservant tous les villages alors en pleine expansion économique. Ils sont présents surtout dans les plus petits villages mais restent très menacés de destruction. Des communes ont fait l'effort de les conserver comme à Marsillargues (34), Entre-Vignes (34) ou Campagne (34).

Le réseau routier local comprend encore de nombreux gués et ponts noyés sur le Vidourle, le Vistre, le Rhône et leurs affluents. Ils sont souvent liés à l'existence d'un moulin. Certains d'entre eux ont été remplacés par des ponts, c'est le cas du pont « Boulet » à Marsillargues (34), construit en 1927 sur le modèle « bow-string », réalisé en béton armé à tablier suspendu de trois travées sur 120 m de long.

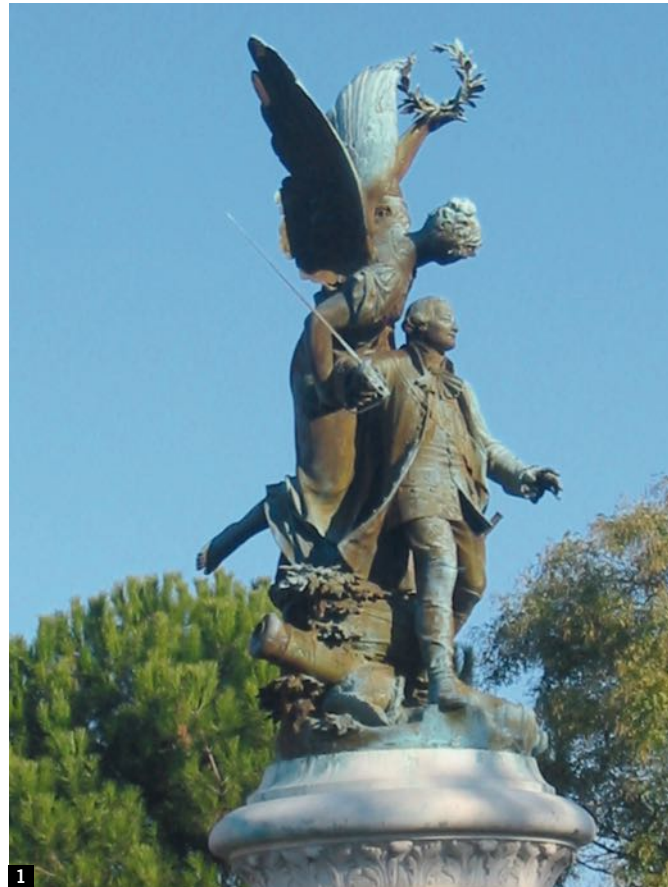
Enfin, il existe encore de nombreuses voies jalonnées de dalles réutilisées pour aménager des fossés et retenir les terres agricoles en cas de pluies ou d'inondations. Codognan en compte plusieurs exemples et il y en a encore sur toute la zone sèche du territoire. Ce patrimoine routier reste très fragile, soumis aux aléas des aménagements urbains et encore peu repéré dans les patrimonialisations spécifiques des XIX^e et XX^e siècles.



1. Marsillargues (34), le Pont Boulet, 1927 2. Borne du XIX^e siècle à Aigues-Vives

3. Campagne (34) 4. Campagne, entrée de ville 5. Entre-Vignes (34) 6. Marsillargues (34) 7. Saussines (34) 8. Lecques. Le pont noyé 9. Codognan. Une route avec dalles de pierres réutilisées en muret

La sculpture architecturale et urbaine du XIX^e au XXI^e siècles



■ DU XIX^e AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

Les grandes figures du territoire ont des statues créées sous la III^e République financées par des souscriptions privées à l'instigation des maires. Lunel (34) en a plusieurs de cette période dont la statue de la Liberté, copie de celle de Bartholdi à New York.

James Pradier réalise en 1849 la statue de Louis IX à Aigues-Mortes grâce à une souscription lancée en 1845 par le maire Adrien Collet. Il accueille depuis le visiteur sur la place centrale qui porte son nom.

La statue en bronze d'Émile Jamais à Aigues-Vives, fut réalisée par Felix Charpentier en 1897. Fondue durant la Seconde Guerre mondiale, elle est recréée à l'identique en 1993. Gaston Bouzanquet, fils du maire de Vauvert, initie la création au début du XX^e siècle de la statue du marquis de Montcalm sur la place

de Vestric-et-Candiac, par Léopold Morice (1846-1920) sculpteur parisien connu, d'origine nîmoise. Elles seront inaugurées toutes les deux par Gaston Doumergue alors ministre.

La ville de Lunel (34) est particulièrement dotée de statues dès le XIX^e siècle. Le parc Jean Hugo, outre celle du peintre, en recèle plusieurs. Le Remords de Jean Amy (1839-1907) est la plus ancienne, exposée au salon de Paris de 1877 et à l'Exposition universelle de 1878, elle est acquise ensuite par la ville. Le buste de Louis de Bornier (1825-1901) académicien et poète pescalun, est aussi l'œuvre de Léopold Morice, créée en 1912. Le Capitaine Charles Ménard (1861-1892), mort durant les guerres coloniales au Soudan, est l'œuvre d'Auguste Maillard (1864-1944). Elle occupait avant son récent démontage, le centre de la place des Caladons.

1. Montcalm, Vestric et Candiac 2. Lunel (34). Place des Caladons. Statue de Charles Ménard



■ DU MILIEU DU XX^e AU DÉBUT DU XXI^e SIÈCLE

C'est essentiellement dans le cadre de la reconstruction après la Seconde Guerre mondiale puis dans celui de la mission Racine que la création artistique publique intervient. Le littoral et son développement touristique résidentiel offrent des espaces urbains neufs propices à la création qui s'est plus particulièrement exprimée au Grau-du-Roi.

En 1969, Jean Balladur, réalise Port-Camargue sur le littoral gardois. Il prévoit l'intervention de sculpteurs pour animer les espaces verts et les quais. Albert Marchais, peintre et sculpteur parisien, crée la statue de « l'homme-oiseau » sise près de la capitainerie. Ensemble, ils imaginent le jardin des sculptures, face au port de plaisance, qui sert de théâtre de verdure où sont régulièrement programmés des concerts. D'autres artistes créent dans ce sillage, comme Jean-Charles Lallement dit Bacchus. L'attractivité culturelle de ces œuvres est renforcée par de nouvelles commandes publiques de sculptures à l'artiste Ali Salem en 2013.

PAULE PASCAL (1932-2018)

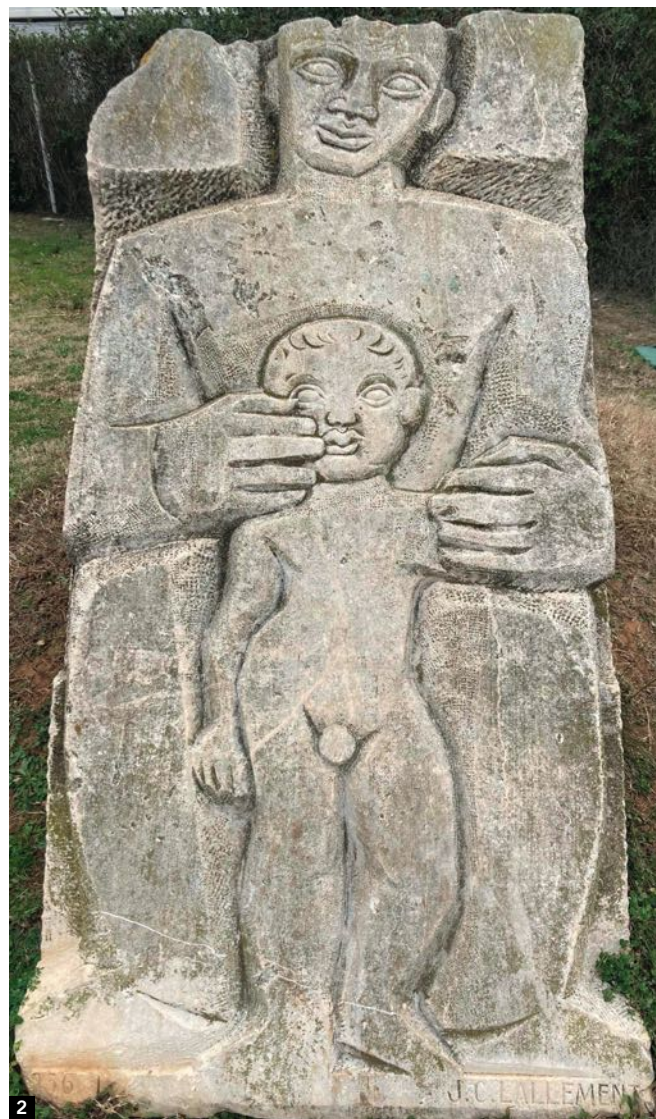
Nîmoise, elle a étudié à l'école des Beaux-Arts de Paris. Elle revient dans le Gard où elle installe un atelier à Bouillargues. Elle s'inspire d'abord de la culture antique.

Sa carrière et sa vocation sont directement orientées ensuite par Armand Pellier ami de sa famille qui la prend comme apprentie dans les années 1950. Elle fait ses premiers pas dans la taille directe, rompant avec le modèle du classicisme, pour s'orienter sur un courant moderne inspiré par Moore. La frise du foyer annexe de Gallician fut commandée par Armand Pellier en 1959. Décorée de taureaux et de chevaux, présents dans le paysage de la Petite Camargue que l'artiste affectionne particulièrement, l'œuvre est composée en pierres de Vers-Pont-du-Gard.

JEAN-CHARLES LALLEMENT DIT BACCHUS (1914-1970)

Graveur, grand prix de Rome en 1942, peintre et sculpteur, il entra à l'école Boule puis aux Beaux-Arts de Paris en 1933. Né

1. Gallician (Vauvert). Le foyer. Frise de Paule Pascale. Jean-Charles Lallement dit Bacchus (1914-1970) © HC/PETRVC
2. Charles La frise du sanatorium. Bacchus © HC/PETRVC



parisien, il vécut une grande partie de sa vie au Grau-du-Roi d'où sa femme est originaire. Dès la Loi de 1951, concernant le 1 % artistique dans les établissements d'État, il réalise des œuvres décoratives monumentales notamment pour des établissements scolaires mais aussi des sculptures. Son travail est influencé par la mythologie antique et la Camargue. Il travaille avec la pierre du Pont du Gard. Il crée également peintures et tapisseries. Plusieurs de ses œuvres publiques figurent en baie d'Aigues-Mortes.

La frise du sanatorium au Grau-du-Roi est un bas-relief de plus de 20 m de long, réalisée en 1958. Restée sur son mur d'origine, aujourd'hui à l'air libre, rénovée en 2020, l'œuvre est aujourd'hui rendue au public. Elle évoque la bouvine mais aussi la pêche, les métiers de la mer et l'artisanat.

La Pomone, sculpture en ronde-bosse et œuvre de commande, est sur le rond-point du Boucanet au Grau-du-Roi. Deux autres bas-reliefs, intitulés *Adultes et enfants* datés de 1957 initialement créés dans un groupe scolaire d'Aigues-Mortes en 1957, ont pu être sauvés après sa destruction. Elles sont aujourd'hui exposées dans un espace public à côté du collège d'Aigues-Mortes.

ALI SALEM (LE CAIRE 1945)

Le député-maire de la ville a commandé à Ali Salem, sculpteur et peintre la réalisation de deux sculptures, inaugurées en 2013. L'une pour la nouvelle mairie, l'autre pour le port, toutes deux financées par la commune avec la participation de mécènes locaux.

La Marianne en bronze doré accueille le public à l'entrée de la mairie, de taille humaine en pied. Elle évoque celle accueillant les députés à l'Assemblée nationale. L'autre, *L'espérance* (qui représente une femme, cheveux au vent, tenant par la main sa petite fille), représente l'attente commune à toutes ces femmes, guettant l'arrivée du bateau familial. Elle se trouve rive gauche du canal, à l'entrée du môle, coté de la commune où résidaient les pêcheurs, les villégiatures balnéaires s'étant développées sur l'autre rive à la création de la station.



1 et 2. *Adultes et enfants*, Bacchus, Aigues-Mortes, à proximité du collège Joliot-Curie

1 et 2. Port Camargue. Le jardin des sculptures © TDP/PETRVC 3. *La Pomone* © HC/PETRVC 4. *Marianne*, en mairie 5. *L'espérance*, sur le quai Colbert

Antiquités et objets mobiliers

Il y a 21 communes concernées et 291 objets mobiliers protégés au titre des Monuments historiques inscrits ou classés. Les fiches détaillées par commune des objets figurant sur la Base POP Palissy du ministère de la Culture sont mentionnées en annexes p. 282.

■ ANTIQUITÉS

Parmi les protections concernant le patrimoine antique, huit sont des bornes milliaires, dont une restant *in situ* à Uchaud, les autres sont dans le parc du château de Teillan à Aimargues. S'y ajoutent des pierres tombales, un sarcophage du XIII^e siècle et deux stèles gallo-romaines. L'ensemble est visible et sécurisé. Cependant, il existe des éléments non protégés chez des propriétaires privés comme le gisant de Psalmodi du XIV^e siècle représentant un abbé ou le sarcophage à inscriptions médiévales de Franquevaux visible au domaine viticole de Beaubois.

■ OBJETS MOBILIERS

La partie gardoise du territoire présente 257 objets protégés, Lunel Agglo en compte 34. La maison natale du Président Doumergue à Aigues-Vives compte 152 objets. Les autres sont disséminés sur les communes, dans des lieux publics ou privés. Enfin les collections de la maison du boutis à Calvisson ont été récemment inventoriées pour leur cession à la commune. En 2024, 22 objets ont été inscrits au titre des Monuments historiques. Quelques raretés sont à mentionner :
À Aubord, c'est une colonne en remploi du XIV^e siècle qui sert de bénitier. Au grand temple de Marsillargues (34), deux coupes de communion protestantes datées de 1803 appartenant à la paroisse (IMH). Deux orgues (CMH) dont un à l'église de Lunel (34) et un très rare orgue à cylindres au temple de Sommières. Le reliquaire de Saint-Pons à Sommières est l'un des plus anciens conservés sur le territoire. L'un des plus anciens tableaux est *La montée au calvaire* de Simon de Chalons, datant de 1548, qui se trouve dans l'église Saint-Saturnin et Sainte-Artimidora d'Aimargues, église datant du XIX^e siècle. Une copie du tableau de Nicolas Poussin *Lamentations sur le Christ* mort daté de 1626 se trouvant à la pinacothèque de Munich (Allemagne), figure dans l'église Saint-Vincent de Lunel-Viel (34). Elle fut offerte à la commune en 1994, provenant d'un château qui avait été vendu.



1. Reliquaire de l'église Saint-Pons © Ville de Sommières 2. Bénitier du XIV^e siècle, Aubord



1. Beauvoisin. Domaine de Beaubois. Sarcophage à inscriptions médiévales 2. Aimargues. *La montée au calvaire* de Simon de Chalons

Sites ouverts au public



1



2



3



4

■ MAISON GASTON DOUMERGUE

Gaston Doumergue a cédé sa maison natale où il est également décédé avec tous ses objets et sa bibliothèque à la commune d'Aigues-Vives. Labellisée « Maison des Illustres » en 2013 par le ministère de la Culture, c'est une maison vigneronne où vivaient ses parents et sa sœur. Sa famille était protestante de souche. Ils ont imprégné la maison de leur mode de vie à leur époque que le Président avait conservé. Il y a rajouté de nombreux objets issus de sa carrière et une importante bibliothèque de 3 000 ouvrages subsiste dans son bureau. Ont également été conservés, les meubles d'époque et la première salle de bains installée chez un particulier dans le village, dont les éléments datent des années 1920. L'aspect sociétal a été mis en valeur par une approche anthropologique dans la scénographie. La génération des parents de Gaston Doumergue y est représentée autant que la période de vie du Président lui-même. De très nombreux objets conservés dans les différentes pièces s'étendent sur deux à trois générations. La maison, mitoyenne de la médiathèque municipale, se trouve non loin de la mairie, dans le cœur historique de la commune.



5

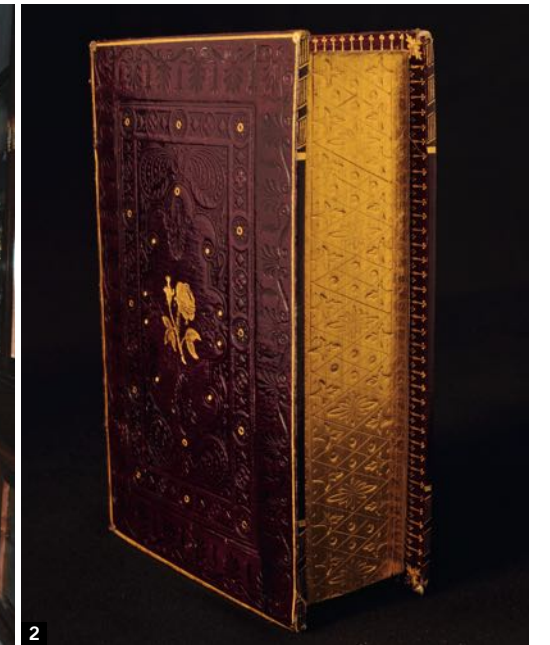


6

Maison Doumergue : 1. La bibliothèque 2. Buste d'Émile Jamais et urne électorale du XIX^e siècle 3. Bureau du Président 4. Sa chambre 5. Salle à manger 6. La salle de bains



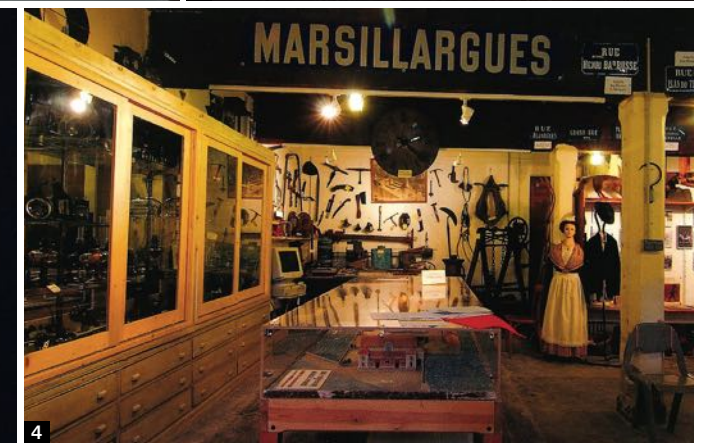
1



2



3



4

■ FONDS PRÉCIEUX. MUSÉE MÉDARD DE LUNEL (MUSÉE DE FRANCE)

Ouvert en 2013 en plein cœur du centre-ville de Lunel (34), le musée Médard est un centre d'interprétation du livre et du patrimoine écrit. L'ancien hôtel de ville ayant été réhabilité en musée, ce bâtiment conserve la bibliothèque de Louis Médard (1768-1841). Il a légué les 5 000 volumes qu'il a réunis au cours de sa vie avec son mobilier d'origine, ce qui constitue un ensemble patrimonial cohérent et précieux du XIX^e siècle et permet de s'immerger dans un cabinet de bibliophile. Par ce legs, cette bibliothèque de prestige était destinée aux collégiens de Lunel et plus largement à l'éducation, dont elle est restée une vocation. Fort de sa richesse patrimoniale et dans la continuité des volontés de Louis Médard, le musée souhaite fidéliser différents publics autour de la médiation de ses collections et autour des arts et métiers liés au patrimoine écrit, notamment les arts et métiers du livre (reliure, papier, typographie, gravure,...). À l'intérieur, le « cabinet Médard » présente la collection des livres réunie au XIX^e siècle dont certains ouvrages sont périodiquement mis en valeur dans les expositions temporaires. Le musée Médard est ouvert aussi à d'autres expressions artistiques, spectacles, musique et arts plastiques.

■ MUSÉE PAUL PASTRE, CHÂTEAU DE MARSILLARGUES (34)

Ce musée de société a été fondé en 1948. Il est géré par une association « les amis du Musée Paul Pastre » qui conserve des collections ethnographiques d'objets locaux mais aussi la mémoire des seigneurs du château fondé par Guillaume de Nogaret au tout début du XIV^e siècle. Ses descendants l'habitèrent jusqu'au XX^e siècle. Le château a été racheté par la commune de Marsillargues (CMH). Paul Pastre, amateur éclairé, avait trouvé des stèles et antiquités gallo-romaines dans le château après son incendie et sa cession à la commune. Il récupéra tous les objets du château digne d'intérêt pour les exposer dont la chaise à porteur de la famille de Nogaret datée de 1751. En 2011, elle a fait l'objet d'une importante restauration cofinancée par la DRAC et un ouvrage de la collection DUO [Palouzié, 2012] lui a été consacré. Elle est aujourd'hui exposée au public dans 400 m² aménagés par la commune pour présenter l'intégralité des collections.

Musée Médard, Lunel (34) 1. Le cabinet 2. Livre de la collection 3. Fers pour reliures 4. Marsillargues (34) Musée Paul Pastre.

Savoir-faire



■ LA BRODERIE AU BOUTIS

Maison du boutis à Calvisson

La Maison du boutis est un musée de société fondé en l'an 2000, grâce à une mise à disposition par la commune d'une maison pouvant accueillir les collections de l'association « Les cordelles-boutis en Vaunage ». Elle œuvre sous la direction de sa présidente, Mme Francine Nicolle, à la fois à collecter des pièces anciennes par voie de dons ou d'achats et à revitaliser l'art de la broderie au boutis, traditionnellement pratiquée depuis plusieurs siècles en Vaunage.

Active depuis quarante années, Mme Nicolle a formé d'actuels professionnels. Seule maîtresse d'art de France depuis 2013, elle anime un atelier de cinquante personnes. Le boutis ou broderie de Marseille est inscrit sur la liste des éléments inclus à l'Inventaire national du Patrimoine culturel immatériel français (PCI) depuis 2019. Un espace muséographique est consacré aux collections anciennes et œuvres monumentales réalisées par les brodeuses, dont la copie intégrale du « Tristan Quilt », couverture du XIV^e siècle commandée par une grande famille italienne, dont des parties se trouvent à la fois au musée de Florence et au Victoria and Albert Museum de Londres.

Un atelier d'art a été fondé au sein du musée atelier qui a réalisé de prestigieuses commandes pour la présidence de la République française, pour la principauté de Monaco ou encore pour le Vatican.

L'atelier d'art diversifie fils et étoffes tout en préservant la technique d'origine. De nouvelles pièces sont créées à partir de ces répertoires qui viennent grossir régulièrement le fonds muséal. De plus, une collection de dessins propre aux ouvrages de la Maison du Boutis, réalisés sur papier-calque est conservée dans ses archives. Sont notamment réalisées des créations contemporaines directement inspirées de ces motifs. Des bavoirs de bébés, des robes de baptême, des petits chaussons, des mules, des gilets d'homme façon XVIII^e, des coussins, des dessus de table ou de buffet, des couverts de table, des bustiers de mariage. Toutes ces pièces sont réalisées sur commande particulière et sont donc des pièces uniques.

Un inventaire des collections a récemment été réalisé par la conservation des Antiquités et Objets d'Arts de la DRAC Occitanie.

1. L'atelier au travail avec la Maîtresse d'art © MB 2. Création de mules en boutis de l'atelier d'art © GV/MB



La technique

La broderie en boutis, appelée aussi broderie emboutie, est une technique d'embellissement du tissu consistant à lui donner du relief. Le boutis est la seule broderie d'aspect aussi achevée à l'endroit qu'à l'envers. Le boutis authentique se réalise exclusivement à la main. Un cadre en bois circulaire, appelé tambour, permet de tendre le tissu afin de pouvoir le travailler. Des cadres rectangulaires peuvent être utilisés pour les grandes pièces.

Elle nécessite deux étoffes de coton, de lin ou de soie superposées, puis piquées à la main au point avant ou au point de piqûre sur un dessin préalablement réalisé pour cloisonner les parties « mises en bosses ». Le relief de la pièce est ainsi créé à l'aide de mèches de coton que l'on fait pénétrer sur l'envers entre les deux épaisseurs avec un outil adapté, aujourd'hui, une aiguille à tapisserie au bout légèrement arrondi.



1. La réalisation d'une courtepointe en boutis, commande de la Présidence de la République française © MB 2. Cadre de travail © MB 3. Exposition de la copie du Tristan Quilt par la Maison du Boutis © MB



Histoire de la pratique

Elle existe certainement depuis la création du drap de lin ou de coton, dans des régions où l'on peut s'en procurer soit parce qu'on les fabrique, comme à Montpellier, soit parce qu'on les importe comme à Marseille. Le Tristan Quilt est le plus vieux boutis connu. Il représente la légende de Tristan et Iseult. Sa stylistique angevine permet de le dater du ^{xiv}^e siècle à une période où les comtes de Provence possèdent le royaume de Naples et que les ports du Languedoc commercent avec l'Italie. La technique du boutis a pu migrer à cette époque tant en Provence impériale que dans le Languedoc en France mais rien ne prouve qu'elle n'existait pas localement antérieurement. Le « boutis » en langue vernaculaire n'apparaît cependant qu'au ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, dans les archives marseillaises. Il qualifie les productions dans les milieux ruraux et populaires, car Colbert a franchisé et réglementé les produits manufacturés dont ceux du textile et Marseille a obtenu en exclusivité la fabrication du boutis

et des indiennes alors que Nîmes et Montpellier ont gardé le drap et la filature de soie. Les appellations officielles de « Piqûre de Marseille » et « Broderie de Marseille » correspondent à deux variantes historiques de la technique du boutis. La première est une haute couture que le corps des brodeurs futainiers et cotonniers de Marseille va porter au plus haut niveau national et international jusqu'en 1765, date à laquelle Turgot libère l'industrie française. Entre Montpellier et Nîmes, les mots « boutis » ou « Broderie de Marseille » n'apparaissent jamais dans les productions localement, cela équivaldrait à de la contrefaçon mais les collections conservées sur place montrent à l'évidence qu'il s'en produisait, plus de 5 000 brodeurs et brodeuses travaillaient localement pour les soyeux et drapiers. La pratique se répand notamment dans les milieux ruraux et populaires qui fabriquent des pièces pour leur propre usage. C'est particulièrement le cas des communautés protestantes de la Vaunage, qui travaillent pour des industriels nîmois du textile. Comme beaucoup d'arts popu-



lares, c'est aussi un moyen d'expression pour les communautés qui les produisent. Ainsi la répression particulièrement violente contre les Protestants locaux au ^{xviii}^e siècle laisse des motifs évocateurs dans les boutis populaires. Les communautés soutiennent la République qui apporte la liberté de culte à la fin du ^{xviii}^e siècle. Une famille de Congénies millésime sa couverture

de lit à l'an VI républicain (1797), la croix de Malte et la colombe symbolisant le Saint-Esprit y sont séparément représentées ainsi que le cyprès symbole du deuil. Cette pièce rare et exceptionnelle sur le plan anthropologique figure dans les collections du musée. Les premiers dessins et cartons apparaissent après la Révolution diffusant des modèles à reproduire. Jusque-là ne circulaient localement que des tampons de motifs. Au ^{xix}^e, les pièces principales du trousseau brodé au boutis sont alors les couvertes de lit et le jupon de mariage millésimés et monogrammés que bon nombre de familles locales conservent encore.

Couverture de lit An VI (1797), motifs représentés : **1.** Cyprès et Saint-Esprit © MB **2.** Millésime et monogramme. © CAO30
3. Copie du Tristan Quilt boutis du ^{xiv}^e siècle, détail

1. et 2. Pétassons © CAO30 **3.** Tampons © MB **4.** Jupon de mariage © MB



■ CONSTRUCTION EN PIERRE SÈCHE

Savoir-faire reconnu, l'art de la construction en pierre sèche est inscrit, depuis 2018, sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'Unesco. Patrimoine phare de la zone sèche, la capitelle est l'élément le plus fréquemment rencontré lors des promenades en garrigue. Nées du besoin de dépierrer les champs, elles furent vite utilisées en tant qu'abris précaires, essentiellement en zone d'élevage d'ovins ou de caprins, tenant à l'ombre ou au frais, des provisions en zone sèche non boisée. Certaines sont datées d'une pierre gravée incluse dans la construction. Elles sont construites en différents appareils en fonction de leur taille ou de la pierre utilisée. Le principe de base reste l'encorbellement pour les couvertures.

La pierre sèche est utilisée pour la construction de murs le long d'anciens chemins muletiers, comme murets de soutènement en terrasse, et pour les calades. La commune de Parignargues compte encore un tronçon entier du chemin du sel présentant des murs antérieurs au XIX^e siècle, car son tracé figure sur le cadastre napoléonien. Les olivettes sont entourées de murets retenant la terre en cas de fortes précipitations. Des murs de propriétés sont également appareillés en pierre sèche. Des quartiers anciens devenus résidentiels, sur les hauteurs entre Sommières et Villevieille sont constitués d'un réseau de voies étroites encore cantonnées de murs atteignant parfois deux mètres de hauteur.

1. Capitelle « La tune » à Villetelle (34) © OT/LA 2. Aujargues, encorbellement 3. et 4. Congénies, types d'ouvertures de capitelles © MB:CD30



1. Aubais, capitelle du chemin de Saint-Nazaire – Aujargues. 2. Capitelle 3. Gué. 4. Calade 5. Mur © MB/CD30



CONSTRUCTION TRADITIONNELLE SUR LA COSTIÈRE

La construction s'est adaptée aux moyens dont les habitants disposaient. Les galets et les sables de la Costière utilisés pour les mortiers et enduits avec l'argile locale ont servi à construire habitations urbaines, cabanes et masets de vigne. Dans les rues de Vauvert, de Beauvoisin ou de Franquevaux, il est possible de voir des maisons ou des murs construits avec la technique des galets banchés, les chaînages d'angles restant appareillés en pierre de taille.

Franquevaux (Beauvoisin). 1. Murs Vauvert. 2. Façade de maison



L'UTILISATION DE LA SAGNE

Pratique autour du roseau de Camargue connue par les archives depuis le Moyen Âge, les sagneurs ou sagniers d'aujourd'hui détiennent un droit de coupe remontant à l'époque féodale sur le territoire de Vauvert qui comprend la plus grande roselière d'Europe, il suffit d'avoir la résidence administrative de l'entreprise ou un bien sur la commune. À Lunel (34), la coupe du roseau était payée à la gerbe coupée comme l'indique le cartulaire de la ville en 1366.

L'usage en était principalement la réalisation des murs et couvertures de cabanes, des coupe-vent, des tapis pour maintenir les camelles de sel, des pare-soleil de terrasses, des ustensiles de maisons, balayettes ou balais. Aujourd'hui, la production sert toujours à réaliser des toitures de roseaux en Camargue mais la demande se raréfie et bien souvent les gerbes partent dans d'autres régions de France ou en Europe. D'impressionnantes machines ont été créées pour tailler le roseau ou fabriquer les tapis. Les ateliers se visitent et les sagneurs sont intarissables sur le roseau et son entretien. Ce métier très ancien et encore transmis pourrait faire l'objet d'une inscription à l'inventaire national du PCI français.



1. La machine à couper.
- Dans les ateliers de Vauvert et d'Aimargues :
2. Gerbes prêtes à l'emploi 3. Une paillote terminée
- 4 et 5. La machine à faire les tapis
- 6 Marais de la Carbonnière, saison de la coupe © AF/PETRVC
7. Toiture de roseaux. Mas de la musette Saint-Laurent-d'Aigouze.

■ LA CHARPENTERIE TRADITIONNELLE DE MARINE



Présente au Grau-du-Roi, l'association d'insertion Siloë transmet son savoir-faire auprès de jeunes formés par un charpentier de marine spécialisé dans la charpenterie traditionnelle de barques et voiles latines. L'atelier restaure et fabrique les pointus de la

baie d'Aigues-Mortes et les *négafol* ou *négachi*, petites barques à fond plat qui circulaient sur les étangs. Le chantier est installé en plein cœur du port de pêche et non loin de la prud'homie.

1, 2 et 3. Barque de pêche en restauration

* Le *négafol*, manié debout à la partègue, est utilisé pour la pêche et la chasse principalement.

Métiers traditionnels de la pêche

■ LA PÊCHE EN ÉTANG



L'activité de pêche et de chasse en étang a conduit à la construction de cabanes le long des canaux sur des concessions accordées aux habitants sous l'Ancien Régime, toujours en vigueur et transmises de génération en génération. La société des cabaniers qui les habite ponctuellement a cependant beaucoup de mal à les faire reconnaître en tant que patrimoine, malgré leur inscription dans le Grand site de la baie d'Aigues-Mortes car les réglementations sanitaires et d'urbanisme d'aujourd'hui entrent en conflit avec leur maintien et leur utilisation. Des techniques

anciennes de chasse et de pêche, notamment la pêche au globe, s'y pratiquent encore. Les cabaniers ont également développé une gastronomie propre, principalement autour de l'anguille, du crabe et des poissons des étangs, dont la friture de jols, l'une de leurs spécialités. Jadis construites en matériaux périssables – roseaux, terre banchée, enduits – comme il est possible de le voir sur des documents d'archives remontant pour les plus anciens à la période médiévale, les cabanes nécessitaient une réfection constante et, au fil des siècles, les techniques de

1. Barques à fonds plats dans le canal de Lunel (34) 2. Maniguières en attente sur l'étang de L'Or 3. Cabane de pêcheur le long du canal de Lunel (34)



construction ont évolué. Aujourd'hui elles sont principalement construites en matériaux de récupération ou en matériaux contemporains compatibles avec le milieu humide. Elles restent par principe des bâtiments annexes non raccordés aux réseaux sanitaires et d'électricité, à caractère agricole ou de loisirs, mais une dérive liée à l'évolution du mode de vie a conduit à les utiliser parfois comme résidence principale. Des abus ont été constatés notamment dans les augmentations de surfaces bâties sans permis de construire.

Menacées de destruction, les cabanes, et leurs habitants, ont fait l'objet d'une première étude ethnologique de la Drac Occitanie [Jacquelin, 2003] à la fin du siècle dernier. Des associations de cabaniers défenseurs de la tradition sociale liée à ces cabanes se sont depuis constituées pour interpeller les pouvoirs publics sur une nécessaire prise en compte de cet authentique patrimoine, dont l'utilisation demande à être cadrée localement dans les documents d'urbanisme.

Traditionnelle depuis l'Antiquité, comme en témoignent l'archéologie et les archives locales, la pêche en étangs est encore pratiquée par des professionnels, soit dans l'étang de l'Or soit sur les canaux. Les méthodes et engins ont peu évolué, ce sont surtout les bateaux à moteurs qui apportent la modernité ainsi que le froid grâce à l'électricité qui remplace le sel pour la conserva-

tion de la pêche. L'anguille, le crabe, les jols, la daurade, le loup, le muge restent les produits phares des étangs. Le globe est l'engin le plus adapté pour la pêche sur les canaux. Les manigüères pour les anguilles, attendent sur leurs perches leur déploiement dans l'étang. La barque à fond plat y est encore utilisée pour accéder aux différents types de nasses et filets tendus. Elle est aussi utilisée par les chasseurs et pêcheurs à la ligne qui se déplacent assis à la rame ou debout à la partègue. Plusieurs cabanes servent aux activités de pêche sur le canal de Lunel (34) et sont équipées de globes, mais aussi de filets.

Lucie Azémard,

pêcheuse en étang d'aujourd'hui témoigne de son travail sur Le Grau-du-Roi et le canal de Lunel :

Le loup, le muge, la carpe du canal de Lunel, les jols, les crabes et les petites crevettes sont vendus à la criée du Grau-du-Roi. Là c'est ma partie. J'apporte les lots à la vente et je fais les déclarations de capture.

Une de nos spécialités est la pêche à l'anguille... Les anguilles sont vendues à un mareyeur qui les expédie en Italie. Je crois qu'en France, beaucoup de gens aiment l'anguille mais on en trouve très peu sur les étals des poissonneries... [Goussopoulos, 2018]

Pêche au globe sur le canal de Lunel, au niveau de la Palus Sud, Marsillargues (34)



LA PÊCHE EN MER

Le Grau-du-Roi a conservé sa gestion ancienne de la pêche côtière, avec prud'homie et consuls de mer qui instaurent les réglementations et les contrôles concernant les métiers traditionnels de la pêche en mer, comme cela est décrit dans les archives d'Ancien Régime. La conservation des espèces, fait l'objet d'une particulière attention de la part du Conservatoire du littoral mais aussi du Syndicat mixte de la Camargue gardoise en charge du label Natura 2000. Les bancs de sable sont les habitats des mollusques bivalves tels que la palourde ou les tellines.

D'anciennes pratiques comme la pêche à la telline ou la pêche au bouillet (écrit *bouliech* dans les archives) existent toujours. Appelé aussi « la senne », le bouillet est un grand filet tendu entre deux barques à environ 200 m en mer. Il est progressivement ramené vers la plage, tiré à bras d'hommes sur deux rangées de part et d'autre du filet, comme cela figure déjà sur la carte des environs d'Aigues-Mortes de 1685 (voir p. 40).

Rose Bonafous, pêcheuse de tellines, explique qu'il s'agit d'une spécialité familiale et de transmission de savoirs qui ne s'apprennent pas à l'école. Il en va de même pour les Mellino, qui sont filetiers de père en fils.

Rose Bonnafous

Mon grand-père, mon oncle, mes cousins... Toute la famille est pêcheuse de tellines. Même ma grand-mère pêchait un peu... C'était évident pour moi de continuer cette profession. On suit une formation de trois semaines pour obtenir le permis de pêche, mais l'essentiel ne s'apprend pas là... Il faut savoir se fier à la météo, regarder les vents...

Hélène Mellino

Tous les filetiers au Grau-du-Roi sont issus de la même famille... C'est un métier qui se transmet directement sans école... [Goussopoulos, 2018]

1. La pêche au bouillet (*bouliech*) © AR/PETRV 2. Bateau de pêche rentrant au port du Grau-du-Roi dans les années 1960 3. Spécialité graulenne, la pêche au thon au milieu du xx^e siècle

Pratiques sociales

LA BOUVINE, PRATIQUES SOCIALES ET D'ÉLEVAGE



C'est la tradition la plus emblématique et la plus présente sous diverses formes sur le territoire. Très vivante, économiquement porteuse, la bouvine est partout, dans les conversations, la presse quotidienne, les prés, les rues, les arènes, les cafés, les squares et les écoles. Elle inspire les décors urbains et les artistes et artisans du territoire. La « bouvine » qualifie les pratiques agricoles et sociales autour du taureau de Camargue. La dénomination « les gens de bouvine » regroupe l'ensemble des acteurs touchant à l'activité manadiers, éleveurs, clubs taurins, rasateurs, amateurs.

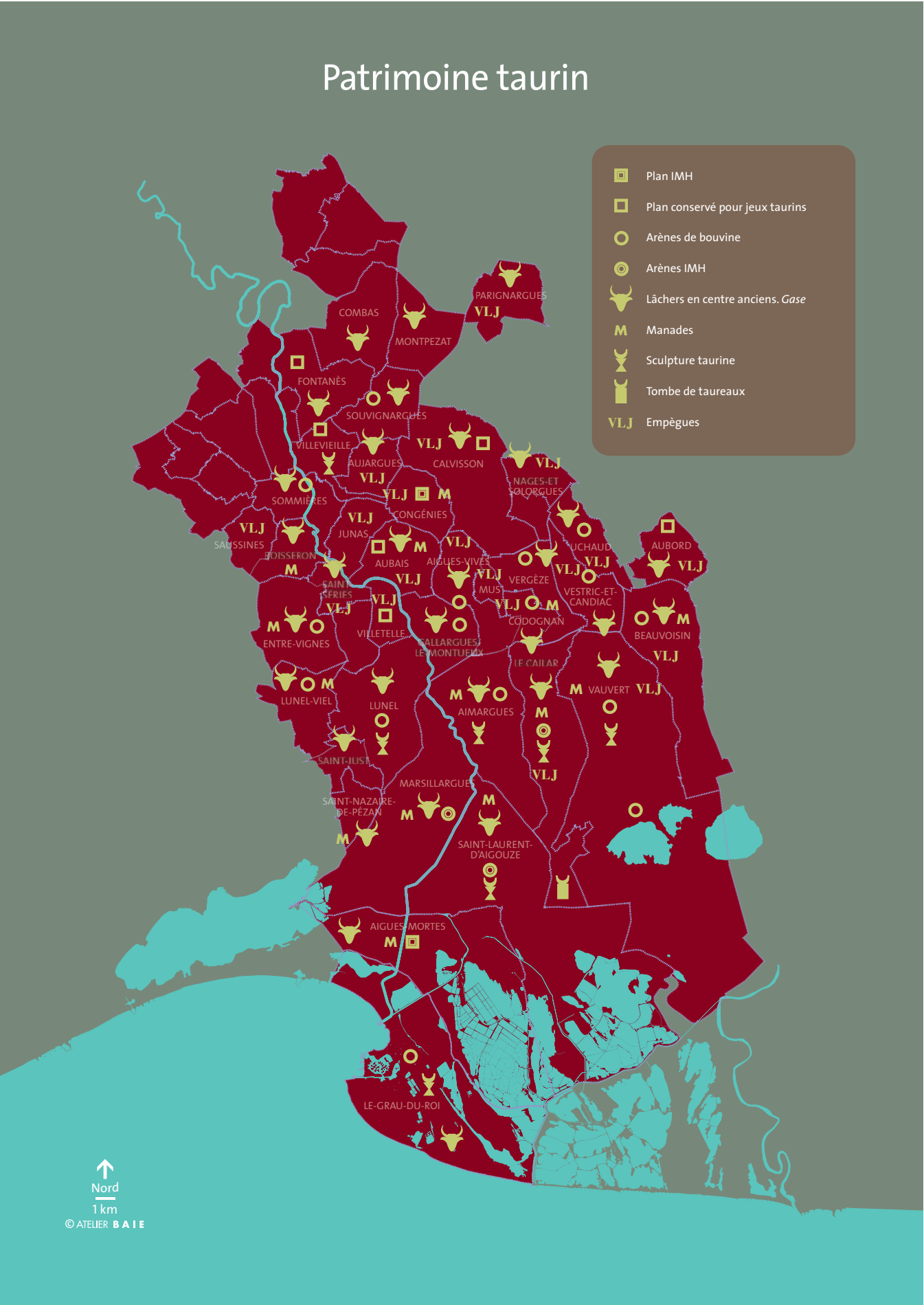
Des pratiques d'élevage ancestrales

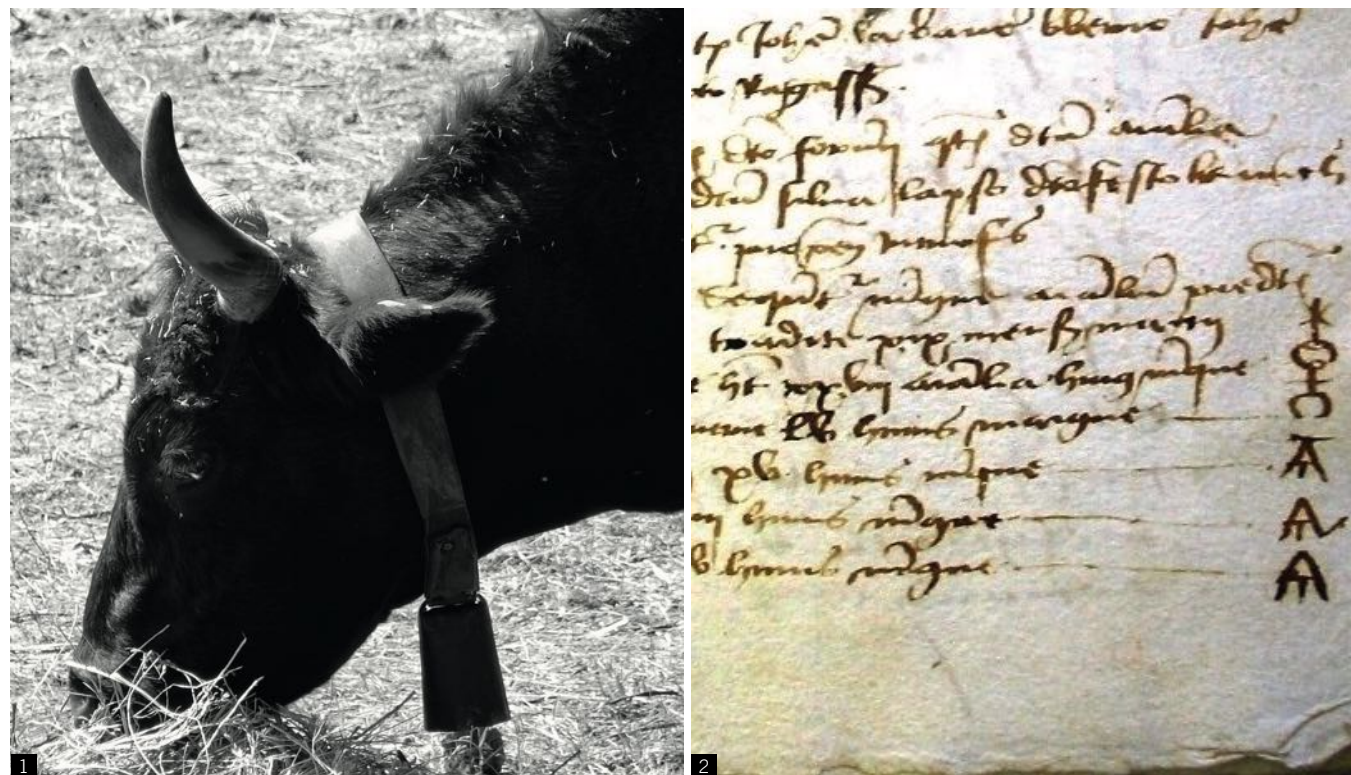
Elles sont les mêmes depuis des siècles. Les taureaux et chevaux ne connaissent pas l'étable ou l'écurie. Lise Carretero, qui a fait le récolement des documents les concernant aux archives départementales du Gard, fait remonter les plus anciennes men-

tions connues au ^{xv}^e siècle. Cependant des éléments témoignent de la présence du taureau de Camargue à la période protohistorique. Un *simbéu* portant sa sonnaille figure en effet sur une monnaie des Volques arécomiques, peuple gaulois local, datée du ⁱⁱⁱ^e siècle av. n. è. (voir p. 30). Un manadier fait enregistrer des marques à feux par un notaire de Vauvert en 1479. Le blason de Nîmes était encore sous François ^I^{er} un taureau. Les taureaux pâturent libres sous la conduite du *simbéu* appelé aussi le *dountaire*, qui a une clochette autour du cou. Il rassemble le troupeau. Le gardian utilise le cheval pour approcher le troupeau qu'il peut localiser grâce à la sonnaille. Une manade ainsi menée est représentée sur la carte des environs d'Aigues-Mortes en 1685 qui par ailleurs montre aussi taureaux et chevaux en liberté dans les prés (voir p. 39 et 40).

Les pratiques d'élevages attirent beaucoup de monde. La gaze de Sommières en juillet dans le Vidourle rassemble à elle seule plus de cinq mille personnes.

Saint-Laurent-d'Aigouze. Taureaux dans le marais de la Carbonnière, labellisé Site remarquable du goût (SRG) © Ass./SRG





1. Un *simbéu* d'aujourd'hui © SF/PETVVC
 2. Marques à feu enregistrées chez un notaire de Vauvert en 1479. Archives départementales du Gard 1E 449
 Sommières. 3. La gaze sous le pont romain © GS/OTCCPS



Marsillargues (34). 1. Le plan (IMH). Aujourd'hui il est transformé en arènes dotées d'une enceinte fixe et de gradins sécurisés.
 Sommières. 2. Le plan au début du xx^e siècle. Actuelle place du Marché. Coll. JFC



Lâchers taurins et courses camarguaises

Les courses et lâchers sont devenus des pratiques sportives encadrées depuis 1975 par la Fédération française de course camarguaise (FFCC) et se déroulent en arènes spécifiques ou dans les rues sécurisées des centres anciens des villages. Ils se déroulaient autrefois sur des plans libres aménagés pour la circonstance de protections sommaires. Juchés sur des charrettes ou des tonneaux, les spectateurs étaient nombreux et de toutes les générations.

Les abrivados et bandidos se passent dans les rues des villages. Les parcours doivent être sécurisés et demandent quelques

aménagements. Les équipements urbains ou signalétiques ne doivent pas entraver le parcours des lâchers. Ainsi Le Cailar présente à une entrée de ville la signalétique sur une butte surélevée par rapport à la route servant d'itinéraire aux lâchers. La course à la cocarde, aujourd'hui « course libre », avait également ses traditions. Les plus valeureux cocardiers, ayant remporté de nombreux prix, étaient enterrés debout, face à la mer. Barraïé et Cosaque ont ainsi été enterrés à la manade Lafont au début du ^{xx}e siècle, actuelle manade Nicollin.

1. Le Cailar, panneaux sur le parcours des lâchers 2. Aigues-Vives. *abrivado* © FB/PETRV 3. Saint-Laurent-d'Aigouze, maison décorée 4. Le Cailar, café de pays 5. Aimargues, Travaux des écoles exposés aux arènes 6. Camion à *biou* coll. JFC



Aspects sociaux

Les maisons décorées de chevaux et taureaux sont très nombreuses dans les villages, dans les écarts comme dans les centres anciens. Leur présence est l'un des marqueurs les plus récurrents de la présence de « gens de bouvine ». Prendre en compte le maintien de ces pratiques est un des enjeux des règlements d'urbanisme dans les communes du territoire. Les cafés servent souvent de siège aux clubs taurins, parfois il y a plusieurs clubs dans le même café.

Les enfants des écoles s'expriment dans des projets dont la thématique est soit le cheval soit le taureau. Des travaux d'arts plastiques sont régulièrement affichés en ville ou sur les arènes, réalisés par les élèves de maternelle ou du premier degré. Les manadiers et gardians se rendent volontiers dans les écoles pour expliquer leur métier ou reçoivent les classes chez eux. La bouvine et ses personnalités inspirent aussi les artistes. Les collectivités financent la réalisation d'œuvres ; les clubs taurins également.

1. Raset dans les arènes © BB/PETRV 2. © CT/PETRV 3. Aimargues, monument à Fanfonne Guillerme 4. Tombe du taureau Cosaque (1944-1958) au Mas d'Anglas



1



2

■ TRADITIONS CULINAIRES DES ÉTANGS AU LITTORAL

Ces traditions et leurs ressources sont très anciennes et ont profité de facteurs géographiques et économiques qui ont permis leur transmission. D'abord la fondation d'Aigues-Mortes et du grand chemin royal (N 113) qui ont apporté un flux important de voyageurs qu'il fallait nourrir, mais aussi de résidents de Nîmes et Montpellier, venus séjourner localement comme le précisent les frères Platter dans leurs chroniques. La création des canaux de Lunel (34) et des Étangs a vivifié localement le commerce intérieur de la zone humide, permettant l'acheminement à la journée de denrées fraîches. Sept siècles avérés de pratiques et de transmissions qui ont failli disparaître avec le développement de la mission Racine et l'expansion démographique qui a suivi, ces pratiques agricoles, halieutiques ou sociales n'ayant pas été prises en compte dans les règlements d'urbanisme de l'époque.

Aujourd'hui grâce aux communautés détentrices de ces pratiques qui ont continué à les faire vivre, la situation évolue vers une reconnaissance locale grâce à des manifestations dédiées comme les Graulinades puis les Pescalunades qui rassemblent amateurs comme professionnels. Leur participation à l'élaboration de la candidature française à la diète méditerranéenne sur

la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'Unesco ne peut que renforcer cette reconnaissance à l'échelle nationale et internationale, encadrée par le ministère de la Culture et à l'initiative des communautés niçoises dont la cuisine est déjà inscrite nationalement au PCI. Le but est de rendre lisible le lien indissociable entre cuisine et société productrice impactant directement la conservation du patrimoine tangible des étangs dont les canaux, les pratiques de chasse et de pêche, les cabanes et les pratiques sociales de leurs cabaniers.

De grands témoins de la richesse culinaire locale au fil des siècles

Jean-Jacques Rousseau raconte en 1762 dans *Les Confessions* son étape à l'auberge du Pont de Lunel en 1740, qui se trouvait alors rive gauche sur le Vidourle.

« ...je m'arrêtais un jour au Pont de Lunel pour y faire bonne chère avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret, le plus estimé de l'Europe, méritait alors de l'être. Ceux qui le tenaient avaient su tirer parti de son heureuse situation pour



1



2

le tenir abondamment approvisionné et avec choix. C'était réellement une chose curieuse de trouver dans une maison seule et isolée au milieu de la campagne une table fournie en poissons de mer et d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, servie avec ces attentions et ces soins qu'on ne trouve que chez les grands et les riches, et tout cela pour vos trente-cinq sols. »

L'auberge est située sur le grand chemin royal, reliant l'Espagne à la vallée du Rhône (N 113 aujourd'hui).

Toute l'Europe en effet s'y arrête. Parmi les plus célèbres voyageurs la Duchesse de Berry en 1411 demande des paniers d'anguilles salées, Henri II de Montmorency qui fait le siège d'Aigues-Mortes en 1612 séjourne à Lunel et demande qu'il soit apprêté une carpe pour son dîner, le Prince de Condé, dont Vatel fut le cuisinier, partant en Espagne en 1642, demande des grenades et des bouteilles de Muscat*.

Dès le ^{xiv} siècle, on trouve dans les coutumes** de la ville une grande richesse de produits locaux, pêchés, chassés, élevés et vendus sur place. La cuisine locale pouvait être renforcée grâce aux denrées, notamment les épices, circulant sur les canaux. La création du port d'Aigues-Mortes, aujourd'hui le Grau-du-Roi, favorise également le développement de produits de la mer dès le Moyen Âge.

Évolution des recettes

Dès l'époque médiévale les recettes locales sont constituées de gibiers de terre ou d'eau, de gallinacées, de poissons, de coquillages, de mollusques ou de crustacés mais aussi de champignons, de légumes dont les oignons, poireaux, fenouils, asperges et navets sauvages, de fruits comme le raisin. Le vin, le vinaigre, l'huile d'olive, le sel, la graisse, le lait, le fromage et la farine constituaient les principaux ingrédients de base. À l'époque moderne se rajoutent les agrumes, les tomates et poivrons, les pommes de terre des sables au ^{xviii} siècle. Le riz ne se consomme qu'à partir du ^{xx} siècle.

Les contenants culinaires ont été adaptés au fil des siècles, à la vie dans les étangs. Le grill ou la broche dans l'unique cheminée du lieu dotée d'un potager de réchauffe parfois, garni de carreaux de faïence pour empêcher les rongeurs d'y grimper, un grill ou un four à feu de bois à l'extérieur. Des contenants spécifiques en poterie brute ou vernissée pour la conservation sont toujours aujourd'hui fabriqués, des pots à escargots pour les faire jeûner, des pots à graisse, des pichets de barque pour le vin ou l'eau que l'on emmenait sur le *negafol*. Jadis des casseroles en terre à trépieds prévues pour aller dans la cendre permettaient la cuisson mijotée. Les lapins, cailles, canards, macreuses et autres poules d'eaux, étaient principalement rôties. Des tians de légumes et de champignons les accompa-

1. Didier Rossignol, cuisinier retraité et cabanier de Lunel (34), préparant une recette de poisson © ED'A/PETRCV

2. Terrine de pieds d'agneau et salade de fèves en vinaigrette par Didier Rossignol © ED'A/PETRCV

1. Friture de jols et pichet de barque 2. Pots à escargots fabriqués à la poterie d'Aigues-Vives

* Source : Comptes clavaires. AM Lunel (34) ** AML AA1



Témoignage de Jean Vigne-Malbois

Maire de la commune, il est aussi salinier, pêcheur et chasseur. Extrait de son journal *Le mémorial d'Aigues-Mortes (1821-1840)*.
 Décembre 1828 à la pêcherie : levée des cabussières sur l'étang, 50 canards et macreuses.
 70 livres de muges le même jour et un loup de 6 livres. 1832 : 1 200 escargots de vigne mangés entre amis.

LES PRODUITS TAXÉS sur les marchés dans la baronnie de Lunel au ^{xiv}e siècle témoignent des possibilités gastronomiques offertes :

Les poissons frais ou salés
 loup, dorade, brochet, carpe, anguille, sandre, truite, alose, muge, sole, plie, joël...

Les viandes
 Le porc, le mouton, le bœuf, les gallinacées et leurs œufs, les lièvres et lapins de garenne

Les oiseaux, caillies, perdreaux, canards

Les légumes poireaux, oignons, aulx, les épinards, les navets, la salicorne

Les épices de provenance étrangère
 poivre, gingembre, safran, cannelle, girofle

Le fromage local chèvre, brebis

Les fruits et oléagineux

raisins, figues, citrons
 Les pignons sucrés, le miel, les confitures,
 Les olives et leur huile, les châtaignes

NON TAXÉS

Les crustacés (crevettes, tellines),
 les flamants, les gastéropodes, les salades sauvages, le fenouil, la blette et l'asperge sauvages

gnaient. Des terrines étaient également composées avec les restes de viande ou de légumes.

Au ^{xx}e siècle, plusieurs recettes existent aussi autour des escargots. L'escargot de vigne ou l'*estivenque* est cuisiné chez les cabaniers des étangs. Le "petit-gris" qui sert de base à la cargolade ou aux escargots braisés est aussi à l'origine des « escargots à la sommiéroise » ou à la lunelloise, ramassés en garrigue ou élevés suivant les cas. Ils sont vendus encore aujourd'hui sur les marchés. Le thon, la telline ou le pouffre, nom local du poulpe, les espèces migrantes comme le loup (bar), la dorade ou l'anguille sont pêchés et cuisinés sans oublier les anchois qui, une fois écrasés dans l'huile d'olive et salés, servaient de liant à divers plats. La soupe de crabes avec la cranque (crabe vert), les capelans et les jols (joëls) en petite friture, sont les spécialités de la cuisine des étangs parmi d'autres variétés comme le muge ou la carpe pêchées et cuisinées par les cabaniers installés le long des canaux. Les courts-bouillons d'anguilles aux poireaux ou en soupe rouge à la tomate, garnis de crabes d'étangs et augmentés de poulpes en sauce font aussi partie des recettes courantes.

Le Grau-du-Roi, Les Graulinades. La manifestation se déroule

en avril depuis 2015. Des chefs cuisiniers viennent travailler sur place les produits et redécliner ces recettes à leur façon pour les faire goûter durant un week-end aux habitants. C'est aussi l'occasion de vendre les produits aux particuliers et d'expliquer comment réaliser les plats. Le but est de faire passer ces recettes dans le répertoire de la gastronomie locale. S'appuyant surtout sur l'ensemble des ressources de la criée et les forces vives locales en capacité de transmettre pratiques culinaires et savoir-faire, cette action s'inscrit dans le développement durable et dans de nouvelles valeurs économiques en harmonie avec une régulation de l'exploitation des ressources locales. Elle permet aussi de valoriser les petits métiers de la pêche.

Lunel (34), Les Pescalunades. Sur le même principe que *Les Graulinades* elles ont lieu à l'automne et depuis 2023. Elles mettent en valeur la cuisine des étangs.



LES JOUTES

Sans être une exclusivité du territoire, les joutes étaient pratiquées dès le Moyen Âge, sur le canal de Lunel. Les archives décrivent des combats acharnés entre jouteurs de Lunel (34) et de Marsillargues (34). Aujourd'hui, elles ne sont pratiquées qu'au Grau-du-Roi. Elles attirent énormément de monde et sont

données sur le canal à hauteur du vieux phare, toujours accompagnées du traditionnel hautbois, instrument phare de la musique locale. Cette pratique est incluse sur la liste du patrimoine culturel immatériel de la France depuis 2012.



MUSIQUE ET FÊTES

Le Languedoc est une région française dès l'époque médiévale. Il a des traditions orales, musicales et festives qui lui sont propres.

La musique en Languedoc oriental, est principalement fondée sur quatre instruments : la cabrette connue au Moyen Âge, remplacée par le hautbois à partir du ^{xvii}^e siècle, la viole à laquelle succède le violon au ^{xviii}^e siècle puis la caisse claire et enfin le cornet à pistons arrivé le plus tardivement au début du ^{xix}^e siècle que la trompette remplacera. Cette dernière est devenue l'instrument phare de la sonnerie aux arènes.

Les instruments languedociens sont toujours pratiqués notamment lors des joutes et employés lors de certains événements grâce à des musiciens ayant entretenu la pratique et le répertoire. La lutherie s'est particulièrement maintenue localement et les nombreuses écoles de musique ont des classes de hautbois, de cordes et de cuivres.

LES EMPÈGUES

Pratique sociale remontant au temps de la conscription au ^{xix}^e siècle, elle personnalise les portes des centres anciens de manière très visible et questionne régulièrement les visiteurs. La tradition annuelle des « empègues » perdure grâce à sa transmission, au bon vouloir des municipalités et des propriétaires « empègués ». Une vingtaine de villages en font encore. Fragile et menacée la pratique demande à être expliquée notamment auprès des nouveaux habitants. Elle consiste en l'application d'un pochoir métallique sur les façades qui détermine une forme découpée singulière par année et par village. Une couche de peinture uniforme est passée pour faire ressortir le dessin du pochoir. Chaque village a ses empègues, inspirées directement de ses spécialités. Ainsi, la commune de Junas qui organise un festival de Jazz depuis vingt-cinq ans a-t-elle des empègues évocatrices des instruments du jazz sur ses portes. Renouvelées tous les ans par les jeunes conscrits, elles portent la mention VLJ, « vive la jeunesse » et sont millésimées. L'empègue servait originellement à la classe de conscrits à repérer les « bonnes » maisons identifiées par les précédentes classes.

Calvisson. Un hautboïste traditionnel accompagnant une conférence en 2012

Empègues. 1. Calvisson 2. Vestric-et-Candiac 3. Junas 4. Aujargues 5. Beauvoisin, la plus vieille empègue conservée sur le territoire 6. Mus 7. Saint-Sériès (34)



Les grandes figures du territoire

Certaines phases de l'histoire nationale ont eu une incidence majeure sur la destinée du territoire comme l'a montré son histoire longue. De grands rois y sont associés, comme Louis IX (1214-1270) ou Philippe IV le Bel (1285-1314) son petit-fils, fondateurs du port, de la ville et des salins d'Aigues-Mortes. La révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV en 1685 eut aussi une incidence majeure dans ce pays protestant qui suscita des destinées singulières. De grands serviteurs de la France en sont issus mais aussi des personnalités de la recherche ou de la culture.

Une statue ou des sites leur sont parfois associés.

Certaines, nationalement ou internationalement connues, ont fait l'objet de biographies dans le cadre de l'inventaire du territoire. Une liste complémentaire d'autres figures par commune est présentée en annexe p. 284.



Guillaume de Nogaret
1. Portrait
2. Sceau



■ SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Louis IX (1214-1270)

Fondateur du port d'Aigues-Mortes, né le 25 avril 1214 à Poissy, Louis IX est sacré roi à 12 ans en 1226, alors que sa mère Blanche de Castille, première régente officielle du royaume, gouverne jusqu'en 1235. Il reçoit une éducation très poussée, sur les plans moral et religieux. Il part deux fois en croisade depuis Saint-Gilles du Gard en 1248 et Aigues-Mortes en 1270.

Son petit-fils Philippe IV le Bel, crée le salin royal en 1290 et rachète la baronnie de Lunel pour capter le sel du Languedoc. Le sel remonte par le Rhône dès 1301 et fera la fortune du royaume de France jusqu'à la Révolution.

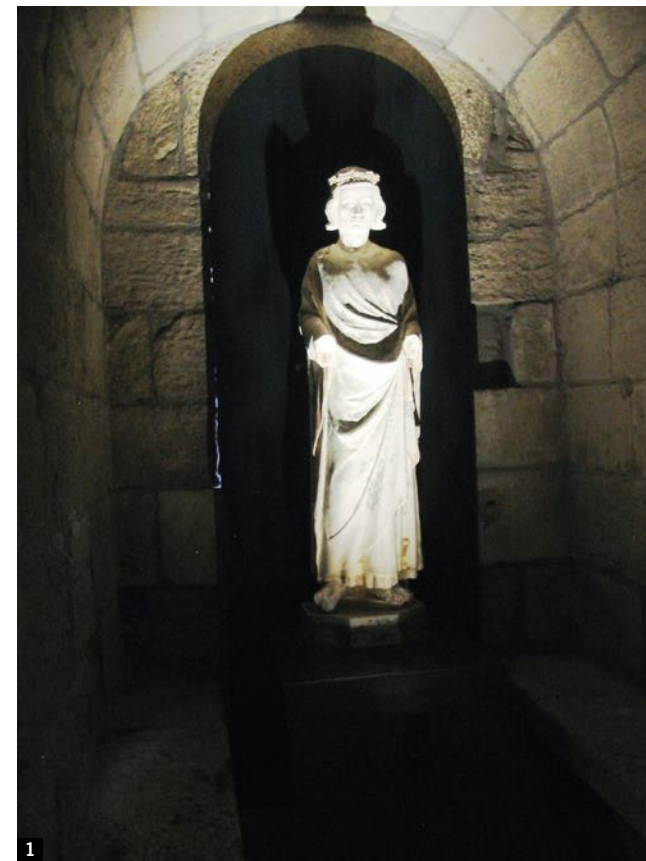
Les Capétiens ont fait construire des monuments qui contribuent aujourd'hui à l'attractivité touristique de la baie, les tours et remparts d'Aigues-Mortes, la tour Carbonnière puis le fort de Peccais construit par Henri IV, descendant direct du dernier fils de Louis IX, Robert de Clermont.

Guillaume de Nogaret (1260 ?-1313)

Il est issu d'une famille de juristes de Saint-Félix-de-Caraman, (Saint-Félix-de-Lauragais), où il est peut-être né ou à Montpellier car sa famille y avait aussi un cabinet. Juriste, il y travaille en 1281 au service de l'évêque de Maguelone et des rois de Majorque propriétaires de la ville. Il fait ses études à l'école de droit de Montpellier créée par un élève de Placentin, grand juriste du ^{xiii}^e siècle formé à Bologne. La faculté de droit est fondée en 1289, mais ne délivre de doctorat qu'après 1292. Or Nogaret est déjà docteur car avec quinze autres collègues il est nommé professeur fondateur de la chaire de droit romain sur laquelle Georges Frèche fut nommé à la fin du ^{xx}^e siècle. Il a donc fait son doctorat à l'université de Bologne, seule reconnue pour l'enseignement du droit à Montpellier. Il a choisi une spécialité innovante : la rédaction des chartes territoriales de franchises réglementant, droits et taxes pour les villes, nouveautés urbaines du royaume. À Montpellier il obtient la cession au roi d'une partie de la ville possédée par l'évêque de Maguelone. En retour il est nommé juge mage en 1292 de la sénéchaussée de Nîmes.

Il achète une maison à Montpellier qu'il échangera en 1309 avec le domaine de Livièrre à Calvisson puis le domaine de Tamerlet à Marsillargues (34) près du Vidourle qu'il endigue de ses deniers ce qui occasionne beaucoup de plaintes des riverains, conservées dans les archives locales. Comme c'est déjà le cas en Midi toulousain, il s'intéresse à l'assèchement de marais pour gagner des terres cultivables.

En 1294, il est appelé au conseil royal. Philippe le Bel l'envoie en Champagne régler les chartes des cités. Il travaille ensuite



3. Statue de Louis IX CMN Tours et remparts d'Aigues-Mortes
4. Boissières. Plaque commémorative sur la maison natale de Jacques Roger.



remettre au pape une citation à comparaître en France, ce n'était pas son intérêt. Son absolution a été obtenue en 1309 par le Pape français Clément V en Avignon (84).

Les études récentes sur ce grand serviteur de l'État permettent enfin de contredire la légende noire forgée au ^{xix}^e par Jules Michelet (1798-1874) auteur de « l'Histoire de France » et par Ernest Renan (1823-1892), dont les écrits font alors autorité. Nicolas Leroy met en évidence leurs manipulations politiques de l'histoire, instrumentalisant Nogaret à charge afin de servir la cause religieuse mise à mal par les Républicains favorables à la laïcité de l'État. C'est dans ce contexte qu'une plaque expiatoire est apposée par ses descendants à la fin du ^{xix}^e siècle dans l'église de Marsillargues (34). Ce fut aussi le terreau des romanciers du ^{xx}^e siècle qui contribua à maintenir cette fausse image d'un grand juriste pionnier au service de la France moderne.

Jacques Roger (1679-1745)

Jacques Roger est né à Boissières en Vaunage dans une maison de la rue Basse. Sa maison est identifiée par une plaque posée en 1937 par le Musée du Désert. Il quitte Boissières à 17 ans en 1696 après la révocation de l'Édit de Nantes, pour partir en Suisse puis en Allemagne, afin de devenir pasteur. Il œuvre à la restauration des Églises sous la Croix en Dauphiné dès 1708. Il retourne en Allemagne en 1711 pour être reçu au Ministère lors d'un colloque des églises de France tenu à Thiernheim dans le Wurtemberg. Il rencontre Antoine Court dont la famille est réfugiée à Lausanne et consacre ensuite 36 années à restaurer les églises réformées en Dauphiné, organisant assemblées, baptêmes et synodes. Il forme le jeune pasteur Louis Ranc de Die



1



2

dans la Drôme pour le remplacer lorsqu'ils sont arrêtés sous Louis XV en prêchant au Désert en France. Louis Ranc est pendu à Die (26) en place publique, Jacques Roger est pendu à Grenoble en 1745. C'est l'un des derniers pasteurs assassinés en France et le plus âgé, il avait presque 70 ans.

Charles de Baschi (1686-1777)

Bibliophile, historien et généalogiste français, Charles de Baschi, seigneur d'Aubais et du Cailar est protestant de souche comme son épouse. Il hérite de la bibliothèque de ses ancêtres et fait construire une aile au château pour mettre ses 30 000 ouvrages à la consultation publique.

« Nouveau converti » pour conserver ses biens, son père s'étant exilé à Genève, sa culture humaniste le pousse à s'activer pour réconcilier les deux religions. Chargé par Louis XV des reconstitutions de généalogies pour l'Armorial Général de France, il tient aussi celles des Protestants français privés d'état-civil. Il partage son temps entre la Cour et Aubais. Grâce à sa bienveillance à l'égard des villageois des deux confessions, les Protestants laissant parfois les Catholiques du village venir aux

1. Charles de Baschi. par Péronneau
2. Ex libris de la bibliothèque de Charles de Baschi

assemblées par curiosité, il traverse quarante années de répression sans dommage. À Paris avec ses amis philosophes il s'emploie à inciter la Cour à la tolérance. Entouré au château d'un personnel sûr, des deux confessions, il gagne la confiance de tous et reçoit chez lui des pasteurs dont la tête est mise à prix, sans dénonciations.

Au-dessus des religions, Charles de Baschi est un « Juste » au XVIII^e siècle.

Catinat (1670 ?-1705)

Natif du Cailar, fils de paysans huguenots, Abdias Maurel est bon cavalier connaissant chevaux, taureaux et marais. Il s'engage au service du Maréchal Catinat et de retour chez lui, il fut surnommé « Catinat » car il en parlait toujours.

Décrit comme étant de haute taille, très robuste et farouche, il avait la réputation d'un soldat courageux, impétueux et bon sabreur. Passé au service des Camisards, il est l'organisateur probable du guet-apens du bois de Candiac le 13 août 1702 qui tua l'apostat Gaspard de Calvières, baron de Saint-Côme. Lieutenant de Jean Cavalier basé à Calvisson et travesti en dragon, il fit ouvrir les portes de Sauve par le seigneur, et s'empara de la ville.

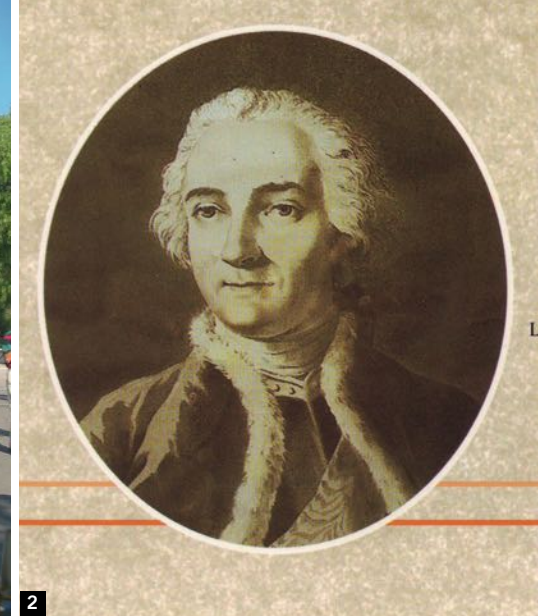
En 1703, il soutint seul et victorieusement avec 200 hommes le combat de Val-de-Bane contre le commandant du Languedoc, genoux à terre et chantant des psaumes. Enfin sur les bords du Rhône, Catinat participa au combat en ramenant 200 cavaliers sur des chevaux de Camargue, ce qui lui valut sa renommée de chef de guerre. Refusant la reddition de Jean Cavalier à Calvisson en 1704 mettant fin à la guerre des Camisards, il se réfugia en Suisse avec d'autres Camisards pour continuer la lutte. Rentré au Cailar pour fédérer une nouvelle armée d'insurgés, il est dénoncé, arrêté le 24 avril 1705, jugé en deux heures et brûlé vif.

Marie Durand (1711-1776)

Née en 1711 au domaine du Bouschet de Pranles en Ardèche, elle est la fille d'Étienne Durand, ancien Camisard, greffier consulaire, « nouveau converti » après la révocation de l'Édit de Nantes. Entre 1730 et 1732, son père de 72 ans, Marie et plusieurs membres de sa famille sont arrêtés, sans procès, pour faire pression sur son frère Pierre, devenu pasteur. Marie est envoyée à la Tour de Constance d'où elle entretient une abondante correspondance avec sa nièce, sa seule parente survivante. Porte-parole des prisonnières toutes enfermées pour simple cause de religion, elle écrit aux autorités dénonçant leurs conditions d'incarcération. Elle se fait envoyer psaumes et partitions pour chanter en prison et organiser des cultes.



1



2

Elle gère aussi sa maison du Bouschet de Pranles, qui lui procure une petite rente. Elle s'y retire après sa libération en 1768, avec sa nièce. Elle y décède en 1776 après 38 ans d'incarcération à Aigues-Mortes. Le graffiti « Register » symbole de Résistance gravé dans la salle haute de la Tour de Constance, lui est attribué, sans que l'on puisse le prouver.

Louis-Joseph de Montcalm (1712-1759)

Louis-Joseph de Saint-Véran, marquis de Montcalm, naît au château de Candiac (IMH) le 28 février 1712. Il descend d'une vieille famille protestante de militaires. Son père, « nouveau converti », a abjuré en 1695 pour conserver ses biens. Il hérite de ses ancêtres un caractère humaniste qui l'ouvre à la philosophie des Lumières. Nommé lieutenant général de la Nouvelle France par le roi, au début de la guerre de 7 ans, il défend les colonies françaises d'Amérique contre les Anglais, et reprend seul plusieurs places clés. Il perd la vie en défendant Québec le 14 septembre 1759. Gentilhomme camarguais le plus connu au Canada, il a sa statue à Québec, et un mémorial au cimetière où sa dépouille a été transférée en 2001. Une frégate anti-sous-marine de la base de Toulon a porté son nom.

Ses nombreuses correspondances montrent son approche descriptive des tribus indiennes locales, leur fonctionnement politique et leurs pratiques, Il s'excuse auprès des lecteurs européens pour le temps qu'il passe à les décrire mais précise que là où certains voient des sauvages à amadouer « le philosophe n'y voit que des hommes ».

1. 2009 Vestric-et-Candiac. Sous la statue du Marquis. Commémoration du 250^e anniversaire de la mort de Montcalm par l'orchestre symphonique Jean-François Perraut venu de Montréal au Québec à l'invitation de la commune de Vestric-et-Candiac.
2. Louis-Joseph de Saint-Véran, marquis de Montcalm.

Il développe aussi localement l'agronomie, spécialement la production d'huile d'olive et la viticulture, notamment sur la Costière. Le mas de Saint-Véran longtemps tenu par ses descendants non loin du château de Candiac est racheté par la famille de Gaston Bouzanquet, qui fit faire sa statue sur la place de Vestric-et-Candiac, copiée à Québec grâce à Gaston Doumergue alors ministre du commerce.

Pierre-André de Suffren, vice-amiral de France, commandeur de Saint-Christol (Entre-Vignes 34) (1729-1788)

Né dans une famille nombreuse au château de Saint-Cannat près d'Aix-en-Provence, Pierre-André de Suffren dit Le Bailli de Suffren est issu d'une famille de juristes et d'armateurs. Il devient l'un des marins les plus importants du XVIII^e siècle. Surnommé par les Anglais « l'Amiral Satan », il a donné son nom à sept grands navires de guerre dont un sous-marin nucléaire d'attaque en 2017. Il participe à toutes les grandes batailles navales des Indes à l'Amérique. Il fait également carrière dans la flotte de l'Ordre de Malte, d'abord chevalier, commandeur puis bailli et enfin ambassadeur.

En 1771, il reçoit la commanderie de Saint-Christol pour services rendus et la garde jusqu'en 1787. Son terroir exceptionnel permet d'y développer une viticulture de qualité. Grâce à sa correspondance, on sait qu'il avoue s'y sentir chez lui. Sa position dans sa fratrie l'avait privé de biens. En relâche entre deux batailles, il prend conscience de la qualité du vignoble et en décuple le rendement. Son bateau amiral est pourvu d'un maître cuisinier et d'un sommelier, il y reçoit les plus grands dans le monde, qu'ils les combattent ou qu'ils les côtoient. Tous font l'éloge de sa table à bord. Il obtiendra pour son vin de Saint-Christol le droit de marquage de provenance (ancêtre de l'AOP) à l'exportation en 1788.



1



2

AUX XIX^E ET XX^E SIÈCLES

Louis Médard (1768-1841)

Louis Médard naît à Lunel (34) dans une famille protestante de négociants et reçoit une éducation classique. Il fait fortune dans le commerce d'indiennes et de soies. Il épouse en 1807, la fille d'un négociant suisse protestant installé à Anvers et sillonne l'Europe.

Bibliophile érudit et averti, il achète des livres pour leur rareté et leur contenu. Il en préface plusieurs de sa main, témoignant de ses choix ce qui donne une dimension anthropologique et sociologique rare à cette collection. Louis Médard confia ses ouvrages aux soins d'illustres relieurs comme Bauzonnet, Bozerian, Simier ou Thouvenin pour les protéger des méfaits du temps. Il possède un exemplaire de *l'Histoire naturelle* de Buffon. Sans descendants, il lègue sa bibliothèque à la ville de Lunel. Sa volonté était d'aider à l'instruction des habitants : « Puisse-t-elle, à l'aide d'un nouveau collège, augmenter dans ma ville natale, le nombre de bons citoyens utiles à leur patrie ». Il rédige deux catalogues à l'intention du maire de Lunel : un Grand Catalogue pour la diffusion publique et un Petit Catalogue, inventaire des livres à ne pas mettre entre toutes les mains, conservés dans un petit cabinet : son « enfer », toujours existant au Musée Médard. Il

contient des livres prohibés après la révocation de l'Édit de Nantes, des pamphlets ou réflexions polémiques sur l'Église catholique, etc. Cette bibliothèque est aujourd'hui conservée dans le Musée Médard, labellisé Musée de France.

Paulin d'Anglas de Praviel (1793-1872)

Paulin d'Anglas de Praviel est né à Marsillargues en 1793. Descendant d'une famille d'officiers civils et d'agriculteurs, il entre à l'école militaire de Saint-Cyr. Devenu officier, il vit l'un des épisodes des plus tragiques de la marine française immortalisé par le peintre Géricault, *Le Radeau de la Méduse*.

En 1816 le vaisseau s'échoue au large de la Mauritanie. Il n'y a pas assez de canots de sauvetage. On construit un radeau pour accueillir cent cinquante naufragés qui ne seront plus que quinze à leur arrivée. Paulin d'Anglas, officier à bord d'une des chaloupes rejoint la côte et réussit à gagner Saint-Louis du Sénégal à pied, au prix de cruelles souffrances. Touché par la fièvre jaune, il est réformé et se retire chez lui au Mas de Praviel, à Aimargues.

L'affaire est exploitée par les républicains pour stigmatiser l'incapacité de la monarchie mettant en cause le commandement et les officiers. Paulin d'Anglas, devant cette attaque, publie sa version en 1818. Les premiers auteurs le couvrent de calomnies. S'en suit alors une longue bataille juridique, où, pour défendre son honneur sa famille engloutira toute sa fortune.

Devenu vétéran, il obtiendra une charge de bureau de tabac à Congénies où il passera le reste de sa vie. Il raconte alors à qui veut l'entendre la « véritable » histoire de la Méduse. Décédé en 1872, il est enterré dans le cimetière d'Aimargues, où sa tombe est toujours visible.

1. Louis Médard. Crédits Musée Médard de Lunel.

2. La tombe de Paulin d'Anglas de Praviel au cimetière d'Aimargues.



Émilien Dumas (1804-1870)

Issu d'une famille aisée, Jean, Louis, Georges, Émilien Dumas, naît à Sommières le 4 novembre 1804. Les Protestants étant de nouveau menacés sous la Terreur blanche, ses parents l'envoient faire des études en Suisse qu'il poursuit ensuite à Paris en sciences naturelles. Il suit les cours du paléontologue Georges Cruvier (1769-1832). Il fait sa première grande découverte en paléontologie dans la grotte de Pondres à côté de Sommières posant les bases de l'évolution des espèces défendue par Darwin plus tard en 1859. Botaniste et géologue, il étudie les fossiles carbonifères d'Alès, ce qui lui permet de déterminer la stratigraphie des couches. Son herbier a servi à identifier de nouveaux spécimens dont une térébinthacée trouvée dans le Bois de Paris à Aspères. Le minéralogiste Alexandre Brongniart vient le visiter et mentionne ses découvertes dans un rapport au ministère public le 27 décembre 1844.

Émilien Dumas est le créateur de la carte géologique du département du Gard. Il imagine à cette occasion le principe de coloration des cartes géologiques françaises. Il fixa ainsi pendant 20 ans plus de 2000 points d'altitude, aidé de Noël Lafont, institu-

Maison Émilien Dumas, Sommières

teur à Sommières, qui prenait sur place les mesures de référence pour la création de l'échelle scientifique.

Il revenait régulièrement dans sa maison natale, un hôtel particulier du XVIII^e siècle, doté d'un parc en terrasses avec jardin « à la française » autour d'un bassin. Il y avait fait construire un théâtre aujourd'hui disparu, une autre de ses passions, pour offrir à ses concitoyens la possibilité de voir les pièces jouées à Paris dans lesquelles il ne dédaignait pas, à Sommières, de jouer lui-même. À la fin de sa vie, il s'intéresse à la poterie antique courant de nouveaux terrains. Décédé d'une infection pulmonaire à Ax-les-Thermes le 21 septembre 1870, il est enterré dans le caveau familial, sis dans le parc de sa maison devenue aujourd'hui le CART, 31 rue Émilien-Dumas à Sommières.

Membre de l'Académie des Sciences, de la Société de Géologie de France (1830), de la Société d'Histoire du Protestantisme de France, il fut aussi Président de la Société des Eaux de Vergèze. Chevalier de la Légion d'Honneur en 1864, il est enfin le fondateur du Museum d'histoire naturelle de Nîmes. Armand Lombard-Dumas, botaniste, époux de sa fille unique, poursuivra et valorisera son œuvre, faisant transporter l'ensemble de ses collections en 1880, soit 20 000 minéraux et fossiles et 4 000 ouvrages scientifiques, dans le muséum.

Louis, Eugène Perrier (1835-1912)

Né au Mas Perrier à Domessargues (30) diplômé de la faculté de médecine de Montpellier en 1862, spécialiste en hydrothérapie, le Dr Perrier assure la direction de la station d'Euzet-les-Bains où il restera jusqu'à sa mort et de la station des Fumades. Défenseur de la République, il sera aussi élu conseiller général sur le canton de Saint-Mamert. En 1888, un vigneron à Vergèze, qui vient de racheter l'établissement thermal des Bouillens, fait appel à lui pour sa direction puis lui revend l'établissement, en 1898.

Il se concentre alors sur la source et ses propriétés et crée la « Société des Eaux Minérales, boissons et produits hygiéniques de Vergèze » et dépose de nombreux brevets. Il vient de lier le destin de toute une population de travailleurs alentours tant la source va prospérer durant tout le XX^e siècle. En 1903, il revend sa Société à Sir Harmsworth qui investit dans la création d'une verrerie. Elle fabrique les bouteilles légendaires diffusées d'abord dans l'Empire britannique puis en France à partir des années 1930 grâce à son raccordement au réseau ferroviaire en 1926, remis en service en 2021 par le groupe Nestlé Waters propriétaire actuel de la source. Le Dr Perrier en conserve la direction scientifique jusqu'à sa mort en 1912. La nouvelle société prend le nom de « Société de la source Perrier » par respect pour son œuvre.



Émile Jamais (1856-1893)

Émile, François Jamais naît à Aigues-Vives (30), le 10 novembre 1956 dans une famille de tuiliers, spécialité industrielle de la commune qui en compte quatre. Sa fabrique familiale figure aujourd'hui à l'inventaire du patrimoine industriel régional sous le nom de tuilerie Dumas. Il fait ses études au lycée de Nîmes puis à la faculté de droit de Paris. En 1878, lauréat dans les deux concours de droit romain et de droit civil, il fut aussi lauréat du concours général de toutes les facultés de France. Dès le 19 novembre 1878, il est avocat inscrit au barreau de Paris et ses plaidoiries comme son éloquence sont remarquées. Reçu docteur en droit le 3 juin 1881, il devient secrétaire de la conférence des avocats de Paris. Toutefois, préférant défendre le peuple et l'intérêt général, le 18 octobre 1885, il est élu député du Gard. Républicain radical socialiste, figure d'extrême gauche pour l'époque, protestant de souche et franc-maçon, c'est un défenseur du progrès social. Il est l'instigateur des premières mesures de protection du travail des ouvriers et employés concernant la constitution de fonds de retraite, d'assurance et de secours mutuel. Il avait appelé Gaston Doumergue dans son entourage politique.

Statue d'Émile Jamais, place Émile-Jamais, Aigues-Vives.

Le 8 mars 1892, il est nommé sous-secrétaire d'État au ministère du Commerce, de l'Industrie et des Colonies, et spécialement chargé de l'administration coloniale dans le cabinet présidé par Émile Loubet, président du Conseil où il s'emploie à la pacification du Dahomey. Il démissionne pour des divergences de vues avec le président du Conseil sur la réforme de l'impôt sur les alcools et sur le dégrèvement des boissons hygiéniques.

En 1891, il obtient sur sa commune la reconnaissance d'intérêt public de la « lignette » voie étroite sur laquelle circulera le petit train d'Aigues-Vives, inauguré en 1892 reliant la commune au PLM à Gallargues-le-Montueux. La ligne était réclamée depuis longtemps par les vignerons et négociants du village. Il décède le 10 novembre 1893 à Aigues-Vives le jour de ses 37 ans d'une maladie infectieuse de la peau, la pénicilline qui aurait pu le sauver n'étant pas encore découverte. Une souscription publique est immédiatement lancée par la mairie pour faire ériger une statue en son honneur. Il repose au cimetière d'Aigues-Vives dans le tombeau familial, non loin du Président Gaston Doumergue. De nombreuses rues Émile-Jamais existent dans le Gard.

La sculpture réalisée est de Felix Charpentier, le fondeur est Roudier, l'architecte du monument est Gignoux. Elle est inaugurée le 26 septembre 1897 en présence de Gaston Doumergue. Le socle représente une allégorie des colonies consultant un livre évoquant la France. La Loi Ferry ayant été adoptée en 1881, très soutenue par les communautés protestantes, elle impose l'apprentissage gratuit et obligatoire de la lecture en métropole comme dans les colonies françaises. La statue est fondue sur l'ordre du gouvernement de Pétain pour soutenir l'effort de guerre allemand en 1942. Elle est recrée à l'identique par la commune et inaugurée en 1993 pour le centenaire de la mort d'Émile Jamais.

Gaston Doumergue (1863-1937)

Né à Aigues-Vives, Gaston Doumergue est l'homme politique français à la carrière la plus longue de la troisième République de 1893 à 1936. Issu d'une famille de vignerons, après une licence et un doctorat de droit à Paris, il est aidé par Émile Jamais, sous-secrétaire d'État aux Colonies, également natif d'Aigues-Vives et commence sa carrière dans la magistrature avant de se lancer en politique, au décès prématuré de celui-ci. Il devient député à 30 ans, puis sénateur, ministre du Commerce et de l'Industrie, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, ministre des Affaires Étrangères, et ministre des Colonies. Il occupa les trois postes de l'exécutif, président du Conseil, président du Sénat et fut président de la République de 1924 à 1931. Il reste le seul chef de l'État français protestant de souche. Durant sa carrière il revient régulièrement dans sa maison natale



où il décède en 1937. Il œuvra au développement du chemin de fer camarguais et au raccordement d'un tramway depuis Aigues-Vives à la gare de Gallargues-le-Montueux pour le développement de la viticulture locale. Amateur de courses camarguaises, il encourage la création d'arènes dans le village. Il a fait don à la commune de sa maison natale, labellisée « Maison des Illustres » en 2013 par le ministère de la Culture. Héritée de ses parents, elle est remplie d'objets de sa famille comme de souvenirs de sa longue carrière politique. Son bureau resté intact conserve sa bibliothèque de 3 000 ouvrages récemment cataloguée.

Alexandra David-Neel (1868-1969)

Elle naît à Saint-Mandé dans le Val-de-Marne le 24 octobre 1868, fille d'un père protestant républicain et d'une mère belge catholique, réfugiés politiques en Belgique où elle passe sa jeunesse. D'abord chanteuse d'opéra, elle épouse à Tunis en 1904 l'ingénieur des chemins de fer Philippe Neel, rencontré lors de

Gaston Doumergue. Portrait officiel République française

ses déplacements lyriques. Il est originaire de Saint-Laurent-d'Aigouze et issu d'une famille de pasteurs. Elle découvre l'extrême orient à l'occasion d'une autre tournée et entreprend des études sur le terrain qui feront d'elle la première anthropologue orientaliste de France comme de Belgique. Scientifique reconnue, auteur de nombreux essais et articles de références, elle est aussi la première femme à entrer dans la cité interdite à Lhassa en 1924. Elle est reçue par le Dalaï-Lama et ses exploits sont dans les journaux, dès 1925. Faite Chevalier de la Légion d'honneur en 1927 par Gaston Doumergue, connaisseur lui-même de cultures orientalistes, avec qui elle entretint une correspondance par la suite, elle sera promue Commandeur par Charles de Gaulle en 1963. Son mari, conscient de l'intérêt scientifique de ces travaux, l'assista dans la gestion administrative et financière de ses expéditions durant plus de trente ans et entretint avec elle une correspondance connue de trois mille lettres. La maison Neel de Saint-Laurent-d'Aigouze accueillit pendant la guerre des objets d'Alexandra, où ils sont toujours et furent exposés en 1990 sur la commune.

Après la mort de son mari en 1941, elle choisit de rester dans les Alpes à Digne-les-Bains où elle avait acquis une maison de ses deniers. Convertie au bouddhisme, elle y meurt à 101 ans le 8 septembre 1969 après avoir fait renouveler son passeport pour une nouvelle expédition et fera disperser ses cendres et celle son fils indien adoptif dans le Gange. Ayant légué sa maison à la ville, celle-ci a été labellisée « Maison des Illustres ». Elle a un fonds d'écrits et de travaux conservés au musée Guimet. Elle fut médaillée d'or de la Société française de géographie et de la Société royale de géographie de Belgique.

Louis Feuillade (1873-1925)

Né à Lunel (34), il est le fils d'un courtier en vins. Issu d'une famille bourgeoise et bien-pensante, rien ne le prédestinait à devenir un créateur cinématographique et réalisateur prolifique. Au décès de ses parents, il a 25 ans. Plus rien ne le retient et il monte à Paris où il devient courtier en vin de Lunel. Passionné de lettres et féru de théâtre, il ne désespère pas d'embrasser une carrière littéraire. Il participe à la rédaction de plusieurs revues et sur les conseils d'un ami, il fait son entrée chez Gaumont où il finira directeur artistique. En 1906, il passe à la réalisation. On lui doit plus de 800 films et courts-métrages jusqu'à sa mort en 1925. Il est « l'inventeur » du feuilleton au cinéma. On lui doit notamment les premiers *Fantômas*, films muets, tournés à partir de 1913. Ses films à épisodes, *Les Vampires* (1915), *Judex* (1916), *Tih-Minh* (1918), *Barrabas* (1919) ont déplacé des millions de spectateurs. En 1919, il tourne *Vendémiaire*, un hymne à la vigne source de vie, un clin d'œil à ses origines héraultaises, qualifié de « chef-d'œuvre du réalisme poétique » par la critique.

Le cinéma moderne lui doit beaucoup. Il faut attendre 1936 pour que commence sa réhabilitation, grâce à Henri Langlois, sauveteur de ses films, lors de la fondation de la Cinémathèque Française.

René Grousset (1885-1952)

René Grousset, naît à Aubais le 5 septembre 1885 dans la famille de sa mère veuve depuis 5 mois et fille du Dr Grousset, médecin de la commune. Ses parents sont cousins au 3e degré et originaires du Gévaudan. Son père Louis-Xavier-René Grousset, né à Paris était maître de conférences, enseignant l’art grec à la faculté de Grenoble et membre de l'École française de Rome quand il est emporté par la maladie le 13 avril 1885 quelques mois avant sa naissance. Après une licence d’histoire à Montpellier, il entre au ministère des Beaux-Arts à Paris en 1912. Mobilisé en 1914, blessé, il reçoit la Croix de Guerre. Il devient ensuite professeur d’histoire à l’école des Langues Orientales, puis conservateur au Musée du Louvre, avant de devenir conservateur du Musée Guimet en 1929 puis du musée Cernuschi en 1933, consacré aux arts asiatiques. Il redevient conservateur en chef du Musée Guimet en fin de carrière. Officier de la Légion d’honneur en 1948, il décède à Paris en 1952 où il est enterré au cimetière du Montparnasse avec les membres parisiens de sa famille. Orientaliste, auteur de nombreux ouvrages sur l’Asie, la Chine, les civilisations de l’Orient, il fut l'un des plus grands historiens d’après-guerre. D’une grande rigueur dans son approche méthodologique, il est l’auteur réédité durant de nombreuses années de l’Histoire du Royaume Latin de Jérusalem. Il est élu à l’Académie française le 14 février 1946 sur le fauteuil d’André Bellessort. Il a dirigé les volumes de l’histoire universelle dans l’Encyclopédie de la Pléiade rédaction interrompue par sa mort, reprise et publiée en 1956 par un autre aubaisien, le professeur Émile Léonard. Une plaque a été apposée à la mémoire de René Grousset par la commune d’Aubais sur l’avenue Émile-Léonard.

Robert de Joly (1887-1969)

Né à Paris le 5 juillet 1887 dans une famille huguenote de la première heure, constituée de propriétaires très aisés et d’architectes des Bâtiments de France, il passe toutes ses vacances chez ses grands-parents maternels cévenols à Avèze, propriétaires sur le Causse de terrains comprenant de nombreuses cavités qu’il explore en lisant les publications de son futur ami et collègue Edouard-Alfred Martel, découvreur du Gouffre de Padirac. En 1908, son diplôme d’Ingénieur électricien en poche, il trouve un emploi à Marseille, mais sa passion pour la mécanique automobile le conduit à se former aussi dans ce domaine.

Il trouve un emploi au service des Mines et décroche sa licence de pilote de course qui lui permet d’entrer chez Bugatti. Il conduira toute sa vie de grosses cylindrées, échangeant à près de 80 ans sa dernière Porsche contre une Alpine Renault. Il se marie en 1921, trouve un emploi à la source Perrier et achète une maison à Uchaud où il résidera de 1927 à 1960. Alliant ses deux passions pour les grottes et la mécanique, il devient entre les deux guerres le rénovateur mondialement reconnu de la spéléologie et du matériel nécessaire à la prospection. Grâce à lui les échelles de cordes et de bois sont remplacées par des échelles en tresses et tubes d’acier, légères et plus facilement transportables. On lui doit aussi l’abolition du transport de la tente au profit d’un canoë pouvant servir au bivouac et aux déplacements sous terre. Il organise la reconnaissance de terrain en hiérarchisant techniquement les équipes. Président de la Société spéléologique de France dès 1930, la Fédération française de spéléologie créera ensuite en 1964 le prix Robert de Joly, réuni aujourd’hui avec le prix Martel. Il a visité plus de 2000 cavités et il est le découvreur en 1935 de l’Aven d’Ornac, qu’il aménagera pour l’accueil touristique après la Seconde Guerre mondiale. Il y déménage en 1961 pour être au plus près de ces travaux. La grotte accueille aujourd’hui plus de 150 000 visiteurs. Membre des Académies des sciences de Montpellier et de Nîmes, Croix de Guerre des deux guerres mondiales et officier de la Légion d’Honneur, bon nombre de spéléologues modernes ont été ses élèves comme Norbert Casteret.

Décédé le 11 novembre 1968 à Montpellier, il a souhaité être enterré au cimetière protestant de Nîmes avec la famille de sa femme.

Émile Léonard (1891-1961)

Historien et archiviste français, Émile, Guillaume Léonard naît à Aubais le 30 juin 1891 d’un père ingénieur des Arts et Métiers. Après des études au lycée de Montpellier puis au Lycée Louis-le-Grand à Paris, il intègre l’École des Chartes mais voit ses études interrompues par la guerre. Mobilisé et blessé à Verdun, il se lie d’amitié avec Apollinaire qui lui dédie son poème « à Nîmes ». Chartiste, archiviste paléographe major de promotion en 1919, membre de l’école française de Rome de 1919 à 1922, il a été nommé bibliothécaire au cabinet des manuscrits de la BnF de 1922 à 1927. Aubaisien de souche, il s’intéresse au catalogage des fonds protestants et plus particulièrement du fonds de Baschi. Émile Léonard intègre ensuite l’Institut français de Naples de 1927 à 1934 et se spécialise sur l’histoire médiévale méditerranéenne occidentale et la dynastie angevine. Certains points de ses études éclairent le contexte de l’implantation capétienne en baie d’Aigues-Mortes.

Docteur ès Lettres dès 1932, il est nommé Professeur d’histoire à Caen de 1934 à 1940 puis à la faculté d’Aix-en-Provence de 1940 à 1948 où il s’oriente sur l’histoire du protestantisme. Il publie en 1938 *Aubais, un village « d’opiniâtres » de la destruction à la reconstruction de leur temple 1685-1838*, et en 1941 aux éditions P.U.F en France occupée *Mon village sous Louis XV* étude historique sur Aubais faisant état entre autres du principe de tolérance religieuse institué localement par Charles de Baschi et de la situation des Protestants sous Louis XV privés de leurs biens et condamnés à l’exil ou à la mort alors que les Juifs subissent le même sort en France. En 1948, il devient le premier directeur d’études titulaire de la chaire d’histoire de la Réforme et du protestantisme à l’École Pratique des Hautes Études à Paris, devenue chaire d’histoire et de sociologie des protestantismes sur laquelle se trouve actuellement le professeur Patrick Cabanel. Il donne aussi des cours de philosophie protestante à l’Institut d’Études Politiques de Paris et à la faculté libre de théologie réformée d’Aix-en-Provence. Il a publié une histoire générale du protestantisme en 3 volumes. La rue principale d’Aubais porte son nom. Croix de Guerre 1914-1918, Chevalier de la Légion d’Honneur en 1954, il décède à Saint-Cloud, le 11 décembre 1961 et est enterré au cimetière d’Aubais.

Jean Hugo (1894-1984)

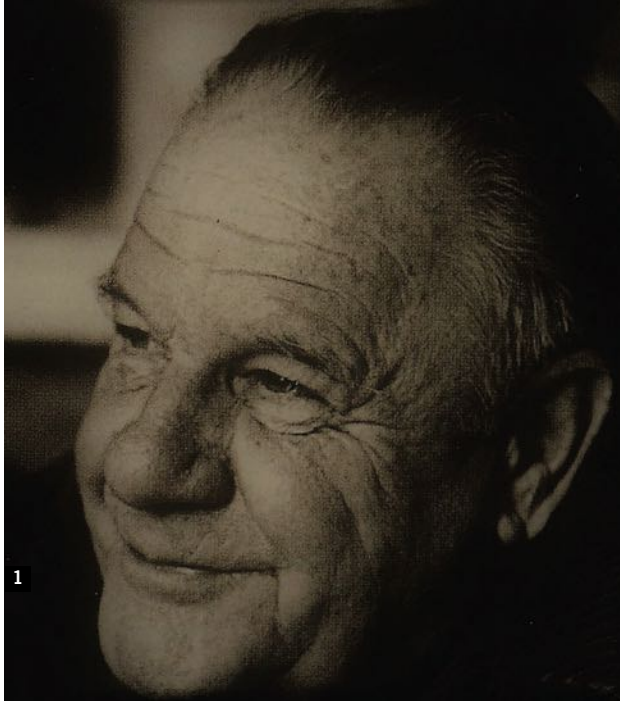
Arrière-petit-fils de Victor Hugo, Jean Hugo est né le 19 novembre 1894 à Paris, et élevé à Guernesey où il découvre les collections de peintures de sa famille paternelle à l’origine de sa vocation de peintre, illustrateur et décorateur. Il a 20 ans en 1914, lorsqu’il est mobilisé. À la fin de la guerre, il retrouve le milieu artistique parisien. Ses amis sont Jean Cocteau, Erik Satie, Paul Éluard, Pablo Picasso… Mais la vie parisienne lui pèse et en 1931, il quitte Paris pour le Mas de Fourques à Lunel (34) hérité de sa grand-mère maternelle Aline Ménard-Dorian. Il s’y consacre exclusivement à la peinture et à sa famille. Le matin il assiste à la première messe, puis fait ses courses aux halles et rejoint son atelier. Vie tranquille parfois bousculée par la visite de ses nombreux amis parisiens. Ses peintures traduisent la beauté et la douceur de vivre du Languedoc. Elles ont pour décor les villages des environs. Elles témoignent parfois des activités ou travaux agricoles. Ainsi le travail de la vigne, le laboureur ou le manadier sont représentés dans leurs gestes du quotidien. Ses tableaux sont le reflet de sa vision spirituelle de l’univers. Il s’en dégage une sérénité qui souligne l’harmonie entre l’homme et la nature. Les œuvres de Jean Hugo sont aujourd’hui exposées à travers le monde et un parc central de la ville de Lunel porte son nom. Ses descendants habitent toujours le Mas de Fourques où Jean Hugo décède en 1984.



Lawrence Durrell (1912-1990)

Né à Jalandhar dans l’Empire des Indes, à l’âge de 12 ans, il part poursuivre ses études au Royaume-Uni. En 1935, sa famille s’installe à Corfou en Grèce. Il découvre la Méditerranée et sa douceur de vivre. Fuyant la guerre, il enchaîne divers postes comme attaché de presse dans des ambassades britanniques. Son goût pour la littérature et la langue française lui vient d’un professeur de français qui l’avait abonné aux pages littéraires du journal « le Matin ». Il découvre Sommières et s’y installe précairement avec femme et enfants pour réaliser son rêve d’enfance : devenir écrivain à plein temps. « Alors que j’étais venu, pour l’après-midi seulement, visiter une maison en vente à Aujargues, à la tombée de la nuit, j’avais loué une petite villa dans un clos dominant la calme vallée de Sommières d’où la grande armée de vignes s’avance vers le Pic Saint-Loup. J’eus tout à coup le sentiment bizarre de me trouver chez moi, sentiment qui ne m’a jamais abandonné. » La sortie de son roman *Justine*, premier volet de la saga *Le quatuor d’Alexandrie*, lui apporte la notoriété. Il écrira les 2e et 3e volets à Sommières en moins de 18 mois. En 1966, il y acquiert

Jean Hugo © Philippe Engel.



1



2

une maison. Il peut écrire sans être dérangé et demande à ses amis, dont l'écrivain Henry Miller, de taire sa véritable adresse. Il y puise la force de poursuivre son œuvre. La beauté des lieux, la simplicité des habitants sont sources d'inspiration que l'on retrouve, au fil des pages de ses romans suivants.

Fanfonne Guillierme (1895-1989)

Antoinette Guillierme, dite Fanfonne, naît à Paris dans une famille protestante de six enfants. Sa mère est de Marsillargues (34), fille d'un propriétaire terrien qui possède le Mas de Praviel à Aimargues où Fanfonne, résidera toute sa vie. Elle apprend à monter à cheval à Paris. Son grand-père décédé en 1896 oblige sa mère à reprendre ses affaires. En 1904, un incendie ravage l'entreprise de son père et la famille s'installe définitivement à Aimargues. En 1907, après les graves inondations du Vistre et du Vidourle, la manade Baroncelli est secourue par les Guillierme et viendra ensuite régulièrement hiverner chez eux. Fanfonne, grande cavalière impressionne les gardians par sa témérité et son courage. Elle gagne leur confiance et intègre ce monde rude et difficile.

En 1920, sa mère, Alice, décide de créer une manade et Fanfonne aidant sa mère, devient une grande manadière. Elle consacre sa vie au maintien des traditions autour de la bouvine. À partir de 1956, elle dirige seule l'élevage qui prend le nom de « Manade Fanfonne Guillierme ». En 1975, année de la femme, elle est choisie par le gouvernement comme ambassadrice de la Camargue parmi des femmes s'étant particulièrement illus-

1. Lawrence Durell.
2. Fanfonne et Jean François au mas de Praviel à Aimargues dans les années 1980. Collection J. François.

trées dans de rudes métiers habituellement réservés aux hommes. Elle est à l'origine de la reconnaissance du cheval Camargue en tant que race pure par les Haras Nationaux en 1968. Première femme manadière, elle favorise l'intégration de la jupe-culotte dans le costume de gardians.

Gaston Defferre (1910-1986)

Né le 14 septembre 1910 à Marsillargues au Mas de Bony (34) appartenant à la famille de sa mère, il est le fils de Paul Defferre, un avoué nîmois d'origine protestante cévenole. Il est le second d'une fratrie de quatre enfants. Gaston Defferre fait des études au Lycée Daudet de Nîmes puis à la faculté de droit d'Aix-en-Provence et s'inscrit au barreau de Marseille en 1931 en tant qu'avocat. Il adhère à la SFIO en 1933.

Il entre en Résistance pendant la guerre et anime le réseau de renseignement Brutus. À la Libération, il devient maire de Marseille d'août 1944 jusqu'en novembre 1945 puis de 1953 jusqu'à sa mort le 7 mai 1986. Il est enterré à Marseille, sous un rocher provenant des Cévennes posé sur sa tombe.

Deux fois ministre, d'abord de l'Intérieur, puis nommé au Plan et à l'Aménagement du territoire, il fut l'auteur de deux lois-cadres qui ont changé l'administration de la France au ^{xx}e siècle. Sous la IV^e République : La Loi de décolonisation de l'Afrique de 1956, sous René Coty.

Sous la V^e République, il met en place la loi-cadre de décentralisation de la France de 1982 à 1986 qui transforme les Régions en collectivités territoriales. Ce n'est plus l'État qui décide seul de leur développement. Cadrées dans certains domaines, elles relèvent désormais d'une décision politique locale exprimée dans des projets de territoire à l'échelle de leurs collectivités



nouvellement créées, comme les communautés de communes ou les agglomérations. En 1983, la fonction publique territoriale est créée pour administrer ces nouvelles collectivités. Le dernier acte de cette Loi en 2016 a matérialisé notamment la fusion des Régions*.

Deux grands juristes réformateurs de l'administration territoriale française dans l'histoire sont marsillarguais, Guillaume de Nogaret au ^{xiv}e siècle en la centralisant et Gaston Defferre au ^{xx}e siècle en la décentralisant.

Maurice Trintignant (1917-2005)

Né à Sainte-Cécile-les-Vignes (84) en 1917, au château de Ruth, domaine vigneron appartenant à son père Fernand Trintignant, il est aussi petit-fils de Louis Trintignant, faïencier à Pont-Saint-Esprit, viticulteur et maire de Sainte-Cécile-les-Vignes. Comme ses trois frères aînés, il est passionné de course automobile. Il débute sa carrière à 21 ans en 1938 sur une Bugatti T 51,

modèle sur lequel son frère Louis Trintignant s'est tué en 1933. Maurice avait lui-même été gravement blessé au Grand prix de Suisse en 1948, dans un virage qui porte son nom. Déclaré cliniquement mort, il se réveille après deux semaines de coma et sa femme lui offre un ours en peluche qui l'accompagnera dans toutes ses courses.

Devenu pilote international, il est le premier français à courir en Formule 1 en 1950, d'abord sur Simca-Gordini, puis sur Ferrari en 1954. Il remporte les 24 heures du Mans, le grand prix de Buenos Aires puis en 1955 le grand prix de Monaco comptant pour le championnat du monde qu'il remportera aussi en 1958. Il s'aligne ensuite 15 fois au départ des 24 heures du Mans jusqu'en 1965 sur Ferrari, Ford, Porsche, Aston Martin et Maserati.

Il choisit de prendre sa retraite à Vergèze où il avait acheté des vignes en 1938. Il devient maire de Vergèze de 1958 à 1964. Il continue les courses de côte et parades, bricolant des moteurs, ce qui lui a valu le surnom de « Pétoilet ». Il est l'oncle de l'acteur Jean-Louis Trintignant (1930-2022) également vigneron dans le Gard et fils de son frère Raoul qui fut maire de Pont-Saint-Esprit.

Il décède à Nîmes le 13 février 2005. Il est enterré à Sainte-Cécile-les-Vignes. Une statue de bronze réalisée par le sculpteur Christian Maas est financée par la commune et érigée à Vergèze, au rond-point du gymnase, inaugurée le 30 octobre 2010. Maurice Trintignant est représenté au volant de sa Bugatti T51.

Vergèze, rond-point du Gymnase. Maurice Trintignant au volant de sa Bugatti T 51. Statue réalisée par Christian Maas.

* Ce dernier acte a aussi fondé les PETR au service des territoires de projets remplaçant les « Pays » créés lors de l'acte précédent.

Les lieux de mémoire

■ LES CHEMINS DE MÉMOIRE



Le chemin d'Arles, sur l'itinéraire de Saint-Jacques-de-Compostelle (GR 653) franchit le Pays d'art et d'histoire Vidourle Camargue d'est en ouest de Saint-Gilles du Gard à Montpellier. Il traverse le vignoble et un certain nombre de villes et villages sont sur son chemin dont Gallargues-le-Montueux, ville étape sur le chemin depuis le Moyen Âge et Vauvert qui a obtenu en 2023 le label « commune halte » sur son tracé.

L'itinéraire culturel européen « Sur les pas des Huguenots et des Vaudois », (GR 965) parcourt quatre pays européens, la France, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, et s'étend de la

Méditerranée à la mer Baltique. Le chemin symbolise l'exil des Huguenots français et des Vaudois vers l'Europe du Nord après la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV en 1685. Il rassemble plusieurs voies d'exil depuis la Méditerranée et les Alpes dont l'une traverse le département du Gard. Aigues-Mortes est son point de départ, dont la Tour de Constance est un haut lieu symbolique de cette période, puis traverse les Cévennes jusqu'à Mialet au musée du Désert, autre haut-lieu du chemin, avant que la voie ne monte vers l'Ardèche puis la Drôme pour atteindre la Suisse.

Les lieux où les fondements de la Kabbale moderne ont été élaborés au XII^e et XIII^e siècles sont connus à l'échelle mondiale par les communautés juives. Elle a été initiée par le grand Rabin Abraham ben David (1120-1197) dit « Le Rabbad de Posquières », toponyme médiéval de Vauvert, puis par son fils Isaac l'Aveugle (1160-1235) et son petit-fils Acher Ben David qui la développèrent dans la diaspora.

Chassées d'Espagne par les Musulmans implantés dans le califat de Cordoue, d'importantes communautés juives détentrices de savoirs s'étaient réfugiées en Provence et en comté de Toulouse notamment à Montpellier alors propriété des Rois de Majorque. C'est à partir de ces communautés juives languedociennes que les synagogues médiévales de Vauvert et Lunel (34) s'étaient développées, accueillant de grands maîtres. Le Rabbad de Posquières serait décédé à Vauvert et son fils y serait né. Des Juifs du monde entier se rendent depuis longtemps à Vauvert pour espérer voir sa tombe que l'on recherche toujours. Bien que les emplacements des cimetières et quartiers juifs de Lunel et Vauvert soient connus, aucune enquête historique approfondie n'a encore été conduite dans ce sens. Cependant, la communauté hébraïque a inauguré à Vauvert avec la municipalité une stèle commémorative le 16 mai 2019 sur le lieu de l'ancien cimetière juif de la ville, longeant le chemin d'Arles.

Vauvert est un lieu culturel de concorde entre les religions où même le diable a sa place. Commune halte sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, et sur le Chemin européen des Huguenots, ils se croisent perpendiculairement dans la ville ce qui est une rareté à l'échelon national. Lieu de pèlerinage prisé des rois de France, depuis l'époque médiévale, l'église Notre-Dame de Vauvert au pied des remparts de l'ancien *castellum* borde le quartier juif médiéval, où se trouvaient le cimetière et la synagogue accueillant l'école rabbinique. À 150 m de l'église, l'un des plus beaux temples protestants du département, chef-d'œuvre de Charles Durand, complète ce petit périmètre élargi, hautement symbolique, autour de la place Gambetta.

En Vaunage, la bataille de Nages et la passerelle de « Cavalier ».

La bataille dite « de Nages » a lieu le 17 avril 1704. Gagnée par les troupes royales, elle met fin à la guerre des Camisards mais ceux-ci avaient gagné une première bataille livrée le 12 novembre 1703 sur le village mitoyen de Boissières. La mémoire locale a souhaité faire figurer sur le cadastre napoléonien de cette commune le lieu précis de cette victoire camisarde mentionnant la défaite des troupes royales et *le chemin de la bataille*. Il se trouve près de la passerelle en pierre appareillée et datée de 1641 franchissant le Rhône, dite « de Cavalier », Jean Cavalier l'aurait – selon la légende – empruntée à pied, un soldat à cheval ne pouvant passer dessus. Elle est encore bien visible à proximité de la voie verte qui la longe allant de Caveirac à Sommières.



Les lieux d'assemblées

Dans la nuit du 22 au 23 mai 1702 à 2 heures du matin, 80 Protestants sur les 400 personnes réunies pour une assemblée au Désert [Gibon, 2018] sont arrêtés sur dénonciation par une compagnie de fusiliers au lieu-dit La Combe Migène, aujourd'hui combe Mégère, vallon isolé à la limite des communes de Vauvert et Beauvoisin.

La Roque d'Aubais et le mas de Gaverne à Junas sont des lieux d'assemblées au temps du marquis Charles de Baschi [Léonard, 1942].

La grotte du Bézal [Viala, 2006] à Souvignargues fut fortuitement découverte à 150 m de la cave coopérative et non loin du temple grâce à une exploitation de carrière. Présentant plusieurs galeries naturelles, elle fut utilisée à diverses périodes dont une au XVIII^e siècle en tant que lieu d'assemblée au Désert ou de cachette entre 1712 et 1722. Beaucoup de graffitis au crayon gras figurent sur les parois. Un boyau de 50 m conduit à une salle souterraine proche de la surface, dont il a fallu reprendre la voûte pour éviter des effondrements.

La grotte des Brézines à Mus [Viala, 2006] dispose d'une entrée qui s'ouvre au pied d'un ressaut calcaire donnant un accès souterrain à une salle de 300 m² haute d'un 1 m en moyenne jusqu'à 1 m 80 à l'entrée. En 1686 les premiers prédicants y organisent des assemblées. On y chante des psaumes. Mais le bruit alerte sur leur présence et ils sortent chanter dans une olive voisine. Les autorités prévenues procèdent à une vingtaine d'arrestations. Plus tard y seront arrêtées des femmes enfermées à la Tour de Constance. La grotte se trouve aujourd'hui à proximité immédiate du chemin européen « Sur les pas des Huguenots et des Vaudois » qui traverse le village.

■ LES LIEUX HISTORIQUES D'INCARCÉRATION



Trois lieux d'emprisonnement historiques ont également été réhabilités et ouverts au public. La Tour de Constance à Aigues-Mortes, la Tour des Prisons de Lunel (34) et la chapelle castrale du château de Sommières. Certains Protestants incarcérés ou prisonniers pour d'autres raisons, avant déportation ou départ aux galères y gravèrent leur nom. Ces trois sites présentent des graffitis qui ont été préservés et valorisés. De nombreux descendants de personnes emprisonnées viennent du monde entier pour les voir et tenter d'en savoir plus sur leurs ancêtres.

La Tour de Constance à Aigues-Mortes

Elle fut une prison de femmes ou plus de cinquante détenues vécurent ensemble que l'on connaît grâce aux registres d'écrou, toutes arrêtées pour organisation ou participations aux assemblées, ou parce qu'elles sont parentes de pasteur comme Marie Durand. Elle resta 38 ans enfermée mais certaines restèrent incarcérées 42 ans comme Anne Gausset de Sommières. Des hommes furent ponctuellement incarcérés aussi dans la Tour de Constance, les femmes étant au premier étage avec accès à la terrasse. Ce fut le cas d'Abraham Mazel, célèbre Camisard, qui parvint à s'en évader à l'aide de draps noués. La Tour des Prisons de Lunel et la chapelle castrale de Sommières étaient plus spécifiquement réservées aux hommes avant leur déportation au fort de Brescou au large de Sète, ou leur envoi aux galères, qu'ils soient enfermés pour leur foi ou condamnés de droits communs.

La Tour des Prisons de Lunel

Ouverte au public et accessible depuis l'Office de Tourisme, la Tour des Prisons date de la période médiévale et fait partie de l'ancien *castrum*. Elle présente 300 graffitis, dont 210 dans les cachots du 1^{er} étage. Les plus anciens graffitis d'origine religieuse sont des dessins en bas-relief gravés dans la pierre, d'autres sont incisés dans les mortiers. Certains postérieurs à 1892 sont réalisés à la mine de plomb ou à la sanguine sur les badigeons. Des objets usuels retrouvés dans les latrines sont exposés, jetons, billes, chaussures, encriers, marmites et bols en terre vernissée provenant d'ateliers du Languedoc oriental ou de la Drôme.

1. et 2. Tour de Constance Aigues-Mortes © PB/CMN
3. et 4. Graffitis de la Tour des Prisons à Lunel (34) © OT/LA



La chapelle castrale du château de Sommières

C'est à l'occasion de la rénovation du château entre 2010 et 2013 que des graffitis sont découverts sur les enduits et mortiers intérieurs de la chapelle castrale romane. Ils sont postérieurs à la période médiévale et remontent aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. La commune a souhaité conserver ces graffitis et des réserves de ses enduits ont été pratiquées pour permettre leur étude. Ils sont visibles lors des ouvertures au public du château.

■ LES CIMETIÈRES FAMILIAUX

Le recensement et l'étude des cimetières privés protestants, encore nombreux sur le territoire et toujours entretenus pour certains par les familles, restent à conduire. Ils ne résultent pas d'une pratique dogmatique mais de l'interdiction faite aux Protestants de pouvoir enterrer leurs morts dans les cimetières catholiques dès le ^{xvi}^e siècle. Les cimetières familiaux sont une spécificité urbaine des pays protestants français. Dès le ^{xvi}^e siècle le royaume préconise l'enterrement en cimetières séparés. Les villages auront deux cimetières. Pratique que l'on retrouve à la création des cimetières communaux au ^{xix}^e siècle sur ce territoire. L'Édit de Saint-Germain de 1570 précise que les enterrements protestants doivent avoir lieu de nuit pour ne pas provoquer de troubles et avec un maximum d'une douzaine de personnes. La répression s'intensifie sous Louis XIV après la révocation de l'Édit de Nantes. Des procès sont intentés aux cadavres de défunts ayant refusé les sacrements de l'Église en tant que « nouveaux convertis ». Leurs biens sont confisqués. Les familles ne déclarent plus leurs morts et enterrent leurs défunts dans les caves de leurs maisons ou dans les champs. Cette pratique sera à l'origine de l'Édit royal de 1736 – article XIII – qui permet d'inhumer les personnes refusant les sacrements sous autorisation de police pour limiter les problèmes d'hygiène liés à ces inhumations clandestines.

1. et 2. La chapelle castrale de Sommières
3. Tombeau à Montmirat





À partir de cette période, les familles les plus riches se dotent de cimetières familiaux en zone rurale.

Les églises libres comme les Quakers de Congénies ont leur propre cimetière entretenu depuis le ^{xix}^e siècle toujours visible à côté de leur maison d'assemblée. Il est entretenu par la congrégation. C'est le seul cimetière quaker conservé de France. D'autres familles ont de simples stèles dressées dans leur jardin au pied du château comme à Calvisson.

La conservation des cimetières autorise toujours aujourd'hui l'inhumation en cimetière privé dans la mesure où les conces-

sions sont existantes et que les règles sanitaires sont respectées. Ils sont l'un des marqueurs patrimoniaux du paysage en pays protestant.

Cependant, depuis le ^{xix}^e siècle et jusqu'à aujourd'hui, la plupart des cimetières communaux du territoire sont à deux entrées et étaient dotés de deux parties catholique et protestante séparées. À Souvignargues, dans l'actuel cimetière en voulant procéder à un agrandissement, la commune a redécouvert l'ancienne partie protestante du cimetière, dont les dalles étaient enfouies sous le couvert végétal.

1. et 2. Tombeaux à Codognan et à Parignargues 3. Cimetière quaker de Congénies 4. Ancien cimetière privé au pied du château de Calvisson © Alain Avesque



■ MONUMENTS AUX MORTS

Aujourd'hui en ligne sur la base POP, les monuments aux morts des guerres du ^{xx}^e siècle ont été pour certains recensés et étudiés par les services de l'Inventaire général d'Occitanie dans le cadre d'une enquête thématique entamée dans la dernière décennie du ^{xx}^e siècle. Dans les années 1920 c'est la première fois qu'un pays crée des monuments commémoratifs par villes et villages s'adressant à l'ensemble de la population. Depuis l'Ancien Régime, seules les grandes figures étaient prises en considération. La variété des réponses locales apportées donne matière à cette enquête. L'art funéraire civil jusque-là réservé aux cimetières dans le cadre privé prend ici un statut laïc et républicain avec lequel la dialectique artistique doit s'accorder. Dans tous les monuments présentant une scène personnalisée, le soldat est toujours celui ayant combattu lors de la Première Guerre mondiale, bien que ces monuments portent aussi malheureusement les morts des autres guerres du ^{xx}^e siècle, de loin le plus meurtrier de l'histoire.

Réalisés sous les présidents de la III^e République Alexandre Millerand (1920-1924) et Gaston Doumergue (1924-1931), financés par les communes, la plupart des monuments sont constitués d'une liste de noms de soldats morts pour la France fixée sur un support, parfois architecturé.

Certaines communes de ce territoire, qui ne sont pas forcément les plus grandes, ont fait appel à des sculpteurs spécialisés dans le réalisme allégorique, seul acceptable en pareille circonstance. Ce sont toujours des allégories représentant les valeurs de la III^e République à l'époque de leur réalisation. Trois monuments en témoignent particulièrement. Le monument aux morts de Gallargues-le-Montueux, seul inscrit au titre des Monuments historiques représente la veuve et l'orphelin, victimes civiles de la guerre, sans représentation de soldat. Il est l'œuvre de Paul



Chabert (1874-1946), architecte, et de Paul Landowsky (1875-1961), sculpteur. La ville réconfortant ses enfants morts pour la France, est symbolisée par une femme portant une couronne en forme d'enceinte urbaine dotée de créneaux à Vergèze. À Saint-Just (34), c'est la génération future, représentée par la jeunesse qui offre un bouquet au soldat, son aîné, mort pour la France dans laquelle elle grandira. Le monument de Vergèze a été réalisé par Mathieu Flachat (1869-1943) à qui l'on doit aussi les monuments de Vauvert et d'Uchaud. Celui de Saint-Just est de Raoul Dussol.

1. et 2. Souvignargues. Ancien cimetière protestant © DC/SOUV 3. et 4. Les monuments de Saint-Just (34) et de Vergèze.

ANNEXE NOTICES COMMUNALES

Seuls les éléments figurant dans les sources ci-dessous sont présentés dans les tableaux par commune. Ils constituent une première base pour la connaissance de leur patrimoine culturel. Les éléments protégés au titre des Monuments historiques ou labellisés sont détaillés en tête de ces tableaux.

Sources : **Le pôle documentaire de la Conservation régionale des monuments historiques de la DRAC Occitanie, Base POP, Carte archéologique de la Gaule (CAG), Inventaire général d’Occitanie, CAUE du Gard, les inventaires communaux des services patrimoine des conseils départementaux du Gard et de l’Hérault. Les notices communales s’appuient également sur les dictionnaires toponymique et topographique du Gard [Germer-Durand, 1868] et de l’Hérault [Thomas, 1865]**

Le patrimoine archéologique mentionné figure sur la carte archéologique. Il n’est pas protégé au titre des Monuments historiques, et relève exclusivement de la compétence du service régional de l’archéologie (SRA) de la DRAC Occitanie. (L 510-1 et suiv. du Code du patrimoine) [Provost, 2000 ; Vial, 1998].

• Aigues-Mortes (30)

La commune et son port sont fondés en 1248 par le roi Louis IX sur les terres de l’*Aigou Mour* à l’origine du toponyme de la ville, grâce à un échange avec l’abbaye de Psalmodi, contre des terres à Sommières. Directement administrée par le royaume, la ville est dotée d’un gouverneur et d’une garnison permanente. Ses remparts ont subi divers assauts durant les guerres de Religion, la ville étant devenue place de sûreté protestante à la fin du ^{xvi} siècle. Elle doit sa prospérité à l’industrie du sel, toujours présente, qui s’y développe dès le ^{xiii} siècle. Après la Révolution, le raccordement au canal du Rhône à Sète et l’arrivée du train permettront le développement du port intérieur, de la viticulture et de la pêche. La ville bénéficiera enfin de l’eau courante à la fin du

^{xix} siècle. La mission Racine développe l’industrie touristique à la fin du ^{xx} siècle sur le littoral. La ville et ses monuments, sis au cœur du Grand site de la baie d’Aigues-Mortes sont devenus un site patrimonial remarquable (SPR) au ^{xxi} siècle et avec ses deux millions de visiteurs, l’un des lieux les plus fréquentés de France. En légère augmentation, sa population en 2026 est de 8 786 habitants pour 8 403 en 2019. Armoiries : *D’or à un saint Martin de carnation, vêtu d’azur, monté sur un cheval de gueules et partageant avec son cimetière son manteau de gueules, pour en donner la moitié à un pauvre estropié, nu, de carnation, qui lui demande l’aumône ; le cheval et le pauvre sur une terrasse de sinople.*

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Ville	Site patrimonial remarquable
Remparts et Tour de Constance	CMH
Maison du Gouverneur	CMH
Maisons 25 et 25 bis rue Gambetta	IMH
Église Notre-Dame-des-Sablons	IMH
Chapelle des Pénitents Blancs	CMH
Chapelle des Pénitents Gris	CMH et label Fondation du patrimoine
Plan et théâtres taurins	IMH
Maison Moulin. architecte Armand Pellier	ACR

• Aigues-Mortes (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Hôpital ^{xvi} ^e - ^{xviii} ^e siècle	Rue Gambetta
Mairie ^{xvii} ^e - ^{xix} ^e siècle	Place Saint-Louis
Église de l’ancien couvent des Capucins (halle) ^{xv} ^e - ^{xviii} ^e siècle	Place Saint-Louis
Église de l’ancien couvent des Cordeliers ^{xv} ^e - ^{xviii} ^e siècle	Rue Baudin
Deux maisons ^{xviii} ^e - ^{xix} ^e siècle, façades	10 et 22 rue Amiral Courbet
Deux maisons ^{xvii} ^e , ^{xviii} ^e et ^{xix} ^e siècle, façades	23 et 35 rue Gambetta
Six maisons ^{xviii} ^e et ^{xix} ^e siècle, façades	2, 4, 7, 19, 24, 26, rue Jean-Jaurès
Cinq maisons ^{xviii} ^e et ^{xix} ^e siècle, façades	19, 21, 23, 25, 33 rue de la République
Caserne	Rue du 4 Septembre
Temple 1863	Avenue de la Gare
Agence bancaire, façade, architecte Armand Pellier, 1966	Rue Amiral Courbet
Mas Desmarets ^{xvii} ^e siècle	Mas Desmarets
Mas de Rocalte ^{xvii} ^e siècle	Mas de Rocalte
Mas Quincandon ^{xviii} ^e siècle	Mas de Quincandon
Mas de Rancia Pigeonnier ^{xviii} ^e siècle	Domaine de Rancia
Mas du Grand Corbières ^{xix} ^e siècle	Domaine Grand Corbières
Sculpture	
Statue de Saint Louis ^{xix} ^e siècle	Place Saint-Louis
Bas-reliefs. « Adultes et enfants » ^{xx} ^e siècle, sculpteur Bacchus	Square du collège Joliot-Curie
Monument aux morts, réalisation Jean Mérignargues	Avenue Tour de Constance
Patrimoine archéologique	
La Pérille digue médiévale datant du <i>canal Viel</i>	Canal du Grau-du-Roi
Port médiéval d’étang d’Aigues-Mortes (en cours de fouilles)	Sud-ouest des remparts
Cimetière médiéval, quatre tombes ^{xiii} ^e siècle (musée archéologique de Nîmes)	Lieu-dit Les Tombes
Patrimoine industriel et de réseaux	
Salin d’Aigues-Mortes	Route du Grau-du-Roi
Ancienne verrerie Perrier ^{xx} ^e siècle	14 à 20 rue du Vistre
Gare début ^{xx} ^e siècle	Avenue de la Gare
Pont tournant ferroviaire ^{xix} ^e siècle	Port
Canal de la Radelle et Canal du Bourgidou Partie du canal médiéval des étangs d’Agde au Rhône	Canal du Rhône à Sète. Section ouest

- Aigues-Vives (30)

Le toponyme d'Aigues-Vives résulte de la présence d'une source abondante ayant permis très tôt un développement agricole. La villa de Pataran, sur son territoire, le long de l'actuelle N 113 est datée de la basse antiquité gallo-romaine. Cependant, les premières mentions d'une communauté remontent à l'époque médiévale. Saint-Pierre d'Aigues-Vives en 1099 est citée dans le cartulaire de Psalmodi puis *aquae-vivae* en 1303, figure pour 73 feux dans l'assise de Calvisson donnée par Philippe IV le Bel à Guillaume de Nogaret. Ses descendants la conservent jusqu'à la Révolution.

En visite, l'évêché ne signale que quatre catholiques en 1659, l'église est alors utilisée par les Protestants du village en tant que temple. Les habitants travaillent l'hiver à domicile pour les industriels du textile à Sommières. Les carrières calcaires de Garrigouille fournissent du travail comme de la ressource locale

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Villa de Pataran site archéologique	CMH
Maison natale du Président Gaston Doumergue	Label « Maison des Illustres »
Cave coopérative d'Henri Floutier (1937-1941) et pignon décoré d'Armand Pellier	ACR
Monumental / Bâti	
Temple protestant xix ^e Charles Durand (ancienne église xvii ^e siècle)	Place du Temple
Maison d’assemblée protestante xix ^e siècle	116 rue de la Gare
Église Saint-Pierre xix ^e siècle	Le Cantonat
Tour (pigeonnier) et girouette dromadaire	Place du temple
Salle Jean-Bosc, ancienne maison du peuple, III ^e République	Place du jeu de Ballon
Mairie/Halles III ^e République et salle d’Asile, 1896	Impasse de la Mairie
Jardin public, début du xx ^e siècle, avec grotte et bassin à poissons	Place Émile-Jamais
École 1911	Route d'Aubais
Maison de l'eau 1903	Route de Gallargues-le-Montueux
Puits monumental 1816	Place Gaston-Doumergue
Maison natale d'Émile Jamais (plaque commémorative)	Rue de la Poste
Maison natale Sully Peyre (privée) (stèle devant la maison)	Chemin des Muses
Capitelle	Garrigouille, parc public
Moulin de Garrigouille	Garrigouille, parc public
Maset de Gaston Doumergue	Garrigouille
Puits et abreuvoir	Garrigouille
Arènes Gaston Doumergue	Avenue Maurice-Vedel
Sculpture	
Statue d'Émile Jamais par Felix Charpentier	Place Émile-Jamais
Statue de Diane par Felix Charpentier	Jardin Bastide-Vessière
Fontaine xix ^e siècle	Place Gaston-Doumergue

pour la construction. L'été, la culture de céréales et de l'olivier alterne avec l'élevage d'ovins. La viticulture et les eaux-de-vie, dont le commerce se développe au xviii^e siècle grâce aux canaux, deviennent le premier revenu du village après la Révolution. La commune se pare de nombreuses maisons de vignerons et de mas dont témoignent les grands portails encore visibles dans l'actuel urbanisme et l'église redevient le temple. Des tuileries sont fondées grâce à la découverte d'un gisement local d'argile au xix^e siècle. Terre républicaine, Aigues-Vives a donné naissance à d'illustres figures politiques, intellectuelles ou artistiques, dont le président Gaston Doumergue, qui a fait don à la commune de sa maison aujourd’hui ouverte au public. En très faible augmentation depuis 8 ans, la population en 2026 est de 3 390 hab. pour 3 318 en 2019.

- Aigues-Vives (30) suite

Patrimoine industriel	
Ancienne tuilerie Jamais/Dumas	Chemin de Gallargues
Ancienne distillerie Marius École	60 chemin du Poujoulas
Anciennes carrières de Garrigouille	Garrigouille
Carrières souterraines de pierre de Mus	Bois de Norman

- Aimargues (30)

Un ensemble de sept prieurés dont Saint-Michel de Varanègues et Saint-Sylvestre de Teillan, appartenant à Psalmodi sont fondés sur le chemin dit « des poissonniers » arrivant au niveau actuel d'Aimargues. Il donnait accès à un important carrefour de routes, vers Nîmes, Toulouse, le Massif central et la Provence. Il a conduit depuis l'Antiquité tardive et jusqu'au xii^e siècle à la création d'un grand site de stockage de denrées, sorte de plateforme de redistribution de l'époque, située aujourd'hui sur les villes voisines de Lunel (34) et Gallargues-le-Montueux. Un premier village, Saint-Gilles-de-Missignac retrouvé en 2014 lors de fouilles de sauvetage, s'implante à ce carrefour dès le vii^e siècle. Le *castrum armacianica*, ville actuelle d'Aimargues, est fondé peu après par les Bermond d'Uzès vassaux des comtes de Toulouse. La ville prend de l'importance avec l'implantation royale en baie d'Aigues-Mortes et la création du pont de Lunel au xiv^e siècle. De nombreux mas et gentilhommières sont construits à proximité de ce réseau, par bourgeois et nobles de Nîmes ou de Montpellier.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Château de Teillan	IMH
8 Stèles antiques / Parc du château	CMH
Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Saturnin, xix ^e siècle et vestiges médiévaux	Centre-ville place du 8 mai 1945
Vestiges du château	Centre-ville Boulevard Saint-Louis
Arcades et voûtes, xv ^e siècle, ancienne place de la ville	Place du 8 mai 1945
Ancienne poste, début xx ^e siècle	Place du 8 mai 1945
Mairie, début xx ^e siècle	Place du 8 mai 1945
Presbytère	6 rue de la Clastre
Salle Georges Brassens, xix ^e siècle (anciennes halles xiiii ^e - xx ^e siècle)	Place du 8 mai 1945
Temple au Livre, xix ^e siècle	Boulevard du Temple
Vestige des anciens remparts « la muraillette »	Place du village et boulevards
Groupe scolaire 1935	Rue Fanfonne-Guillherme
Tour xviii ^e (centre culturel Aimé Giléni)	Rue Jean-Moulin
Glacière, xviii ^e siècle	Rue de la Glacière
Lavoir	Quai de la Fontaine
Lavoir	Boulevard des Candinières

Siège d'un archiprêtré, attachée à la viguerie d'Aigues-Mortes, Aimargues n'échappe pas aux guerres de Religion. Ses habitants sont peu réceptifs à la Réforme. L'église Sainte-Croix est incendiée, remparts et château sont démantelés et les fossés sont comblés. Après la Révolution, le développement de la viticulture apporte la richesse et la commune devient chef-lieu de canton doté d'une gare. Les édifices cultuels sont reconstruits au xix^e siècle. Une imposante enfilade de bâtiments civils terminée en 1903, comprenant les halles, la mairie, et la poste est bâtie place du 8 mai 1945, au cœur du centre ancien faisant face aux arcades médiévales de l'ancienne place du marché. La population est en légère augmentation en 2026 soit 5 791 habitants pour 5 688 en 2019. Armoiries : *d’azur à une rivière d’argent, ombrée du champ de l’écu ; une croix de sable flottant sur la rivière, la partie haute de cette croix tournée à dextre.*

- Aimargues (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Tour Laurent	Impasse du Prophète
Tour Fayard	3 place Saint-Jean
Croix des missions	Chemin reliant Le Cailar à Marsillargues
Croix du cimetière	Cimetière
Moulin, chemin de Baisse	Sur le Vidourle pont de Marsillargues
Mas de Praviel début xix ^e siècle (privé), maison de Fanfonne Guillierme et ancienne maison de Paulin d'Anglas de Praviel	Lieu-dit Teillan
Mas de L'Aire (Abbaye Saint-Michel), xix ^e siècle	Moulin de Saint-Michel
Mas du Grand Bordes xviii ^e - xix ^e siècle	Lieu-dit Le Grand Bordes
25 autres mas antérieurs au xix ^e siècle	Voir [CAUE, Les mas de Petite Camargue 2002]
Arènes	Route de Vauvert
Sculpture	
Statue de Fanfonne à cheval et buste de Fanfonne	Square des Arènes
Fontaine	Place du 8 mai 1945
Patrimoine archéologique	
Saint-Silvestre de Teillan. Site paléochrétien et médiéval	Jasse d'Isnard
Saint-Michel de Véranègues. Site paléochrétien et église romane	Mas Rieutord
Saint-Gilles-de-Missignac. Site médiéval hameau, église et cimetière	Rond-point de la mer sous ligne LGV
Patrimoine industriel et de réseaux	
Gare	Avenue de la Gare

- Aspères (30)

Quelques traces d’activités agricoles ont pu être repérées à l’époque gallo-romaine, le village étant pourvu de nappes alimentant de nombreux puits et d’un terroir fertile. La commune est constituée de sept hameaux qui se sont implantés au fil des siècles autour de l’église Saint-Pierre, un prieuré de Psalmodi fondé au viii^e siècle par Dalila et sa femme comme le précise le cartulaire de l’abbaye dont les chemins muletiers traversent le territoire. L’église romane fait partie du diocèse de Nîmes mais les moines la desservent jusqu’au xiv^e siècle. Les guerres de Religion, des xvi^e et xvii^e siècles provoquent son déclin, une partie de la population a adhéré aux idées de la Réforme. Le prieuré, incendié par les Camisards en 1703, est vendu à la Révolution et dépecé pour servir à d’autres constructions. Les cultures céréalières et de l’olivier et l’élevage d’ovins pour l’industrie lainière de Sommières constituent les activités princi-

Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Pierre xii ^e siècle en ruine	Route du Bois de Paris
Murs et pierres tombales sculptées, ancien cimetière Saint-Pierre xix ^e siècle	Route du Bois de Paris
Église Saint-Pierre xix ^e siècle	Route de Quissac

pales des habitants. Le village développe la sériciculture au xviii^e siècle puis la viticulture au siècle suivant. La mairie est construite dans l’un des hameaux qui accueille aussi une nouvelle église de plan octogonal construite en 1854 et un temple « au Livre » en 1885. Les mas constituant les autres hameaux s’agrandissent de bâtiments viticoles. Des mai- sons se transforment en magnanerie, dotées d’un étage supplé- mentaire pour la culture de vers à soie. Au xx^e siècle, une cave coopérative est construite. Le village a conservé aujourd’hui ses différents « mas », parfois espacés de plus d’un kilomètre et un authentique paysage champêtre, émaillé de masets, bergeries, capitelles, mais aussi de croix rappelant le passé cultuel de la commune. En légère augmentation, la population en 2026 est de 576 hab. pour 531 en 2019.

- Aspères (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Temple au Livre (privé)	Lieu-dit Mas Bas
Bergerie en ruine	Route du Bois de Paris
Puits dit « la Pompe »	D 373 Route Mas-Mantel
Puits	Près du cimetière Saint-Pierre
Capitelle (privé)	Mas Bas/le Claou (depuis la D 254)
Croix 1863	Mas-Bas
Croix 1898	Lieu-dit Les Carbonnières
Croix début xix ^e siècle	À côté de la mairie
Croix du Bois de Paris	Chemin du Bois-de-Paris
Croix	Devant l’ancien cimetière Saint-Pierre
Patrimoine archéologique	
Bois de Paris. Murs d’enceinte protohistoriques	Lieu-dit Le Bois de Paris
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative (1939-1940), architecte Henri Floutier	Route de Salinelles

- Aubais (30)

Saint-Nazaire-de-Marrissargues, prieuré de l'abbaye de Psalmodi sur l'actuelle commune d'Aubais, remonte à la haute période médiévale. Des fouilles conduites au début du xxi^e siècle, ont mis à jour une importante nécropole d’un millier de tombes attestant de la présence d’une communauté autour du prieuré, toujours sis sur la commune à environ 1,5 km sur la route d’Aigues-Vives. L’actuel village perché doit sa fondation aux vicomtes de Nîmes, les Bernard Aton, qui construisent un premier *castrum albacii* dès le xii^e sur l’éperon rocheux qui dominait la plaine du Vidourle jusqu’au littoral que l’on peut toujours voir aujourd’hui du même endroit par temps clair. Saint-Pierre remplacée par l’actuelle église communale est fondée à cette époque et sert de chapelle castrale. Le fief est racheté par les Languissel. Transmis aux du Faur, ils s’allient aux de Baschi au xvi^e siècle qui sont les constructeurs de l’actuel château à la fin du xvii^e siècle. Rattaché

à la viguerie de Nîmes, le fief fut érigé en marquisat en 1724, et s’étend sur les paroisses de Junas et Gavernes. Propriété du grand érudit et humaniste Charles de Baschi, au xviii^e siècle, la bibliothèque du château accueille de nombreux visiteurs. La culture céréalière, l’oléiculture et l’élevage d’ovins occupent la population dont la moitié est devenue protestante comme leurs seigneurs. Après la Révolution, la viticulture se développe, sans trop impacter le centre ancien médiéval encore bien conservé, les mas vignerons s’installent plutôt dans la plaine. Aubais est aussi le village natal d’autres grands intellectuels nationaux aux xix^e et xx^e siècles et le berceau familial de l’artiste Claude Viallat. En légère augmentation, la population en 2026 est de 2 973 hab. pour 2 742 en 2019. Armoiries figurant à l’armorial général : *De sable à une montagne d'or, sommée d'une croix de même, soutenue d'un ruisseau de sinople*.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Château	CMH
Plan et théâtres taurins	IMH
Église Saint-Nazaire	IMH
Cave coopérative, architecte Henri Floutier	ACR
Monumental / Bâti	Localisation
Église Notre-Dame (ancienne église castrale) xii ^e - xix ^e siècle	Montée du Fort
Temple xix ^e siècle	Rue du Temple
Mairie-école III ^e République	Rue Émile-Léonard

- Aubais (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
La demeure, xviii ^e - xix ^e siècle Maison natale de René Grousset	Rue Émile-Léonard
Anciennes halles	Rue des Halles
Mas de Foucard, xix ^e siècle	Lieu-dit Mas de Foucard
Mas du Juge, xvii ^e siècle	Chemin vieux de Junas
Lavoir 1899	Chemin vieux de Junas
Moulin de Carrière, xiv ^e - xix ^e siècle	Route de Villetelle sur le Vidourle
Moulin à vent	Lieu-dit le Moulin à Vent
Bornes de limite de commune Ancien Régime	Terme de Junas
Croix du chemin de la Roque, xix ^e siècle	Route de Gallargues/ Chemin de la Roque
Croix de chemin Junas/La Gardie	Chemin de Junas
Croix de Saint-Nazaire	Chemin de Saint-Nazaire
Croix d’Alexis	Route de Congénies
Croix de la place des halles, xix ^e siècle	Rue des Halles
Croix de Toureau, xix ^e siècle	Chemin du Travers
Croix du presbytère, xix ^e siècle	Rue du Marquis
Croix du mas Bégon, xix ^e siècle	Route de Sommières
Fontaine du Rieu et pouzarenque	Vallon du Rieu
Moulin du Rieu, xviii ^e en ruine	Vallon du Rieu
Patrimoine archéologique	
Église Saint-Nazaire (IMH), prieuré médiéval (en cours de fouilles)	Chemin de Saint-Nazaire
Menhir de Peyre-Plantade	À côté du moulin à vent
Menhir	Garrigue plane
Site préhistorique de la Roque	Grotte de la Roque d’Aubais
Patrimoine industriel et de réseaux	
Tuilerie du Marquis (privé)	Chemin de Liverna
Ancienne gare (privé)	Quartier Gare

- Aubord (30)

Alburnum, dont le toponyme est connu depuis le ix^e siècle, figure en 1384 dans la sénéchaussée en tant que commune rattachée à Bernis. L’église médiévale Saint-Martin est ruinée pendant les guerres de Religion et dépendait du diocèse de Nîmes. La popu-lation rurale vivait de l’élevage d’ovins et de l’oléiculture. Rattachée au canton de Vauvert après la Révolution, on compte à Aubord 80 catholiques pour 156 Protestants. Le village actuel

Monumental / Bâti	Localisation
Église xix ^e siècle	Rue de l’Église
Mairie-temple-école 1859 et horloge publique	Domaine Saint-Jean

se développe surtout au xix^e siècle avec la viticulture qui génère la construction de grands domaines et d’une cave coopérative. L’église est reconstruite ainsi qu’un temple-mairie-école qui reste une exception à l’échelle nationale. En légère augmentation, la population en 2026 est de 2 282 hab. pour 2 426 en 2019.

- Aubord (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Mas Margarot xviii ^e siècle (privé), tour et pigeonnier	Place Silhol
Maison Malvina, xix ^e et xx ^e siècles , façade	Le Plan
Patrimoine archéologique	
Autel gallo-romain funéraire à inscriptions	Musée de Nîmes
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative	Rue de la Cave

- Aujargues (30)

La commune fait partie de l’assise de Calvisson offerte par le royaume à Guillaume de Nogaret en 1303. La branche des Nogaret d’Aujargues héritera du marquisat de Calvisson au xvii^e siècle. L’ancienne église Saint-Martin du village, d’abord rattachée à Saint-Gilles-du-Gard fut ensuite donnée à l’archiprêtré de Sommières au diocèse de Nîmes. Elle fut détruite pendant les guerres de Religion sans reconstruction ensuite, la population s’était intégralement convertie au protestantisme comme ses seigneurs. L’église Saint-Martin actuelle fut reconstruite entre 1686 et 1689. Le village traversé par un affluent du Vidourle vit de cultures et d’élevage d’ovins pour l’industrie lainière de Sommières. Le premier château médiéval est totalement recons-truit et domine toujours le village de l’autre côté de la D 40. Après la Révolution, la viticulture s’y développe, créant de nou-veaux quartiers dotés de maisons vigneronnes. Le temple est construit au xix^e siècle, dans un tissu urbain datant du xvii^e siècle dont témoigne le pontet reconstruit de la mairie qui donnait accès aux jardins du presbytère et sous lequel passe la route,

mais dont témoignent aussi de nombreuses maisons construites en pierre de taille. Au xix^e siècle, la rivière permet des aménage-ments hydrauliques, fontaine, lavoirs et retenues d’eau aména-gées qui font le charme du village allié à un patrimoine important lié à l’emploi de la pierre sèche dont plusieurs capitelles. En légère diminution la population en 2026 est de 836 hab. pour 880 en 2019.

Armes du Marquis de Calvisson, seigneur d’Aujargues : *Armoiries composées de deux blasons évoquant les familles descendantes de Guillaume de Nogaret. 1 Écartelé : Au 1 et 4 d’or à trois lambels de gueules posés l’un sur l’autre, qui est de LOUET, Au 2 et au 3 d’Azur, à 3 pals d’or, chargés de 16 roses d’argent posées en pal ou en fasce 4, 4, 4, 4 qui est de MURAT, Et sur le tout un écusson d’argent au noyer de sinople mouvant d’une terrasse de même qui est NOGARET. 2 D’azur à un chevron d’argent surmonté d’un croissant au chef, accosté de deux étoiles et d’un trèfle en pointe de même qui est de LOUET.*

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Église	IMH
Château de Nogaret et pigeonnier	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Ancien presbytère et passerelle piétonne d’accès aux jardins	Actuelle mairie, place de l’Église
Temple	Rue des Fayerolles
Font Gaillarde et abords, retenue d’eau	Lieu-dit Entre les jardins
Lavoir	Font Gaillarde
Fontaine Leyroune	Chemin rural du Puech-Long
Capitelles des Combes	Lieu-dit Les Bois
Capitelles d’Yvon	Lieu-dit Les Bois
Capitelles de Léonce Roman	Lieu-dit Terre Gleye
Croix xix ^e siècle	Place de l’Église
Croix xvii ^e siècle	Chemin de Fontanes
Croix xvii ^e siècle	Château d’eau, chemin de Tras-le Four

- Aujargues (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Puits	Jardin de l'ancien presbytère
Calade	Chemin d'Aujargues à Junas
Sculpture	
Monument aux morts	Place de l'Église
Patrimoine archéologique	
Site haut et bas Moyen Âge (ancien village)	Lieu-dit Le Château

• Beauvoisin (30)

Comme son toponyme médiéval l'indique, *bellovicinum* devenu Beauvoisin, se crée autour d'un premier château fondé au x^e siècle dont la terrasse offre une vue des Alpes aux Pyrénées. Les Bernard Aton, vicomtes de Nîmes, viennent d'investir la Costière, et leurs vassaux de Posquières en ont la surveillance. Une église primitive Saint-Thomas de Beauvoisin avait été fon-dée à l'époque carolingienne par Psalmodi, qui fut cédée au chapitre de Nîmes ensuite. Au xii^e siècle, la fondation de l'abbaye cistercienne de Franquevaux est à l'origine du hameau dépen-dant aujourd'hui de la commune. Une chapelle Saint-Pierre est aussi fondée dans le bourg castral à côté du château. L'église actuelle est reconstruite à la fin du xvii^e siècle et restaurée au xix^e siècle. L'agropastoralisme était alors la principale occupation du village, ainsi que la coupe de la sagne. L'abbaye de Franquevaux est passée en commande et fournit du travail aux habitants. Le village de Beauvoisin s'était totalement converti à La Réforme au xvi^e siècle. La famille de Génas rachète le château qui est reconstruit au xvii^e siècle où naîtra en 1686 Charles de Baschi. La situation sociale n'ayant pas changé après la

Révolution, un temple est construit par Charles Durand en 1819 qui devient le centre d'un nouveau quartier, à proximité des halles, de la mairie et de l'école construite au début du xx^e siècle. La viticulture se développe et de nombreuses maisons vigne-ronnes sont construites d'abord autour du temple puis de la gare et enfin de la cave coopérative. La mairie a racheté le château au xx^e siècle pour y faire des loge-ments qui ont transformé son aspect extérieur initial, mais son parc offre toujours la même vue. À Franquevaux, l'abbaye est vendue à la Révolution et une chapelle se construit peu après ainsi qu'une école. Le hameau est aujourd'hui traversé par le canal du Rhône à Sète. En augmentation, la population en 2026 est de 6 130 hab. pour 4 786 en 2019.

Armoiries municipales :

- Beauvoisin : 1 Écartelé : Au 1 et au 4 de gueules, à une aigle d'argent ; Au 2 et au 3 d'or, à 4 morceaux de genets de sinople.*
- Franquevaux : d'azur à un agneau pascal d'argent.*

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Temple, architecte Charles Durand	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Château xviii ^e - xx ^e siècle	Le Château
Église xvii ^e - xix ^e siècle	Rue de la Poste
Les halles xix ^e siècle	Place du Temple
Mairie III ^e République façade. xix ^e siècle	Rue de la Mairie
Tour horloge publique xix ^e siècle	Place de l'Horloge
Groupe scolaire début xx ^e siècle	Rue des Écoles
Moulin à vent	Rue des Moulins
Puits-fontaine	Place de la Fontaine
Arènes	Rue Jean-Lafont
Abbaye de Franquevaux xiii ^e morcelée en habitations	Franquevaux, centre ancien
Chapelle Franquevaux xix ^e siècle	Franquevaux, côté ouest

- Beauvoisin (30) suite

Patrimoine archéologique	
Sarcophage médiéval à inscriptions	Franquevaux, Domaine Beaubois
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative	Avenue de la Gare
Chaix xix ^e siècle	Franquevaux entrée Nord D 197
Chaix xix ^e siècle	Franquevaux Impasse du cloître
Gare début xx ^e siècle	Avenue de la Gare

• Boisseron (34)

Le *castrum de Boissedono* est mentionné en 1219 dans le cartulaire de Maguelone. Il est fondé par les Bermond de Sommières à un carrefour stratégique liés à la présence des deux ponts romains sur le Vidourle et la Bénovie. Celui de Boisseron, permettait de rejoindre la via Domitia depuis la route de Nîmes à Toulouse, actuelle route de Montpellier. Le long de celle-ci, au lieu-dit *Lous stampus*, une première communauté villageoise fondatrice de la commune s'était fixée, où se trouve un ancien cimetière. Une église rompue figure bien sur la carte de Cassini à cet endroit, alors détruite. Une enquête archéolo-gique récente n'a pu en retrouver aucune trace. L'abbaye de Psalmodi présente à Saussines avait créé une pre-mière église à Boisseron au pied d'un gué indépendant du pont pour son propre usage. L'église deviendra celle du bourg castral fondé par les Bermond. Ils y construisent un premier château maintes fois remanié ensuite par différents propriétaires. Une belle porte fortifiée, des remparts et fossés entourent toujours aujourd'hui le château et le centre ancien du village qui s'y est

développé jusqu'au début du xix^e siècle. L'ancienne mairie-école s'y trouve toujours aujourd'hui privée. La première église desservie par Psalmodi resta l'église paroïs-siale jusqu'au xix^e siècle à côté du château puis fut remplacée par l'actuelle construite au centre du bourg en 1859 à côté de la croix de mission de 1850. Elle contient quatre chapiteaux romans provenant de l'ancienne église castrale de Psalmodi, dont l'un présente le même décor historié énigmatique que l'un des chapiteaux de leur prieuré roman de Saussines, voisin de deux kilomètres. Après la Révolution, la viticulture se développe, les nouveaux domaines s'étendent hors les murs, le long des routes de Lunel et de Montpellier. La mairie, sa tour d'horloge et de tocsin sont inaugurées en 1885. Le nouveau temple « au Livre » est construit en 1870, une partie de la population s'étant depuis le xvi^e siècle convertie à la Réforme. En légère augmentation, la population en 2026 est de 2 228 hab. pour 1968 en 2019.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Pont romain	IMH
Porte fortifiée remparts et fossés	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Laurent. 1856, Quatre chapiteaux romans en remplois	34 place de l'Église
Mairie-école III ^e République 1885, architecte Dausset	56 Avenue Frédéric-Mistral
Temple au Livre 1870, architecte Pinchard	105 Avenue Frédéric-Mistral
Château xiii ^e - xix ^e siècle , façade 1878, perron 1930	Rue de la Vieille Porte
Deux norias parc du château xviii ^e siècle	Rue du Château
Ancienne mairie, maison consulaire, four à pain xvii ^e siècle	Rue du Château
Ancienne poste	10-13, avenue Frédéric-Mistral
Moulin communal de Boisseron en ruine, xv ^e siècle	Rive droite du Vidourle
Croix 1850	Place de l'Église
Sculpture	
Statue Christ et croix xix ^e siècle	Avenue Frédéric-Mistral
Statue religieuse (espace privé) xix ^e siècle	Avenue Frédéric-Mistral angle rue de l'Aficion

- Boisseron (34) suite

Patrimoine archéologique	
Cimetière et ancien village	Lieu-dit Lous Tampous
Patrimoine industriel et de réseaux	
Ancienne carrière de pierre	Route de Montpellier
Cave coopérative	671 Avenue Frédéric-Mistral
Ancienne gare 1882	Voie verte
Viaduc ferroviaire pierre 29 arches	Vallée du Vidourle

• Boissières (30)

Une église Sainte-Syrice et Sainte-Julitte y est mentionnée en 1156 dans le cartulaire de Nîmes. Elle était annexée à celle de Nages. Boissières figure dans l'Assise de Calvisson offerte en 1303 à Guillaume de Nogaret et compte 19 feux en 1322. Les Nogaret n'y construisent aucun *castrum* et il ne pouvait y avoir à l'origine qu'une simple tour de surveillance d'une communauté y travaillant pour les vicomtes de Nîmes ce qui justifie la création d'une église, comme au domaine de Livière voisin. Nicolas de Calvière, gentilhomme protestant gouverneur de Nîmes acheta la terre en 1557 et y fait construire l'actuel châ-teau. Les villageois adoptent la Réforme et le bourg se développe en contrebas du château englobant le cimetière et l'église qui tombe en ruines. La population résiste à sa reconstruction, le culte protestant a lieu chez un particulier. Le village présente

encore l'urbanisme bien conservé de cette époque. Après la Révolution, la viticulture devient l'activité principale de la Vaunage mais à Boissières l'originalité urbaine prime. Les mai-sons vigneronnes, aux portails largement biseautés, s'intègrent dans le premier centre ancien avec la mairie-école, la tour de l'horloge et les fontaines autour de l'église reconstruite après 1685 et devenue le temple. Elle sera rasée en 1966 et Boissières, autre originalité, n'a plus aujourd'hui ni église, ni temple. La population en 2026 est de 605 hab. pour 559 en 2019 mais n'augmente plus depuis 3 ans. Armoiries municipales, visibles au château : *De sable, chargé de six besans d'argent mis 3, 2, 1 et de 3 fasces échiquetées de 3 tires d'or et de sable alternés. Au chef de gueules chargé d'un sanglier de sable.*

Monumental / Bâti	Localisation
Le château (privé) xvii ^e siècle	Chemin du Vialat
Tour de l'horloge publique	Place de l'Horloge
Maison Renaissance	Chemin des Castanet
Maison xvii ^e siècle	139 Place du Temple
Maison xvii ^e siècle	46 Place du Temple
Maison xviii ^e siècle	Rue du Puits-neuf
Puits-éolienne	Pont de Bizac
Capitelle	Chemin du Vialat
Fontaine	Place de l'Horloge
Bergerie	Route d’Uchaud
Maison natale de Jacques Roger, pasteur au Désert, plaque commémorative	Rue Basse
Maisons xiv ^e - xviii ^e siècles à portails viticoles ouverts (xix ^e siècle)	Rue Basse et rue du Puits Neuf
Sculpture	
Sculpture des bancs du jeu de boules 2011	Mairie
Patrimoine archéologique	
Tombe à incinération, coupes à boire et œnochoés	Objets au musée de Nîmes

• Calvisson (30)

Plusieurs sites archéologiques, attestent de la présence humaine dès le III^e millénaire av. n. è. jusqu'à l'époque romaine. L'eau est très présente sur le site communal. Le village se structure au Moyen Âge dans le fief des vicomtes de Nîmes qui y fondent un *castrum*, toujours visible de loin, dominant la colline sur laquelle le village s'est développé. Le fief tombé dans le domaine royal est offert à Guillaume de Nogaret en 1303, comptant une tren-taine de paroisses. La seigneurie de Calvisson est érigée en Marquisat en 1644, et le seigneur portera le nom de marquis de Nogaret Calvisson jusqu'au xx^e siècle mais le château castral dont il hérite ne sera jamais reconstruit, les Nogaret résidant sur d'autres communes. Ce qui fait de ce château l'un des rares témoins de cette haute période médiévale avec le château de Sommières. L'église Saint-Saturnin est fondée hors les murs où elle se trouve toujours. Calvisson adhère à la Réforme dès le xvi^e siècle, comme toute la Vaunage et devient le quartier général de Jean Cavalier, chef des Camisards en 1703. Les habitants y vivent de l'élevage, de la polyculture et de la fabri-cation d'eaux-de-vie dès le xviii^e siècle. La population est employée par les industriels nîmois du textile, tissant ou brodant à domicile. De belles maisons et des hôtels particuliers sont construits dans

le centre ancien. Après la Révolution, la commune conserve Bizac, Sinsans et Livière sur son territoire et dote les habitants de tout le confort urbain, fontaines, lavoirs, mairie-école, horloges, halles, alors que la population se tourne intensivement vers la viti-culture. De nouveaux quartiers s'étendent sur la route de Nîmes, jalonnée de belles maisons bourgeoises. Aujourd'hui, la commune présente un riche patrimoine bâti et vernaculaire hérité de son histoire et de ses activités rurales En augmentation régulière, la population en 2026 est de 6 577 hab. pour 5 698 en 2019. Armoiries du Marquis de Calvisson en 1644, portées sur le fief comptant 19 paroisses et aujourd’hui par la mairie : *D'azur, à 3 pals d'or, chargés de 16 roses d'argent posées en pal ou en fasce 4,4,4,4 qui est de MURAT ; chargé d'un autre grand écu en losange écartelé : au 1 et au 4 d'argent au noyer de sinople mouvant d'une terrasse de même qui est de NOGA-RET ; au 2 losangé d'argent et de gueules qui est de BUEIL et GRIMALDI ; au 3 de gueules au château d'or, de trois tours qui est de CASTELANE ; et sur le tout d'or à trois lambeaux de gueules posés l'un sur l'autre, qui est de LOUET. Supports : 2 griffons d'or. Cimier : une tête d'aigle de même.*

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Église	IMH
Site archéologique de Canteperdrix	CMH
Maison Margarot	IMH
Maison du boutis	Inventaire national du PCI
Monumental / Bâti	Localisation
Mairie xvii ^e - xix ^e siècle	Grand-Rue
Le temple xix ^e siècle , architecte Charles Durand	Rue du Temple
Les halles xix ^e - xx ^e siècles	Place des Halles
Ruines du château féodal xii ^e - xviii ^e siècle	Rue de Nogaret
Médiathèque (Anciennes écoles) début xx ^e siècle	Grand-Rue
Foyer communal xx ^e siècle	Place Georges-Méjean
Château de Plaisance xix ^e siècle (privé)	3 rue du Château
Maison de Jean Cavalier (privée)	Place Jean-Cavalier
Ancienne chapelle méthodiste (privé) façade	Rue de l'Hôpital
Lavoir non couvert de Florent	Rue du Lavoir
Lavoir non couvert du pont xviii ^e remanié en 1842	Place du Général-de-Gaulle
Lavoir non couvert d'Herboux, 1850	Place Roger-Mathieu
Quatre moulins avec table d'orientation : Moulin pointu, Moulin farinière, Moulin ébréché et Moulin de l'ouest	Roc de Gachonne
Tour de l'horloge	Hameau de Sinsans
Ancienne fontaine de Sinsans	Hameau de Sinsans
Maison forte médiévale (privé)	Hameau de Sinsans
Capitelle	La Liquière

- Calvisson (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Capitelle	Roc de Gachonne
Château de Livière (privé) ancienne motte féodale résidence personnelle de Guillaume de Nogaret, seigneur de Calvisson	Chemin de Livière
Sculpture	
Fontaine du Griffon 1846	Place du Docteur-Farel
Fontaine du Griffon du Pont	Place du Général-de-Gaulle
Fontaine du Griffon de l'Herboux 1834	Rue Jean-De-Lattre-de-Tassigny
Fontaine dite source de L'Enquête	Rue de Florent
Patrimoine archéologique	
La font du Coucou, site protohistorique	Chemin du Barbu
Oppidum de la Liquière	Lieu-dit La Liquière. Chemin des Laines
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative. Cuves de production continue année 1960	Rue de la Cave
Pont romain d'Arnia	Route de Nages
Vieux pont xviii ^e siècle	Quartier Fouillaquet
Ancienne gare	Voie verte
Passerelle en pierre de 1641 dite « de Jean Cavalier »	Sur le Rhône, voie verte

• Campagne (34)

Les toponymes de *Campaniae* et *De Campaniis* apparaissent aux ix^e et xii^e siècles. Le fief dépendait de la baronnie de Montredon (Salinelles) et de la viguerie de Sommières. Saint-Martin est le patron de la paroisse à qui l'église romane du village est dédiée. Le Sommiérois est largement converti au protestan-tisme dès le xvi^e siècle, ce qui explique la reconstruction d'un temple après la Révolution. La commune est alors rattachée au département de l'Hérault, dans le canton de Restinclières puis

à celui de Claret. L'activité principale fut la viticulture aux xix^e et xx^e siècles et le village présente encore de belles maisons vigne-ronnes, une cave coopérative et plusieurs chais. Son patrimoine rural est bien conservé et elle se situe également sur le chemin des verriers qui se rendaient à Sommières depuis la Montagne Noire. Sans augmentation, la population en 2026 est de 320 hab. pour 325 en 2019.

Monumental / Bâti	Localisation
Église romane xii ^e siècle	Place de l'Église
Temple xix ^e siècle	Route d'Aspères
Horloge publique xix ^e siècle sur maison	Place de l'Église
Maison (privé), façade xix ^e siècle	Route de Garrigues angle place du Four
Mairie III ^e République	Route de Garrigues
Croix en pierre	Place du Four
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative Campagne et Garrigues	Route de Garrigues
Panneau « Automobile Club » en béton émaillé	Route de Sommières
Panneau « Automobile Club » en béton émaillé	Route de Campagne
Poids public	En face de la cave coopérative

• Cannes-et-Clairan (30)

Cannetum et *Clairanum* appartenaient à la viguerie de Sommières au xiv^e siècle. Les deux villages ont été réunis en 1790 pour fonder la commune. Les habitants adoptèrent la Réforme au xvi^e siècle. L'église Notre-Dame de Cannes à laquelle Saint-Saturnin de Clairan était rat-tachée, fut détruite par les Camisards en 1703. Reconstituée sur ordre royal aux frais des habitants au xviii^e siècle, le maire répu-blicain et protestant de souche, la racheta aux biens nationaux à la Révolution et la fit raser. Un temple-mairie-école est recons-truit en 1857 à Cannes. Aujourd'hui Cannes-et-Clairan a tou-jours son temple mais n'a plus d'église. Le centre ancien du village de Cannes s'est développé après le xvii^e siècle. Seul le mas de Coste à Clairan date du xiv^e siècle,

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Temple de 1857 avec mentions républicaines	Label Fondation du patrimoine
Monumental / Bâti	Localisation
Mairie Groupement temple-mairie-école de 1857	Rue de la Mairie
Puits	Grand'ru e de Cantarel
Puits-pompe	Place des Platanes
Sculpture	
Menhir aux clowns 2010	Devant le foyer
Patrimoine archéologique	
Église médiévale Saint-Saturnin en ruines (privé)	Clairan
Tumulus	L'Arboussède
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative, architecte Edmond Leenhardt	Le Village
Pont et berges	Chemin de Pignèdes

• Codognan (30)

Le village est traversé par la via Domitia. *Codognianum* figure en 1094 dans le cartulaire de Psalmodi. L'abbaye y avait fondé un prieuré Saint-André dépendant du diocèse de Nîmes avant la Révolution. Il figure dans l'assise de Calvisson, fief de la famille de Nogaret, c'est l'une des dix-neuf paroisses érigées en mar-quisat en 1644. Les habitants ayant massivement adhéré à la Réforme, le prieuré fut remplacé par un temple. Après la Révolution, un nou-veau temple plus grand est construit et l'ancienne église est défi-nitivement rasée.

Monumental / Bâti	Localisation
Temple au Livre, 1855 architecte Henri Révoil	Rue de la Mairie
Chapelle méthodiste xix ^e siècle	Rue de Vergèze

toujours habité par la même famille depuis cette époque. Les habitants vivent de l'élevage, de polycultures, puis de la sérici-culture. L'hiver est consacré à la broderie ou au tissage de draps pour les industriels nîmois. C'est principalement aux xix^e et xx^e siècles que de nouveaux quartiers d'habitations apparaissent avec le développement de la viticulture. Une cave coopérative est construite au xx^e siècle et a été rachetée au xxi^e siècle par des artistes et artisans d'art. En augmentation, la population en 2026 est de 630 hab. pour 553 en 2019. Deux blasons figurent à l'armorial général :

- Cannes : *d'hermine à une fasce losangée d'argent et de sable*.
- Clairan : *de vair à une fasce losangée d'or et d'azur*.

- Codognan (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Horloge monumentale 1857, architecte Henri Révoil	Rue de la Mairie
Mairie xix ^e siècle	Rue de la Mairie
École xix ^e siècle	Rue de la Mairie
Poste xix ^e siècle	Rue de la Mairie
Maison oculus xix ^e siècle (privé)	13 rue du Rhony
Maison façade et balcon xix ^e siècle (privé)	178 rue de la Mairie
Maison façade et balcon xix ^e siècle (privé)	44 place de la République
Maison façade xix ^e siècle (privé)	175 rue de la Mairie
Maison façade, balcon et bancs xix ^e siècle	109 rue de la Mairie
Cimetière protestant xix ^e siècle	Chemin de la Croisette
Mas vigneron portail à décor de tonneaux xix ^e siècle	Rue des Mas face à la bascule
Arènes	Face à la mairie
Sculpture	
Fontaine	Place de la République
Patrimoine archéologique	
Via Domitia (vestiges)	Chemin de la Monnaie
Stèle gallo-romaine	Rue de la Monnaie
Patrimoine industriel et de réseaux	
Panneau routier en fonte début xx ^e siècle	Centre-ville
Poids Public	Rue des Mas

- Combas (30)

L'époque gallo-romaine a laissé plusieurs éléments attestant d'une occupation antique. En 931 une *villa combatio in vicaria valle-anagia* est citée dans le cartulaire de Nîmes. Une tour ancienne subsiste, dont la datation reste à étudier. L'actuelle commune est fondée au xiii^e siècle autour de l'église Saint-Brice de Combas, d'abord citée dans le cartulaire de Psalmodi puis rattachée au diocèse d'Uzès. En 1384, des remparts sont érigés. Au xvi^e siècle, la majorité de la population s'est ralliée à la Réforme. Combas a conservé son église romane du xii^e siècle, remaniée et fortifiée au xiv^e siècle. Après la Révolution, la viticul-

ture se développe dans un village d'abord voué à l'agropastoralisme, marquant intensément l'urbanisme dans un nouveau quartier doté d'un temple et d'une mairie, dont la fontaine monumentale jouxte un monument à la gloire de la République. Les nombreux puits sources et fontaines alimentent le village. En augmentation, la population en 2026 est de 792 hab. pour 642 en 2019.

Armoiries figurant à l'armorial général : *D'or à une fasce losangée d'argent et de gueules*.

Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Brice xii ^e - xviii ^e siècle	Place du Souvenir
Temple xix ^e siècle	Rue du Temple
Vestiges du château médiéval (murs)	Centre ancien
Fontaine de la Mère de Dieu (lavoir en ruines et maset)	Lieu-dit les Mas
Lavoir (ruines)	Est du village
Croix de mission 1870	Place de la Paille

- Combas (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Croix de rogation xix ^e siècle	Le Vigné
Croix xix ^e siècle	Lieu-dit Les Mas
Croix xix ^e siècle	Est du village
Croix xix ^e siècle	Rue du Temple
Puits de Prouvessa	Nord du village D 999
Puits du Singlas	Nord du village D 999
Bergerie en ruine xix ^e siècle dite La Jasse de Fifine	Nord D 999 sur la colline
Maset et bassin de rétention	Lieu-dit Les Mas
Éolienne-pompe	Place de la Paille
Sculpture	
Monument à la République xix ^e siècle	Place de la Paille
Fontaine du Griffes monumentale xix ^e siècle	Place de la Paille
Patrimoine archéologique	
Carrières antiques et médiévales	Carrières des Pielles Bois des Lens
Carrières antiques et médiévales et four à chaux	La Perrière de Martin Bois de Lens
Monument funéraire avec mobilier (musée de Nîmes)	Sanguinet
Deux stèles antiques dont une au musée de Nîmes	Camp de Gilles
Four de tuiliers	La Pinède
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative attribuée à Henri Floutier	Rue du Temple

- Congénies (30)

Mentionné dès 926, le village fait partie du diocèse de Nîmes et de l'archiprêtré de Sommières. il figure dans l'assise de Calvisson, ex-fief des vicomtes de Nîmes, offert à la famille de Nogaret. Deux églises existent au xii^e siècle. Notre-Dame et une chapelle Saint-André, dépendantes du diocèse de Nîmes. Ruinées, leurs deux vocables sont réunis dans l'actuelle église gothique. Village devenu intégralement protestant dès le xvi^e siècle, le culte catholique ne reprendra qu'à la fin du xvii^e siècle. Le centre médiéval était un fort à l'urbanisme orthogonal découpé en quatre quartiers, encore visibles aujourd'hui avec le tracé de comblement des remparts et fossés qui l'entourent. Le village vit de l'élevage d'ovins, de la culture

d'oliviers et de la tonnellerie. Il présente un important patrimoine de constructions en pierre sèche dans sa campagne et de nombreux masets. Après la Révolution, de nouveaux quartiers se sont créés hors les murs avec le développement intense de la viticulture et la création de la gare. La particularité de Congénies est la présence de plusieurs communautés protestantes, calviniste, méthodiste et quaker. Au xix^e siècle, le village comptait plusieurs temples et plusieurs écoles. Les quakers présents dès le xviii^e siècle, y sont toujours. En perte modérée mais constante, la population en 2026 est de 1650 hab. pour 1682 en 2019.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Église Notre-Dame et Saint-André de Congénies	IMH et label Fondation du patrimoine
Monumental / Bâti	Localisation
Temple xix ^e siècle	Rue du Temple
Maison des Quakers xix ^e siècle	Avenue des Quakers
Maison xvi ^e siècle (privé) Façade (ancien fort)	3 rue Vieilles écoles

- Congénies (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Maison xvi ^e siècle (privé) Façade (ancien fort)	11 rue du Fort
Porche La Portalade	Rue de la Portalade
Capitelle Maurin	Nord du village, dans les bois
Capitelle du Bleu	Nord du village, dans les bois
Calvaire	Avenue de la Gare
Calvaire Abbé Teignon	Chemin Aiguillon Jeu de Mail
Peintures médiévales 1270. Texte et personnages, en remploi	1 Rue Vermeillade
Fontaine de la Bourse	Avenue des Quakers
Croix Saint-André	Chemin de Laurisset et du Clos
Maset Lissac avec puits	C 638
Maset Lebrun et sculptures	Chemin Combe de Tourelle
Capitelle de verre	Quartier Lou Fesc Garrigues Basses
Cabane de Bourquin	Chemin d’Alès
Cabane Massif de Ninardes	Ninardes Laurisset
Cabane de Marignan	Chemin d’Alès
Cabane du Capelan	Puech de Montceau
Cabane de Saint-Martin	Section D 499 Plaine Saint-Martin
Moulin à vent	Puech de la Fontaine
Cimetière Quaker xix ^e siècle	Avenue des Quakers
Patrimoine archéologique	
Vestiges via Luteva	Voie préromaine (de Nîmes à Lodève)
Église Saint-André, ruines	Quartier Saint-André
Patrimoine industriel et de réseaux	
Gare désaffectée	Voie verte

- Crespian (30)

La protohistoire a laissé des traces d’activités métallurgiques. Le village est fondé à l’époque médiévale, mentionné *crispianum* en 1138. La communauté d’habitants se forme au xiv^e siècle autour du prieuré-cure de Saint-Vincent, dépendant de l’évêché d’Uzès. Le village est rattaché à la viguerie de Sommières. Il n’est constitué à l’époque que du hameau de la Vielle et du Mas de Reilhe fondé au xvi^e siècle sur la route d’Alès, dont il reste le pigeonnier, l’escalier à vis, quelques fenêtres et la cour intérieure de cette époque. Une partie de la population convertie à la Réforme crée un temple qui sera détruit alors que l’église est incendiée en représailles. Elle sera reconstruite à la fin du xviii^e siècle. Après la Révolution, la viticulture se développe le

long de la route d’Alès et les Protestants investissent Drossin pour y fonder l’actuel temple, le quartier étant de l’autre côté de la route et éloigné de la Vielle. Vivant de l’élevage d’ovins, puis de la vigne, les paysans de Crespian ont doté la commune d’un important patrimoine rural, présentant encore des maisons et constructions vernaculaires, masets, capitelles, four-à-chaux et des domaines vignerons reconnaissables à leurs portails. Des cimetières privés protestants et leurs cyprès émaillent encore le paysage aux alentours du village. En augmentation régulière, la population en 2026 est de 530 hab. pour 408 en 2019. Armoiries figurant à l'armorial général : *de vair à une fasce losan-gée d’or et de sable*.

- Crespian (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Église xv ^e ‑ xix ^e siècle	Hameau de Vielle
Temple xix ^e siècle	Chemin du Temple
Mas de Reilhe xv ^e xviii ^e siècle (domaine privé)	Route d’Alès
Croix de mission xix ^e siècle (privée)	Hameau de la Vielle
Croix de mission	Rue de la Croix
Fontaine	Hameau de la Vielle rive du Doulibre
Four à chaux (privé)	Lieu-dit la Nouvelle
Patrimoine archéologique	
Carrières gallo-romaines Roquamaillet	Bois de Lens
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative	Route d’Alès
Pont de pierre cassé	Chemin de la Fontaine

- Entre-Vignes (34)

L'actuelle commune résulte de la fusion en 2019 entre les anciennes communes de Saint-Christol et de Vérargues. Vérargues était l’une des douze villettes de la baronnie de Lunel, seigneurie royale, de 1295 à la Révolution. Mentionnée dès 1112 une église Saint-Sébastien devient ensuite l’église Saint-André, rattachée au diocèse de Montpellier. Après la Révolution, la viticulture se développe, notamment avec la production de vin muscat, dans de grands domaines toujours présents. Saint-Christol était une commanderie de l’Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem fondée au milieu du xii^e siècle. Elle récupéra la gestion du mas de Bruyère au xiv^e siècle après l’ar-restation des Templiers. Elle dépendait de la commanderie de Saint-Gilles-du-Gard, de la viguerie de Sommières et du diocèse de Montpellier. Le château du commandeur fut construit au

xiii^e siècle. Ruiné lors des guerres de Religion, puis réparé par les commandeurs successifs, il fut revendu à la Révolution. Il subsiste au cœur du village, transformé en bâtiments privés et municipaux. Le clocher-porche a été sauvegardé. Saint-Christophe, patron de la paroisse a donné son nom à la nouvelle église reconstruite en 1872. Sous l’Ancien Régime, un bornage délimitait le territoire de la baronnie de celui de la commanderie. Le Bailli de Suffren, vice-amiral de la flotte royale et comman-deur de Saint-Christol développa considérablement le vignoble qui fait toujours aujourd’hui la richesse de ce village viticole qui comprend toujours sa cave en activité, construite en 1941 par l’architecte Villeneuve et divers domaines privés. En légère augmentation, la population en 2026 est de 2236 hab. pour 2160 en 2019.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Château la Devèze à Vérargues	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Christophe 1872	Rue de l'Église
Mairie 1878	Avenue de la Bouvine
Maison des Commandeurs hospitaliers	Rue Tour-du-Château
Ancienne chapelle des Commandeurs (privée)	Place du Christ
Horloge tour à campanile xix ^e siècle	Place du Christ
Domaine de Guinand xviii ^e ‑ xix ^e siècle	Avenue Saint-Christophe
Mas de la bruyère xiii ^e ‑ xix ^e siècle , ancienne ferme templière	Route de Lunel-Viel
Croix	Place du Christ
Croix	Rue Boutonnet

- Entre-Vignes (34) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-André xix ^e siècle	Vérargues Rue de la Mairie
Château le Pouget	Vérargues Chemin du Brus (viticole)
Lavoir xix ^e et bassin	Vérargues Route de Saint-Christol
Croix	Vérargues Route vieille
Arènes de Saint-Christol	Face à la mairie
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative architecte René Villeneuve, 1941	Saint-Christol, route de la cave
Chaix xix ^e siècle	Saint-Christol, route de Lunel-Viel
Panneau signalisation d'entrée de ville années 1950	Vérargues D 110
Borne directionnelle 4 faces, 1950	Vérargues D 110

• Fontanès (30)

Il est peut-être fondé un premier *castrum* au quartier Saint-Gély. La commune possède un important patrimoine cultuel. L'église de Notre-Dame de Prime-Combe, construite au ix^e siècle, restaurée à maintes reprises, est aujourd’hui une église-halle ouverte. Elle fut sous la dépendance de l’abbaye bénédictine d’Aniane et connut une importante fréquentation dès le Moyen Âge. En 1875, elle est à la charge des Lazaristes, qui assurent encore le pèlerinage.

Fontanesium est citée en 1292 et 1384. Le village se développe au xiii^e siècle autour de l’église Saint-Martin dépendante du diocèse d’Uzès. De nombreuses fontaines et puits à l’origine probable de son toponyme et un moulin à eau sur le Vidourle alimentent le village, qui comprend aussi une part du hameau de Pondres. La population se convertit partiellement au protestantisme. On note la présence de « coufflaïres » nom local des quakers, sur le village. Après la révocation de l’Édit de Nantes

en 1685 le gouverneur de Sommières, chargé de la répression contre les Huguenots, réside à Fontanès. Le village est attaqué par les Camisards qui incendient l’église en 1703. Elle ne sera reconstruite qu’en 1874. Après la Révolution, la viticulture se développe. Un temple est construit, en 1882, dans un nouveau quartier à proximité de la mairie et de l’école, entouré de domaines viticoles et maisons vigneronnes. Un puits à pompe a été restauré, un lavoir, des fontaines et abreuvoirs subsistent sur la commune, créés à cette époque. L’urbanisme ancien de Fontanès est l’un des plus intéressants à observer. Il présente de grands portails vignerons percés dans des rues très étroites sans aménagements particuliers pour les franchir. Sans augmentation, la population en 2026 est de 710 hab. pour 699 en 2019. Armoiries municipales : *d’azur à une barre losangée d’argent et de sinople*.

Monumental / Bâti	Localisation
Église Notre-Dame de Prime-Combe	Bois de la Réserve
Église communale xix ^e siècle, architecte Henri Révoil	Rue de l’Église
Temple au Livre 1890	Place du Temple
Mairie III ^e République	Rue de la Mairie
Presbytère 1754	Place de l’Église
Maison xix ^e siècle (privé) façade	9 rue de l’Église
Croix de Jubilé 1847	Place du Temple
Croix xix ^e siècle	Chemin de Salinelles
Croix xix ^e siècle	Route de Lecques
Croix xix ^e siècle	Chemin du Foyer

- Fontanès (30) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Puits	Hameau de Pondres
Glacière	Au nord de la commune
Moulin de la Figuière	Bord du Vidourle
Moulin à eau	Bord du Vidourle
Puits/Éolienne en ruine	Lieu-dit les Barraques
Lavoir public	Route d’Alès
Fontaine à abreuvoir	Angle rue du Micocoulier et rue Traversière
Patrimoine archéologique	
Site médiéval. La Tour de Pintard	Site du château
Site médiéval Ancien prieuré	Quartier Saint-Gely
Patrimoine industriel et de réseaux	
Ancienne tuilerie	Quartier Saint-Gely, D 164
Cave coopérative	D 107A
Pont noyé de Pondres	Hameau de Pondres
Pont de pierre	Route de Lecques

• Galargues (34)

Le Petit-Galargues, sur la vallée de la Bénovie, affluent du Vidourle était une paroisse de l’ancien diocèse de Montpellier, ainsi appelée pour ne pas la confondre avec sa voisine gardoise Le Grand-Galargues, devenu au xx^e siècle Gallargues-le-Montueux. Au xii^e siècle, le fief dépendait de la baronnie de Montredon (Salinelles) et de la viguerie de Sommières. L’élevage d’ovins pour fournir l’industrie de molleton locale est alors le premier revenu des habitants. Après la Révolution, la commune est

rattachée au département de l’Hérault, dans le canton de Castries. La culture des mûriers et l’activité viticole se développent au xix^e et au début du xx^e siècles. Ce dont témoignent les nombreuses maisons alignées le long de la route de Buzignargues qui conservent encore leurs escaliers pour accéder au balcon du 1^{er} étage, le rez-de-chaussée étant réservé à la viticulture et doté de grands portails. En augmentation, la population en 2026 est de 770 hab. pour 741 en 2019.

Monumental / Bâti	Localisation
Église xix ^e siècle	Place de l’Église
Maison façade balcon xix ^e siècle	12 place de l’Église
Mas viticole xix ^e siècle portail à décor de grappes	Route de Buzignargues
Croix xix ^e siècle	D 110 Devant le cimetière
Sculpture	
Monument aux morts sur une croix des missions	À côté de l’église
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative, architecte René Villeneuve	D 107A
Chai de 1912 avec blason à grappes	Route du Cimetière

• Gallargues-le-Montueux (30)

Avant 1969, la commune s'appelait Le Grand-Gallargues. Du haut de la colline sur laquelle le village est bâti, en bordure d'axes routiers importants depuis l'époque médiévale, le *cas-trum* de Gallargues a une vocation naturelle de surveillance des alentours, matérialisée par la tour royale qui domine le village. La *villa galacianicus* est citée en 1007 dans le cartulaire de Nîmes et en 1155 *Gallazanica* dans celui de Psalmodi. Le village dépendait de la viguerie de Lunel (34) et sa paroisse du diocèse de Nîmes. C'était le siège d'une chatellenie royale. Le prieuré Saint-Martin de fondation romane a été reconstruit après les guerres de Religion. L'actuel centre ancien de Gallargues est l'un des plus fournis en patrimoine avec ses sept monuments historiques, soit la tour royale, l'église, le temple, le pont d'*Ambrussum*, la maison médiévale dite « des pèlerins », la maison Thomas Burnet et le monument aux morts. Le château d'où les seigneurs de Rochemore commandaient les dragons en charge de la répression contre les Huguenots au XIII^e siècle, fut racheté à la

Révolution par le maire et transformé en temple. Au XIX^e siècle le développement de la viticulture crée de nouveaux quartiers en contrebas du village. De belles maisons bourgeoises aux façades et portails décorés et des maisons vigneronnes s'alignent sur la route qui contourne la colline du centre ancien, actuelle rue Jean-Grand et sur les rues descendant à la gare. Un important patrimoine civil et républicain est également bien préservé, mairie, école, café, halles, maison du peuple et monuments sur la place du Coudoulié. L'ensemble du patrimoine donne à Gallargues-le-Montueux toutes les chances d'aboutir à la création d'un site patrimonial remarquable (SPR) si la ville le souhaite.

Sans augmentation depuis 8 ans, la population en 2026 est de 3776 hab. pour 3766 en 2019.

Armoiries municipales datant de 1902 : *De gueules à un coq d'or, au chef d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or.*

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Maison gothique	IMH
Maison Thomas Burnet (privée)	IMH
Tour royale	CMH
Pont romain, site archéologique	CMH
Église Saint-Martin XII ^e - XVII ^e siècles	IMH
Temple (ancien château)	IMH et label Fondation du patrimoine
Monument aux morts	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Mairie XVIII ^e - XIX ^e siècles	Place du Coudoulié
Ancienne Maison du Peuple	Rue Viviane-Bardot
Les halles XIX ^e siècle	Place des Halles
Maison consulaire XVIII ^e siècle (musée)	Rue de la Bonnette Rouge
École XIX ^e siècle	Rue Jean-Grand
Maison « Villa Émilie » XIX ^e siècle	Rue Jean-Grand
Cercle XIX ^e siècle	Place du Coudoulié
Lavoir	Pont des Aiguillons
Font Saint-Cosme Pouzarenque	Place de la Source
Sculpture	
Statue à la République	Place du Coudoulié
Rocher sculpté Par Numa Ferrier	4 rue Calade vieux village
Patrimoine archéologique	
Via Domitia	Route d'Aubais / chemin d'Ambrussum
Murs gallo-romains	La Parret des sarrasins
Carrières antiques	Cabassus et Roc de Luche

- Gallargues-le-Montueux (30) suite

Patrimoine industriel et de réseaux	
Gare XIX ^e siècle	Avenue de la Station
Télégraphe Chappe reconstitution à l'identique	Tour Royale

• Garrigues (34)

La communauté villageoise prend naissance à l'époque médiévale. La *mansus de Garricis* figure dans le cartulaire de Gellone en 1097. L'église Saint-Barthélemy citée en 1147 faisait partie de l'ancien diocèse de Montpellier, mais elle apparaît dans l'archiprêtré de Restinclières au XVIII^e siècle en tant que prieuré-cure. Au XII^e siècle, le fief dépendait de la baronnie de Montredon (Salinelles) et de la viguerie de Sommières qui adoptent la Réforme au XVI^e siècle. À Garrigues les habitants cultivent des céréales et font de l'élevage ovin principalement pour fournir l'industrie sommiéroise du molleton.

Après la Révolution, la commune est rattachée au département de l'Hérault, dans le canton de Restinclières puis celui de Claret. L'activité viticole aux XIX^e et XX^e siècles et le centre ancien actuel du village se développent autour de l'église. La culture du mûrier démarre également et des maisons rurales se construisent pour la pratique de ces activités qui sont encore très présentes dans les villages de l'ancienne baronnie. En augmentation, la population en 2026 est de 241 hab. pour 178 en 2019.

Monumental / Bâti	Localisation
Église XVII ^e siècle	Place de l'Église
Château Roumanières 1782	D 120. Chemin des Verriers
Horloge publique XIX ^e siècle avec campanile et cloche	Place de l'Église
Poste relais local XX ^e siècle	Rue de Cros derrière la mairie
Ancien chai	Place de la Mairie
Croix XIX ^e siècle	Devant la Mairie
Croix XIX ^e siècle	Route de Campagne
Croix XIX ^e siècle	Place de l'Église
Réservoir circulaire en pierre	Route de Campagne
Fontaine pompe, XX ^e siècle , en fonte verte	Place de l'Église
Puits 1837	Entrée chemin des Verriers
Puits avec abreuvoir	Place de la Mairie
Maison rurale languedocienne XIX ^e siècle	Rue de la Forge
Patrimoine industriel et de réseaux	
Panneau de direction 1950	D 120 – D 120E, début chemin des Verriers

• Junas (30)

Des vestiges d’occupation gallo-romaine ont été identifiés cepend­ant la fondation de la commune actuelle remonte à l’époque médiévale avec le démarrage de l’activité de taille de pierre qui perdure jusqu’au x^e siècle. Les carrières produisaient bards et *bugetz*, pour la construction des maisons.

Junassium en 1384 est une paroisse du diocèse de Nîmes, annexe de la paroisse d’Aujargues, son prieuré Saint-Benoît dépendait de l’abbaye d’Aniane. C’est l’une des paroisses du marquisat de Calvisson créé en 1644. L’église ruinée lors des guerres de Religion fut reconstruite en 1686. Il ne reste de roman que son abside. Elle servit de temple au début du xix^e siècle avant la construction de l’actuel temple, car le village ne comptait plus que 31 Catholiques pour 504 Protestants au début du xix^e siècle. Le seigneur d’Aubais était propriétaire des mas de Gavernes et de Christin où se sont tenues des assem­blées au Désert. Ces domaines ont été rattachés à Junas après la Révolution. Les vestiges de l’église Saint-Saturnin détruite en 1622 et reconstruite en 1672 sont encore visibles et intégrés

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Horloge publique	Label Fondation du patrimoine
Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Benoît, xv ^e siècle	Place de l’Église
Temple xix ^e , vitraux de Daniel Humair et Éric Linart	Rue du Temple
Mas de Gavernes à pigeonnier xvi ^e - xviii ^e siècle	Route de Sommières
Ancienne église Saint-Saturnin Mas de Gavernes	Route de Sommières
École xix ^e siècle	Rue du Lavoir
Lavoir public xix ^e siècle	Chemin des Corbières près de la Combette
Lavoir public xix ^e siècle	Centre ancien
Puits-pompe publique des écoles et abreuvoir xix ^e siècle	Place de l’Avenir
Puits public xix ^e siècle	Rue de la Mairie
Puits public	Rue des Pouzes
Ancien four à pain communal	Rue du four
Croix xix ^e siècle	Place de la Croix
Porche médiéval et mâchicoulis xiv ^e siècle (ancien château)	Place de la Croix
Moulin à vent xviii ^e siècle (privé)	Sur une hauteur, près du moulin de Corbière
Moulin de Corbières xv ^e siècle ruines et bassins	Ruisseau des Corbières
Moulin de Saint-Christol (privé) ruines	Berges du Vidourle
Sculpture	
Kiosque de la concorde xx ^e siècle	Place de l’Avenir
Patrimoine archéologique	
Carrières de molasse médiévale	Bon-Temps
Site paléochrétien et médiéval, élément de pressoir, sarcophage, matériel conservé au mas	Mas de Gavernes

dans le domaine privé du mas de Gavernes dont la façade de l’époque est bien conservée avec ses fenêtres à meneaux et son pigeonnier. Le mas de Christin était une ferme comprenant une garenne et un relais de chasse qui est devenu l’actuel château de Christin.

Le village borde le Vidourle et ses affluents locaux. Il comprend un patrimoine de l’eau important, dont le moulin de Carrière datant du xv^e siècle. Il présente un exceptionnel principe de res-clause très rare à cette échelle.

Après la Révolution, la viticulture se développe. Le village est équipé de fontaines, puits et lavoirs et le train arrive jusqu’au vil-lage, doté d’une gare désaffectée aujourd’hui, toujours présente sur la voie verte. Aujourd’hui, « les rencontres de la pierre » axées sur la connaissance et la transmisssion des savoir-faire autour de la taille ont lieu tous les deux ans, depuis plus de vingt ans.

En augmentation, la population en 2026 est de 1367 hab. pour 1105 en 2019.

- Junas (30) suite

Patrimoine archéologique	
Vestiges de pressoir, taillé <i>in situ</i> partie dormante	Chemin du Palais
Patrimoine industriel et de réseaux	
Carrières de molasse dites « De Bon-Temps »	Chemin de Bon-Temps
Teuillères hautes ancienne tuilerie	Sud-est du village vers Aubais
Ancienne gare	Route d’Aujargues

• Le Cailar (30)

Une agglomération antique remontant au vi^e siècle av. n. è., toujours en cours de fouilles, a été retrouvée au sud du village sis au confluent du Vistre et du Rhône. Dès l’époque médiévale, la mention *Castellare* en 1018, *Castlar* en 1096 dans le cartulaire de Psalmodi peut désigner un *castellum*, soit une structure bâtie vouée au stockage et à la distribution d’eau. La situation du Cailar pourrait correspondre mais cette interprétation reste à étu-dier. La terre appartient d’abord aux vicomtes de Nîmes en 1112 puis aux Bermond, et enfin au royaume après la guerre des Albigeois. Dépendante de la viguerie de Nîmes, échangée par Louis IX en 1248 avec les seigneurs d’Aubais, ils la transmettent par mariage au xvi^e siècle aux de Baschi, barons puis marquis d’Aubais. Ils ont converti le village au protestantisme où naît Abdias Maurel dit Catinat. La tour d’Anglas, péage sur le Vistre, est réaménagée au début du xvii^e siècle car elle figure sur la

carte des environs d’Aigues-Mortes (voir p. 39). Elle doit son nom à la famille d’Anglas, juristes de Marsillargues, devenue d’Anglas de Praviel. Dès 1119, l’église Saint-Étienne est men-tionnée toujours présente sur la commune. Elle fut en partie rui-née lors des guerres de Religion et reconstruite en 1628. L’église de Saint-Gilles-le-Vieux retrouvée en 2014 lui était rattachée. Au xix^e siècle, le village compte 399 Catholiques pour 958 Protestants qui fondent un temple doté d’un très haut clocher. L’ancienne caserne de dragons est devenue la mairie. La viticulture se développe, le village est doté d’une gare. Un très riche patrimoine civil et républicain et un important patri-moine de l’eau, sont visibles aujourd’hui dans le centre ancien. En légère augmentation, la population en 2026 est de 2598 hab. pour 2464 en 2019. Armoiries figurant à l’armorial général : *D’argent à un saule de sinople*.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Temple au Livre 1840-1865	Label Fondation du patrimoine
Les arènes	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Mairie Casernes de Dragons 1758	Place Ledru-Rollin
Tour de l’horloge et ancienne halle xix ^e siècle	15 Rue Émile-Zola
Maison Louis Thibon Façade	19 Rue Émile-Zola
Maison xix ^e façade et clôture, sculptures en ronde-bosse	17 avenue Jean-Macé
Maison (privé) façade xix ^e siècle	25 avenue Jean-Macé
Maison (privé) façade xix ^e siècle	28 Rue Émile-Zola
Maison du marquis de Baroncelli	Place Th. Ludovic
Mas de Jonquières (Petit Bourry)	Route du Pont des Tourradons
Mas de Bourry xvii ^e siècle	Route du Pont des Tourradons
Tour Boissy d’Anglas xvii ^e siècle	Route du Pont des Tourradons
Cimetière protestant familial (privé)	Entre le stade et le cimetière
Lavoir Bel Air	Chemin de Marsillargues
Lavoir Gambetta	Rue Gambetta
Moulin de la Levade (privé)	Sur le Vistre
Moulin de Pasquier (privé)	Sur le Vistre

- Le Cailar (30) suite

Sculpture	
 Stèle du Sanglier (taureau cocardier)	 Rond-Point route d'Arles
Patrimoine archéologique	
 Port protohistorique (en cours de fouilles)	 À côté du Cimetière
Patrimoine industriel et de réseaux	
 Ancienne cave coopérative	 Quartier de la gare
 Gare désaffectée (privé)	 Avenue Jean-Macé

• Lecques (30)

Villa licas en 1022 est citée dans le cartulaire de Nîmes et *cas-trum de lequas cum ecclesia* en 1156. L'église Saint-Étienne de Lecques était une paroisse du diocèse de Nîmes. Le *castrum* et l'église appartenaient à l'évêché jusqu'au rattachement du *cas-trum* au domaine royal en 1269.

Au xvi^e siècle, le seigneur protestant du village Abdias de Chaumont de Bertichères, dit « Gremian » fait démanteler l'église romane. L'actuelle église Saint-André fut construite au cœur du village, en 1686 puis incendiée par les Camisards et reconstruite après la Révolution. La viticulture se développe au xix^e siècle et la partie médiévale du village que l'on peut toujours

voir aujourd’hui, s’ouvre sur de nouveaux quartiers le long de la rue principale montant vers Sardan, au bord de laquelle la mai-rie, le temple et l’école sont construits ainsi que des maisons vigneronnes. Le pont noyé sur le Vidourle offre un beau paysage au pied du rocher portant le château et le centre ancien.

Le chemin européen « Sur les pas des Huguenots et des Vaudois » longe ce village à l'importante mémoire protestante. La prophétesse Catherine Foncaillié, pendue à Nîmes en était originaire.

La population est stable 482 habitants en 2026 pour 477 en 2019.

Monumental / Bâti	Localisation
Église xvii ^e - xix ^e siècles	 Rue de l'Église
École mairie III ^e République	 Rue de la Cave
Temple	 Rue de la Cave
Château. Parties médiévales conservées	 À côté de l'église
Remparts médiévaux	 Entourent le vieux village au sud
Ruine de l'église romane	 Chemin communal n° 2
Maison xix ^e siècle avec portail à décor de tonneaux	 Rue de la Cave
Escalier des remparts 1870 (large)	 Sud du Village
Escalier dans les remparts (étroit)	 Remparts
Ancien moulin à eau	 Au bord du Vidourle
Noria	 En amont du moulin
Croix	 Place de l'Église
Croix xix ^e siècle	 Rue de la Gleissasse
Croix xix ^e siècle	 Rue Dite Combe Passier
Patrimoine industriel et de réseaux	
 Cave coopérative	 Rue de la Cave
 Pont noyé sur le Vidourle	 Route de Fontanès

• Le Grau-du-Roi (30)

Commune créée en 1879 après son démembrement d'Aigues-Mortes, elle devient au xx^e siècle un des trois plus importants ports de pêche sur la côte méditerranéenne française, le deuxième port de plaisance d'Europe et l'une des sept communes balnéaires de la côte languedocienne fondée anté-rieurement à la mission Racine. La station est créée dès 1835, comme le rapporte son maire fondateur Jean Vigne-Malbois. Le train arrive en 1909. De la station existant au début du xx^e siècle, il reste surtout les deux phares et le quartier rive droite du canal qui compte encore plusieurs résidences et villégiatures de l'époque ainsi que le sanatorium. Après la Seconde Guerre mon-diale qui fit beaucoup de dégâts, la rive gauche est en réamé-nagement constant depuis 1960 jusqu'à aujourd’hui. Du Quai Colbert en 1920 il ne reste que quelques façades et l'hôtel d'Angleterre. La mission Racine permet le développement de Port-Camargue dans les années 1970 et les plus grands archi-tectes et artistes de la mission y travaillent, de Jean Balladur à

Joseph Massota, de Bacchus à Paule Pascal, laissant aujourd’hui un important patrimoine du siècle dernier, multi labellisé architecture contemporaine remarquable (ACR). La commune est aussi détentrice d'un patrimoine culturel imma-tériel lié aux savoir-faire transmis concernant la pêche et ses métiers et aux traditions culinaires locales qui motivent sa parti-cipation à l'élaboration en cours de la candidature française sur la liste représentative du Patrimoine culturel immatériel de l'Unesco concernant la diète méditerranéenne.

Sans augmentation, la population permanente en 2026 est de 8552 hab. pour 8661 en 2019.

Les armoiries ont été créées par la mairie en 1947 :

Parti : d'or à 2 thons de gueules, en pointe, surmontés d'une grappe de raisin de même et feuillée de sinople ; D'azur à un lion rampant d'or, langué de gueules ; le tout chargé en pal de deux bisses d'argent enlacées et languées de même.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
 Vieux phare	 CMH
 Phare de l'Espiguette	 CMH
 ENTAV Maison des vins de l'Espiguette, 1969, architecte Joseph Massota	 ACR
 Capitainerie de Port-Camargue et Quai d'honneur, architectes Jean Balladur, Joseph Massota	 ACR
Monumental / Bâti	Localisation
 Mairie architecture contemporaine 2014 Archt. Antoine Garcia-Diaz	 1 place de la Libération
 Église Saint-Pierre Années 1960	 Place du Dr Belsamond-Ramain
 Maison du Dauphin 1905 (Privée)	 Place du Dr Belsamond-Ramain
 Villa Parry xix ^e siècle	 Office de tourisme actuel
 Café de Paris 1900-1910 éléments d'origine conservés	 Quai Colbert
 Hôtel d'Angleterre (Ancien hôtel Bellevue) xix ^e élément subsistant de la première station balnéaire -1900	 Quai Colbert
 Maison architecture balnéaire 1930 (Façade)	 3 rue de l'Égalité
 Trois maisons, architecture balnéaire années 1930 (façades)	 Rue Gabriel-Péri
 Hôpital, centre hélio-marin, frise architecturale Jean-Charles Lallement dit Bacchus dans le parc	 Le Boucanet
 Immeuble le Grand Galion, 1975, architecte Joseph Massota, sculpture : Paule Pascal	 Port Camargue
 Résidence de la mer, 1968 architecte Joseph Massota	 Boulevard du Dr Jean Bastide
 Arènes 1990	 Quai Colbert
Sculpture	
 Sculpture la Pomone xx ^e siècle , sculpteur Bacchus	 Le Boucanet
 Jardins des sculptures xx ^e siècle , architecte Jean Balladur	 Port Camargue
 Corps à cœur 2003 Chevaux de Camargue, Ben. K	 Devant la gare
 Femme de pêcheur et sa fille 2014, Ali Salem	 Bout du quai Colbert

- Le Grau-du-Roi (30) suite

Sculpture	
Marianne 2014, Ali Salem	Nouvelle mairie
Fontaine, 1968 sculpture de Paule Pascal	Boucanet, Résidence de la Mer, boulevard du Dr Bastide
Coquilles, 1969, sculpture de Paule Pascal	Boucanet, Résidence Beaupré, avenue du Centurion
Les Jambes, sculpture de Paule Pascal, 1982	Jardin public port Camargue, avenue Jean-Lasserre
Patrimoine industriel et de réseaux	
Gare 1905	
Canal maritime xviii ^e - xx ^e siècles	Canal du Grau-du-Roi
Quais xix ^e siècle	Quai Colbert et quai Charles-de-Gaulle
Le port de pêche et chantiers navals, 1975	Port de pêche
Le Pont Levant du Grau-du-Roi(routier) xx ^e siècle	Sur le canal
Le Pont tournant (routier) xx ^e siècle	Sur le canal

- Lunel (34)

La ville est fondée au x^e siècle par les Gaucelm, vassaux des Bermond d'Anduze en même temps que la baronnie de Lunel dont elle est le chef-lieu. Elle comprend douze « villettes », devenues les communes du canton de Lunel pour la plupart. *Lunellum castrum*, est mentionné en 1035 dans le cartulaire de Foix, *castrum Lunell* en 1116 dans le cartulaire de Gellone. Une importante communauté juive s'y est installée. Benjamin de Tudèle mentionne en 1160 *Lunel ubi sanctus erat coetus israelitarum*. La paroisse de Lunel est mentionnée en 1096 dans le cartulaire d'Aniane et en 1333, *prioratus de lunello novo* dans les statuts ecclésiastiques de Maguelone. La ville était l'une des sept ressortissantes du diocèse de Montpellier. Le chemin collecteur du sel des étangs arrivait alors aux cabanes sur le canal de Lunel, qui n'était principalement que le cours inférieur du Dardaillon se jetant dans l'étang. L'abbaye de Psalmodi y est présente au Mas des Ports à la rupture de charges entre chemins de terre et voies d'eau. Le trafic générerait des revenus dont les ecclésiastiques étaient seuls à profiter. La fondation de la baronnie de Lunel permet de mettre en place de nouveaux péages et impôts, comme le précise le cartulaire de la ville. Rattachée au domaine royal dès 1295, la prolongation

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Musée Médard	Label Musée de France
Maison médiévale, la viguerie royale	IMH
Porte Notre-Dame, et parties du <i>castrum</i> attenantes	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Mairie xix ^e siècle	Avenue de la Gare
Église Notre-Dame-du-Lac xii ^e - xvii ^e siècle	Place des Martyrs de la Résistance
Halle à poisson xviii ^e siècle (office de tourisme)	Rue Gabriel-Péri

- Lunel (34) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Hôtel de Pierre de Bernis xvii ^e siècle	37 rue Émile-Zola
Hôtel de Brignac (école Sainte-Thérèse) xviii ^e siècle	Rue Gabriel-Péri
École début xx ^e siècle	Avenue de la Gare
Place des Caladons. Ancienne place du marché xv ^e siècle	Place Jean-Jaurès
Passage des Caladons	Place Jean-Jaurès
Maison xv ^e siècle à loggia	Rue Droite
Temple (propriété communale)	Rue Pascal
Grand Magasin xix ^e siècle type Galerie	Grand Rue
Maison Gemp-Pernot (notaire) xix ^e siècle	Avenue de la Gare
Espace Feuillade ancien couvent	Boulevard Lafayette
Bains-douches xx ^e siècle	Boulevard Lafayette
Hôpital ancien couvent des Ursulines	Route de Montpellier
Chapelle des Pénitents xix ^e siècle	47 rue Henri-de-Bornier
Halles xix ^e siècle	Rue Gabriel-Péri
Maison xiii ^e - xvii ^e siècle	207 rue Alphonse-Ménard
Maison à loggia (ancienne maison consulaire xvii ^e siècle)	Place des Martyrs de la Résistance
Mas de Fourques maison de Jean Hugo (privé)	Mas de Fourques
Caserne des Dragons xviii ^e siècle (gendarmerie de Lunel)	Route de Nîmes
Sculpture	
Capitaine Charles Ménard 1861-1892 démontée	Place Jean-Jaurès
Statue de la Liberté (copie de 1989)	Place de la République
Henri de Bornier (1825-1901)	Parc Jean-Hugo
Le Remords, 1879 Exposée à l'exposition universelle de 1878	Parc Jean-Hugo
Jean Hugo	Parc Jean-Hugo
Le Pescalune 2006	Place de la République
Statue de Pascalet Biou d'Or 1980	Avenue des Abrivados
La Famille cosmique 2006	Boulevard Saint-Fructueux
Porte rouge	Place Denfert-Rochereau
Monument aux morts, maître d'œuvre Paul Dardé	Entrée du Parc-Hugo
Patrimoine industriel et de réseaux	
Ancienne gare xix ^e siècle	À côté de la gare actuelle
Gare xx ^e siècle	Rue de Verdun
Ancien Port de Lunel (xviii ^e - xx ^e siècle)	Actuel parking du canal
Canal de Lunel xiii ^e siècle	Avenue des Abrivados

• Lunel-Viel (34)

La création d’une agglomération gallo-romaine, au sud de la via Domitia, dont on peut encore voir les vestiges en ville est à l’origine de l’actuelle commune. Trois nécropoles attestent d’une présence continue jusqu’au début du Moyen Âge. L’église Saint-Vincent est fondée qui structure une première communauté autour d’elle, cependant Lunel-Viel n’apparaît sous ce nom qu’au xii^e siècle, citée parmi les douze villetes de la baronnie de Lunel. Son toponyme évoque son antériorité administrative, donc un pouvoir seigneurial éteint au profit de Lunel. Rien ne prouve qu’elle portait le nom de Lunel antérieurement à la création de la baronnie éponyme. Au contraire c’est probablement la fondation de la baronnie qui créa les deux toponymes de Lunel et Lunel-Viel, pour marquer ce transfert d’autorité aux yeux de la population, Lunel-Viel étant le seul village administrative-ment structuré antérieur à la période médiévale dans la nouvelle baronnie. Dans le cartulaire de Maguelone, une mention de 1161 éclaircit cette situation à propos des églises des deux villes de Lunel et Cabrières « aussi appelée Lunel-Viel » et leurs annexes : *de ecclesiis de Lunello et de Cabreriis aliter de lunello*

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Orangerie du château	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Le château et son parc	Avenue du Parc
Église Saint-Vincent xvii ^e siècle	Place de l’Église
Horloge publique clocher xix ^e siècle	Place de l’Église
École laïque début xx ^e siècle	Place du 14 juillet
Maison façade et balcon xix ^e siècle	40 Place du 14 Juillet
Maison façade et balcon 1888	77 Place du 14 Juillet
Maison xix ^e siècle	5 Place du 14 Juillet
Ancienne mairie xix ^e siècle poste actuelle	Place de l’ancienne mairie
Salle des conférences xix ^e siècle	Rue de la République et route de Saint-Geniès des Mourgues
Château des Farges xix ^e siècle	Route de Saint-Geniès des Mourgues
Croix xix ^e siècle	Arrière de l'église
Croix xix ^e siècle	Place de l’Église
Arènes	Avenue du Sport
Sculpture	
Monument aux morts, maître d’œuvre Jean Mérignargues, 1921	Cimetière
Patrimoine archéologique	
Site paléolithique, en cours de fouilles	Grotte des Caves
Thermes gallo-romains, aqueduc, éléments valorisés	Rue des Thermes
Nécropoles du Verdier et des Horts (période antique et paléochrétienne)	Centre ancien
Patrimoine industriel et de réseaux	
Gare	Avenue de la Gare

veteri cum suis annexis. Par ailleurs, deux personnes sont citées dans un acte, Raimondus de Lunello et Bernardus de Cabrieriis en 1151. Le village portait donc vraisemblablement le nom de Cabrières antérieurement à la création de Lunel. Le chemin rou-mieu arrivant du pont d’*Ambrussum* qui traversait la commune est fermé au xiv^e siècle pour contraindre le passage par Lunel. La fondation du château actuel remonte à la Renaissance, créé par les de Trémollet de Montpellier. Il est reconstruit et embelli d’un parc et d’une orangerie au xix^e siècle. L’actuelle mairie s’y est installée. La commune qui vivait du pastoralisme et de poly-culture se développe considérablement au xix^e siècle avec la viti-culture et la création de la gare. De belles maisons vigneronnes s’étalent en ligne le long de la N 113 qui traverse la commune. Après la Révolution, la population développe sous la IIIe République un ensemble de bâtiments civils aux façades bien conservées, principalement autour de la place du 14 Juillet. En augmentation, la population en 2026 est de 4535 hab. pour 3918 en 2019.

• Marsillargues (34)

Le Cartulaire de Gellone mentionne la *villa martecellos* en 900 puis la *villa que vocatur marcianicus* en 1031. Il y a donc un premier village qui comprend alors le Mas des ports. En 1295, le roi Philippe le Bel est le nouveau baron de Lunel et il démembre la terre de Marsillargues en 1303 pour l’offrir en fief à Guillaume de Nogaret, anobli pour service rendus au royaume. À charge pour lui de faire construire son château dont il reste actuellement le donjon. Symbole de l’anoblissement de la famille, il sera toujours conservé par ses descendants qui transforment le château en une résidence parmi les plus belles du Languedoc grâce à leurs revenus et leur statut de marquis de Calvisson et de Marsillargues obtenus sous Louis XIII. La commune adopte un plan à la mode capétienne en « bas-tide » et vit principalement d’élevages d’ovins qui pâturent dans les marais et de cultures. D’humbles cabanes le long du canal permettent aux habitants de chasser et de pêcher depuis l’époque médiévale, héritées de leurs parents, ce qui permet de bénéficier encore aujourd’hui de la transmission de ces pratiques sur la commune. De grands mas s’étendent dans la campagne autour du canal. Mais l’embellie économique commence

au xviii^e siècle avec le développement du commerce des eaux-de-vie et du vin utilisant le nouveau réseau du canal du Midi, puis du canal de Beaucaire. Après la Révolution, une partie de la population étant restée protestante, deux temples sont créés en 1821 et 1865. Un impor-tant patrimoine civil et républicain se développe autour de l’église Saint-Sauveur, mais aussi sur les boulevards qui s’éten-dent sur les fossés comblés des anciens remparts, détruits après les guerres de Religion. Les aménagements hydrauliques arri-vent dès la fin du xix^e siècle, avec fontaines et lavoirs dans les quartiers. L’ancien gué sur le Vidourle est remplacé par un pont routier dés-enclavant Marsillargues côté gardois au début du xx^e siècle. Des maisons aux opulentes façades s’alignent le long des boulevards toujours visibles. Avec la ville des Pescalunes, Marsillargues est l’une des communes les plus riches en patrimoine subsistant de toutes les époques dans l’agglomération de Lunel. En augmentation, la population en 2026 est de 7053 hab. pour 6303 en 2019. Armes : *D’azur à une M gothique d’argent enclose dans un orle de même*.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Le château XIVE-XVIIIe siècles	CMH et label Fondation du patrimoine
Ancien Hôtel de Mourgue	IMH
Église Saint-Sauveur	IMH
Arènes (ancien plan)	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Mairie xix ^e siècle	Rue de la mairie
Temple calviniste 1821-1835	Rue Émile-Zola
Temple au Livre 1865	Boulevard Daumas
École maternelle, début xx ^e siècle	Boulevard Ernest-Renan
École primaire, début xx ^e siècle	Boulevard de la République
École primaire, début xx ^e siècle	Rue de l’Ancienne Poste
Maison à portail décoré en façade	Rue Jean-Jaurès
Maison des chants (théâtre), début xx ^e siècle	3 bis rue Émile-Zola
Moulin Bernard xiii ^e siècle	Moulin Bernard
Deux mas, xiii ^e - xviii ^e siècles , famille de Nogaret, seigneurs de Calvisson et de Marsillargues	Mas de Tamerlet – Mas Aujargues
Mas Desports, xiii ^e - xix ^e siècle , construit sur le site de l’ancien port	Route de la mer
Mas Médard, xvii ^e - xix ^e siècle , famille Médard de Lunel	Mas Le Castellet
Mas d’Anglas, xvii ^e - xix ^e siècle , famille de Paulin d’Anglas de Praviel	Mas Colombier
15 autres mas antérieurs au XIXe siècle sur la commune	Carte de Cassini
Croix de Tamariguières	Chemin de Tamariguière
Sculpture	
Statue de Saint-Gabriel, xix ^e siècle	Chemin de Saint-Gabriel

- Marsillargues (34) suite

Patrimoine archéologique	
Notre-Dame et Saint-Pierre des Ports, port médiéval du sel	Mas des Ports
Patrimoine industriel et de réseaux	
Distillerie 1919	Derrière rue Émile-Zola quartier du temple
Ancienne gare	Avenue de l’Ancienne Gare
Canal de Lunel et ses cabanes	Canal de Lunel
Pont Boulet, début xx ^e siècle	Sur le Vidourle
Usine d’électricité et barrage	Sur le Vidourle
Réservoir et service des eaux, 1922	14 boulevard Benezech
Panneau routier béton émaillé entrée de ville, 1960	Route du Pont de Lunel

• Montmirat (30)

Le toponyme de Montmirat exprime le caractère perché de l'ancien *castellas*, habité depuis la préhistoire jusqu'à l'époque médiévale, d'où la vue était très large sur le paysage et les routes environnantes. Sis au pied du bois de Lens, la présence humaine y est attestée depuis la préhistoire. Les carrières romaines du Roquet sises sur la commune ont servi entre autres à la construction de Nîmes.

Le village est nommé *mons miratus*, cité en 1188 dans le cartulaire de Franquevaux, et constitue le premier site de la commune construit entre le xii^e et le xiv^e siècle. Les Bénédictins de Cluny viennent y fonder l'abbaye de Notre-Dame-de-Jouffe. Le *castellas* est uni à la paroisse de Crespian jusqu'en 1711. Le fief appartenait au xviii^e siècle à la famille Esponchès de Nîmes. Les Camisards ayant incendié Notre-Dame de Jouffe, une nouvelle église Saint-André de Montmirat est construite dans le

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Carrière du Roquet	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Le Castellas ancien bourg castral médiéval en ruines	Le Castellas
Notre-Dame de la Jouffe église romane en ruine	Le Castellas
Le temple, ancienne église	En bordure N° 110
Église paroissiale	Centre village
Puits	Route N110 hameau La Chapelle
Croix xix ^e siècle	Sud du village
Bergerie en ruine	Chemin menant à Notre-Dame de la Jouffe
Ferme médiévale	Les Clos de la Combe de Fabres
Ferme médiévale et moderne	Félinard
Quatre cimetières familiaux protestants, xix ^e siècle	Route de Cannes D123
Sculpture	
Trois fontaines murales en pierre sculptée, xix ^e siècle	Mur du temple, rue de l'École et chemin de Saint-Mamert

- Montmirat (30) suite

Patrimoine archéologique	
Grottes de Macassargues	Lieu-dit Petit Lens
Oppidum de la Jouffe protohistorique et gallo-romain Objets au Musée de Nîmes	Bois des Lens
Carrière gallo-romaine et industrie métallurgique	Serre de Matelas
Citerne antique	La Citernasse

• Montpezat (30)

Une présence communautaire est attestée depuis l'Âge du fer et l'Antiquité. L'actuel village remonte à l'époque médiévale avec la fondation par les Bermond d'Anduze d'un premier *castrum de montis pesati* cité en 1156, sur le site perché où le centre ancien se trouve toujours aujourd'hui. Pour partie parié jusqu'en 1522 avec l'évêché de Nîmes, l'évêque y fait construire l'église romane Saint-Sébastien.

Le village morphologiquement contraint dans son potentiel urbain de développement reste confiné dans ses remparts mais le château et l'habitat évoluent au fil des siècles. La seigneurie est acquise en 1521 par Pierre de Trémolet, médecin du roi François Ier qui l'anoblit, créant la baronnie de Montpezat deve-nue ensuite marquisat au xvii^e siècle.

Au xvi^e siècle, lors des guerres de Religion, une partie de la population s'était convertie, et l'église avait été saccagée et le château démantelé. Les Trémolet reconstruisirent la belle

demeure qu'il est toujours aujourd'hui au cœur de Montpezat, sur les bases conservées du premier *castrum*.

Après la Révolution, le village qui pratiquait culture céréalière et pastoralisme s'adonne à la viticulture. Des domaines se déve-loppent dans la plaine, de nouveaux quartiers extra-muros nais-sent le long des routes partant du village, dont celui du temple. Les adductions d'eaux potables et d'irrigation sont réalisées et un lavoir est construit en contrebas du centre ancien. Le village aujourd'hui offre un intéressant urbanisme s'étendant sur dix siècles d'évolution et un patrimoine de pierre et d'eau bien conservé.

En augmentation constante, la population en 2026 est de 1428 hab. pour 1176 en 2019.

Les armoiries figurent à l'armorial général : *D'azur à un mont pesé, avec un poids de sanctuaire, dans une balance abattue, le tout d'or.*

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Château de Montpezat	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
<i>Castrum</i> féodal perché (plan centré)	Centre ancien
Porte monumentale rempart	Centre ancien
Église Saint-Sébastien	Place de l'Église
Mairie	Place de l'Église
Temple	Rue Principale D 522
Passage Dougue	Rempart
Ruine d'un moulin à vent	Sud-ouest du Village
Capitelle (privée)	Moulin à vent
Lavoir couvert public	Sous le château, route menant vers les Clos
Croix de mission xix ^e siècle	Place des Platanes
Croix de mission 1863	Place de l'Église
Croix xix ^e siècle	D 522
Croix xix ^e siècle	Au nord du village D 522
Sculpture	
Statue de la Vierge (privée)	Sur la D 522

- Montpezat (30) suite

Patrimoine archéologique	
Atelier de potier gallo-romain, production de céramique indigène	Serre du Mitan (colline du milieu)
Fourneau à fer avec structure de four en place (gallo-romain)	Deveneau
Habitat gallo-romain	La Veyrunes
Nécropole haut Moyen Âge – Sarcophage en mairie de Montpezat	Coteau au bord du chemin de Cantadur
Épitaphe latine	Dans l'église en remploi
Sous terrain médiéval partant du château, coupé par la route	Entre la route d’Uzès et le village

- Mus (30)

Murs, *villa in valle anagia* est citée en 1060 dans le cartulaire de Nîmes et en 1094 dans celui de Psalmodi. Le village est connu pour ses carrières. Il fait partie des paroisses de l'assise de Calvisson offerte à Guillaume de Nogaret en 1303 ayant servi à établir le marquisat. Les vestiges d’un fort datant de cette période subsistent dans le centre ancien. Paroisse du diocèse de Nîmes, l’église romane Saint-Jean-Baptiste aussi appelée Saint-Pierre fut ruinée lors des guerres de Religion. La popula-tion devenue protestante avait bâti un temple, détruit en 1685 comme tous les autres, sur ordre royal. L’église est reconstruite puis incendiée par les Camisards en 1703. La grotte de Brézines sur la commune a servi de lieu d’assemblée au Désert. Après la Révolution, l’église rénovée est donnée aux Protestants en 1802 mais trop petite, elle est rendue aux Catholiques en 1815. Un nouveau temple est construit dès 1819 dans un nou-veau quartier voué à la viticulture.

Monumental / Bâti	Localisation
Temple xix ^e siècle	Rue du Temple
Église xii ^e - xvii ^e siècle	Rue de l'Église
Vestiges de maison forte xv ^e siècle	Rue des Arcades
Vestige remparts xv ^e siècle	Rue Soleil Levant
Puits	Rue Ancienne Tuilerie
Puits	Chemin des Mas
Puits vieux	Rue du Puits Vieux
Puits Noria xvi ^e siècle (privé)	Route de Calvisson
Pompe	Rue Airettes
Croix du cimetière	Cimetière
Chai	Quartiers ouest
Cimetière familial protestant (privé)	Chemin champs de Mars-Puech
Patrimoine archéologique	
Carrières romaines	Lieu-dit L'Ouvre
Grotte lieu d’assemblée au Désert (privé)	Chemin du Muscat

- Nages-et-Solorgues (30)

L’*oppidum* de Nages et son urbanisme étudié ont démontré l’implantation durable d’une communauté qui perdure à l’époque romaine, les habitants étant descendus dans la plaine de la Vaunage pour y fonder l’actuelle commune qui porte le nom de *villa Anagia* dès 895. Elle présente encore plusieurs élé-ments gallo-romains, elle est très tôt investie par le diocèse de Nîmes qui y fonde le prieuré Saint-Saturnin. Le village est réuni à Solorgues dès le xv^e siècle. Terre possédée par les seigneurs d’Aubais, ils la vendirent ensuite en 1555 à diverses familles nîmoises. La Réforme ayant gagné les trois quarts des habitants, Nages fut un lieu de batailles mémorables en 1703 entre les Camisards basés sur la commune voisine de Calvisson et les dragons de l’intendant du Languedoc. L’église fut incendiée. Après la Révolution, elle fait partie des vingt-six églises données aux Protestants pour y faire leur culte et elle est réparée. Une nouvelle église est construite en 1848, non loin du temple et de

la nouvelle mairie. Le développement de la viticulture apporte des extensions urbaines le long des routes de Calvisson et de Nîmes qui conduisent aussi à la nouvelle gare. Des alignements de maisons vigneronnes aux grands portails sont toujours visibles aux entrées du village. Des adductions d’eaux impor-tantes à la fin du xix^e siècle apportent divers équipements. Lavoirs et fontaine monumentale devant la mairie, création de réservoirs pour les cultures réaménagement de la source au pied de l’*oppidum*. Un important patrimoine concerne la pierre sèche, quatre-vingt-cinq capitelles ont été recensées sur la commune.

En forte augmentation, la population en 2026 est de 2261 habi-tants pour 1700 en 2019.

Les armoiries figurent à l'armorial général : *D'or à une rivière de sinople dans laquelle nage un dauphin d'argent*.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Opidum des Castels	CMH
Enceinte des Castels	CMH
Monumental / Bâti	Localisation
Église xix ^e siècle	Rue Jean-Tarrou
Temple (ancienne église romane xiii ^e - xvii ^e siècle)	Impasse du Temple
Mairie xix ^e siècle	D 137, avenue du Grand Chemin
Capitelle reconstituée	Rond point route de Boissières
Fontaine basse avec lavoir xix ^e siècle	Devant la mairie
Fontaine du Ranquet et citernes remploi gallo-romains et médiévaux	Rue de la Fontaine romaine
Sculpture	
Monument aux morts, 1922	Square, route de Langlade
Le dauphin	Square à côté de l'église
Fontaine monumentale devant la mairie	Mairie de Nages
Patrimoine archéologique	
Vestiges gallo-romains (agglo gallo-romaine)	Au pied de la colline des Castels

• Parignargues (30)

Petroniacum au Pays d'Uzès est mentionné en 812 dans le cartulaire de Psalmodi. L'église Sainte-Marie apparaît dans le cartulaire de Notre-Dame de Nîmes en 898. Le village dépend d'abord de la viguerie d'Uzès. Ensuite la communauté fait partie de l'assise de Calvisson offerte en 1303 aux seigneurs de Nogaret. L'église est rattachée à l'archiprêtré de Sommières et en 1673 au collège des Jésuites de Nîmes. Un couvent s'installe à côté dont on peut encore voir quelques bâtiments et le four à pain. La commune ayant adopté la Réforme, un premier temple est construit puis démoli en 1663. L'église partiellement détruite lors des guerres de Religion est reconstruite en 1686 mais les Camisards l'utilisent comme temple en 1703 et l'incendient ensuite. Traversée par le chemin du sel mentionné sur le cadastre napoléonien, la commune qui vivait d'agropastoralisme et de cultures céréalières, se développe avec la viticulture après la Révolution.

Monumental / Bâti	Localisation
Église xiv ^e - xvii ^e siècle	Rue de l'Église
Temple xix ^e siècle	Rue du Temple
Mairie xix ^e siècle	Place Louis-Bousquet
Horloge publique xix ^e siècle	Rue de l'Horloge
Ancien four communal	Rue du Four
Cimetière protestant	Face au pont noyé
Moulin à vent	Rue des Moulins à Vent
Lavoir xix ^e siècle	Place du Château
Maison façade et clôture	Rue du Four
Sculpture	
Fontaine monumentale sculptée	Devant la mairie
Fontaine publique murale sculptée avec inscription, abreuvoir et bassin	À côté du temple
Patrimoine archéologique	
Site d'habitat médiéval murs appareillés et pierre sèche	Les Clapas
Patrimoine industriel et de réseaux	
Chemin du sel, murs pierres sèche conservés	Chemin du sel
Pont noyé	D1

Au xix^e siècle elle se dote d'un temple érigé sur le lieu de l'ancien, d'une mairie juste à côté de lui et d'une imposante horloge publique en 1848 à côté de l'église. Ce sont surtout des adductions d'eaux réalisées entre 1880 et 1890 qui apportent divers éléments et le confort dans le centre ancien, une fontaine-abreuvoir à côté du temple, une autre monumentale face à la mairie, un grand lavoir sur la place, des petites fontaines dans les rues. De belles maisons vigneronnes et des mas entourent le village et un des anciens moulins à vent a été restauré par la commune. On peut voir dans la campagne alentour un cimetière privé protestant, mais aussi des croix. Parignargues a conservé son caractère rural dans un bel environnement naturel. Sans augmentation, la population en 2026 est de 641 habitants pour 639 en 2019.

Armoiries municipales : *D'azur à trois pommes d'or, posées 2 et 1.*

• Saint-Clément (30)

Un site d'*oppidum* est connu dans le Bois de Paris et une implantation gallo-romaine en contrebas est attestée par l'iden-tification de bâtis témoignant de la présence d'une communauté agricole. Le village actuel n'est que tardivement créé, cité dans la viguerie de Sommières pour seulement deux feux en 1435. Le prieuré-cure de Saint-Clément faisait partie de l'archiprêtré de Sommières, détruit lors des guerres de Religion. L'actuelle église néoromane est reconstruite en 1866 par l'architecte Jacquerod. Le château fondé au xvi^e siècle d'après ses remplois, est remanié au xvii^e siècle par Antoine de Marc, natif de Sauve et seigneur de la Calmette et de Saint-Clément. Il fait répa-rer les voûtes de la salle basse en 1661 et figure en tant que propriétaire dans le compoix de 1670. Construit sur plan carré

Monumental / Bâti	Localisation
Église xix ^e siècle	Rue de Saint-Clément
Château xvii ^e siècle	Rue de Saint-Clément
Ancienne mairie xx ^e siècle	Rue de Saint-Clément
Cave coopérative	Route de Quissac
Puits	Rue de Saint-Clément
Puits	Rue du Puits
Croix de jubilé xix ^e siècle	À côté de l'église
Croix du chemin de l'Eau Chaude xix ^e siècle	Chemin du bois de Paris
Croix 1822	Route menant au lieu-dit le Maset
Croix xix ^e siècle	Route de Lecques D 164
Patrimoine archéologique	
Enceinte gauloise	Bois de Paris
Cippe dans l'ancienne église	Musée de Nîmes
Patrimoine industriel et de réseaux	
Four à chaux restauré	Bois des Garrigues
Pont de pierre piéton sur le Quiquilha n	Route du Bois de Paris
Croix de Léon xix ^e siècle	Devant le stade

• Saint-Just (34)

Deux premiers sites d'occupation, au lieu-dit Pont Trinquat au bord du Dardaillon, et au lieu-dit Bouscaillon ont été datés du début de l'ère chrétienne. Le village disparu de Saint-Pierre d'Obilion, connu entre les x^e et xii^e siècles se trouve aussi sur la commune, dont l'emplacement est matérialisé par une croix. Mentionné dans diverses archives, il était rattaché au diocèse de Maguelone. Mais la première mention du village sous le toponyme *de castellum de sanctus* just date de 1173, cité par le cartulaire de l'abbaye de Franquevaux. C'est l'une des douze villettes de la baronnie de Lunel. Il ne reste de ce premier châ-teau médiéval que quelques pans de murs et deux portes, l'une médiévale, l'autre Renaissance dans le centre ancien de la

flanqué de quatre tours d'angles, il a conservé son allure jusqu'à aujourd'hui et appartient à la commune depuis 1850. Le village a vécu principalement d'oliveraies, d'élevage d'ovins puis du développement de la viticulture au xix^e siècle. Sis sur une voie de passage et de transhumance, il conserve encore aujourd'hui le pont médiéval sur le Quiquilhan et plusieurs croix au carrefour de divers chemins et drailles. Un patrimoine agricole est consti-tué de plusieurs moulins à huile et à grains, d'un four à chaux, et de bergeries. En baisse, la population en 2026 est de 374 hab. pour 396 en 2019.

Armoiries municipales: *d'azur au château de deux tours cou-vertes d'argent, maçonné de sable, soutenu d'un mouton aussi d'argent accosté de deux larmes de même.*

- Saint-Just (34) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Just et Saint-Pasteur 1860	Place de l’Église
Mairie xix ^e siècle	2 avenue Gabriel-Péri
Vestiges du château médiéval ruines (2 portes)	Rue Mistral
Groupe scolaire 1888 avec murs et grilles	107 avenue Gabriel-Péri
Croix de Saint-Pierre d’Obilion	Route de Mauguio
Croix xix ^e siècle	Chemin de l’Herbouse
Croix xix ^e siècle	Chemin de Bouscaillon
Croix xix ^e siècle	Route de Lunel-Viel
Sculpture	
Monument aux morts 1923, maître d’œuvre Raoul Dussol	Devant l’église
Fontaine monumentale	Esplanade de la Libération
Patrimoine archéologique	
Vestige de la chapelle Saint-Pierre d’Obilion	Route de Mauguio
Site d’occupation gallo-romain et paléochrétien	Pont Trinquat (Dardailhon ouest)
Site d’occupation agricole gallo-romain et paléochrétien	Bouscaillon
Patrimoine industriel et de réseaux	
Canal de Lunel ancien port (la Peyrille)	Canal de Lunel

- Saint-Laurent-d’Aigouze (30)

Premier village de la baie d’Aigues-Mortes il est fondé par l’abbaye de Psalmodi au début du xii^e siècle. L’abbé possède le fief et y construit son château. L’*Agou-Mour* est démembré du village en 1248 par Louis IX pour construire Aigues-Mortes. La commune comprend trois monuments historiques parmi les plus emblématiques de la baie d’Aigues-Mortes, les ruines conséquentes de l’abbaye fondatrice de Psalmodi, le fort de Peccais, gardien des salins, et la tour Carbonnière du xiv^e siècle gardant l’accès à la ville close. Le centre ancien de Saint-Laurent-d’Aigouze est constitué du château et de l’église. Détruite en 1562, la commune ayant adhéré à la Réforme, l’église actuelle est reconstruite en 1765. Village majoritairement protestant au début du xix^e siècle, un nouveau quartier s’est développé autour du temple construit dès 1819 par Charles Durand, à l’est du centre ancien, grâce à l’essor de la viticulture. Un bel ensemble de mairie-halles et tour

de l’horloge publique constitue le nouveau noyau urbain vite entouré de nombreuses maisons vigneronnes et maisons bourgeoises aux portes ouvragées, s’alignant sur de belles avenues plus larges, encore reliées par des *androunes* au centre ancien. Au début du xx^e siècle un groupe scolaire daté de la III^e République et une cave coopérative sont construits, conservés jusqu’à aujourd’hui. La ville, dotée de cinq monuments historiques dans le grand site de la baie d’Aigues-Mortes et d’un centre ancien bien conservé, est traversée par le chemin européen « Sur les pas des Huguenots et des Vaudois », qui va de la Méditerranée à la Mer Baltique. En légère augmentation, la population en 2026 est de 3511 habitants pour 3723 en 2019. Les armoiries figurent à l’armorial général : *D’argent à un gril de sable*.

- Saint-Laurent-d’Aigouze (30) suite

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Tour Carbonnière	CMH et Label Site remarquable du Goût
Fort de Peccais	IMH
Abbaye de Psalmodi (en ruines)	CMH
Le château de Calvières	(partiellement IMH)
Les arènes et le toril	IMH
L’église Saint-Laurent	Label Fondation du patrimoine
Monumental / Bâti	Localisation
Temple 1818	Rue Émile-Jamais
Mairie Halles Beffroi 1775	Rue Émile-Jamais
Groupe scolaire xix ^e siècle	Boulevard Gambetta
Maison xviii ^e siècle Façade	9 rue Baroncelli
Maison xviii ^e portail sculpté	12 rue Émile-Jamais
Maison 1901 porte à décors sculptés	81 rue Babinot
Clôture monumentale sculptée et portail	433 Boulevard Gambetta
Mas de la Musette 1813	La Musette
Mas des Barbut s xix ^e siècle	Les Barbut s
Martellière des Barbut s (bâtiment)	Mas des Barbut s
Sculpture	
Bas-relief 1743	Angle rue du Temple et rue Émile-Jamais
Fontaine du Griffou xx ^e siècle	Place de la République
Grill (attribut saint Laurent)	Rond-point sud Route de la Mer
Taureaux	Rond-point nord Route de la Mer
Bornes taillées du chemin de Sainte-Brigitte de Suède 2010	Réparties sur la commune
Patrimoine industriel et de réseaux	
Ancienne usine de Soude de Peccais xix ^e siècle	Peccais
Savonnerie de Gaujouze (vestiges)	Gaujouze
Cave coopérative, architecte Cassan	Boulevard Salvador-Alliende
Canal de Peccais. Ancien canal médiéval frontière d’Empire	Mitoyenneté avec la région PACA
Panneau de directions routières (Michelin) années 1950	Rue du Temple

- Saint-Nazaire-de-Pézan (34)

Des traces de l'âge du fer ont été découvertes à l'Hournède, le long du Dardaillon qui alimente la lagune, aujourd’hui étang de l’Or. Il structure toujours l'aval du canal de Lunel. Ces premiers témoignages d’activités humaines liées aux ressources halieu-tiques et à l’exploitation du marais se poursuivent avec la décou-verte d’un habitat gallo-romain identifié sous l’église et de sarcophages paléochrétiens à proximité. Enfin une église romane, Saint-Nazaire-et-Saint-Celse est construite au XII^e siècle, dépendante de la collégiale de la Trinité de Montpellier. Le hameau est devenu l'une des douze villettes de la baronnie de Lunel, passée sous domaine royal en 1295. L’église détruite lors des guerres de Religion, est reconstruite au début du XVII^e siècle avec ses propres matériaux, seul un mur médiéval subsiste en appareil dit « de Montpellier ». Le clocher porche

Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Nazaire et Saint-Celse XII ^e - XIX ^e siècle	Place de la République
Mairie-école 1866	Place de la République
Ancien château (murs)	Rue du Marché et rue du Château
Château XIX ^e siècle et son parc (privé)	Chemin de l'Abrivado
Chai XIX ^e siècle	Rue de la Bouvine
Croix du Cimetière 1840	Chemin de l'Aubredon
Croix de chemin des Barlandes	Chemin des Barlandes
Biais d’angle de rues et chasse-roues	Chemin des Abîmes angle avenue de l'Abrivado
Biais d’angle de rue et chasse-roue	Rue du Château
Cheneaux de rues en pierre	Rue du Château
Sculpture	
Monument aux morts 1922, maître d’œuvre Raoul Dussol	Derrière l’église
La Pomme, œuvre de Ben K.	Route de Mauguio, entrée de ville
Patrimoine archéologique	
Habitat gallo-romain	Sous l’église
Sépultures paléochrétiennes	Lieu-dit Trentières La Grande Draille
Habitat de l’âge du fer	L'Hournède
Patrimoine industriel et de réseaux	
Canal de Lunel XIII ^e siècle	Canal de Lunel
Ancien port	Face mas des Ports quartier l'Hournède

est reconstruit en 1870. Le village n’a que très peu d’habitants jusqu’à la Révolution. La mairie-école est construite en 1866. Le village qui ne vivait jusque-là que de l’élevage et des res-sources du marais, développe la viticulture, qui sera remplacée par le maraîchage et la culture fruitière à la fin du xx^e siècle. De grands domaines viticoles se créent aux alentours et dans le village dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Investi par les négo-ciants lunellois, l’actuel centre ancien se développe dont « le château » de style Second Empire créé au milieu d'un parc don-nant sur la place de la mairie et tout un quartier de chais, de dépendances et d’habitations. Sans augmentation, la population en 2026 est de 633 hab. pour 630 en 2019.

- Saint-Sériès (34)

Faisant face à Aubais au lieu-dit « la Roque », dotée de falaises traversée par le Vidourle, Saint-Sériès était l’une des douze villettes de la baronnie du Lunel au XIII^e siècle. Ses deux moulins sur la rivière appartenaient l’un aux hospitaliers de Saint-Christol construit au XIII^e siècle et l’autre sis à la Roque à un particulier de Sommières qui l’a construit en 1796. Son église Saint-Arège était un prieuré cure de l’archiprêtré de Restinclières dans le diocèse de Montpellier, l’évêque était le seigneur temporel du lieu au XVII^e siècle. Un château de la même époque aujourd’hui privé, présente deux tours poivrières encorbellées, des salles voûtées et des plafonds à la française. Le fief est ensuite rattaché

Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Arige, 1875	Rue de la Calade
Mairie-école, XIX ^e siècle	Avenue des Cévennes
Horloge à campanile, XIX ^e siècle	Avenue des Cévennes
Château, XVI ^e - XVII ^e siècle	Avenue de la Mer
Villa de Saint-Felix, 1900 avec tour (privée)	136 rue des chênes
Moulin de Saint-Christol et inscriptions, XIII ^e - XVIII ^e siècles (privé)	Chemin du moulin de Saint-Christol
Moulin de la Roque, 1796 meule subsistante (privé)	Chemin du Vidourle
Croix fût cannelé, XIX ^e siècle	Avenue du Plan
Croix de Saint-Roch, XIX ^e siècle	Avenue de la Mer
Croix, XIX ^e siècle	Avenue des Cévennes
Croix XIX ^e siècle	Chemin des Ginestes
Croix, chemin de Saint-Félix, XIX ^e siècle	Chemin de Saint-Félix

- Salinelles (30)

Un premier *appidum* témoigne d'une communauté gauloise et une inscription latine en remploi dans l'église Saint-Julien, men-tionne un *vicus varatunnum*. Son territoire était partagé entre deux suzerains, les Bermond de Sauve et les Guilhem de Montpellier et sis sur les deux évêchés de Nîmes et de Maguelone. La donation faite à l'abbaye de Psalmodi, de deux villas pour y fonder un prieuré, sous les toponymes de *Salignanellum* et *Salignanum* correspondent à l'actuel village de Salinelles pour la première et au fief de Montredon, pour la seconde aujourd’hui rassemblés. L'ancienne seigneurie médiévale de Montredon, encore appelée Salignac en 1682 et le village de Salinelles alors simple hameau s’étendent le long d’une route montant vers Sauve. À la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, des maisons fortes et manoirs sont construits rive gauche du Vidourle et des moulins sont éri-gés de chaque côté des berges. Converti à la Réforme au XVI^e siècle, le village est doté d’un premier temple, rasé en 1685. Un nouveau château a été fondé au XVII^e siècle dans le hameau de Salinelles qui se développe surtout à la fin du XVIII^e siècle le

au domaine royal. Détruite lors de la guerre des Camisards en 1703 l'église, devenue Saint-Arige de style néoroman est recons-truite après la Révolution en 1875. Le village développe la viticulture, des maisons vigneronnes s’étirent le long de la route principale, créant une nouvelle exten-sion urbaine. Au XIX^e siècle, une mairie-école dotée d’une tour d’horloge est construite, toujours présente et le hameau de Saint-Félix, est rattaché à la commune. Sans augmentation, la population en 2026 est de 991 hab. pour 988 en 2019.

Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Arige, 1875	Rue de la Calade
Mairie-école, XIX ^e siècle	Avenue des Cévennes
Horloge à campanile, XIX ^e siècle	Avenue des Cévennes
Château, XVI ^e - XVII ^e siècle	Avenue de la Mer
Villa de Saint-Felix, 1900 avec tour (privée)	136 rue des chênes
Moulin de Saint-Christol et inscriptions, XIII ^e - XVIII ^e siècles (privé)	Chemin du moulin de Saint-Christol
Moulin de la Roque, 1796 meule subsistante (privé)	Chemin du Vidourle
Croix fût cannelé, XIX ^e siècle	Avenue du Plan
Croix de Saint-Roch, XIX ^e siècle	Avenue de la Mer
Croix, XIX ^e siècle	Avenue des Cévennes
Croix XIX ^e siècle	Chemin des Ginestes
Croix, chemin de Saint-Félix, XIX ^e siècle	Chemin de Saint-Félix

Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Arige, 1875	Rue de la Calade
Mairie-école, XIX ^e siècle	Avenue des Cévennes
Horloge à campanile, XIX ^e siècle	Avenue des Cévennes
Château, XVI ^e - XVII ^e siècle	Avenue de la Mer
Villa de Saint-Felix, 1900 avec tour (privée)	136 rue des chênes
Moulin de Saint-Christol et inscriptions, XIII ^e - XVIII ^e siècles (privé)	Chemin du moulin de Saint-Christol
Moulin de la Roque, 1796 meule subsistante (privé)	Chemin du Vidourle
Croix fût cannelé, XIX ^e siècle	Avenue du Plan
Croix de Saint-Roch, XIX ^e siècle	Avenue de la Mer
Croix, XIX ^e siècle	Avenue des Cévennes
Croix XIX ^e siècle	Chemin des Ginestes
Croix, chemin de Saint-Félix, XIX ^e siècle	Chemin de Saint-Félix

long de la route reliant alors Sommières à Quissac. Après la vente de Montredon en 1772, Salinelles récupère la population globale de la commune qui développpe la sériciculture.

Après la Révolution, la sépiolite y est découverte qui permet la fabrication de la « Terre de Sommières » expédiée par le train en France entière. En 1872, le diocèse interdit l’accès à l’église romane de Saint-Julien, délabrée et devenue dangereuse. Une nouvelle église est reconstruite en 1879 à côté de la mairie. Un temple protestant terminé en 1845, dans un parc enclos sur-prend par son parti architectural unique en France méridionale. La viticulture se développe, des maisons vigneronnes apparais-sent, le long de la route. À la fin du xx^e siècle, l’activité s’est recentrée aussi sur la production d’huile d’olive. Salinelles conserve aujourd’hui un *castrum* médiéval, quatre châteaux, deux églises, un temple remarquable et un important patrimoine de l’eau, avec ses moulins, ses fontaines, son lavoir, ses puits et d’autres équipements hydrauliques.

Sans augmentation, la population en 2026 est de 597 hab. pour 593 en 2019.

- Salinelles (30) suite

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Le temple	IMH
Chapelle romane Saint-Julien	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Église, xix ^e siècle	Rue du Fournil
Ancienne église (privée)	Rue du Fournil
Château de Salinelles, xvii ^e - xix ^e siècle	Rue du Fournil
Château de la Clotte (privé)	Route de Lecques
Manoir du Vila	Rive Gauche du Vidourle (proche Pondres)
Château du Bru (privé), xv ^e - xvii ^e siècle	Berge du Vidourle
Mairie-poste, xix ^e siècle	Rue du Fournil
Ferme du château à deux pigeonniers xviii ^e siècle	Rue du Fournil
Le Moulin de Pattes	Berge du Vidourle route de Pondres
Moulin de Runel, face au château de La Clotte	Route de Lecques
Ensemble lavoir, noria et source de la fontain,e xviii ^e - xix ^e siècle	Rue du fournil, face au château
Noria du château, xix ^e siècle	Cour du château
Croix, 1778	Route de Quissac (près du temple)
Croix, 1864	D 35 (venant de Sommières)
Maison languedocienne, façade	Rue du Fournil
Patrimoine archéologique	
Château féodal de Montredon, en ruine	Sud-ouest de Salinelles
Site gallo-romain avec nécropole, ancien village <i>Salignacum</i>	Lieu-dit Saint-Julien
Patrimoine industriel et de réseaux	
Terres dites « de Sommières » (détachant)	Carrière de Salinelles (épuisées)

- Saturargues (34)

Quelques traces d’occupation gallo-romaines ont été trouvées et la via Domitia traverse encore aujourd’hui la garrigue dans le sud du village, mais il se forme à l’époque médiévale autour d'une église *Sancta-Maria de Sesteiranegues* mentionnée en 1157, dépendante du diocèse de Montpellier. Il fait partie des douze villettes de la baronnie de Lunel, devenue seigneurie royale, de 1295 à la Révolution. Aujourd’hui, Notre-Dame de Saturargues est l’une des rares églises romanes tardives conservées sur le territoire. Village resté très catholique, les Camisards s’y livrèrent en 1703 à un épouvantable massacre de 60 paroïs-

Monumental / Bâti	Localisation
Église Notre-Dame xii ^e - xvii ^e siècle	Rue de l'Église
Mairie-école 1881	Place de la Mairie
Maison façade et clôture xix ^e siècle	Place de la Mairie

siens, ce qu’évoque la plaque apposée sur l’église.

Après la Révolution, le village est rattaché au canton de Lunel et se tourne vers la viticulture et l’actuel centre ancien est essentiellement constitué de maisons vigneronnes et de bâtiments civils et cultuels datant du xix^e siècle. Notamment, une mairie-école de la III^e République, une croix de mission, mais aussi plusieurs puits et une pompe. Ils ont été restaurés dans le centre ancien ainsi qu’une capielle visible depuis la D 34. En légère augmentation, la population en 2026 est de 1044 hab. pour 970 en 2019.

- Saturargues (34) suite

Monumental / Bâti	Localisation
Maison xix ^e façade ouvertures et corniches sculptées	5 Grand-Rue
Croix des missions 1881	Place de la Mairie
Croix xviii ^e refaite via Domitia	Combe Payere
Puits Morlan	Centre ancien
Puits Puisaren	Place du 8 mai 1945
Pompe bleue	Rue Pompe Bleue
Capitelle	D 34 au sud du village
Sculpture	
Trois niches avec statues religieuses sur deux façades vis-à-vis	Rue de l'Abrivado
Monument aux morts 1922	Place du 8 mai 1945
Patrimoine archéologique	
Vestige via Domitia	Sud du village carrière des Garrigues
Patrimoine industriel et de réseaux	
Carrière des Garrigues	Route de Lunel
Carrière de combe Payera	Route de Villetelle

- Saussines (34)

Quelques traces ont été signalées d’établissements gallo-romains mais les premières mentions de la commune concer- nent l’église en 1090 et la seigneurie qui est inféodée par l’abbé de Psalmodi dès 1183 à divers seigneurs. Saint-Étienne de Saussines est le siège d’un prieuré dépendant de l’abbaye mais administré par la viguerie de Sommières et rattaché au diocèse de Montpellier.

Un château est construit sur l’ancien prieuré en 1644 par Étienne de Cazalet, premier seigneur propriétaire du fief. Après la Révolution, le château est racheté par la commune et séparé en deux lots. Aujourd’hui il est privé. La mairie-école est construite en 1846 sur l’ancien cimetière et sa tour portant le

clocher et l’horloge est terminée en 1847. Le village est rattaché au canton de Lunel et se tourne vers la viticulture. De grands portails vignerons s’ouvrent dans les petites rues du centre ancien et de nouveaux quartiers du xix^e et xx^e siècles accueillent la construction de domaines et maisons vigneronnes et d’une cave coopérative le long des routes de Sommières et Montpellier. Fontaines et lavoirs publics y sont alors créés. Saussines a conservé son caractère champêtre et l’on peut encore voir dans la campagne environnante des capitelles et des masets. Sans évolution notable, la population en 2026 est de 1025 hab. pour 1042 en 2019.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Église Saint-Étienne	CMH
Monumental / Bâti	Localisation
Mairie et beffroi, xix ^e siècle	Place de la Mairie
Château, xvii ^e siècle (privé)	Place de la Mairie
Maison Art Déco, xx ^e siècle (privé)	Rue du Moulin à Vent
Lavoir d’en haut	Chemin Saint-Hilaire
Lavoir d’en bas	Route de Sommières
Croix, xix ^e siècle	Route de Beaulieu
Four communal	Impasse du Château
Six capitelles, parcours de découverte	Capitelles de la Bénovie

- Saussines (34) suite

Patrimoine archéologique	
Site gallo-romain	Camp Rouget
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative	Route de Boisseron
Panneau d’entrée de ville années 1950	Rue Saint-Victor
Panneau d’entrée de ville années 1950	Route de Sommières
Panneau de directions routières années 1950	Angle rue Neuve et D135

- Sommières (30)

La ville s’est développée au Moyen Âge grâce à la préexistence de l’agglomération antique fondatrice de Villevieille sa voisine. Le pont romain, construit dans sa prolongation, franchit le Vidourle, sous lequel Sommières s’est développée occupant le lit et les berges de la rivière, pour développer son activité de tanneries puis de molleton, nécessitant eaux courantes et moulinsages. Les Bermond d’Anduze y créent un *castrum*, au XII^e siècle à un important carrefour de route. Devenue seigneurie royale, Sommières s’étend en contrebas du château. Ayant adopté la Réforme, la ville devenue place de Sûreté protestante, est assiégée durant les guerres de Religion. Les édifices cultuels sont détruits et différentes congrégations s’y installent après la révocation de l’Édit de Nantes fondant divers églises et hôpitaux. Après la Révolution, les Protestants obtiennent l’attribution d’une des églises qui devient le temple. Une gare est créée sur la hauteur. L’industrie textile se métamorphose avec le développement de la sériciculture, de la ouate et du cuir synthétique. La viticul-

ture s’étend dans la campagne aux alentours créant de beaux domaines résidentiels. Le centre ancien enclos de remparts et percé de portes, présente un patrimoine urbain médiéval et moderne bien conservé autour de la place du Marché. Avec son pont romain habité, la ville a bénéficié de la création d’un site patrimonial remarquable au début du XXI^e siècle. Sommières est ville étape sur l’itinéraire culturel européen « Sur le pas des Huguenots et des Vaudois », qui va de la Méditerranée à la Mer Baltique. En augmentation, la population en 2026 est de 5132 hab. pour 4923 en 2019. Les armoiries figurent à l’armorial général : *De gueules, à un pont à cinq branches d’argent, maçonné de sable, sur une rivière d’argent ombrée d’azur, supportant une croix d’argent accostée de deux tours crénelées de même et maçonnées de sable*.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Sommières ville	SPR et Petite cité de caractère
Château médiéval	IMH
Le Beffroi	IMH
Le Pont romain	IMH
Immeuble 3 rue Taillade	CMH
Église Saint-Pons	Label Fondation du patrimoine
Maison Émilien Dumas	Label Fondation du patrimoine
Temple au Livre (orgue CMH)	Label Fondation du patrimoine
Monumental / Bâti	Localisation
Place du Marché	Place du Dr. Dax
Mairie (ancienne maison consulaire XVIII ^e siècle)	Quai Frédéric-Gaussorgues
Maison XVI ^e siècle (privée)	14 rue Mondon
Maison XVII ^e siècle (privée)	5 rue de la Grave
Maison XVII ^e siècle (privée)	4 rue Antonin-Paris
Maison XIV ^e siècle (privée)	Angle rue Caudas et rue de Mondon

- Sommières (30) (suite)

Monumental / Bâti	Localisation
Hôtel du XVIII ^e siècle (privé)	2 rue Antonin-Paris
Maison XVIII ^e siècle (privée)	11 rue Antonin-Paris
Maison XIII ^e siècle (privée)	10/12 rue Mazelle
Maison XIII ^e siècle (privée)	10 rue Mondon angle rue Caudas
Maison XVII ^e siècle Escalier (privée)	3 rue Taillade
Ancien couvent XIV ^e - XIX ^e siècle (Espace Lawrence Durell)	49 rue Taillades
Porte du Bourguet	Rue Antoni-Paris
Église des Récollets XVII ^e siècle	Place de la République
Ancien collège XIX ^e siècle	Rue Gabriel-Péri
Domaine de la Saussinette XIX ^e siècle (privé)	La Saussinette
Moulin de Gravevesse et gué sur le Vidourle	Route de Salinelles
Maison troglodyte avec citernes (privé)	Rue des Baumes
Trente-quatre capitelles (inventaire communautaire)	Coustourelle
Sept puits (inventaire communautaire)	Cœur de ville et zone agricole
Sept fontaines, norias, bassins (inventaire communautaire)	Cœur de ville et zone agricole
Arènes	Place des Arènes
Sculpture	
Monument aux morts, architecte Auguste Augière, sculpteur Paul Tondelier	Place du 8 mai 1945
Patrimoine industriel et de réseaux	
Usine de Gaz XIX ^e siècle	Route d’Aubais
Usine textile SOCOMI	Rue de l’Arnède
Usine textile Gaussen (ex-auberge du Pont Romain)	Avenue Émile-Jamais
Centrale électrique des Cigalons 1908	Les Cigalons
Siège de la Haute Cour des verriers du Languedoc	Château de Sommières
Cave coopérative	Route de Galargues
Ancienne gare et réseau ferré voie verte	Place Ancienne Gare
Peigne à embâcles XXI ^e siècle	Vidourle pont nord

• Souvignargues (30)

Quelques traces d’occupation antique ont été retrouvées mais le village actuel, *villa salviniaca* cité en 1123 dans le cartulaire de Psalmodi est fondé au XII^e siècle et XIII^e siècles dans un fief dépendant des vicomtes de Nîmes avec la création d’un *castrum* entouré de remparts. L’abbaye fonde l’église Saint-André à l’extérieur des murs sur l’un de ses chemins de commerce et des silos médiévaux ont été archéologiquement identifiés une voie allant de l’église au centre ancien. Passé dans le domaine royal au XIV^e siècle, le village se dote d’une église paroissiale datée du XVI^e siècle tout en conservant sa structure urbaine défensive. Le hameau de Saint-Étienne d’Escattes, rattaché à la commune s’est formé autour d’une église médiévale fondée par le diocèse de Nîmes. Les guerres de Religion ruinent les trois églises du village devenu à moitié protestant. Elles seront reconstruites ensuite sauf l’église romane Saint-André encore aujourd’hui à l’état de ruine. Vivant de l’élevage d’ovins et de cultures diverses, Souvignargues

est réputée pour ses scorpions jaunes dont le venin est utilisé en médecine, ce que nous relatent les frères Platter, étudiants en médecine à Montpellier au XVI^e siècle, venu en chercher pour en expédier vivants à leur père médecin à Bâle. Après la Révolution, la viticulture se développe dans un nouveau quartier extra-muros qui accueille le temple et la cave coopérative au XX^e siècle. Un important patrimoine vernaculaire existe encore sur la commune, maisons rurales typiques, croix, capitelles, fontaines, puits, constructions en pierre sèche, mais aussi un cimetière protestant du XIX^e siècle retrouvé récemment dans l’actuel cimetière. En augmentation, la population en 2026 est de 976 hab. pour 876 en 2019. Armoiries municipales : *D’azur, les deux tiers inférieurs chargés de nuages, à une tour d’argent maçonnée et ouverte de sable, cantonnée de deux scorpions d’argent en pointe.*

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Église romane en ruines Saint-André de Souvignargues	IMH
Église de Saint-Étienne d’Escattes	IMH
Cave coopérative architecte Henri Floutier	ACR
Monumental / Bâti	Localisation
Château (privé) XV ^e - XIX ^e siècle	Place de l’Église et impasse du Château
Vestiges du <i>castrum</i> féodal de plan centré	Rue du Chemin de Ronde
Temple protestant XIX ^e siècle	Rue du Temple
Église paroissiale XV ^e - XIX ^e siècle	Place de l’Église
Mairie XIX ^e siècle	Route d’Uzès
Lavoir	Route d’Uzès
Fontaine-abreuvoir	Place de la Croix
Puits public	Chemin de Ronde
Croix XIX ^e siècle	Chemin des Grenadiers
Croix XVIII ^e siècle	Place de la Croix
Croix de rogations à côté de l’église Saint-André	Route de Quissac
Croix (privée)	D 22 (vers Sommières)
Croix	Hameau de Saint-Étienne d’Escattes
Capitelle (privée)	Le Théron Hameau de Saint-Étienne d’Escattes
Capitelle à inscription 1861 (privée)	Hameau de Saint-Étienne d’Escattes
Patrimoine archéologique	
Vestiges d’habitat médiéval	Le Planas
Vestiges d’habitat médiéval	Les Fumades
Habitat gallo-romain remployé au Moyen Âge	Puech Devès
Alignement de silos médiévaux	Centre ancien sud

• Uchaud (30)

Comme son toponyme l’indique en 945, *villa octabiano* devenue Uchaud évoque la 8^e borne placée sur la via Domitia qui traverse le village. Elle y est toujours visible. Appartenant à l’Assise de Calvisson, la ville devient un important relais de poste dès le Moyen Âge car la route royale entre Nîmes et Montpellier passe désormais au pied de son église Saint-Paul. Le village adopte la Réforme au XVI^e siècle, les Protestants s’emparent du cimetière et de l’hôpital fondé à l’époque médiévale. L’église est ruinée par les guerres de Religion et reconstruite en 1685 sur ordre de l’évêché de Nîmes. Son centre ancien actuel se développe ensuite après la Révolution grâce à la viticulture et à l’arrivée du train dès 1840. La commune conserve le long de la route nationale devenue

l’avenue Robert-de-Joly des alignements de maisons vigneronnes aux larges portails, dont les façades sont toutes identiques. Plusieurs châteaux et résidences du XIX^e siècle sont construits ainsi qu’un temple et une mairie-école datant de la III^e République. Le beffroi portant la cloche d’alerte civile, jouxtant l’église et son campanile, est l’un des plus intéressants du territoire. Il a conservé son dispositif de contrôle de l’heure publique avant l’électrification grâce à un cadran solaire, utilisé par la malle-poste qui s’arrêtait au relais. Le patrimoine du centre ancien comprend également plusieurs puits, un lavoir et des capitelles dans la campagne. En augmentation constante, la population en 2026 est de 4924 hab. pour 4333 en 2019.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Borne milliaire via Domitia	IMH
Cadran solaire calendaire sur le beffroi	Label Fondation du patrimoine
Monumental / Bâti	Localisation
Église XVII ^e siècle	Place de l’Église
Tour de l’horloge et cadran solaire calendaire	Place de l’Église
Temple protestant XIX ^e siècle	Place Alexandre-Sirvin
Château Robert de Joly (privé), façade XIX ^e siècle	100 Avenue Robert-de-Joly
Château Villèle (privé)	Au sud du village
Château des Aliziers 1891 et sa pouzarenque (privé)	Face à l’église
Ancien hospice des vieillards, ancien château	Avenue Robert-de-Joly
Ancienne mairie-école III ^e République	42 Avenue Robert-de-Joly
Caserne et relais de poste XVI ^e siècle remplois d’ouvertures, XIV ^e siècle	53 Avenue Robert-de-Joly
Le Puits de Magné	Rue du Puits de Magné
Moulin d’Aouro	Route du Moulin d’Aouro
Lavoir	Rue de Candaille
Arènes	Place des Arènes
Sculpture	
Monument aux morts, maître d’œuvre R. Flachat	100 Avenue Robert-de-Joly
Patrimoine archéologique	
Via Domitia	Traverse le village d’est en ouest
Patrimoine industriel et de réseaux	
Halte ferroviaire	Rue des Écoles

• Vauvert (30)

Posquières est le premier toponyme de Vauvert fondée à partir de trois bourgs médiévaux, le *Castellas*, le quartier juif et le site de pèlerinage de Notre-Dame de Vauvert, en lien avec le chemin d'Arles qui les traverse, voie d'accès à Saint-Gilles et à l'Empire. Les seigneurs de Posquières au xii^e siècle, vassaux des Bernard Aton vicomtes de Nîmes sont les premiers cités.

Au xvii^e siècle, la nouvelle église de pèlerinage est reconstruite au cœur des trois bourgs après les guerres de Religion alors que la population a adopté la Réforme. Les d’Hauteville et les Génas reconstruisent l’actuel château. Par mariage, il devient la propriété d'un juriste nîmois qui prit le nom de Reinaud-Génas, homme des Lumières ayant adopté les idées de la Révolution, il fut guillotiné ainsi que son fils en 1794 car ils étaient girondins. Après la Révolution, la famille partit en exil et le château que les habitants avaient sauvegardé resta inhabité et à l’abandon jusqu’à ce que l’évêché le rachète en 1930 pour y créer le pres-bytère et l’école Notre-Dame. Précocement républicaine la commune se dote de beaux édifices civils, mairie, horloge, fon-

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Temple de Charles Durand	IMH Label Fondation du patrimoine
Chapelle xix ^e du Hameau de Montcalm	IMH
Vauvert et Gallician Centre Robert Gourdon, foyer, et autres bâtiments, architecte Armand Pellier et sculptures de Paule Pascal	ACR
Cave coopérative de Gallician architecte Henri Floutier	ACR
Monumental / Bâti	Localisation
Église Notre-Dame de Vauvert 1687-1689	Place Gambetta
Château médiéval. Vestige du castellas de Posquières (ancien nom de Vauvert)	Le Castellas
Plan (ancien jeu de ballon)	Place du jeu de Ballon
Porte de Panapée et horloge publique xiv ^e - xix ^e siècles	Place Gambetta
Temple protestant au Livre 1865	137 rue de l'Oratoire
Ancienne chapelle méthodiste xix ^e siècle	Rue Montcalm
Mairie xix ^e Tapisseries de A. Pellier xx ^e siècle à l'intérieur	Rue Voltaire
Porte dite « Saint-Louis » xvii ^e siècle	Rue Carnot
Église de Gallician 1898	Gallician
Temple de Gallician xix ^e siècle	Gallician
Mas Viticole « du notaire » xviii ^e siècle	Gallician.
Mas d’Anglas xv ^e siècle	Lieu-dit Mas d’Anglas
Mas des Iscles, ancienne ferme de l’abbaye de Franquevaux	Lieu-dit Mas des Iscles
Mas de Sylvéral	Lieu-dit Mas de Sylvéral
Château de Beck xvii ^e siècle (privé)	Lieu-dit Château de Beck
Tribunes du Stade, mur sculpté par Paule Pascal	Stade
Arènes Jean Brunel	Place Paul-Allier

taines, théâtres alors que la viticulture se développe dans de nouveaux quartiers avec l’arrivée du train. Dans le respect de la liberté de culte trois temples sont construits au xix^e siècle repré-sentant divers courants du protestantisme.

Au xx^e siècle, de grands architectes et artistes œuvrent sur divers bâtiments. La commune, l’une des plus grandes de France, couvre une grande part de roselières et de marais, la réserve naturelle du Scamandre et les hameaux de Montcalm et Gallician. Ville étape aujourd'hui sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, elle l'est aussi sur le chemin européen « Sur les pas des Huguenots et des Vaudois », qui va de la Méditerranée à la Mer Baltique.

En légère augmentation, la population en 2026 est de 11 766 hab. pour 11585 en 2019.

Les armoiries figurent à l'armorial général : *D'argent à un veau de gueules passant, sur une terrasse de sinople, accosté d'un saule de même*.

- Vauvert (30) suite

Sculpture	
Baptistère de Montcalm et fresque xix ^e siècle	Notre-Dame de Vauvert
Fontaine du Griffre xix ^e siècle	Place Gambetta
Patrimoine archéologique	
Épitaphe gallo-romaine	Mas de Blyse
Épitaphe gallo-romaine	Au presbytère
Épitaphe gallo-romaine	Mas de Blisson
Bas-relief sculpté de sarcophage médiéval	Mas d’Anglas
Objets antiques verre et pierres d’autel à décor de tonneaux	Le Castellas (au Musée de Nîmes)
Patrimoine industriel et de réseaux	
Salines	Route de Gallician
Cave coopérative	Rue de L’Ausselon
Gare	Avenue de la Gare
Martellière de Gallician xix ^e siècle	Port de Gallician Canal du Rhône à Sète

• Vergèze (30)

Vergeda est citée en 1125. Sise dans le fief des vicomtes de Nîmes, elle fait partie de l'assise de Calvisson offerte par le royaume à Guillaume de Nogaret, ses descendants conserveront le lieu jusqu'à la Révolution. Paroisse du diocèse de Nîmes, l'église Saint-Félix ne résista pas à la conversion totale des habi-tants au protestantisme au xvi^e siècle, elle fut détruite lors des guerres de Religion.

Deux autres prieurés Saint-André d'Entrevignes et Saint-Pastour existaient aussi sur le territoire communal et sont également détruits. Le diocèse en construisit une nouvelle en 1687 que les Camisards incendièrent en 1703. C’est surtout après la Révolution et jusqu’au xx^e siècle que Vergèze se développe, avec

l’exploitation de la source des Bouillens, devenue la source Perrier et la viticulture. Subsistent également l’église Saint-Félix reconstruite, le temple et de beaux bâtiments civils et républi-cains comme la mairie, le groupe scolaire, le théâtre ou les halles. Il ne reste du château fort des Nogaret qu'une cheminée et une tour. D’originaux masets, villégiatures de jardins privés ont malheureusement disparu pour beaucoup. La gare qui a conservé sa structure extérieure d’origine gère aujourd’hui l'un des trafics les plus importants du territoire. En augmentation constante, la population en 2026 est de 5 862 hab. pour 5 121 en 1919.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Cheminée médiévale	IMH
Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint-Félix xix ^e siècle	Rue Haute
Temple protestant xix ^e siècle	Rue du Rhône
Vestige de la Tour de Conque	Centre ancien
Castelet la Frigoula	Lieu-dit le Clos des Cigales
Le cottage xix ^e siècle	Chemin de Nîmes
Les écoles xix ^e siècle	Rue Jean-Macé
Les halles 1919	Place de la République
Mairie III ^e République	Place de la République
Le foyer-théâtre	Place de la République

Monumental / Bâti	Localisation
Puits de la République	Chemin de Boissières
Tour de moulin du Pic du Rhône	Chemin du Puech
Moulin de Pascalet	Route de Codognan
Four à chaux	À côté du cottage
Capitelle	Rue Basse
Sculpture	
Monument aux morts 1914-1918 Sculpteur F. Flachat	Place de la République
Le vendangeur xx ^e Caveau d’Héraclès	ZA les Coudourelles. Route de Nîmes
Maurice Trintignant, coureur automobile et sa Bugatti 1951 par Chr. Maas 2010	Rond-point du Gymnase
L'Escargot xx ^e siècle (surnom donné aux habitants)	Rond-point Route de Calvisson
Deux médaillons sculptés par Armand Pellier	Caveau d’Héraclès
Patrimoine archéologique	
Site gallo-romain les Bouillens	Propriété de la source Perrier
Via Domitia	Chemin de la Monnaie actuelle
Patrimoine industriel et de réseaux	
Source Perrier	Route de Vauvert
Verrerie du Languedoc	Route de Vauvert
Cave coopérative de vins biologiques xxi ^e siècle HQE	ZA les Coudourelles, route de Nîmes
Gare xix ^e siècle Vergèze-Codognan	Avenue de la Gare

Commune créée en 1808 réunissant deux villages, elle est située au sud de la via Domitia, et présente des éléments gallo-romains remployés dans une maison du centre ancien. Les toponymes de *vistricum et candiacum* figurent en 1099 dans le cartulaire de Psalmodi. Vestric est fondé à l’époque médiévale, appartenant à l’assise de Calvisson. Un château y est construit au xvi^e siècle, doté d’un rempart contre lequel est érigée l’église en 1559. Au xvii^e siècle la famille nîmoise des Baudan rachète le fief. Le prieuré de Notre-Dame de Vestric dépendait du diocèse de Nîmes, comme le prieuré de Saint-Pierre de Candiac. Le château de la famille de Montcalm y est construit en 1630 ainsi que le pont de Candiac dès 1622, donnant accès à Vauvert. Un bois de chêne vert de haute futaie, rare dans le Bas-Languedoc constituait le bois de Candiac. Durant les guerres de Religion, l’église de Vestric est détruite et reconstruite après 1685. La moitié de la population a adopté la Réforme dont les seigneurs de Candiac. Village natal du marquis de Montcalm, lieutenant général de la Nouvelle-France, la commune est aujourd’hui parée d’un beau patrimoine, L’église du xvii^e siècle

où fut enterrée la marquise de Montcalm en 1788, est derrière le château de Vestric, aujourd’hui privé et en parfait état. Il domine la place sur laquelle la statue du Marquis son mari a été inaugurée en 1910. La place avoisine le temple construit au xix^e siècle. Le château de Candiac, aujourd’hui lycée agricole et le pont font partie d’un site patrimonial remarquable. La fin du xx^e siècle a également apporté une touche architecturale d'exception avec l’école communale construite par l’architecte humaniste et poète Robert Prohin. La population en 2026 est de 1372 hab. pour 1440 en 2019. La perte est faible mais constante depuis 8 ans. Armoiries municipales : *Au double échiqueté de sinople et de gueules à une bande orangée penchée à dextre ; aux cantons dextre et senestre du chef deux vagues d’azur en bande surmontées d’une colombe de sable tournées à dextre et à senestre ; à la pointe de l’écu deux vagues d’azur surmontée d’une colombe de sable tournée à senestre ; au centre de l’écu, une tour d’or maçonnée de sable ; une grenouille de sable agenouillée la regarde à sa dextre et une autre de même à sa senestre ; à son chef, une grenouille de sable pattes écartées la protège.*

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Site du château de Candiac	SPR
Château de Candiac	IMH
Temple	Label Fondation du patrimoine
Monumental / Bâti	Localisation
Château de Vestric xvii ^e	Place Montcalm
Église xvii ^e siècle	Rue Marquise de Boulay
Temple protestant xix ^e siècle	Rue du Temple
Maison médiévale avec tour xv ^e siècle	Centre Vestric
Kiosque xx ^e siècle	Square Place Montcalm
École xx ^e architecte Robert Prohin	Avenue Charles-de-Gaulle
Mas de Saint-Véran, famille de Montcalm xix ^e siècle Cuves armoriées aux régiments québécois de Montcalm	Route de Beauvoisin
Pont du Vistre, xvii ^e siècle	Route de Vauvert
Fontaine de Cadenet	Candiac Pont-Neuf
Éolienne xix ^e siècle	Route de Candiac
Sculpture	
Statue de Montcalm, sculpteur Léopold Morice, 1910	Place Montcalm
Patrimoine archéologique	
Remplois gallo-romains, façade mas viticole	Route de Vauvert

• Villetelle (34)

Le site d’*Ambrussum* atteste sur la commune d’une communauté présente dès la protohistoire jusqu’à l’époque gallo-romaine. L’actuel village se forme à l’époque médiévale autour de l’église Saint-Géraud (*ecclesia sancti Guiraldi*) citée en 1156 dans le cartulaire de Nîmes. Le village fait partie des douze villettes de la baronnie de Lunel, que son toponyme *Vallatella* évoque, devenue une seigneurie royale de 1295 jusqu’à la Révolution. Il y a donc une communauté d’habitants, représentée par un consul des villettes comme le cartulaire de la baronnie le précise. La création du moulin de Carrière tout proche sur le Vidourle au xiii^e siècle, sert les villages d’Aubais et Villetelle. L’actuel centre ancien comprend l’église romane du xii^e siècle, remaniée jusqu’au xviii^e siècle, période à laquelle sont construites les premières maisons existant encore côté nord de

l’église. Elles présentent de nombreux remplois de diverses époques. L’essentiel du tissu urbain date d’après la Révolution, avec le développement de la viticulture. Maisons vigneronnes et grands portails sont encore bien visibles dans le centre ancien. Une mairie-école de la III^e République, des croix mais aussi plusieurs puits et une pompe ont été conservés. Toutefois l’expansion urbaine récente du village est l’une des plus rapides et des plus importantes sur le territoire, due à la proximité de l’entrée de l’autoroute A9 et le patrimoine disparaît au fil des constructions. Six capitelles ont été sauvegardées et restaurées dans le cadre d’un parcours pédestre, pour témoigner du passé rural de la commune. En forte augmentation, la population en 2026 est de 1802 hab. pour 1483 en 2019.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Pont romain et site de l’oppidum d’Ambrussum	CMH
Monumental / Bâti	Localisation
Église Saint Guéraud xii ^e - xvii ^e croix de corporations xvii ^e siècle	Place de la Mairie
Mairie-école III ^e République	Avenue du Vidourle
Fontaine xx ^e siècle	Place de l’Église
Croix xix ^e siècle	Rond-point avenue du Vidourle
Croix xix ^e siècle	Rue du Parc
Croix xix ^e siècle	Route de Montpellier
Puits à roue xix ^e siècle	Le Cantonnat
Sept capitelles (circuit de découverte)	Route de Montpellier
Capitelle	Rue de la Carrière

• Villevieille (30)

Le village préhistorique qui permet l’identification internationale de la « civilisation de Fontbouisse » se trouve sur la commune. Cependant, son toponyme évoque sa première agglomération antique, fondée sur l’*oppidum de la Coustourelle* et développée à l’époque gallo-romaine avec la création du pont romain de Sommières. Elle se situait sur la route allant de Nîmes à Toulouse. Un château fort est fondé par les Bermond d’Anduze au xii^e siècle, site remarquable pour la surveillance de la vallée du Vidourle. L’actuel château a repris l’une de ses tours, sans doute conservée pour cette raison. Le fief leur est confisqué par le royaume au xiii^e siècle et ruiné. La fondation médiévale de la ville date du xiv^e siècle, elle porte le nom de *villa vetus* dans le dénombrement de la sénéchaussée en 1384. L’actuel centre ancien du village est l’héritier du premier bourg castral, le château est reconstruit au même endroit par la famille de Pavée au xvii^e siècle et une enceinte rectangulaire entoure le village dès le xiv^e siècle où une église Saint-Bauzely a été rebâtie, dépendante

du diocèse de Nîmes. Le clocher porche permet d’entrer encore aujourd’hui dans ce centre ancien. Après la Révolution les habitants qui vivaient de l’élevage d’ovins et de polycultures deviennent viticulteurs et un nouveau quartier s’étend hors les murs autour de la mairie et du temple « au Livre » construits au xix^e siècle. Les sources abondantes sur la commune sont captées pour alimenter lavoirs et fontaines. Le site naturel offrant une vue imprenable sur les environs et la vallée du Vidourle est aujourd’hui classé. Le château a servi de quartier général à plusieurs reprises, notamment lors du siège de Sommières au xvii^e siècle. Villevieille comprend également aujourd’hui une partie du hameau de Pondres et son château. C’est un patrimoine multimillénaire qui s’offre aux visiteurs sur la commune, traversée par la voie verte et accessible à pied depuis le centre ancien de Sommières. En augmentation régulière, la population en 2026 est de 1926 hab. pour 1754 en 2019.

Monuments historiques inscrits (IMH), classés (CMH) et autres labels patrimoniaux	
Château de Pondres	IMH
Pigeonnier de Pondres	IMH
Site archéologique de Fontbouisse	CMH
Château de Villevieille	CMH
Monumental / Bâti	Localisation
Église, xvii ^e siècle	Boulevard de l’Aube
Temple au Livre, xix ^e siècle	Rue de la Truque
Remparts, xvi ^e - xvii ^e siècles	Autour du centre ancien
Mairie, xix ^e siècle	Boulevard de l’Aube
Tour d’horloge publique et son mécanisme	Remparts Rue de l’Horloge
Lavoir	Chemin du Lavoir
Source	Chemin du Lavoir
Capitelle	Quartier du Temple
Sculpture	
Taureau, xx ^e siècle	Boulevard de l’Aube
Patrimoine archéologique	
Oppidum de la Coustourelle	Actuel village
Les Terriers site gallo-romain valorisé – Mosaïques, sculptures et nombreux objets au Musée de Nîmes	Square public des Terriers
Patrimoine industriel et de réseaux	
Cave coopérative	Route d’Alès
Cave coopérative oléicole	Route d’Alès

ANNEXE LES ANTIQUITÉS ET OBJETS D’ART

Sources documentaires :

Conservation des antiquités et objets d’art (CAOA) du Gard et de l’Hérault. (État du recensement 2025, 291 AOA).
Seuls les éléments protégés (CMH et IMH) figurent dans la liste. La fiche détaillée de l’élément est accessible par la référence (PM) en ligne sur la base POP/Palissy.

Commune	Site (et nombre d'éléments protégés)	Objets et références
Aigues-Mortes	Chapelle des Pénitents Blancs 2 éléments	● Tableau de Xavier Sigalon, « La Pentecôte » CMH PM30000001 ● Lutrin IMH IM30000153
	Chapelle des Pénitents Gris 1 élément	● Tableau du maître-autel CMH PM30000002
	Église Notre-Dame-des-Sablons 26 éléments	● Médaillon reliquaire de saint-Gilles, xviii ^e - xix ^e siècles IMH, PM30001334 ● Chandelier, xviii ^e - xix ^e siècles IMH, PM30001335 ● Vierge foulant un serpent, xix ^e siècle IMH, PM30001336 ● Autel gallo-romain, iv ^e siècle, IMH, PM30001337 ● Christ en croix (6 éléments) : 1 du xiv ^e - xv ^e siècles, CMH, PM30000774 ; 4 du xviii ^e siècle, IMH, PM30001338, PM30001339, PM30001340, PM30001341, 1 du xix ^e siècle IMH, PM30001342 ● Statue de Saint Louis, IMH, PM30001343 ● Bénitiers xviii ^e siècle (2 éléments) IMH : PM30001344, PM30001345 ● Tables d'autel (5 éléments) IMH : PM30001346, PM30001347, PM30001348, PM30001349, PM30001350 ● Croix reliquaire, xviii ^e - xix ^e siècles IMH, PM30001352 ● Reliquaire de Saint Louis, xix ^e siècle IMH, PM30001353 ● Ensemble de reliquaires, xviii ^e - xix ^e siècles IMH, PM30001354 ● Cloches (3 éléments) IMH : datée de 1823, PM30001355, datée de 1893, PM30001356, datée de 1740, PM30001357 ● Dalle funéraire, xvii ^e siècle, IMH PM30001358 ● Statue de la Vierge à l'Enfant, xix ^e siècle, IMH PM30001359
Aigues-Vives	Maison natale de Gaston Doumergue Label Maison des Illustres 152 éléments	● 152 objets, IMH, mobiliers, sculptures, peintures, albums et documents. Détail des objets dans les notices de PM30002227 à PM30002600
Aimargues	Église Saint-Saturnin et Sainte-Artimidora 6 éléments	● Tableau Montée au Calvaire de Simon de Chalons, 1548, CMH, PM30000003 ● Ostensor et lunule, 2 ^e moitié xix ^e siècle, IMH, PM30002538 ● Ciboire à décors de canaux, 2e moitié xix ^e siècle, IMH, PM30002540 ● Calice et Patène, 2e quart xix ^e siècle, IMH, PM30002539 ● Ciboire à décors de pampres, roseaux et épis de blé 2e moitié xix ^e siècle, IMH, PM30002537 ● Pierre tombale Chevalier de Malte, xiii ^e - xiv ^e siècles, IMH, PM30000863
	Château de Teillan 10 éléments	● Ensemble de 2 verrières, vitraux peints, xvii ^e siècle CMH, PM30000015 ● 1 lot de plaques muletières du xvii ^e au xix ^e siècles CMH, IMH PM30000776 ● 1 portes de placard de 1609, 4 panneaux, CMH PM30000775 ● Ensemble de 2 bas-reliefs, gallo-romain et médiéval du xiii ^e siècle, CMH, PM30000013 ● 6 Stèles gravées gallo-romaines votives ou funéraires (dans le parc) CMH, PM30000004 à PM30000009
Aubord	Église paroissiale 1 élément	● Bénitier du xiv ^e et xvi ^e siècles CMH PM30000045
Calvisson	Église Saint-Saturnin 4 éléments	● Tableau. Mariage mystique de sainte Catherine CMH PM30000126 ● Fonds baptismaux du xvi ^e siècle, CMH, PM30000125 ● Croix monumentale de mission IMH PM30000865 ● Fragments de colonne gallo-romaine cannelée IMH PM30000864
	Sinsans 1 élément	● Stèle gallo-romaine, CMH PM30000128
	Mairie 1 élément	● Cloche, 1661, campanile de la mairie, CMH PM30000128
	Maison du Boutis 22 éléments	● 20 pièces des collections textiles protégées IMH, courtpointes, coussins, vêtements, coiffe, du xviii ^e au xix ^e siècles, PM30002617 à PM30002636 ● Tampons de broderie IMH PM30002637 ● Nécessaire à boutisser IMH PM30002638
Congénies	Clocher de l'église 1 élément	● Cloche, 1759, IMH PM30003282
Galargues (34)	Église paroissiale 1 élément	● Calice et patène, 3e quart xix ^e siècle, IMH, PM34000235
Le Grau-du-Roi	Église Saint-Pierre 2 éléments	● Ciboire, xvii ^e siècle, IMH, PM30000146 ● Calice, xvii ^e siècle, IMH, PM30000147

Commune	Site (et nombre d'éléments protégés)	Protection
Lunel (34)	Église Notre-Dame-du-Lac 5 éléments	● 4 Tableaux CMH : La Vierge à l'Enfant présentant le rosaire..., 1700, PM34002316, La Présentation au temple, xix ^e siècle, PM34000342, La Visitation, xix ^e siècle, PM34000343, Le Bienheureux Gérard de Lunel xix ^e siècle, PM34000344 ● Orgue, 1856, CMH, partie instrumentale PM34000339 et buffet-tribune, PM34002316
	Domaine privé Conservation au musée Paul Pastre de Marsillargues (34) 4 éléments	● 4 Bannières de corporations provenant du siège de la CGT, IMH : bannière du syndicat des ouvriers agricoles de Montpellier, 1904, PM34004134 ; bannière de la Fédération régionale des ouvriers agricoles CGT de Montpellier-Lodève, 1904, PM34004135 ; bannière du syndicat des ouvriers cultivateurs de Lunel, 1904 PM34004136 ; bannière de la Fédération nationale des travailleurs des chemins de fer-Syndicat de Lunel, 1918, PM34004137
	Mairie 4 éléments	● Cloche hôtel de ville, 1655, CMH, PM34000341 ● Tableau de Jean Hugo, Lunel vue de la garrigue, xx ^e siècle, IMH, PM34005118 ● Cloche de l'hôpital, 1642, CMH, PM34000340
Lunel-Viel (34)	Église Saint-Vincent 3 éléments	● Tableau : Lamentations sur le Christ mort. xvii ^e siècle CMH, PM34001623 ● Cloche, 1738, xvii ^e siècle IMH, PM34000345 ● Tabernacle, xviii ^e siècle, IMH, PM34002807
Marsillargues (34)	Église Saint-Sauveur 6 éléments	● Cloche 1509, CMH, PM34000353 ● Fonds baptismaux, xvii ^e siècle, CMH, PM34000356 ● 4 tableaux : <i>Couronnement de la Vierge</i> , 1853, IMH, PM34005010, <i>Adoration des bergers</i> , xvii ^e siècle, CMH, PM34000354, <i>La Cène</i> , xvii ^e / xviii ^e siècles, CMH, PM34000355, <i>Christ lavant les pieds de saint-Pierre</i> , 4e quart du xviii ^e siècle, CMH, PM34000357
	Temple 2 éléments	● Ensemble de deux coupes de communion protestante, 1803, IMH, PM34002397 ● Harmonium, 1898, IMH, PM34002396
	Musée Paul Pastre 3 éléments	● Chaise à porteur du marquis de Nogaret, 1752, CMH, PM34002361 ● Lot de 6 cadres en bois doré, début xix ^e siècle, IMH, PM34002399 ● Bannière de l'Orphéon de Marsillargues, xix ^e siècle, IMH, PM34002398
Montpezat	Église Saint-Sébastien 2 éléments	● Tableau de saint Sébastien, 1890, CMH, PM30000763 ● Statue de la Vierge à l'Enfant, 1 ^{er} moitié du xix ^e siècle, IMH, PM30001369
Mus	Église paroissiale 1 élément	● Calice et patène, 2 ^e moitié du xix ^e siècle, IMH, PM30002436
Nages-et-Solorgues	Mairie 5 éléments	● 5 stèles funéraires gallo-romaines, déposées au musée. IMH, PM30000867 à PM30000871 ● Poterie vernissée de Pierre Favier, Montpellier, signée, xvii ^e siècle, Montpellier. Pièce unique. Coll. privée. IMH PM30002290.
Saint-Just (34)	Église Saint-Just et Saint-Pasteur 3 éléments	● 3 tableaux IMH : saint Just, 1690, PM34004147 ; saint Pastor, 1690, PM34004148 ; L'Adoration des bergers, xvii ^e siècle, PM34003148
St-Nazaire-de-Pézan (34)	Église 1 élément	● Cloche, 1617, CMH, PM34001397
Salinelles	Église paroissiale	● Cloche, 1748, CMH, PM30000788
Saturargues (34)	Église Notre-Dame de Saturargues 2 éléments	● Cloche, 1777, CMH, PM34001434 ● Calice, xvii ^e siècle, CMH, PM34001435
Sommières	Église Saint-Pons 2 éléments	● Croix reliquaire de la Vraie Croix, 1785, CMH, PM30002048 ● Ensemble chapelle de l'Orphéon Sainte-Cécile, autel, statue et deux appliques 1879, IMH, PM30002049
	Temple 1 élément	● Orgue à cylindre, partie instrumentale, 1840, CMH, PM30000575
	Mairie 3 éléments	● Cloche du beffroi, 1613, CMH, PM30000574 ● Tableau de l'Immaculée Conception, xix ^e siècle centre culturel Lawrence Durell, IMH, PM30002054 ● Drapeau de la lyre républicaine de Sommières, 1878, IMH, PM30002056
Vauvert	Notre-Dame de Vauvert 4 éléments	● Chaire à prêcher, xix ^e siècle, IMH PM30001089 ● Tableau, Le Christ enseignant, 1873, CMH, PM30000732 ● Verrière et son cadre, xx ^e siècle, IMH, PM30001088 ● Autel et statue de saint Joseph, xix ^e siècle IMH, PM30001090
	Porte de Panapée 1 élément	● Cloche du beffroi, 1695, CMH, PM30000733
Villevieille	Église paroissiale 4 éléments	● Quatre tableaux des quatre évangélistes, xix ^e siècle, IMH : saint Jean PM30001329, IMH saint Luc PM30001330, saint Mathieu IMH PM30001331, saint Marc IMH PM30001332
	Château, privé 4 éléments	● Deux buffets deux-corps, xvii ^e siècle, CMH, PM30000756 et PM30000757 ● Glace et son cadre, xvii ^e siècle, CMH, PM30000753 ● Paire de fauteuils xviii ^e siècle, CMH, PM30000754

ANNEXE PATRIMOINE MÉMORIEL / AUTRES FIGURES DU TERRITOIRE

Aigues-Mortes

- Théaulon Emmanuel. Né en 1787. Auteur dramatique du xviii^e siècle.
- Théolon Étienne. 1739-1780 Peintre.
- Gaillard Ferdinand. 1876- 1936. Artiste lyrique.
- Vigne-Malbois Jean. 1784-1840. Auteur d'un journal *Le mémorial d'Aigues-Mortes* écrit entre 1820 et 1840, 704 pages. 19 cahiers. En partie déposé aux archives départementales du Gard. FL 161.

Aigues-Vives

- Bosc Jean 1924-1973. Dessinateur humoristique à *Paris-Match*.

Aimargues

- Bornier Henri de (vicomte), descendant de Philippe de Bornier, Seigneur de Teillan, président de la Cour des comptes de Montpellier en1617. Son fils Louis fut conseiller en la même Cour en 1627. La famille de Bornier sauva de la destruction les milliaires gallo-romains de la *via Domitia* lors de la création du grand chemin royal. Ils sont visibles dans le parc du château de Teillan.
- Cazenove (de) Arthur, dit « Saint-Quirin ». Auteur de l'ouvrage *Les verriers du Languedoc*. Famille propriétaire du château de Teillan durant trois siècles. Descendant de la famille d'Azémard alias d'Adhémar, gentilshommes verriers.

Beauvoisin

- Auquier Eugène, né à Beauvoisin le 10/03/1851. Docteur en médecine, il a soutenu une thèse en 1879 sur le décollement hyaloïdien, et a exercé à Nîmes en ophtalmologie. En 1893, il abandonne la médecine pour l'agriculture. En 1889, il crée le *Viticulteur* avec M. Chauzet, organe agricole, politique et républicain publié plusieurs années. Il fut l'un des pères fondateurs du *Petit Républicain du Midi*, 29/09/1888.

Codognan

- Clavel Antoine, Théodore, né à Codognan le 24/01/1892. Professeur en 1852 et directeur en 1901 de l'École pratique de Commerce et d'Industrie de Nîmes qu'il a fondé. Officier d'Académie.
- Raizon Jean, Germain, Hilarion, né à Codognan en 1820, décédé en 1882. Docteur en médecine, médaillé pour acte de dévouement pendant l'épidémie de choléra en 1856.

Congénies

- Jaulmes Éric, 1913-2001. Issu de la famille Jaulmes, de Congénies dont la maison familiale porte une plaque le concernant rue de l'Aiguillon. Ingénieur en mécanique chez Motobécane à Paris, il fut le créateur en 1945 de la célèbre Motobécane D 45. Il fut aussi le co-inventeur avec son oncle de la Mobylette en 1949.
- Majolier Françoise, 1805-1879. Issue d'une famille protestante de « coufflaïres » de Congénies, sur le conseil familial elle part à 12 ans en Angleterre pour rejoindre les Quakers anglo-saxons, elle épousera l'un d'entre eux. Elle fut la première femme pasteure en Angleterre. Missionnaire internationale, elle sillonna l'Europe toute sa vie.

Entre-Vignes (34)

- Nourrit Léon, 1910-2004. Né dans une famille de vignerons de Saint-Christol, ingénieur agronome, Chevalier de l'Ordre de Malte. Il fut l'un des fondateurs de la cave coopérative. On lui doit la niche accueillant la statue de saint Christophe au pignon de la façade de la cave réalisée par René Villeneuve. Il est l'auteur d'une monographie en 1987 : *1000 ans d'histoire en bas-Languedoc*, Saint-Christol (Hérault).

Gallargues-le-Montueux

- Bérard Isaac, 1770-1815. Inventeur de l'alambic pour la distillation des eaux-de-vie.

- Grand Toni, 1935-2005. Sculpteur, artiste contemporain, professeur à l'École des Beaux-Arts de Nîmes puis de Paris, sa carrière commence dans les années 1970. Un temps proche du mouvement « supports surfaces », il a fait l'objet de nombreuses expositions nationales et internationales.

Le Cailar

- Baschi Balthazar (de), Premier seigneur d'Aubais et du Cailar. fondateur de la branche protestante au xvi^e siècle et de la bibliothèque du château d'Aubais. Il s'est noyé dans le marais de la tour d'Anglas en 1598. Stèle créée au mas d'Anglas par le manadier Jean Lafont.
- Baschi François (de), marquis d'Aubais, seigneur du Cailar, fils unique de Charles de Baschi et dernier représentant mâle de la famille resté sans descendance. Tombe dans l'église du Cailar, disparue en 1959.

Lecques

- Dupleix Antoine, dit « Grémian », Baron de Lecques capitaine protestant, au service de Rohan durant les guerres de Religion au xvi^e siècle. Charles de Baschi l'évoque dans son ouvrage *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France*, en ligne sur le site de la BnF.
- Foncaillé Catherine. Prophétesse camisarde pendue à Nîmes le 30 octobre 1703 à l'âge de 25 ans.

Lunel (34)

- Folquet de Lunel. xiv^e siècle. 1244-1300. Né à Lunel. Troubadour, ses textes témoignent de la langue parlée et comprise en Languedoc oriental, comportant de nombreux termes empruntés au catalan, comme c'est aussi le cas dans les archives de Lunel de la même époque.

Montpezat

- Trintignant Gabriel, Mathias, né à Montpezat en 1831. Musicien et poète.

Sommières

- Flamant Raphaël, Albin, né à Sommières en 1842. Compositeur et professeur de musique à Sommières. Fils d'un professeur de musique, il part à Paris et devient 1^{er} violon de l'Opéra-Comique. Auteur de : *Ange et enfant*, *L'hirondelle et le troubadour*, *Clémentine* (Polka) et *Raphaëla* (Masurka).
- Gaussen Yvan, (1896-1978) né à Sommières, fils et frère de maires de la ville. Écrivain, il se consacre à l'histoire locale et à la langue d'Oc. Il développe le tourisme à Sommières et crée le syndicat d'initiatives. Il fut l'époux de Jacqueline Gaussen-Salmon, peintre reconnue, dont l'atelier existe toujours dans la maison familiale à Sommières.

Uchaud

- Fabre Gustave, né à Uchaud en 1847. Négociant en vin, propriétaire à Beauvoisin, président du Syndicat du commerce en gros en vin et spiritueux du Gard, conseiller au commerce extérieur en France, (29/03/1905). En tant que commerçant, il crée le premier réseau de représentants placiers en vin fonctionnant directement du marché de gros au particulier : 25 000 communes ont des représentants qui collectent 700 000 adresses. Il publie un journal *L'alliance du producteur et du consommateur*. Il crée une tonnellerie mécanique avec son gendre Louis Heim.

Vauvert

- Allier Raoul, 1862-1939. Issu d'une vieille famille vauverdoise de vignerons, son frère est maire de la commune. Normalien, agrégé de philosophie, il devient professeur de théologie à la faculté protestante de Paris. Dreyfusard, il participe aussi au débat sur la loi de 1905. Il

prêche la paix après avoir perdu son fils lors de la Première Guerre mondiale et est l'un des pères du christianisme social. Il est l'arrière-grand-père du Docteur Irène Frachon qui lança l'alerte contre le *médiator*.

- Broussan Leimistin, 1858-1959. Directeur de grands théâtres français puis co-directeur de l'Opéra de Paris.
- Bouzanquet Ulysse, né à Vauvert en 1846, propriétaire du domaine « Les Silex » et « Saint-Véran ». Ancien négociant en vin, maire de Vauvert de 1888 à 1892. Ancien juge au tribunal de Carcassonne de 1878 à 1880, Officier du Mérite agricole. Initiateur de la statue de Montcalm à Vestric-et-Candiac copiée à Québec.
- Bouzanquet Gaston, né à Vauvert le 24/04/1866, propriétaire et négociant en vin. Auteur du *Manuel du candidat au grade d'attaché d'intendance* (Lavauzelle Éd. à Paris), président de la Société des courses de Vauvert, conseiller municipal, Chevalier du Mérite agricole.
- Falgairolle Benoit, Édouard, né le 11/07/1860 à Vauvert. Avocat à la Cour d'Appel de Paris, conférencier et publiciste (procès à sensation), procureur de la République à Aubusson en 1895. A collaboré à de nombreuses revues juridiques, archéologiques et littéraires.

A publié entre autres :

— *Montcalm devant la postérité* Paris, 1886

— *Vauvert pendant la Révolution française*, Nîmes 1897.

- Falgairolle Eugène, Siméon, né à Vauvert en 1854. Diplômé des Arts et Métiers d'Aix-en-Provence (1872), Ingénieur de l'École centrale (1876), a participé à la réalisation des chemins de fer, canaux, adductions d'eaux à Vauvert, Beauvoisin et Aigues-Vives.
- Falgairolle Prosper, né à Vauvert le 07/01/1847. Archiviste de la ville, membre de la Société d'archéologie et d'histoire de Nîmes, de la Société d'histoire des sciences naturelles de Nîmes, collaborateur de revues archéologiques et historiques de Paris. Nombreux mémoires dont : — *Mémoire pour servir à l'histoire de la ville de Vauvert et de ses environs*, 1881
- Fontayne René 1891-1952. Peintre.
- Maurin Georges, né à Vauvert en1848. Avocat, directeur de *La Revue du Midi*, membre de l'académie de Nîmes, archéologue.
- Mingaud Philippe né en 1819 à Vauvert, décédé en 1904 à Nîmes. Pharmacien, il fit de nombreuses recherches minéralogiques. Il donna ses collections au Musée d'histoire naturelle de Nîmes (fonds du musée). Son fils Galien, Philippe, pharmacien à Saint-Jean-du-Gard fut le 1^{er} conservateur du musée.
- Nolhac Gaston, né à Vauvert en 1830. Professeur/compositeur de musique, fondateur de l'Orphéon.

ANNEXE PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL

Recensement : 2023

La bouvine Pratiques sociales et d'élevage	
Aigues-Mortes	- Plan* et théâtres d'Aigues-Mortes (IMH), pratique du tirage des théâtres, course libre - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Manades de taureaux et de chevaux - Pâtures d'élevage (impact paysager)
Aigues-Vives	- Arènes construites sur l'ancien plan, course libre - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Clubs Taurins (Sièges en cafés locaux) - Pâtures d'élevage (impact paysager)
Aimargues	- Arènes fin ^{xx}e siècle, anciennes arènes : square doté des statues de Fanfonne Guillierme, course libre - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Club Taurin (Siège Café de France) - Personnalités : Fanfonne Guillierme - Pâtures d'élevage (impact paysager) - Maisons décorées thématique taurine
Aspères	- Lâchers lors des fêtes votives et autres - Pâtures d'élevage (impact paysager)
Aubais	- Plan et théâtres inscrits MH ; cour du château. Course libre - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Club Taurin (Siège café place du château) - Café à décors taurins - Manade - Pâtures d'élevage (impact paysager)
Aubord	- Ancien plan conservé - Lâchers lors des fêtes votives et autres
Aujargues	- Pâtures d'élevage (impact paysager) - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Maisons décorées à thématique taurine
Beauvoisin	- Arènes ^{xx}e siècle et Bouvaou à Franquevaux course libre - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Clubs Taurins - Manades et Pâtures d'élevage (impact paysager) - Maisons décorées thématique taurine
Boisseron (34)	- Lâchers lors des fêtes votives et autres - Manade - Pâtures d'élevage (impact paysager)
Calvisson	- Ancien plan urbain conservé et réaffecté à d'autres activités. Côté Nord de l'église IMH. - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Club Taurin - Pâtures d'élevage (impact paysager)
Codognan	- Arènes ^{xx}e siècle. Course libre - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Clubs Taurins
Combas	- Lâchers lors des fêtes votives et autres - Clubs Taurins - Manade - Pâtures d'élevage (impact paysager)
Congénies	- Ancien plan, le Peyron - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Club Taurin - Manade - Pâtures d'élevage (impact paysager)
Entre-Vignes (34)	- Arènes ^{xx}e siècle - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Clubs Taurins
Gallargues-le-Montueux	- Arènes ^{xx}e siècle. Course libre - Place du Coudoulié. Ancien plan - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Club Taurin, siège au café place du Coudoulié - Pâtures d'élevage (impact paysager)
Le Cailar	- Arènes IMH, courses libres - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Café de pays, siège de club taurin - Tombes de taureaux, Lou Sanglié, Barraïé. Cosaque - Maisons décorées à thèmes taurins - Manades - Pâtures d'élevage (impact paysager) - Gardians salariés, siège de l'association
Le Grau-du-Roi	- Arènes ^{xx}e siècle. Courses libres - Lâchers lors des fêtes votives et autres
Lunel (34)	- Arènes San Juan ^{xxi}e siècle Courses libres - Clubs taurins - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Pâtures d'élevage (impact paysager)
Lunel-Viel (34)	- Arènes. Courses libres - Clubs taurins - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Pâtures d'élevage (impact paysager)
Marsillargues (34)	- Arènes Guillaumet (IMH) ancien plan devant l'entrée du château. Courses libres - Clubs taurins (siège café sur la place des arènes) - Pâtures d'élevage (impact paysager) - Maisons décorées thématiques taurines - Lâchers lors des fêtes votives et autres

* Plan : place, cour de château ou de mas, ou espace urbain où se déroulaient les jeux taurins avant la création des arènes au début du ^{xx}e siècle.

286

La bouvine (suite) Pratiques sociales et d'élevage	
Saint-Laurent-d'Aigouze	- Arènes (IMH). Ancien plan transformé contre l'église et toril dans l'ancienne sacristie. Course libre - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Manades - Pâtures d'élevage (impact paysager) - Maisons décorées thématiques taurines - Clubs taurins (siège dans les cafés de la ville)
Vauvert	- Arènes ^{xx}e siècle. Course libre - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Pâtures d'élevage (impact paysager) - Maisons décorées thématiques taurines - Clubs taurins (sièges cafés de la ville) - Ancien plan conservé (Jeu de ballon) - Bouvaou sur Vauvert, au centre du Scamandre et à Gallician
Vergèze	- Arènes ^{xx}e siècle. Course libre - Lâchers lors des fêtes votives et autres - Manades - Pâtures d'élevage (impact paysager) - Clubs taurins (sièges cafés de la ville)
Les empègues Pratiques sociales	
Les villages « empègués » Aigues-Vives, Aubais, Aubord, Aujargues, Beauvoisin, Calvisson, Codognan, Congénies, Junas, Le Cailar, Mus, Nages-et-Solorgues, Parignargues, Saussines (34), Saint-Sériès (34), Uchaud, Vauvert, Vestric-et-Candiac, Vergèze, Villetelle (34)	Tradition connue au ^{xix}e siècle la plus vieille empègue sauvegardée date de 1894 à Beauvoisin. Les conscrits de la classe annuelle font le tour des maisons pour collecter de l'argent en échange d'une aubade. Les maisons « accueillantes » d'une année sur l'autre sont repérées par une empègues pour la classe suivante. La mention VLJ (vive la jeunesse) accompagne l'empègue millésimée et personnalisée suivant les caractéristiques du village ou de ses traditions.
La pratique du boutis Métiers et savoir-faire	
Vergèze, Calvisson, ateliers de pratiques	Broderie traditionnelle dans le Languedoc et la Provence. Vêtements, couvertes et autres éléments de literie ou d'ameublement. Salon du Boutis Biennale à Calvisson. Inscrit au Patrimoine culturel immatériel français en 2019.
La pierre sèche Métiers et savoir-faire	
38 communes sont concernées.	L'art de la construction en pierre sèche : savoir-faire et techniques, inscrit sur la Liste représentative du Patrimoine culturel immatériel de l'Unesco en 2018.
La pêche Pratiques en lien avec la terre et l'univers	
Espiguette, Le Grau-du-Roi	Pêche aux tellines. Pratique du tellinier.
Le Grau-du-Roi	Pêche au bouillet (<i>bouliech</i>). Principe de la senne depuis la plage. Figure dans les archives au ^{xiii} e siècle
Le Grau-du-Roi	Baie d'Aigues-Mortes Pêche au pot (poulpe)
Le Grau-du-Roi, le port	Fabrication et entretien des filets par les filetiers. En lien le « tinchadou » cuve à colorer les filets.
Le Grau-du-Roi Rue des Lamparos Maison de la mer	La prud'homie. Inscrite au PCI français en 2021
Marsillargues (34), Lunel (34), Aigues-Mortes Saint-Just (34) et Saint-Nazaire-de-Pézan (34)	Pratiques traditionnelles des cabaniers. Chasse et pêche en étangs. Transmission familiale des concessions depuis l'époque médiévale. Cabanes mentionnées sur le cadastre Napoléon et la carte de Cassini ^{xviii} e siècle. Pratique mentionnée dans les archives médiévales et modernes.
Lunel (34), Marsillargues (34), Le Grau-du-Roi, Aigues-Mortes	La pêche en étangs, et en canaux. Pêche au globe dans les cabanes, le long du canal de Lunel.
Pratiques culinaires Pratiques sociales	
Le Grau-du-Roi Lunel (34)	Diète méditerranéenne. Manifestations « Les Graulinades » sur le port du Grau-du-Roi. Rencontres gastronomiques basées sur la cuisine locale. Produits de la mer, poissons et crustacés pêchés au Grau-du-Roi. Recettes traditionnelles fournies par les habitants. Les « Pescalunades » à Lunel (34). Valorisation de la cuisine et des produits locaux. Traditions culinaires, productions locales : cuisine des cabaniers.

BIBLIOGRAPHIE

Archéologie

BAZILE Frédéric. « Nouvelles données sur l'âge des cordons littoraux récents du golfe d'Aigues-Mortes », *Bulletin de la société languedocienne de géographie*, n°8, 3-4, 1974, p. 198-205.

BOUSQUET Jean-Claude. *Géologie du Languedoc-Roussillon*, BRGM, Presses du Languedoc, Montpellier. 1997, Montpellier.

BRET Édouard. *Étude numismatique. Le taureau de Camargue sur une monnaie des Volques arécomiques*. Nîmes, 1919.

BRUN Jean-Pierre. *Archéologie du vin et de l'huile*, vol. 1 : *De la Préhistoire à l'époque hellénistique*, Éditions Errance, 2004, vol. 2 : *En Gaule romaine*, 2005.

DEDET Bernard. « Habitat et vie quotidienne en Languedoc, au milieu de l'Âge du fer, l'unité domestique de Gailhan, Gard », *Revue Archéologique Narbonnaise*, suppl. n° 11, 1987.

HERVÉ Marie-Laure, HOUIX Bertrand, MONTEIL Martial. *Les truelles des archéologues révèlent le passé antique de Villevieille*. Édition Ville de Villevieille, 2006.

GOUDINEAU Christian. *Nîmes et les Volques Arécomiques au I^{er} s. av. J.-C.*, Gallia, n° 45, CNRS, 1987/1988.

GUILHAUME Daniel. *Terroir de pierre & d'histoire, patrimoines antiques de la Vidourlenque aux garrigues nîmoises*, Guilhaume Édition photo, Aujargues, 2023.

LOUIS Maurice, PEYROLLE Damien, ARNAL Jean. « Les fonds de cabanes énéolithiques de Fontbouisse », *Gallia*, CNRS, 1947. p. 235-257.

MAUFRAS Odile, HERNANDEZ Jérôme, ROCHETTE Marie, THOMAS Benjamin. « Genèse, évolution et désertion de Missignac (Aimargues, Gard), villa des V^e-XII^e siècles », supplément à *Archéologie du Midi médiéval*, 2016. En ligne

OTT Mathieu. « Saint-Nazaire de Marissargues, Aubais (Gard) », *Archéologie médiévale*, n°34, 2004. En ligne

PROVOST Michel *et al.*, *Carte archéologique de la Gaule. Le Gard*, vol. 30/2 et vol. 30/3, CNRS, 2000.

PY François, PY Michel, 1974. « Les amphores étrusques de la Vaunage et de Villevieille », *Mélanges de l'École de Rome*, 86, 1, 1974, pp.141-254.

RAYNAUD Claude. *Archéologie d'un village languedocien : Lunel-Viel (34) du I^{er} s. au XVII^e s.*, vol. I et II, juin 2003.

ROURE Réjane. « Le Cailar » (fouilles du port), *Des rites et des hommes*, coll. AMA 2, Musée de Lattes, 2013.

STODDARD Whitney et Brooks (SLDD). *Psalmodi*, rapport final de fouilles, William's college, Massachussetts/Université du Maine, USA, SRAOccitanie. 2016

VIAL Julien. Carte archéologique de la Gaule. *Le Montpellierais*, vol. 34/3, CNRS, 1998.

Histoire et patrimoine

AUTEURS MULTIPLES. *Rosalie, Léa, Émelie, Eva, et les autres. Portraits de femmes du XIX^e siècle en Vaunage*, H.B. Éditions, 1997.

ALCACER Frédéric. *Les Graulinades, la mer cuisinée à la graulenne*, Idéocom, Le Grau-du-Roi, 2020.

ASPORD-MERCIER Sophie. *Sommières, histoire urbaine et monumentale d'une place forte en Languedoc oriental*, Éd. Errance, Arles, 2013.

BENOÎT Fernand, *L'économie du littoral de la Narbonnaise à l'époque antique : le commerce du sel et les pêcheries*, REL XXV, n° 1 et 2. 1959.C. de Doc. Archéo. Lattes.

BESSAC Jean-Claude, PÉCOURT Jacques. « Remarques sur les techniques de construction de second art roman, à propos de Saint-André-de-Souvignargues (Gard) ». *Archéologie du Midi médiéval*. Tome 13, 1995. p. 91-122.

BONDURAND Edouard, *Les coutumes de Lunel*, texte de 1367, A. M. Lunel, Paris, 1886.

CABANEL Patrick, (dir.) *Itinéraires protestants en Languedoc*, T. 2 et 3. Presses du Languedoc, Montpellier, 2000, 2003.

CABANEL Patrick, ENCREVÉ, André. *Les Protestants, l'école et la laïcité. XVIII^e-XX^e siècles*. Paris, INRP, n° 110, 2006.

CARAMAN Georges de. *Guide du voyageur sur le canal du Midi et ses embranchements sur les canaux des étangs et de Beaucaire et sur le canal latéral de la Garonne*. 1853.

CARLIER Patricia. « De la Vaunage à la Petite Camargue, un patrimoine protestant majeur », *Patrimoines du Sud* n° 5, 2017.

CARLIER Patricia. « L'utilisation des labels sur un territoire de projets en Occitanie, approche stratégique et technique », *Patrimoines du Sud*, n° 9, 2019.

CARLIER Patricia. « Découvertes dans le Gard grâce à l'inventaire du patrimoine : six siècles d'archives d'une famille protestante à Cannes-et-Clairan et le journal d'un édile d'Aigues-Mortes (1821-1839) », *Patrimoines du Sud* n° 15, 2021.

CARRETERO Lise, *Traditions taurines entre mer et Vidourle*, éditions des Archives départementales du Gard, 1987.

C.A.U.E. du Gard. *L'architecture rurale en Languedoc-Roussillon*, 2002.

C.A.U.E. du Gard. *Les Mas en Petite Camargue*, SMCG, 2001.

C.A.U.E. du Gard. *Patrimoine rural de Petite Camargue, le Mazet*, 2002.

CHAREYRE Philippe. « La population de la Vaunage au XIX^e siècle », *La Vaunage au XIX^e siècle*, (SLDD) ROGER, Jean-Marc, Éd Lacour, Nîmes, 1996, p. 81-93.

CLÉMENT Pierre-Albert. *Églises oubliées du Languedoc*, Presses du Languedoc, Montpellier, 1989.

CLIER Josette, GUUINIC Théodore. « La construction des temples dans le Gard par Charles-Étienne Durand au début du XIX^e siècle, ou l'invention d'un temple néoclassique ». *Patrimoines du Sud*, n° 5, 2017.

COMMANDRÉ Isabelle. *Artisanat du verre en bas Languedoc (XIII^e-XVIII^e siècle)*. État de la recherche, Aix-Marseille Université, 2012.

CUNAT. *Histoire du Bailli de Suffren*, 1850. [En ligne sur Gallica]

D'ANGLAS DE PRAVIEL, Paulin. *Récit d'une naufrage ou la Méduse*, Uzès. [En réponse aux accusations portées par]

CORRÉARD. A .1816. Naufrage de « la Méduse » faisant partie de l'expédition du Sénégal. 1858. En ligne sur Gallica.

DESCOSSY Michel, JACQUELIN Christian, PALOUZIÉ Hélène, 2011. *Du Négafol à la Barraca, le patrimoine maritime en Languedoc-Roussillon*, Coll. DUO, DRAC Occitanie, 2011.

DI PIETRO François-Émile. *Histoire d'Aigues-Mortes*, Paris, 1849.

DUBIEF Henri, POUJOL, Jacques. *La France Protestante, histoire et lieux de mémoire*, Éditions Max Chaleil, 2005.

DUGRAND Raymond. *Villes et campagnes en Bas-languedoc*, P.U.F., 1963.

DUPONT André. « Un aspect du commerce du sel en Languedoc oriental au XIII^e siècle : La rivalité entre Lunel et Aigues-Mortes », *Provence historique*, t. XVIII, fasc.71. 1968, p.101 à 112.

DUPONT André. « L'exploitation du sel sur les étangs du Languedoc », *Annales du Midi*, 1958, p.7 à 25.

DURAND Marie. [1730-1768]. *Résister. Lettres de la Tour de Constance*. Préface de Céline Borello. Ed. Ampelos, 2018.

F.A.C.E.T, Patrimoine rural de Petite Camargue, Vauvert. n°1 Le Mazet n°3 Le Mas, 1994.

FANGUIN Pierre. *Histoire du protestantisme dans le Gard*, Éditions des archives départementales du Gard, 1986.

FAUCHERRE Nicolas. *Note d'intérêt patrimonial sur le fort de Peccais*, LA3M, MMSH, Aix-en-Provence, 2015.

FLORENÇON Patrick, Dossier enseignant, tours et remparts d'Aigues-Mortes. Non daté. En ligne sur le site du CMN. Site des tours et remparts d'Aigues-Mortes.

GAIDAN Claude-Annie. *Les gentilshommes verriers du Gard, généalogie du XV^e au XIII^e siècle*, Presses du Languedoc, Nîmes. 1991.

GALANT, Jean-Christophe, « Seigneurs et seigneuries en Vaunage au XVIII^e siècle », La Vaunage au XVIII^e T.2. Éd. Lacour, Nîmes. 2005

GERMER-DURAND, Eugène. [Réédition 1989] *Dictionnaire toponymique du*

département du Gard, Nîmes, Éd. Lacour, Nîmes, 1868.

GIBON Françoise. *Jacques Teissier, galérien pour la foi*, Mémoire, Unîmes, SLDD Sylvain Olivier, 2018.

GOIFFON (Abbé). *Dictionnaire topographique, statistique et historique du diocèse de Nîmes*, Éd. Lacour, Nîmes, 1881. [Réédition 1989]

GOUSSOPOULOS Sylvie, *Les femmes portent la moitié du ciel*, éd. Photo sensible, Montpellier, 2018.

GROSSI Roger, « Conflits internationaux et mouvements d'idées en Vaunage », *La Vaunage au XIX^e siècle*, Éd. Lacour, Nîmes, 1996, p. 529-542.

GUIGOU Émile, *Les contraintes de la ville vauverdoise : histoire politique, religieuse et économique de Vauvert, 1789-1975*, éd. 1976.

GUIGOU Marie-José, *Les maniguières de l'étang de L'Or : une forme de pêche capitaliste du Moyen Âge* au XIX^e siècle, Éd. Lacour, Nîmes, 2003.

GUIGOU Marie-José, *Les graus proches de Montpellier : leur histoire depuis le Moyen Âge*, Éd. Lacour, Nîmes, 2004.

HEINICH Nathalie, *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère*. Paris, M.S.H. 2009

HUARD Raymond. « La Vaunage, terre républicaine au XIX^e siècle », *La Vaunage au XIX^e siècle*, Éd. Lacour, Nîmes, 1996, p. 497-528.

IANCU Carol et Danièle. *Les juifs du Midi, une histoire millénaire*, Barthélemy, Avignon, 1998.

JACQUELIN Christian. *La cabane comme patrimoine ?* Pôle Ethnologie DRAC Languedoc-Roussillon. Rapport, 2003.

LABORIEUX Alain. *Des siècles de bouvine*, Espace Sud, Lunel-Viel, 2002.

LECUYER, Nolwenn. 1997. « Cuisine languedocienne, cuisine méditerranéenne ? Approche anthropologique de la vaisselle céramique méridionale (X^e-XIV^e siècles) » *Archéologie du Midi Médiéval*, T 15-16, p. 235-243.

LENTHÉRIC Charles. « Le Littoral d'Aigues-Mortes au XIII^e et au XIV^e siècles ». *Mémoires de l'Académie du Gard*, 1870. En ligne

LÉONARD Émile. *Mon village sous Louis XV*. P.U.F. 1941. En ligne

LE ROY LADURIE Emmanuel, DUPÂQUIER, Jacques. « Quatre-vingts villages (XIII^e-XX^e siècle)», *Annales. Économie, sociétés, civilisations*, n°2, 1969, p. 424-433.

LEROY Nicolas. « La légende de Guillaume de Nogaret » Actes du colloque, *Guillaume de Nogaret, un Languedocien au service de la monarchie capétienne*, Nîmes, 2010. Nîmes, éd. Lucie, 2012. p.31-69.

LLANTA Anne Marie, CLIER, Josette, FRANÇOIS, Michèle. *Armand Pellier, architecte, de la pierre du Pont du Gard à la modernité*, coll. DUO, Drac Occitanie, 2012.

MALVIS Jean-Michel. *Anthropisation de l'espace lunellois*, Études Héraultaises, 1988.

MARCHIS-MOUREN Laure. « Entre sport, spectacle et traditions : la course de taureaux de Camargue », *Communication & langages*, n°18, p. 53-64. 2014. En ligne.

MILLEROT Thomas, *Histoire de la ville de Lunel*, Montpellier, 1880.

MISSION PATRIMOINE-ETHNOLOGIE. *Mémoire d'industries des produits et des hommes*, catalogue d'exposition, Éd. Conseil général du Gard, 2000.

MOREAU Marthe. *Les châteaux du Gard. Du Moyen Âge à la Révolution*. Presses du Languedoc, Montpellier, 1999. *Les châteaux du Gard. XIX^e et XX^e siècles*. Presses du Languedoc, Montpellier, 2003.

MORIZE, Jean. « Aigues-Mortes au XIII^e siècle ». *Annales du Midi*. 26-103. P. 313-348. 1914. En ligne

MOTTE Claude. *Dictionnaire d'histoire administrative et démographique*, éd. CNRS. Département du Gard, 1999.

NADIRAS, Sébastien. « Guillaume de Nogaret et les communautés d'Habitants : l'exemple des négociations de Lunel (1295) » Actes du colloque, *Guillaume de Nogaret, Nîmes*, 2010. Nîmes, éd. Lucie. p. 31-69. Article comprenant les pièces justificatives du dossier *Lunellium* traduites

TABLE DES ABRÉVIATIONS / ACRONYMES / SIGLES

provenant du trésor des Chartes. BnF. Publié en 2012.

PALOUZIÉ Hélène *et al. La chaise à porteurs du château de Marsillargues*, coll. DUO, Drac Occitanie.2012. En ligne sur le site de la DRAC Occitanie

PANOFSKY Erwin. *Architecture gothique et pensée scholastique*, éd. de minuit, 1967.

PIGNET Henri, *Lunel au xixe siècle*, Éd. Lacour, Nîmes, 1998.

PLATTER Félix et Thomas. *Notes de voyage de deux étudiants bâlois, 1552-1559, 1595-1599*, Bâle. En ligne sur Gallica.

PLOUVIER Liliane. « Regard nouveau sur la cuisine provençale du bas Moyen Âge : le témoignage des livres de cuisine », *Provence historique*, n° 54, 2004, p. 431-462.

RABAUD-Le Jeune, *Annuaire ou répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées et protestantes de l'Empire français*, 1807. En ligne sur Gallica.

RAYNAUD Dominique, « Le toponyme Posquières : un cas d'hybridation socio-linguistique Latin-hébreu », *Bulletin de la société d'histoire de Posquières-Vauvert*, 1998. HAL open science. En ligne 2005

RINAUDO Yves. « Coopérative et progrès : les caves viticoles du Midi de la France », *Cahiers de la Méditerranée*, N° 48, 1994.

ROGER Jean-Marc. (SLDD) *La Vaunage au xix^e siècle*, Éd. Lacour, Nîmes, 1996.

SAINT-QUIRIN [Arthur-Quirin de Cazenove], *Les verriers du Languedoc*, la Réveillée, 1985. 1^{re} édition 1904.

SPONT Alfred. « La gabelle du sel en Languedoc au xv^e siècle ». *Annales du Midi*, T. 3, N°12, p. 427-81, 1891. En ligne.

SOULIER André, *La cuisine secrète du Languedoc*, Presses du Languedoc, 1999.

STRABON [1^{er} siècle av. n. è.]. *Géographie, Livre III et IV*, Texte original et traduction de François Lasserre, Les Belles Lettres, 2003.

S.M.C.G. *Les mas en Petite Camargue, diagnostic et prospectives*, mars 2002.

THÉRY, Julien. « Le pionner de la théocratie royale : Guillaume de Nogaret et les conflits de Philippe le Bel avec la papauté », Actes du colloque de Nîmes, 2010. *Guillaume de Nogaret, un Languedocien au service de la monarchie capétienne* Association Guillaume de Nogaret, Lucie éditions. 2012.

THOMAS, Eugène, *Dictionnaire topographique de l'Hérault*, 1865. En ligne sur Gallica.

THOMAS Louis. « La population du Bas Languedoc à la fin du xiii^e siècle et au début du xiv^e siècle » *Annales du Midi*, vol. XX, 1908.

THOMAS, Louis. « La vie privée de Guillaume de Nogaret », *Annales du Midi*, N°62, T 16, 1904. En ligne

VENTURINI Alain. « Le sel de Camargue au Moyen Âge », *Le sel de la baie*, (dir) Jean-Claude Hocquet et Jean-Luc Sarrazin, Éditions de l'Université de Rennes, 2006, p. 365-392.

VIALA Claude. *Grottes et caches camisardes*, presses du Languedoc, 2006.

VIDAL Jean-Jacques. « L'évolution morphologique d'un village : Vauvert », *Études héraultaises*, 1980, n° 3.

VILLAIN-GANDOSSI Christiane. « Les Salins de Peccais au xiv^e siècle d'après les comptes de Francesco DATINI » *Annales du Midi*, T 80, N°88, 1968, p. 328-336.

ACR	Architecture contemporaine remarquable
AOP	Appellation d'origine protégée
BRL	Compagnie du Bas-Rhône et Languedoc
CA	Communauté d’agglomération
CAOA	Conservateur des antiquités et objets d’art
CAUE	Conseil d’architecture, d’urbanisme et de l’environnement
CC	Communauté de communes
CCPS	Communauté de communes du Pays de Sommières
CMH	Classé au titre des Monuments historiques
CMN	Centre des monuments nationaux
CNRS	Centre national de la recherche scientifique
CRMH	Conservation régionale des monuments historiques
DRAC	Direction régionale des affaires culturelles
ENTAV	Établissement national technique pour l'amélioration de la viticulture
EPTB	Établissement public territorial de bassin
FFCC	Fédération française de la course camarguaise
IGP	Indication géographique protégée
IMH	Inscrit au titre des Monuments historiques
LGV	Ligne à grande vitesse
MH	Monuments historiques
PACA	Région Provence-Alpes-Côte d’Azur
PAH	Pays d'art et d'histoire
PCI	Patrimoine culturel immatériel
PETR	Pôle d'équilibre territorial rural
PLM	Ligne ferroviaire Paris-Lyon-Méditerranée
PSMV	Plan de sauvegarde et de mise en valeur
SAU	Superficie agricole utilisée
SLDD	Sous la direction de
SIVOM	Syndicat intercommunal à vocations multiples
SMCG	Syndicat mixte de la Camargue gardoise
SPR	Site patrimonial remarquable
SRA	Service régional de l’archéologie
SRG	Site remarquable du goût
UNESCO	Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture
VPAH	Label Ville & Pays d’art et d’histoire
ZICO	Zone d’importance pour la conservation des oiseaux
ZNIEFF	Zone naturelle d'intérêt écologique, faunistique et floristique

Projet éditorial :

PETR Vidourle Camargue représenté par les présidents Pierre Martinez (2018-2026), et Thierry Agnel (depuis 2026)

Suivi du projet : Maxime Charlier, directeur général des services

Auteur et directrice de publication : Patricia Carlier, chargée de mission d’inventaire, de conservation et de valorisation du patrimoine

Contributions à la rédaction au PETR Vidourle Camargue : Hugo Cecchin, Gabriel Esclangon, Christine Quissac, Titouan Denimal-Pinto, Frédéric Cambessédès, Ludivine Jouve, Marie Cambon, Sébastien Balestrieri.

Contributions à la rédaction et à l'apport de documents :

- Le Centre des monuments nationaux, site des tours et remparts d’Aigues-Mortes,
 - Le Syndicat mixte de la Camargue gardoise,
 - Le musée Médard de Lunel, Musée de France (34),
 - Le service des archives de la ville de Lunel (34),
 - Ambrussum, site et musée archéologiques à Villetelle (34),
 - La Maison du Boutis de Calvisson,
 - Le service patrimoine de la ville de Sommières,
 - Les services animation et communication de la ville du Grau-du-Roi,
 - Le service patrimoine de la Communauté de Communes du Pays de Sommières,
 - Les CAUE du Gard et de l’Hérault et Anne-Marie Llanta, architecte honoraire,
 - Les archives départementales du Gard et de l’Hérault,
 - Les directions départementales de la Culture du Gard et de l’Hérault,
 - L’Inventaire général d’Occitanie,
 - La DRAC Occitanie et ses différents pôles documentaires.
- Les extraits d’entretiens cités ont été réalisés en 2011 (bouvine) par Amélie Galaud, ethnologue ; en 2016 (société protestante) par Patricia Carlier, anthropologue et en 2017 (métiers de la pêche) par Zoë Valat, ethnologue.

Crédits PETR Vidourle Camargue, PETRVC :

Sauf mention contraire ci-dessous, les photos sont de Patricia Carlier, crédits PETR Vidourle Camargue.
PETRVC, autres photos : AF: Aude Faye, AR : Aurelio Rodriguez, BB : Bruno Boulanger, CQ : Christine Quissac, CT : Cathy Tabusse, DV : Dominique Vivier, ED’ A : Emma d ’Aviau, FB : Frank Barouch, HC : Hugo Cecchin, LJ : Ludivine Jouve, SC : Sylvain Clavier
SF : Sylvana Fanguède, TDP: Titouan Denimal-Pinto, YR : Yannick Reboul.
Cartes postales : Coll. JFC : Collection Jean François, Congénies.

Autres crédits :

- AA/SM : Angélique Adheva © Ville de Sommières
- AM/CCPS : Alexandre Mazzocco © Communauté de communes du Pays de Sommières
- AM/B : André Meyronnet, Boissières
- AMB/LA : Musée d’Ambrussum © Lunel Agglo
- AML/CAUE30 : Anne-Marie Llanta. © CAUE du Gard
- Ass SRG : © Association Site remarquable du Goût
- CAOA30 : © Conservation des Antiquités et objets d’arts du Gard.
- CL/OT GDR : Christelle Labrande © Office de Tourisme, Le Grau-du-Roi
- DC/Souv. Dominique Chiaramonti, Souvignargues
- GS/OTCCPS : Gabrielle Salom © Office de Tourisme Communauté de communes du Pays de Sommières
- GV/MB : Gérard Veroest © Maison du Boutis
- JB : Jean Benoit, Saint-Laurent d’Aigouze
- JC/CRMH : Josette Clier © Conservation régionale des monuments historiques, Drac Occitanie
- JP/IGO : Josiane Pagnon © Inventaire général d’Occitanie
- MaB/CCPC : Martine Bonnaure © Communauté de communes de Petite Camargue
- MB /CD30 : Magali Bonnaure © Conseil départemental du Gard
- MB : © Maison du Boutis
- MML © Musée Médard de Lunel
- OT/LA © Office de Tourisme de Lunel Agglo
- RD/USA : Robert Dublin, © Mission archéologique américaine de Psalmodi
- RD/SM : Régis Domergue © Ville de Sommières
- PB/CMN : Philippe Berthé, © Centre des monuments Nationaux
- SB/SMCG : Simon Baudouin © Syndicat mixte de la Camargue gardoise
- SI/GDR : Stéphane Isard, © Ville du Grau-du-Roi
- SQ : © Service documentaire du Seaquarium, Le Grau-du-Roi

Cartographie, graphisme et conception graphique : Bruno Doan, Atelier Baie
Impression : Mondial Livre, Nîmes

